This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07593828 6

TRANSFER FROM LENOX.

A. HENRY, imprimeur, rue Guénégaud 8.

FOURIER

ET

SON SYSTÈME;

PAR

Madame Gatti de Gamond.

> Vois-tu le soleil qui se couche en ce moment? De même qui se lèvera demain, de même il est sûr qu'un jour la vérité luira.
>
> SCHILLER (*Vierge d'Orléans*).

QUATRIÈME ÉDITION.

Administration de Librairie,

RUE LOUIS-LE-GRAND, 18.

— Paris —

1840.

Y.c.H
EF

LENOX LIBRARY
NEW YORK

Ne peut-on, sans présomption, regarder le moment actuel comme éminemment favorable à la réalisation des idées de Fourier? Les progrès des arts, des sciences et de l'industrie sont arrivés précisément au point de faire comprendre à chacun les difficultés de l'état social, sans que personne connaisse le moyen de les résoudre. Les souffrances des masses s'aggravent par le sentiment chaque jour plus distinct qu'elles en acquièrent; les esprits dans toutes les classes sont livrés au doute, à l'inquiétude, au malaise; chacun examine soi et les autres, et, mécontent de sa sphère, aspire à s'élever, repousse la douleur et les privations, et veut sa part des jouissances de ce monde. Toute croyance est affaiblie,

toute autorité est ébranlée, tous les liens sociaux se brisent, l'anarchie des idées passe dans les faits. Par une conséquence nécessaire de cet état de choses, de toutes parts l'horizon politique s'obscurcit ; ni les nations, ni les gouvernements ne savent où ils marchent, on est toujours à la veille de guerres sanglantes, de discordes intestines. Et cependant, qui n'a conscience de la stérilité de tous ces débats, qui n'a crainte de l'anarchie révolutionnaire? Le bon sens des peuples la repousse ; mais ils s'y voient entraînés forcément par la confusion de toutes les idées et l'inquiétude de tous les esprits, qui font aujourd'hui d'une fatalité aveugle le seul arbitre de nos destins.

Dans ce désordre, les uns prêchent les croyances religieuses qu'eux-mêmes ne possèdent plus ; d'autres s'épuisent en efforts d'une vaine philanthropie, dont les premiers ils reconnaissent l'inefficacité ; d'autres encore s'en prennent aux gouvernements, tandis qu'il serait vrai de dire que ces derniers sont aussi embarrassés que les peuples. Enfin quel-

ques esprits supérieurs examinent l'organisation même de la société, approfondissent les causes de ses misères, et se demandent si en remontant à la source du mal on ne pourrait pas remédier à toutes les souffrances, rendre la stabilité aux institutions, faire régner la paix et la concorde sur le monde, et ranimer les croyances au spectacle du bonheur et de l'harmonie, nouveau partage du genre humain.

C'est ce qu'a voulu Fourier. Par le seul fait de substituer l'association au morcellement, au moyen d'un essai d'une application prompte, aisée, et offrant des résultats positifs, il assure l'aisance et le bonheur aux masses, détruit tout germe de discordes et de bouleversements, prévient les révolutions et les guerres, ouvre une nouvelle ère de paix et de prospérité. Ces assertions magnifiques ne méritent-elles pas d'attirer l'attention des gouvernements. N'ont-ils pas le plus puissant intérêt à vérifier un système qui aura pour but immédiat de porter l'ardeur inquiète des

des choses, il nous met d'accord avec nous-mêmes, avec la création, avec Dieu.

On déplore l'affaiblissement des croyances religieuses, ceux-mêmes qui chancellent dans la foi se font un devoir d'y rappeler, d'y retenir les masses. Mais sont-ce des paroles vaines et dépourvues de conviction qui raviyent des croyances éteintes ou assoupies? Non, si dans l'état actuel les hommes doutent et désespèrent, s'ils tombent dans un déplorable matérialisme et scepticisme, c'est parce que le monde est entièrement désordonné, parce que le corps et l'esprit souffrent, parce que l'humanité a dévié de ses destins, qu'elle ne sent plus le doigt de Dieu, et qu'il lui semble errer au hasard, sans plus avoir de règle ni d'assistance qui lui vienne d'en haut; — mais qu'éclairée par la parole de Fourier, elle rentre dans les voies providentielles, que, par l'*association*, elle fasse converger tous les intérêts vers un foyer unitaire, que le monde moral, mû par l'attraction, offre le même spectacle d'ordre et

d'harmonie que les astres dans les cieux et toute la nature, que chacun, trouvant son bonheur dans le bonheur de tous, sente distinctement qu'il fait partie du grand *tout* et qu'il concoure aux desseins de la divinité, — qui peut douter que les hommes ne redeviennent ardemment et profondément religieux, et qu'au lieu des sophismes, des blasphèmes, du doute, de l'incrédulité, du discord de toutes les croyances, il ne s'élève dans le monde entier un hymne perpétuel d'amour et d'adoration vers le Dieu éternel, Tout-Puissant, auteur de toutes choses.

D'un autre côté, si les uns accusent Fourier de matérialisme, d'autres prétendent que, dans la théorie des créations successives et des transmigrations des âmes, il a voulu fonder une nouvelle religion. Il n'est point d'accusation dont Fourier se soit gardé avec plus de soins. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

« Je suis le seul novateur qui, ayant toutes » chances pour fonder une secte religieuse,

» aie évité de le faire. Je me serais bien
» gardé de pareille spéculation ; je considère
» les innovations religieuses comme des
» brandons de discorde, et ma tâche étant
» de concilier tous les partis par le bienfait
» du quadruple produit, de l'industrie at-
» trayante et de la mécanique des passions,
» je répugne à toute méthode qui provoque-
» rait du trouble et qui m'assimilerait aux
» agitateurs. Je désavoue d'avance quicon-
» que, après moi, voudrait faire pareil abus
» de ma théorie, toute conciliante, servant
» les intérêts de tous (*). »

Les idées émises par Fourier sur la *cosmogonie et l'immortalité de l'âme* ne forment nullement un dogme, mais, à proprement dire, appartiennent à la science. En a-t-il démontré rigoureusement les principes? Non, Fourier a l'intuition, la prévision des progrès postérieurs de la science à cet égard, mais il ne donne point de démonstration suffisante,

(*) *Fausse industrie*. 457.

Il se contente de prendre date pour que son nom se rattache aux découvertes positives de l'avenir. Lui-même il sépare entièrement cette partie de la théorie avec celle qui traite de l'association. Cette dernière est une science exacte dont on peut vérifier aisément les calculs au moyen d'un essai pratique.

« Quant à ce qui touche aux affaires ultra-
» mondaines, dit-il, supposons que je ne sois
» qu'un philosophe, un faiseur de système ;
» je puis user du droit qu'ont eu avant moi
» cent mille philosophes qui ont fait des sys-
» tèmes sur l'un ou l'autre monde. Si je me
» trompe, je répondrai, *errare humanum est.*
» Mais, après avoir lu mes erreurs sur le sort
» futur des âmes, on avouera, au moins, que
» leur cadre est digne de la puissance de
» Dieu et du génie de l'homme (*). »

Pourquoi, m'a-t-on dit, reproduire dans mon exposition de la théorie de Fourier cette partie qui soulève le plus d'objections et cho-

(*) *Traité d'association*, 1 vol. 235.

que le plus de susceptibilités ? Je réponds : parce que je me suis imposé la tâche de présenter l'ensemble du système, et de suppléer en quelque sorte aux ouvrages de l'auteur auprès de ceux qui pourraient s'effrayer de leur volume et de leur forme scientifique. Il ne m'appartenait pas d'écarter aucune partie essentielle ; je ne me fais point juge, j'expose ; ou, du moins, si j'embrasse avec la plus entière conviction la doctrine de l'association, je me contente, pour ce qui est des magnifiques prévisions de Fourier sur l'avenir du globe et les destinées des âmes, de répéter ces paroles qui terminent un article remarquable de l'auteur de RICHE ET PAUVRE : *Si cette doctrine n'est point une révélation providentielle, à coup sûr elle prouve une puissante imagination* (1).

MADAME GATTI DE GAMOND.

Paris, ce 15 février 1839.

(*) *National* du 6 janvier 1839.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

CHAP. Ier. Des divers systèmes touchant la destinée humaine. 1

— II. État actuel des sociétés. 24

— III. Économie sociale. 40

— IV. Attraction. Association. 77

— V. Unité sociale. 95

— VI. Le phalanstère ou commune. — Mobilisation du capital. 101

— VII. Économies et bénéfices du ménage sociétaire. 119

— VIII. Culture sociétaire. 133

— IX. Industrie attrayante. 141

— X. Organisation du travail par groupes et séries passionnées. — Répartition des bénéfices au *travail, capital, talent.* 162

— XI. Éducation. 193

— XII. Armées industrielles. 230

— XIII. Administration unitaire de la phalange et du globe. 237

— XIV. Condition des femmes en harmonie. 245

CHAP. XV. Réalisation du système de Fourier.
§ I. — Garantisme.
§ II. — Compagnies actionnaires.
§ III. — Fermes agricoles-industrielles.
§ IV. — Abolition de l'esclavage en Pologne et en Russie.
§ V. — Angleterre. Belgique. France.
§ VI. — Colonisation d'Alger.
§ VII. — Éléments d'association.
§ VIII. — Comptoir communal.
— XVI. Restauration des climatures.
— XVII. Cosmogonie. — Immortalité de l'âme.

FIN DE LA TABLE.

CHAPITRE PREMIER.

Des divers systèmes touchant la destinée humaine.

L'homme ici-bas a soif de bonheur, c'est un désir incessant qui le tourmente et le pousse à la recherche des biens qu'il ne possède pas. Le bonheur n'est pas fait pour cette terre, ont dit les moralistes, et tous ceux qui souffrent de répéter : Le bonheur n'est pas fait pour cette terre ! Et cependant, le désir en reste impérissable au cœur de l'homme ; il ne cesse de s'agiter dans sa vaine poursuite, et si un moment il l'atteint, s'il est en possession de jouissances vives et continues, il lui semble avoir répondu

aux besoins de sa destinée, être en accord avec la création. Le bonheur n'est pas fait pour cette terre! Eh! qu'est-ce qui le prouve? Cette terre si fleurie, si féconde, si magnifique dans ses aspects variés, si susceptible d'être embellie par les arts, les sciences et l'industrie, pourquoi ne deviendrait-elle pas un séjour fortuné? Les passions de l'homme, dit-on, y portent le ravage; mais ces passions mêmes ne sont-elles pas source des jouissances les plus exquises? L'amitié, l'amour, la gloire, les affections de famille ne remplissent-ils pas le cœur de sentiments enivrants! Tous les éléments de bonheur, d'un bonheur approprié aux désirs, aux facultés des hommes, sont ici-bas à notre portée, en nous, hors nous. Le sentiment seul de la vie, respirer un air pur, admirer la création, est déjà un bonheur. Si Dieu avait voulu faire de la terre une vallée de larmes, une triste prison, l'aurait-il embellie de charmes si puissants que l'homme y tient en dépit des maux que lui-même se crée? Aurait-il donné à l'homme, pour but positif de sa destinée, d'améliorer constamment sa demeure par les prodiges des arts et de l'industrie? Si ce monde n'était véri-

tablement qu'un passage, un temps d'épreuve, ne verrions-nous pas le genre humain, dédaigneux des biens de cette vie et impatient d'arriver au terme de sa carrière, se croiser les bras, fixer les yeux au ciel, seul but désirable, et tout au plus arracher au sol quelques racines pour sa maigre subsistance? Ne verrions-nous pas, pour vertus uniques, la résignation, l'inertie et la passivité? La vie ne deviendrait-elle pas semblable au sommeil, si la mort était le seul but? Mais loin de là, les hommes ne souffrent qu'impatiemment la misère, la servitude, l'injustice, tous les maux qui accablent l'humanité. Pleins d'activité, d'ardeur, le repos absolu les accable; ils ont besoin d'emploi à leurs facultés; ils exercent l'industrie et les arts; ils poursuivent le bonheur. Les philosophes, les législateurs, les moralistes eux-mêmes, dans leurs lois, leurs préceptes, leurs systèmes, travaillent à l'amélioration de la condition humaine, même en ignorant le but, même en niant le bonheur. Ce besoin instinctif de félicité ici-bas, ce concours simultané de tous les efforts pour la posséder individuellement et collectivement, ne

nous sont-ils pas gages que Dieu nous l'accordera, et ne devons-nous point croire que *les destinées sont proportionnelles aux attractions?*

Toute l'antiquité, à l'exception de quelques sectes philosophiques, fut instinctivement amie des richesses et des plaisirs. En Orient, en Grèce, dans la belle Italie, un ciel riant, une atmosphère tiède, une terre féconde, semblaient inviter les hommes à jouir sans fatigues, à se laisser aller mollement au bonheur de vivre. La religion païenne, joyeuse et couronnée de fleurs, s'enivrant d'ambroisie, excitait au plaisir et donnait le libre essor aux passions, par l'exemple même des dieux. Mais qu'arriva-t-il dans des sociétés toutes basées, même avec leurs beaux noms de républiques, sur la plus grande iniquité humaine, l'esclavage? On les vit, tiraillées en tous sens par les intérêts divergents, n'offrir que discorde, anarchie; on vit l'avidité des jouissances enfanter un hideux égoïsme, les vices les plus honteux, un débordement effroyable des passions. On vit tous les maux fondre à la fois sur ces sociétés, les foudroyer, les broyer, les dissoudre, jusqu'à ce qu'elles

disparussent en quelque sorte de la terre, ne laissant que des débris, mémoire de leur chute et de leur grandeur.

Les sectes philosophiques qui prêchèrent les austérités furent une digue élevée par la nécessité des temps, qui vainement s'opposait aux désordres des passions, entraînant les peuples dans l'abîme. Des législateurs essayèrent également de les réfréner ; ils ne connurent que la contrainte et la répression. Lycurgue seul donna, jusqu'à un certain point, essor aux passions, en absorbant les unes au profit des autres, en exaltant le patriotisme, et ne laissant pas de prise à la cupidité ni à la sensualité. Sa république, longtemps modèle aux peuples de tous les âges, subsista cinq siècles : elle devait périr, entachée de l'esclavage, de la soif des conquêtes, d'un esprit étroit de nationalité et d'une égalité entièrement factice. Cependant Lycurgue fut de tous les législateurs celui qui connut le mieux le cœur humain.

Les doctrines d'Épicure et de Zénon se partagèrent le monde ancien. Ce dernier, qui fonda la secte des stoïciens, au lieu de chercher un remède aux maux de l'humanité, se contenta de

nier la douleur, de prêcher le mépris des richesses, d'amortir les passions, de faciliter le suicide en faisant de la vie même le néant; il ne s'apercevait point qu'en prétendant tuer les passions il ne faisait que les absorber aux dépens d'une seule, l'orgueil. Au contraire, la doctrine d'Épicure, favorisant les plaisirs, donnait essor aux passions, encourageait à toutes les jouissances et ne prêchait la modération que dans le sens du raffinement. Doctrine égoïste, exclusive en faveur des riches et des puissants, considérant la masse du peuple et des esclaves seulement faits pour souffrir et travailler.

La charité universelle fut le cachet divin du christianisme. En trouvant sur la terre une poignée de privilégiés, d'oppresseurs et une immense multitude d'opprimés, de souffrants, de misérables, Jésus ne s'adressa pas aux premiers, mais aux derniers: il comprit dans sa charité l'humanité entière; il donna aux maux présents la plus puissante consolation en révélant le dogme consolateur de l'immortalité de l'âme, resté inconnu au judaïsme. Les principes sublimes de sa morale, en offrant un secours, une consolation, une règle de tous les

moments, basèrent une société meilleure, plus équitable, la société de l'avenir. Les hommes, qui abusent de tout, ont pu interpréter forcément les doctrines chrétiennes; ils ont pu, au nom du Dieu de paix et d'amour, ensanglanter la terre des fureurs du fanatisme, et élever les bûchers de l'inquisition; ils ont pu réduire l'abnégation en passivité, la résignation en obéissance servile, et étayer le despotisme spirituel et temporel des doctrines de liberté et de fraternité. Mais qu'importe l'interprétation abusive des hommes? La morale du Christ, le principe magnifique de charité universelle, fut et restera la source de tous biens et de toute vérité. Ce fut le Christ qui introduisit une société nouvelle dans la société antique croulant de toutes parts; ce fut le Christ qui posa les premiers principes d'association, laissant aux hommes la recherche du code social, qui en permettrait la plus large et la plus juste application.

Les philosophes, moralistes, publicistes et économistes modernes, au lieu de s'attacher invariablement, selon le principe chrétien de charité universelle, aux moyens d'amélioration du sort de la classe la plus pauvre et la plus

nombreuse, se perdirent trop souvent dans le dédale des doctrines et systèmes factices et stériles de l'antiquité. Tous, influencés à leur insu par les traditions et le spectacle de l'esclavage, au lieu de remonter à sa source inique, la violence et la contrainte, et de les effacer du code social, les acceptèrent comme inhérentes à la nature humaine. Tous furent d'accord pour morigéner, contraindre et punir l'homme, façonner son caractère et son esprit, dompter et réprimer ses passions, l'adapter de force aux sociétés *humaines*. Quelques-uns, amalgamant la législation de Sparte avec les utopies de Platon et les doctrines de Zénon, ont condamné les richesses comme alimentant la cupidité et toutes les discordes. Plaçant l'âge d'or dans la simplicité des mœurs, ils ont rêvé l'égalité absolue des fortunes, la communauté *du vivre*. D'autres, se rattachant au système épicurien, ont préconisé la richesse, excité au plaisir, prêché la doctrine de l'intérêt personnel : matérialisme absurde et dégoûtant qui souilla le réveil de la raison au XVIIIe siècle, se mélangeant singulièrement avec la reconnaissance des droits inaliénables de l'humanité. Les masses, en 93,

prenant au pied de la lettre toutes ces doctrines incohérentes d'égalité absolue, d'intérêt personnel et de souveraineté d'un peuple meurt-faim, en firent en même temps qu'une parodie sanglante une effroyable justice.

Le système *utilitaire* de Bentham, dernier écho de la doctrine stérile de l'intérêt personnel, vante la richesse et n'oppose de bornes aux passions de l'individu et de la multitude que la crainte des revers et des châtiments, perpétuant de la sorte la lutte de l'homme avec les institutions. Les économistes, secte moderne, posent franchement pour but à leur science la richesse et le bien-être général; mais ils se contentent de raconter et d'analyser les faits, sans que leurs calculs sur la valeur des choses et le juste équilibre entre la production et la consommation indiquent un ordre social où les masses ne seraient plus condamnées à la misère et aux privations, et où la richesse serait équitablement répartie. Les philanthropes sont encore une catégorie toute récente des philosophes; ils forment une continuation, une épuration des libéraux, en laissant à part les questions politi-

ques, pour s'occuper exclusivement d'améliorations sociales.

Les partis politiques ont la plupart en vue la destruction du despotisme, l'extension des libertés publiques, l'amélioration au sort des classes laborieuses; mais leurs efforts restent stériles et n'aboutissent guère qu'à un changement de personnel dans l'administration; ils compromettent la cause même qu'ils prétendent servir en l'exposant aux bouleversements et vicissitudes des révolutions; ils risquent de retourner au despotisme par l'anarchie, et aggravent la misère et la servitude du peuple par un redoublement de l'impôt et de la dette publique.

Le parti républicain, généralement animé de sentiments généreux, offre un si grand nombre de nuances, qu'il est difficile de le préciser; il ne s'accorde guère que dans le mécontentement de ce qui existe, et l'espoir d'un meilleur ordre de choses. Les uns ne portent pas leurs vues plus loin qu'à une forme de gouvernement tellement libre, que tous les citoyens, par une sorte de suffrage universel, puissent être appe-

lés à manifester leurs vœux et à exprimer leurs opinions ; il ne veulent, à vrai dire, que la liberté politique la plus large, pensant que tous les biens doivent naturellement en résulter. Les autres prétendent procéder immédiatement à une réforme radicale des choses approchant plus ou moins du système de Babœuf ; ils pensent arriver à la justice par l'égalité absolue. Empruntant les coutumes spartiates, moins l'esclavage et la conquête, ils espèrent réaliser l'égalité par l'abolition de la propriété, l'éducation unitaire, la communauté du vivre, la médiocrité générale. La difficulté à résoudre, c'est que les hommes n'ont point d'attrait pour la médiocrité ni pour l'égalité : de goûts, de penchants, d'aptitudes, de génies divers, ils sont inégaux par nature ; on ne saurait les réduire à l'égalité que par la contrainte et l'anéantissement de toute liberté.

Les saint-simoniens, plus avancés dans les doctrines sociales, ont compris que l'homme ne doit dédaigner aucun des bienfaits de la Providence, et que le devoir de la société est d'en faire part à tous ; ils se sont posé le but de l'*amélioration au sort de la classe la plus pauvre*

et la plus nombreuse, et de la répartition des récompenses *à chacun selon son travail et sa capacité.* Toutes les difficultés sociales étaient renfermées dans le principe ainsi posé ; mais les saint-simoniens n'y ont trouvé de solution que l'abolition de l'héritage, et la richesse sociale entière remise aux mains du pouvoir. Ils n'ont su donner aucun plan d'organisation du travail ; par opposition aux principes excessifs de liberté et de libre concurrence, ils se sont jetés dans l'extrémité opposée, la hiérarchie, l'obéissance passive, le despotisme théocratique amenant une sorte d'inquisition dans la vie privée, dans les pensées et les affections intimes, la conscience, la foi. Leur système tendait à détruire toute liberté, toute dignité humaine ; ils ont néanmoins produit un bien immense par la justesse de leur critique ; ils ont fécondé les principes généreux de Saint-Simon et tenu en éveil toutes les attentions sur le problème humanitaire, *amélioration au sort de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse.*

Owen est un de ces hommes généreux qui, bien qu'au nombre des privilégiés, sympathisent avec le pauvre, gémissent sur la misère pu-

blique, et avant de condamner le coupable, examinent ce qui a pu le pousser au crime. Owen, en voyant sous ses yeux d'un côté la richesse, les lumières, les manières polies, de l'autre la misère, l'ignorance, la mendicité, trop souvent accompagnées de la paresse, de l'ivrognerie et du vol, pensa que les vices étaient non pas le résultat de la nature de l'homme, mais de l'éducation et de l'organisation sociale ; en un mot, des circonstances qui agissent sur l'homme, du milieu où il se trouve dès sa naissance. Il crut qu'en assurant aux pauvres le travail, et leur donnant une éducation convenable, on pourrait extirper tous les défauts qui affligent aujourd'hui cette classe, et établir insensiblement sur la terre le règne de l'égalité ; jouissant de la confiance de ses compatriotes, et possédant une grande fortune, il parvint en partie à la réalisation de ses principes qui, véritablement, donnèrent d'*étonnants résultats* : réunissant, dans une association libre, des mendiants, des ivrognes, des hommes sortis de prison, il sut les accoutumer au travail, et changer toute cette classe corrompue en ouvriers honnêtes, habiles, laborieux. Les

partisans des doctrines de Babœuf purent croire qu'Owen allait réaliser complétement leur système d'égalité et de communauté ; mais l'œuvre d'Owen ne renfermait point des principes d'organisation durable ; elle n'était qu'un palliatif, un remède contre la faim : les membres de New-Lanark (*), arrachés à la misère, s'adonnaient au travail, ne volaient point, ne s'enivraient point, mais ne trouvaient qu'ennui et dégoût dans la monotonie de leurs travaux et la règle uniforme de la communauté : ils étaient domptés, mais non pas heureux.

Owen ne se rebuta point ; il pensa qu'il fallait préparer la réforme sociale par celle de l'éducation, en prenant l'homme dès l'âge le plus tendre. Il fonda des établissements pour les enfants ; mais il échoua de nouveau, parce que son système est oppressif et prétend passer le niveau sur les penchants des hommes, tandis que Dieu nous les a donnés à tous en différents genres et en diverses mesures.

Fourier est venu, par la découverte de la loi d'attraction, concilier tous les partis, satis-

(*) Nom de la fondation d'Owen.

faire toutes les opinions : sa doctrine est basée sur l'analogie universelle; c'est à la vue de l'ordre et de l'harmonie de la création dont Newton a révélé la loi divine dans le monde matériel, que Fourier, plein de foi en l'auteur de notre être, pensa que le même ordre et la même harmonie devaient découler d'une loi semblable dans le monde moral. Partant de ce principe, tous les désordres et tous les maux de l'humanité lui furent expliqués par l'oppression et la contrainte substituées à l'attraction, et engendrant la subversion des sentiments naturels. Ce fut par de profondes études et des calculs rigoureux qui élèvent sa doctrine au rang des sciences exactes, que, dévoilant le mystère des destinées humaines, il découvrit un nouvel ordre social où toutes les passions deviendront naturellement gages de paix, de concorde et d'harmonie, où l'homme jouira de la seule liberté réelle et possible, en obéissant à la loi d'attraction, loi divine, régissant les globes et l'univers. La doctrine de Fourier ne s'arrête point à telle race d'hommes, à telle partie du monde; mais elle comprend toutes les races, la terre entière, elle base l'*unité*, elle détruit

l'esclavage, tout emploi servile, tout travail obligatoire ; elle assure à tous la richesse, le bien-être, le développement complet des facultés ; elle donne double garantie à la propriété, garantie du fonds et garantie du revenu ; en même temps qu'elle vient au secours des misérables, elle augmente infiniment la fortune et les jouissances des riches ; elle fait naître la concorde de l'essor même des passions ; elle établit sur toute la terre l'unité des mesures, du langage, des mœurs, des travaux, de l'administration ; elle détruit toutes les contagions par des quarantaines générales, elle restaure la climature et perfectionne tous les produits de la terre et toutes les races d'animaux par la culture universelle ; elle rend ce monde un séjour enchanté, réalisant les vertus de l'âge d'or, unies aux jouissances du luxe, au développement illimité des arts, des sciences et de l'industrie ; enfin elle console l'homme de mourir par la certitude de l'immortalité et de la transmigration des âmes dans ce monde et dans toutes les planètes qui peuplent l'univers.

Et comment parvenir à l'unité du globe,

comment établir l'harmonie sur cette terre actuellement semblable au chaos ? Il faut simplement démêler dans ce chaos les éléments d'*association*, et en former, d'après le système qu'indique Fourier, un nouveau mécanisme social dont l'effet naturel est d'assurer à tous le bien-être, et de rendre les passions instruments de concorde et d'harmonie.

Ce mécanisme social est d'une réalisation simple, aisée, offrant des avantages immédiats; il n'exige pour essai qu'une lieue carrée de terrain, et quatre cents familles, environ mille huit cents personnes réunies dans une même habitation, et associées intégralement d'intérêts et de travaux. Une association de ce genre offrirait un tel spectacle de bien-être et de bonheur que la société entière se constituerait bientôt sur des bases semblables, et cet exemple serait suivi de toutes les nations de la terre.

Les ouvrages de Fourier renferment toute sa doctrine : dès 1808, il l'exposa en partie dans la *Théorie des quatre mouvements*. En 1822, il publia l'*Association domestique agricole*, œuvre d'un génie colossal, embrassant toutes les questions de l'esprit humain, et leur donnant à

toutes la plus complète et la plus satisfaisante solution. C'est principalement dans cet ouvrage, renfermant le système complet d'association, qu'il faut étudier Fourier. Le *Nouveau monde industriel*, et la *Fausse industrie*, publiés en 1829 et 1835, ne font que donner de nouveaux développements à la pensée immuable de sa doctrine.

La destinée de Fourier offre un nouvel exemple de l'injustice et de l'ingratitude qui se sont attachées dans tous les siècles aux plus beaux génies, aux bienfaiteurs de l'humanité. Celui qui découvrit le mode d'association qui doit transformer la société et régir le monde vécut pauvre et obscur (*); sauf de rares amis et quelques disciples, il ne recueillit que des mécomptes et des dégoûts; ses ouvrages furent peu lus et point compris; on s'étonna de voir les destinées sociales, jusqu'alors objet de rêveries et d'utopies, transformées en science exacte, et

(*) Fourier, né à Besançon, le 7 avril 1772, est mort à Paris, le 10 octobre 1837. Fils d'un marchand, élevé dans le commerce, dès son enfance il conçut la plus forte répugnance pour cet état, qu'il ne put cependant abandonner qu'à l'âge de soixante ans.

précisément ce qui devait donner foi et admiration découragea et déconcerta les esprits paresseux. La critique, le sarcasme, la dérision crucifièrent Fourier durant sa pénible et laborieuse carrière, et pis encore, l'indifférence le tua. Toute sa vie, il espéra trouver un fondateur, un homme riche et puissant qui réalisât son système; cette attente fut trompée; Fourier mourut sans que jamais un doute vînt obscurcir à ses yeux la magnificence et la certitude de sa découverte, mais sans avoir vu même de loin la terre promise, sans qu'un essai de réalisation vînt porter la joie et la consolation à sa grande âme, en lui faisant entrevoir le terme prochain des maux cuisants de l'humanité.

Une année (*) ne s'est pas écoulée depuis la mort de Fourier, et l'on commence généralement à rendre justice à son génie, à rechercher avidement ses œuvres. Les amis, les partisans qui l'entouraient se sont accrus, et poursuivent avec persévérance leur œuvre de propagande et de réalisation. Une école est constituée, un

(*) La première édition a été publiée en 1838.

journal est fondé : des ouvrages ont été publiés sur sa doctrine, dans le but de la simplifier, l'éclaircir, la résumer. J'ai voulu ajouter mon tribut aux travaux qui déjà ont été faits. Dans cet écrit, je m'attache spécialement à la réalisation : laissant de côté la partie abstraite, je m'efforce de donner une idée claire du mécanisme d'association, d'en montrer les ressorts, le jeu, les résultats. J'ai surtout pour but de faire, en quelque sorte, toucher au doigt et à l'œil la simplicité du système, la facilité d'exécution, la richesse et le bien-être qui en découlent immédiatement. Fourier, comme Colomb, a découvert un nouveau monde par la profondeur de sa science, la vue perçante de son génie; mais, de même qu'au xve siècle, une fois la route frayée au nouveau continent par l'homme prodigieux qui l'avait deviné, il appartint à tous d'en suivre les traces; aujourd'hui il appartient à tous de fonder le nouvel ordre social et d'en recueillir les fruits. A Fourier il fallut les profondes recherches, les études immenses pour le créer en esprit; à ses successeurs il ne faut qu'apprécier les résultats et pratiquer sa théorie. A Fourier les dégoûts, les désappoin-

tements et les tortures morales ; à ses successeurs, ceux qui prendront l'initiative de la réalisation, les avantages immédiats de la fortune et de la plus haute gloire.

Ne nous étonnons pas qu'il ait fallu tant de siècles pour une découverte si simple et si féconde. Il en a été ainsi de la plupart des inventions humaines. Trois siècles datent la boussole, l'imprimerie, le système planétaire, la configuration du globe ; la vapeur est d'hier ; même les découvertes les plus simples, les plus urgentes, ont échappé aux hommes pendant trois mille ans. La brouette fut inconnue jusqu'à Pascal ; la soupente et l'étrier sont d'invention moderne. Ne nous étonnons pas non plus des retards et des difficultés apportées à la réalisation de la doctrine sociale : tous les grands hommes sont nécessairement en opposition avec leur siècle, par la raison même qu'ils sont plus avancés. Fourier fut martyr ainsi que Copernic, Galilée, Colomb ; et, comme eux, son courage et sa foi restèrent inébranlables ; comme eux, il comprenait que la grandeur même de sa découverte devait exciter le doute et le sarcasme chez les esprits routiniers. Il se

comparait à un homme qui, au siècle d'Auguste, aurait inventé la poudre à canon et la boussole, et après en avoir, durant vingt ans, calculé les effets, se fût présenté aux ministres de l'empereur, et une cartouche et une boussole à la main, leur eût tenu ce discours :

« Je vais, avec la matière contenue dans ce brimborion (la poudre), changer la tactique des Alexandre et des César : je puis avec cette matière faire sauter en l'air le Capitole (par une mine) ; foudroyer les villes d'une lieue de loin (par la bombe et la couleuvrine) ; réduire, à minute nommée, la ville de Rome, en un monceau de décombres (par l'explosion d'une mine de poudre); détruire à 500 toises de distance toutes vos légions (par l'artillerie) ; égaler le plus faible soldat au plus fort (par la mousqueterie) ; porter la foudre dans mes goussets (par le pistolet de poche) ; enfin je puis, avec cette autre gimblette (la boussole), braver, dans l'obscurité, l'orage et les écueils, diriger un vaisseau aussi sûrement qu'en plein jour, et l'orienter partout où l'on ne verra ni ciel ni terre (*). » A ce discours, les

(*) Fourier, *Traité d'association domestique et agricole.*

graves personnages de Rome, les Mécène et les Agrippa, auraient pris l'inventeur pour un visionnaire ; et pourtant il n'aurait promis que des effets très-possibles et connus aujourd'hui des enfants mêmes.

Il en est ainsi du *système d'association* qui doit changer la face du monde, en se substituant au mode social actuel dont le genre humain n'a recueilli que douleurs et misères ; nous allons en développer le mécanisme, après avoir jeté un coup d'œil sur la civilisation.

CHAPITRE II.

État actuel des sociétés.

Quand on nous parle de pays sauvages, tels que les Samoïèdes, où les hommes, entassés dans des huttes, couverts de vermine, n'ont d'industrie que pour satisfaire leurs besoins les plus pressants, n'ont de joie que l'assoupissement et l'inertie des facultés; où les femmes, considérées comme immondes, sont assujetties aux travaux pénibles et journellement maltraitées, nous comprenons toute l'horreur de cette condition, et que ce n'est point la destinée providentielle de l'homme. Quand on nous parle de

barbares, tels que les Tatars, Kalmouks, Indiens du Nord, Arabes du Midi, qui, dans leur vie errante, n'ont également de soin que la nourriture quotidienne, et de but que la guerre, le ravage et le pillage ; où les femmes sont traitées avec rigueur et mépris, parce qu'elles sont moins robustes que les hommes, nous ne pouvons encore voir dans cette condition qu'un état malheureux et purement transitoire. Quand on nous parle d'une demi-civilisation comme en Turquie, en Égypte, où l'industrie, les arts et les sciences sont en enfance, où les femmes, asservies, ne prennent aucune part au mouvement social, où l'humanité est foulée aux pieds, où règne un despotisme écrasant, l'on comprend aisément que cet état de choses tient encore à la barbarie, n'est également que transitoire, et doit amener une régénération ou une décadence complète. Enfin, quand nous examinons un pays dit civilisé, comme la Russie, où une aristocratie brillante pèse de tout son poids sur la multitude opprimée, esclave, abrutie, l'on comprend que cette civilisation n'est toujours qu'une barbarie déguisée, et que, si elle n'abolit l'esclavage en-

son sein, elle périra par l'esclavage. Quand alors, par comparaison, on jette un regard superficiel sur les pays constitutionnels, où les dernières traces de l'esclavage effacées, l'industrie, les arts et les sciences en honneur, les hommes déclarés égaux devant la loi, les femmes participant à la liberté sociale, semblent attester d'immenses progrès, des pays tels que la France et l'Angleterre, qui, sous deux faces différentes, offrent le plus haut degré de la civilisation moderne, on est tenté de considérer cette dernière comme un bienfait, et de demander aux sociétés de continuer à marcher dans cette heureuse voie qu'après tant de siècles de maux atroces la Providence leur a enfin ouverte.

Et cependant, c'est cette même civilisation, si nous l'analysons, si nous en approfondissons toutes les iniquités, qui ne nous offrira encore, comme les autres périodes de la barbarie, que misère, oppression, fourberie, carnage, toutes les douleurs et toutes les corruptions, ne lui donnant également d'alternative que sa réédification sur des bases entièrement nouvelles, ou bien sa décadence et sa ruine complètes.

Aussi loin que remonte la tradition des sociétés humaines, d'après les phases successives qu'elles ont parcourues, et qui subsistent encore simultanément, la *sauvagerie*, la *barbarie* et la *civilisation*, nous voyons effectivement un progrès immense opéré dans les arts et l'industrie. A la vue d'un vaisseau de haut bord, on admire avec justice l'industrie progressive des hommes. Les inventions de l'imprimerie, la boussole, la vapeur, les découvertes de Colomb, Newton, donnent aux modernes une immense supériorité sur les anciens. Mais le progrès existe-t-il dans l'organisation sociale? Les hommes sont-ils meilleurs? sont-ils plus heureux? Ce qu'ils ont gagné d'un côté, ne l'ont-ils pas, en quelque sorte, perdu d'un autre? L'esclavage est aboli dans quelques pays pour faire place à la plaie honteuse du prolétariat; et encore l'esclavage des blancs et l'esclavage des noirs règnent de fait sur les trois quarts du globe. Quelques pays des âges modernes ont secoué le joug du despotisme; mais, dans les pays les plus libres, à la vue de la cupidité, de l'égoïsme, de la corruption qui gangrènent les sociétés actuelles, on se prend à regretter

quelques vertus et les semblants de grandeur de Rome et d'Athènes ; l'on se prend à regretter la barbarie et l'anarchie du moyen âge, qui, du moins, se prêtait au merveilleux, au goût des aventures, à l'esprit chevaleresque ; et, d'ailleurs, le despotisme, comme l'esclavage, règne sur les trois quarts du globe. L'industrie fait des prodiges, mais l'art est perdu ; l'art n'est plus lui-même qu'une industrie. Où sont-ils les temps de l'ancienne Grèce et de l'Italie du XVIe siècle, où l'art trônait, entretenant parmi les hommes le feu sacré de la religion, de l'amour, de l'enthousiasme ? Les mœurs sont adoucies, les lois plus humaines ; mais les sociétés languissent : il n'y a plus chez les hommes ni vigueur ni énergie. La torture et l'inquisition sont abolies, mais les prisons subsistent avec des tortures plus lentes, une agonie plus cachée. L'espionnage a grandi à mesure des prétendus progrès de la liberté ; la misère du peuple est devenue plus effrayante en mesure des prétendus progrès de l'égalité. La guerre n'a point cessé ses fureurs, elle est permanente, comme la misère et la corruption. La superstition et le fanatisme sont affaiblis ; mais en même

temps toutes les croyances se sont éteintes au cœur des hommes ; l'or est devenu leur dieu unique. Ils sont morts à tous les sentiments pieux, à toutes les affections saintes, à toutes les joies de l'âme. Depuis trois mille ans, les sociétés, sous toutes les formes, n'ont cesse d'être en proie à l'indigence, l'oppression, la fourberie, le carnage, d'où résultent la cupidité et l'égoïsme général.

Ces maux de toutes les époques sont encore accrus par quatre fléaux tout récents :

Le choléra-morbus, qui, de même que toutes les maladies contagieuses, ne sera extirpé que dans le système unitaire ;

L'intempérie continue, effet du déboisement ;

L'esprit révolutionnaire, stérile dans ses efforts ;

L'accroissement des dettes publiques et de l'agiotage.

Fléaux formant un cercle vicieux, car tous s'engendrent l'un l'autre, entretenant leur source commune, la misère, qui elle-même naît du morcellement industriel et de l'incohérence des intérêts.

La société entière, dans ses rapports exté-

rieurs et ses relations intimes, nous offre le spectacle de la discorde et de l'anarchie. Nous voyons, dans toute l'histoire, divisions et guerres entre les nations; nous voyons la barbarie et la civilisation dans un choc constant; et les sauvages, troisième division sociale, armés contre les deux premières; nous voyons chaque société déchirée de guerres intestines, bouleversée par les partis et les révolutions. Et si nous approfondissons l'organisation intime des sociétés, le même spectacle d'anarchie et de violence frappe nos regards : tous les intérêts sont divergents, contradictoires; chacun est forcé de songer à soi, au détriment d'autrui; si un lien d'association se forme, ce sont des intérêts coalisés contre d'autres intérêts; riches et pauvres, grands et petits, toutes les classes, toutes les industries et tous les membres de chaque industrie sont en concurrence, en guerre, forment des ligues, des coalitions, s'attaquent, se déchirent et ne peuvent soutenir leur propre existence qu'à ce prix.

« Partout, dit Fourier, on voit chaque classe intéressée à souhaiter le mal des autres, et l'intérêt individuel en contradiction avec

l'intérêt collectif. L'homme de loi désire que la discorde s'établisse dans toutes les riches familles, et y crée de *bons procès ;* le médecin ne souhaite à ces concitoyens que *bonnes fièvres* et *bons catarrhes ;* le militaire souhaite une *bonne guerre* qui fasse tuer moitié des camarades, afin de lui procurer de l'avancement ; le pasteur est intéressé à ce que la *mort donne*, et qu'il y ait de *bons morts,* c'est-à-dire des enterrements à 1,000 francs ; le juge désire que la France continue à fournir annuellement quarante-cinq mille sept cents crimes ; l'accapareur veut une *bonne famine* qui élève le prix du pain au double et au triple ; *item* du marchand de vin qui ne souhaite que *bonnes grêles* sur les vendanges et *bonnes gelées* sur les bourgeons ; l'architecte, le maçon, le charpentier désirent un *bon incendie*, qui consume une centaine de maisons pour activer leur négoce. »

Dans toutes les carrières sociales, chacun est en rivalité et en jalousie avec autrui, et ne fait son chemin qu'au préjudice de ses concurrents.

Si nous pénétrons plus avant, nous trouvons, dans le support de la société, la famille, même discorde, même anarchie : époux, enfants,

parents, frères, sœurs, trop souvent n'offrent que divergence de sentiments et d'intérêts ; les enfants sont victimes des querelles des époux, des désordres des ménages ; les vieillards sont à charge aux familles ; l'héritage qui procure un bien au prix d'un mal corrompt l'âme en y faisant naître des vœux contraires.

Dans une telle organisation où toutes les passions sont nécessairement désordonnées et subversives par le conflit des sentiments et la contradiction des intérêts, en un mot où l'âme est à rebours comme la société, la contrainte et la violence peuvent seules maintenir un semblant d'ordre, et empêcher les hommes de se voler, se combattre, se déchirer. Les sociétés se sont formées comme au hasard, sans plan régulier. Les sauvages, plus libres, plus heureux que les civilisés, sont enfants d'une nature grossière ; ils possèdent la liberté, mais ignorent les arts qui embellissent la vie. Les barbares n'ont acquis quelque industrie qu'aux dépens de leur liberté. Tous les peuples civilisés de l'Europe ont été soumis aux barbares, ont passé sous le joug de la conquête, ont été asservis et dominés par la force brutale. Nos lois,

nos mœurs, nos institutions continuent à en porter le stigmate. Avec le temps, les classes se sont jusqu'à un certain point confondues, mélangées, maîtres et esclaves, conquérants et conquis ; mais tous ensemble n'en sont pas moins restés asservis à un ordre de choses basé primitivement sur l'injustice et l'iniquité. De là, aucun plan, aucune prévoyance dans l'organisation des sociétés. Lois, mœurs, institutions ont été vainement modifiées, renouvelées par le temps et par les révolutions ; toujours elles se ressentent de leur origine première. De là vient que toute amélioration n'est qu'un palliatif ; que de la destruction des abus naissent de nouveaux abus, et que la civilisation tourne dans un cercle vicieux où les maux engendrent les maux, sans qu'aucune amélioration partielle puisse leur donner issue. C'est ainsi qu'on voit le perfectionnement de l'administration en compliquer les rouages et augmenter le nombre de ses agents, consommateurs improductifs ; c'est ainsi que la misère des populations accroît en proportion des prodiges de l'industrie, et la mendicité en mesure des secours qu'on lui accorde. Les révolutions politiques faites au nom du

peuple aggravent sa misère, augmentent la dette nationale, les charges publiques, par suite les impôts, et donnent ainsi prétexte à de nouvelles révolutions qui ne font toujours que rendre la misère plus incurable et les révolutions plus imminentes. La pénurie fiscale est ordinairement la source des révolutions; si Louis XVI n'avait pas dû quatre milliards, son règne se fût peut-être passé avec tranquillité. Le commerce, faute de quarantaines générales, répand et entretient sur tout le globe les pestes et toutes maladies épidémiques. L'excès de culture, par le desséchement des sources et le déboisement des forêts, détériore le climat, et donne plus d'intensité au froid et à la chaleur, dont les deux excès sont également contraires à la santé de l'homme et à la fertilité du sol. Enfin le progrès des sciences et la propagation des lumières n'enfantent que le découragement, l'incrédulité, excitent l'ambition et toutes les convoitises; l'égoïsme et la cupidité trônent, sont les dieux de l'époque; le suicide est devenu la ressource commune de toutes les désillusions, de tous les désappointements. A mesure que les maux s'aggravent par suite même des perfectionnements

de la civilisation (développement industriel et propagation des lumières), la contrainte et la violence, qui constituent dans leurs bases toutes nos sociétés modernes, accroissent en même proportion et étendent leurs agents nuisibles et improductifs, gendarmes, espions, geôliers, en augmentent leur attirail, tribunaux, bagnes et prisons.

La liberté est le premier besoin de l'homme, son vœu le plus cher, le seul gage de son développement moral. Si l'homme est contraint, il se corrompt, il est malheureux. L'esclave est le plus corrompu des hommes; il n'a aucune sorte de moralité. Il ne s'étourdit de son malheur et ne se sauve de l'excès du désespoir que par l'abrutissement. Nous sommes tous plus ou moins contraints, plus ou moins esclaves: esclaves de nos besoins, et par conséquent de nos travaux; esclaves de nos passions en contradiction avec tout ce qui nous entoure; esclaves des préjugés, des lois, des institutions, qui nous captivent dès notre enfance, sont en guerre avec nos penchants, nous mettent dans une lutte perpétuelle avec nous-mêmes et la société, sans que nous sachions jamais, dans l'incertitude de

toutes choses, où est la justice, où est la raison. Asservis à une sorte de fatalité, nous sommes entraînés au mal, forcés au bien, sans que notre volonté soit arbitre, sans que nous puissions discerner le bien du mal. Tous les préceptes de conduite, dictés par la morale, par la raison, par la philosophie, restent vagues, incertains, contradictoires; toutes les notions du bien et du mal se confondent dans l'application. L'homme ne sent qu'une chose distincte, c'est qu'il n'est pas libre; la société entière le tient sous le joug, et mille liens de servitude physique et morale l'enlacent depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Combien de créatures humaines passent leur vie entière enchaînées à des travaux, à des habitudes diamétralement contraires à leurs goûts, à leurs penchants! combien chez qui la faculté de penser n'a pu même se développer, chez qui la pensée a été totalement stérile; qui, avec l'amour des choses généreuses et du dévouement, n'ont pu être généreuses, ni dévouées! La pensée même et le sentiment peuvent être tellement comprimés, étouffés, qu'ils meurent sans avoir jamais pu éclore. La contrainte et l'esclavage de l'homme social se révèlent sur-

tout dans les masses, dans les dix-neuf vingtièmes des populations civilisées, qui, courbées sous le poids du travail, condamnées à toutes les misères et à toutes les privations, n'ont véritablement ni le corps, ni l'esprit, ni la pensée libres, et ne peuvent, comme la plante attachée au sol, que croître, végéter et mourir.

Encore ces lois, mœurs, institutions qui prétendent façonner les hommes et les assortir au monde civilisé, tout l'attirail de bourreaux, gibets, prisons, ont-ils atteint le but des moralistes, des législateurs, ou plutôt des conquérants barbares qui, les premiers, les imposèrent aux sociétés? parviennent-ils à contenir les passions subversives, à maintenir l'ordre social? Non; le travail est forcé, l'obéissance est forcée; chacun, mécontent de sa position, n'a d'idée que de s'y soustraire; les passions sont plus implacables par la contrainte et les obstacles; les crimes redoublent par les châtiments. Aujourd'hui surtout, l'impatience a gagné tous les esprits. C'est une inquiétude générale, une révolte sourde contre toute contrainte, toute oppression. On est las de souffrir; chacun veut sa part de jouissances, la morale, la législation

sont aux abois, les trônes vacillent, le sacerdoce est ébranlé, les riches s'effraient; les masses, dont la soumission est le seul gage de tranquillité, ne supportent plus qu'en frémissant le fardeau de toutes les fatigues, de toutes les corvées; les passions débordent, les pouvoirs s'écroulent, et la société entière menace d'une prochaine dissolution.

Ce que les hommes veulent, ce qu'ils ont voulu dans tous les temps et tous les pays, sans en avoir même une idée précise, sans être capables de le définir, c'est la *liberté*, c'est l'*aisance*, c'est l'*égalité des droits*. C'est l'emblème des partis et des sectes les plus opposés. Sparte, Athènes, Rome, armant leurs milliers d'esclaves, combattaient pour la *liberté*: ce fut le cri de ralliement de toutes les républiques anciennes et modernes qui ne la possédèrent jamais; ce fut la base des théories philosophiques de tous les siècles. Aujourd'hui, dans les pays constitutionnels, on prétend que tous *les hommes sont égaux devant la loi; qu'ils sont libres par la garantie que la loi assure aux droits de tous.*

Mais ce ne sont là que des mots tant que le législateur n'assure pas aux masses le *minimum*

ou nécessités de la vie, ou du moins le droit au travail. Sans ce droit, il n'y a point de liberté; le salarié de nos pays libres est aussi assujetti que l'esclave ou le serf attaché à la glèbe. La société, dite civilisée, est même organisée de sorte à ne pouvoir, nonobstant les progrès de l'industrie, assurer aux masses le droit au travail, le *minimum,* et encore moins l'aisance, qui cependant peuvent seuls engendrer l'ordre et la liberté. C'est en approfondissant le mécanisme social qu'il nous sera démontré qu'il ne renferme en lui-même aucune issue à la misère et à l'oppression. Cet examen fera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Economie sociale.

La loi, comme la société même qu'elle garantit, est basée sur la propriété, elle est tutélaire et bienfaisante pour tous ceux qui possèdent; mais elle n'assure aucun droit, ne garantit aucun bien à ceux qui ne possèdent pas. Or, dans l'état le plus avancé de la civilisation, environ les dix-neuf vingtièmes de la société ne possèdent pas. Dès lors que fait à la masse, à la classe la plus pauvre et la plus nombreuse, au peuple proprement dit, une égalité prétendue devant la loi? Que lui fait une prétendue liberté

sociale, quand il ne possède point la liberté corporelle, qu'il est courbé sous le poids des besoins et d'un travail journalier qui abrutit l'intelligence et use les forces? Que devient pour lui le principe chrétien de charité universelle, régissant prétendûment les sociétés, quand il est nu, misérable, qu'il n'a point de pain à donner à ses enfants, et qu'il a sous les yeux les somptueux hôtels, les magnifiques équipages, les riches vêtements, les mets exquis des classes supérieures? Que lui importent les merveilles des arts, des sciences et de l'industrie, quand son corps et son esprit restent également privés au milieu des produits du luxe et des trésors de l'intelligence? Leur vue ne fait que l'affamer, que l'irriter, le pousser à la convoitise et au crime : n'est-il pas mille fois plus malheureux que le sauvage qui s'empare de ce qu'il désire, jouit du droit de pêche, de chasse, de cueillette, de pâturage, de ligne intérieure, de vol extérieur; qui prend une compagne sans souci du lendemain, et ne s'inquiète pas du sort de ses enfants? car l'éducation n'est pas coûteuse dans la vie des bois, et l'existence y est assurée par le libre exercice des droits naturels! La so-

clété a tout ravi à l'homme, s'est emparée, dans les contrées où elle a porté la civilisation, de tous les produits de la terre, des eaux, et de l'air même; elle a frustré l'homme de ses droits naturels, des droits du sauvage, droits divins, sans lui rien offrir en compensation que la garantie des lois, illusoire pour celui qui ne possède pas. L'homme vient au monde plus nu, plus misérable que l'animal; il a moins d'instinct pour se conduire. Dans l'état sauvage, son instinct se développe, et la nature lui fournit les moyens de subsistance. Dans l'état de société, il vient également au monde nu et misérable, ne peut s'abandonner à son instinct et ne trouve point de moyens naturels d'existence, puisque la société s'est emparée de tous et le frustre de ses droits. Ne serait-il pas d'une justice rigoureuse que la société lui donnât un dédommagement équivalent à la perte des droits naturels? N'est-ce pas pour elle un devoir sacré d'assurer à tous ses membres le *minimum*, le droit au travail et l'éducation ou développement des facultés qui rendent l'homme apte à participer aux bienfaits des arts, des sciences et de l'industrie, cachet de la civilisation?

Il n'en est rien dans l'état actuel. La classe la plus nombreuse, asservie, par le besoin, à tous les travaux pénibles et grossiers, n'est pas même assurée, pour prix de ses fatigues, de travail ni de pain pour le lendemain; elle n'a aucun moyen d'éducation pour les enfants, pas même de soins physiques. Quand une mère pauvre n'a pas de lait pour son enfant, qui donc le lui donnera? quand elle doit aller vaquer aux travaux qui lui procurent la subsistance, qui donc le soignera? Les pauvres petits meurent par milliers, faute de soins dans la première enfance; et s'ils grandissent, qui leur donnera les notions morales, le développement des facultés, l'apprentissage d'un métier? Tout est abandonné au hasard. Hommes, femmes, enfants, vieillards, malades, infirmes, devenez ce que vous pouvez. La loi garantit des droits imaginaires de liberté, d'égalité; mais elle ne garantit ni le travail, ni le pain quotidien, ni l'éducation, ni secours, ni appui pour l'enfance, pour la misère, les maladies, la vieillesse. Si nous voyons des dépôts de mendicité, des hôpitaux, ce n'est point par mesures préventives, par le sentiment de ce que la société

doit à chacun de ses membres, mais par égoïsme, par mesure de conservation, par protection pour le riche; car, enfin, on ne peut laisser les petits enfants, les malades, les infirmes, les mourants geindre dans les rues, étaler les plaies de leur misère, crier la faim et crever sous les yeux des passants. Force est bien à la société de déblayer les voies publiques, d'ouvrir quelques asiles à ces malheureux, de les entasser comme des animaux, en même temps qu'elle les utilise pour la science; en un mot, de pallier la misère hideuse qu'elle ne sait ni prévenir, ni effacer.

La charité publique s'émeut aisément quand la sécurité du riche est menacée. C'est ainsi que, dans le temps du choléra à Londres, la mortalité fut moins grande parmi les indigents qu'en temps ordinaire, à cause des secours qu'on leur prodigua. La peste faisait moins de ravages que la faim. En résumé, voici le fait général : les deux tiers des populations vivent dans un état précaire de misère et de souffrance; la société ne s'en inquiète point, ne s'en informe point; ou, si elle s'en émeut, c'est pour réprimer, punir, châtier des misérables qui, n'ayant rien

reçu de la société, ni soins physiques, ni notions morales, ni moyens de subsistance, ne lui doivent rien et ne devraient pas être passifs de ses lois. La liberté pour le peuple, c'est de mourir sur un grabat, abandonné comme un chien. L'égalité, c'est d'aller pourrir en terre près de son semblable.

La misère est le problème actuel qui préoccupe tous les esprits élevés, toutes les âmes généreuses. Pourquoi la misère réside-t-elle au sein de la société civilisée? n'encourage-t-elle pas les travaux de l'agriculture? ne fait-elle pas honneur aux classes laborieuses? La misère n'est point dans le vœu des gouvernants, elle n'est point dans le code des lois, elle n'est point dans l'intérêt des riches. Pourquoi y a-t-il des misérables? La richesse n'est-elle pas là pour que chacun la saisisse suivant son labeur? Ne voit-on pas des pauvres qui acquièrent l'aisance, et même qui deviennent millionnaires? Les voies d'industrie sont ouvertes à tous, il y a libre concurrence; n'est-ce point ainsi qu'il faut interpréter la sage égalité devant la loi? Elle ne protége, à la vérité, que ceux qui possèdent; mais elle permet à tous de posséder. Elle brise

les chaînes, elle rompt les entraves qui séparaient les hommes en diverses castes ; elle donne droit à tous de participer aux lumières, aux richesses générales.

Effectivement, l'on voit de constants bouleversements dans les fortunes ; les uns s'enrichissent, les autres se ruinent ; c'est une fluctuation perpétuelle des richesses qui passent de mains en mains. Sous ce rapport, la loi est rigoureusement juste ; elle ne garantit aucune classe contre la pauvreté, et se contente de protéger la propriété dans quelques mains qu'elle se trouve. Seulement, en résultat, la masse des misérables reste la même ; il y a vicissitudes dans les fortunes, secousses, bouleversements ; ce ne sont pas toujours les mêmes hommes qui jouissent au détriment des autres, mais toujours la société offre, en définitive, le même spectacle de quelques privilégiés regorgeant de richesses, de la classe moyenne qui végète et languit, et des deux tiers de la population, ne connaissant de la vie que les souffrances et les privations. On est tenté de se demander, à l'aspect de cette classe sacrifiée qui, sous le nom d'esclaves, de serfs, ou de peuple, a existé dans tous les

temps et tous les pays, si la misère n'est point un vice organique dans la création même, si la terre fournit aux besoins de tous, si l'industrie est capable d'y satisfaire; en un mot, si la population ne déborde tellement la totalité des produits qu'il ne soit dans la loi de Dieu même que les hommes, ainsi que les animaux, ne puissent vivre qu'aux dépens les uns des autres, que les enfants du peuple ne soient emportés au berceau par milliers, que la misère, lèpre permanente, ne les gangrène et dévore à tout âge, et qu'enfin la guerre et la peste ne déciment à la fois riches et pauvres, enfants et vieillards.

Le doute seul est un blasphème envers Dieu; c'est tenter de le rendre auteur des iniquités humaines, tandis que la moindre observation nous atteste les bienfaits immenses de la Providence. Jetons un regard sur la terre, nous la voyons aux trois quarts dépeuplée, appelant les bras des hommes pour les enrichir de ses produits. Des pays, comme le nord-est en Afrique, autrefois magasins du monde, aujourd'hui abandonnés aux Barbares, sont presque incultes et déserts. Les pays les plus fertiles, comme

l'Italie, l'Espagne et les Indes orientales, où la terre produit presque d'elle-même, où une nature luxueuse et féconde accorde spontanément ses bienfaits, entravés par des gouvernements égoïstes, nous apparaissent engorgés de produits qui moisissent dans les greniers, en face de populations misérables et clair-semées. Nous voyons d'autres nations, comme la Russie et la Pologne, où des terrains immenses restent sans culture, où la misère accable les populations au milieu de l'abondance, où tous les travaux languissent par le vice de l'esclavage. Dans les pays les plus avancés en agriculture et en industrie, la France, la Belgique, l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse, les États-Unis, il reste à faire d'immenses progrès en culture et dans toutes les branches d'industrie, et nous voyons ces pays prospérer en rapport de leur population, en rapport des bras qu'ils occupent au travail. C'est ce qui a eu lieu dans tous les temps et dans toutes les contrées : la prospérité et la richesse des nations croissent proportionnellement à la population, et cette dernière afflue en raison directe de la protection accordée par les lois, des vues sages des gouverne-

ments et de la direction salutaire imprimée aux travaux.

Loin donc que la population déborde la terre, les bras manquent aux trois quarts du globe ; partout la terre produit en proportion aux travaux de l'homme, et par conséquent à ses besoins ; les progrès dont restent susceptibles l'industrie et l'agriculture, par l'association et les découvertes, sont incalculables, même dans la petite partie du globe qui est cultivée et peuplée. Nulle part la population ne regorge ; dans les îles Britanniques, par exemple, où l'Irlande, l'Écosse et même l'Angleterre offrent des parties incultes et presque désertes ; en France et en Belgique, où les villages et les villes sont clair-semés, où des landes et des bruyères appellent des colonies intérieures et ne demandent que le bras de l'homme pour se transformer en contrées riantes, couvertes de riches cultures.

Et cependant, dans ces mêmes pays où la richesse relative est le produit des travailleurs ; tandis que de vastes terrains restent incultes et déserts, faute de bras, des esprits éclairés se plaignent de l'excès de population, la consi-

dèrent comme un fléau, comme source d'une misère qui va toujours grandissant; on les voit chercher les moyens de l'arrêter, la faire décroître, principalement chez la malheureuse classe ouvrière, qui, vivant au jour le jour, ne peut subvenir aux soins d'une famille, n'a pas de quoi élever des enfants, ni se soutenir elle-même dans la vieillesse. Effectivement, singulière anomalie dans une société où d'immenses travaux appellent le bras des hommes et qui ne prospère que par sa population, où la richesse regorge, où la terre fournit abondamment pour tous, et, dans ses productions rares, est suppléée par l'industrie et le commerce; dans cette même société, une classe nombreuse, la classe même d'ouvriers et d'agriculteurs, la plus utile et la plus laborieuse, languit dans la misère, devient une charge énorme quand elle tombe dans la classe des mendiants ou bien des malheureux repris de justice, et menace de déborder la société (en Angleterre), de la changer en un vaste dépôt de mendicité, ou bien en une caverne de voleurs, par le fléau toujours croissant d'une masse d'enfants excédant les moyens de chaque famille pauvre, et devenant ainsi

une nouvelle charge à un gouvernement déjà obéré par une immense dette nationale. Londres seul contient deux cent trente mille mendiants, vagabonds, filous et gens sans aveu. Un secours annuel de près de 200 millions n'empêche pas que le pays ne fourmille d'ouvriers sans pain, émigrant par milliers. A Liverpool, le nombre des pauvres s'élève au tiers de la population, vingt-sept mille indigents sur quatre-vingt mille; et cependant Liverpool est au nombre des cités opulentes, le commerce maritime y est en pleine activité. M. Huskinson, en 1826, dénonça à la chambre des communes la pauvreté des enfants, *qu'on fait travailler à coups de fouet, dix-neuf heures par jour, à cinq sous et demi.* L'assemblée des maîtres ouvriers de Birmingham déclare : « Que la frugalité de l'ouvrier ne peut pas le mettre à l'abri de la misère ; que la masse des salariés agricole est nue ; qu'elle meurt réellement de faim dans un pays où il existe surabondance de vivres. »

La pétition de Boorislon en Irlande, en 1835, dit que cette paroisse, sur onze mille six cent soixante et onze habitants, en a sept mille huit cent quarante réduits à huit deniers par jour

(deux sous de France); quatre mille sont dénués des vêtements les plus nécessaires; neuf mille huit cent trente-huit n'ont aucune espèce de lit et couchent sur la paille ou le jonc, la plupart sur la terre.

En France, le mal est le même, quoique moins saillant, par une moindre inégalité dans les fortunes, et un plus vaste territoire qui permet aux misérables de se disséminer. Lyon offre, concentrés et ostensibles sur un point, les maux éparpillés et cachés dans le reste du pays. Paris, semblable à Londres dans son opulence vaine et sa déplorable misère, renferme en son sein cent soixante-dix mille pauvres, dont moitié est à la charge des comités de bienfaisance.

D'après cet aperçu, n'est-il pas évident que la société humaine, dans son organisation intérieure et dans ses relations extérieures, présente l'image du chaos, et que l'association du genre humain dans une loi *unitaire* peut seule régulariser le monde, y faire naître l'ordre et l'harmonie? Tant que les nations différeront de lois, de mœurs, de langages, et se feront la guerre, comment les peuples pourront-ils se

disséminer par tout le globe ? Comment la terre entière pourra-t-elle devenir cultivée et habitée ? Tant que les sociétés n'offriront dans leur sein que morcellement et incohérence, comment la richesse pourra-t-elle être répartie équitablement, et la production devenir proportionnelle à la consommation ? Jusque-là on voit les populations amoncelées dans quelques capitales, quelques villes industrielles, quelques points fertiles et commerçants, se nuire, se déchirer, s'écraser par leur entassement, tandis que le reste du pays est clair-semé de population, et que des contrées entières sont désertes. On voit, dans les campagnes florissantes, la misère ; on voit, dans les villes, la misère et le luxe écrasant. On voit toutes les carrières sociales regorger de produits, sans trouver de consommateurs, de débouchés. Les talents languissent, faute d'emplois ; la richesse sociale reste exubérante ; la richesse même est cause de misère. C'est un phénomène curieux à étudier et qui suffit à faire apprécier toute la fausseté du mécanisme social.

Dans toutes les professions, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevées, ce que chacun

demande, c'est un plus large emploi de ses facultés, du travail et de l'avancement. On prêche beaucoup contre les oisifs, mais ce n'est point dans l'oisiveté que consiste le plus grand mal ; les oisifs volontaires sont peu nombreux, la grande majorité appelle le travail. L'ouvrier, l'artisan, le cultivateur demandent de l'ouvrage ; l'artiste, le médecin, l'avocat désirent la clientèle ; l'industriel veut des commandes, le marchand attend des pratiques ; les femmes, les enfants, les vieillards ne demanderaient pas mieux que de s'utiliser. Ce n'est pas que le travail en civilisation soit attrayant, il s'en faut de beaucoup ; les trois quarts des travaux sont pénibles, grossiers, abrutissants. Toute profession en civilisation est pénible, par cela seul qu'elle offre un travail continu, monotone et forcé ; d'un autre côté, s'il n'était forcé par le besoin, la nécessité, personne n'y voudrait consentir. Le mécanisme social est tel que, depuis les plus petites fortunes jusqu'aux plus grandes, tout le monde est en quelque manière *forcé* à travailler pour vivre, pour soutenir son rang. L'affaire de vivre, de gagner, d'amasser, de conserver ou d'accroître sa fortune est néces-

sairement le premier soin de chacun. Ni riches, ni pauvres ne peuvent s'y soustraire. La vie est très-coûteuse en civilisation; les objets de première nécessité sont déjà chers et hors de proportion avec le salaire de l'ouvrier. Dans toutes les classes, les désirs sont excités par les jouissances des classes supérieures, et chacun cherche à élargir le cercle de sa fortune. D'ailleurs, quand on a une famille à élever, à soutenir, à établir, aucune fortune ne suffit, on est poussé à toujours l'agrandir. C'est ainsi que les besoins de la civilisation rendent à tous *la vie matérielle* une préoccupation constante de l'esprit; ils font naître nécessairement la cupidité, comme la concurrence fait naître l'égoïsme; la cupidité et l'égoïsme deviennent même vertus. Il faut de l'or, et il faut songer à soi, c'est un devoir. La société est comme une immense arène où chacun se pousse, se culbute; malheur à qui tombe! il sera écrasé. Le but de la lutte, d'un combat permanent, c'est l'or: il en faut pour tout; non-seulement pour se nourrir, se vêtir, s'abriter; mais encore pour les actions généreuses, pour l'accomplissement des nobles pensées. Prenez garde d'avoir du génie, de faire quelque

sublime découverte ; si vous n'avez de l'or, vous resterez étouffé dans la foule. Prenez garde d'être bienfaisant, d'être bon, si vous n'avez de l'or ; car les paroles sont vides quand un ami est dans le besoin, et les plus nobles sentiments restent stériles, si on ne peut les faire suivre d'effets qui, en résultat, doivent être vulgairement aidés de la bourse. Gardez-vous de devenir époux et père si vous n'avez de l'or, car rien de si triste qu'un ménage gêné et privé ; rien de si coupable que le père qui n'assure point l'éducation et l'avenir de ses enfants. Il en est ainsi de tous les actes de la vie sociale : affections, facultés, sentiments ne se manifestent que par l'or ; l'or ne sert pas seulement aux jouissances, mais il permet la vertu, il devient la vertu même. Égoïsme et cupidité, c'est le cachet de la civilisation, nul ne peut s'y soustraire.

C'est pour sentir le prix et la nécessité de la fortune, que, nonobstant la répugnance au travail, chacun demande emploi à ses facultés, implore le travail, la pratique, la clientèle, la commande. C'est une double contrainte que la société exerce incessamment sur tous ses mem-

bres : contrainte de la loi, contrainte du besoin. La loi réprime, le besoin assujettit. Le besoin est le plus puissant ressort de la civilisation, puisqu'il force au travail sans lequel la société civilisée ne pourrait se maintenir. Nous sommes tous des galériens attachés au boulet, mais l'habitude nous façonne tellement au joug et au travail répugnant, que la plus haute ambition de la majorité est non pas de s'exempter, mais de trouver du travail. Et, singulière bizarrerie, c'est la grande difficulté de l'ordre social. Il semblerait vraiment, au premier abord, qu'il y eût plus de travailleurs que de besoins, plus de produits que de besoins, plus de facultés, de talents que de besoins, car les travailleurs chôment faute d'ouvrage, les produits engorgent les magasins faute de débouchés, les talents languissent, se flétrissent faute d'emploi. Et cependant, en face, en regard de cette exubérance des richesses, la classe la plus pauvre et la plus nombreuse se meurt de privations et de besoins. Par la modicité du gain et l'excès de la misère, elle ne peut participer aux jouissances du luxe, ni se procurer même les objets de nécessité. La misère de cette

classe appauvrit le corps social entier, entrave la circulation des richesses et nuit à la production. Par le seul fait que cette classe goûterait l'aisance et pourrait offrir des débouchés aux produits, de la pratique et de la clientèle à toutes les professions, la société entière se trouverait plus à l'aise et enrichie.

Il est aisé de concevoir qu'une société bien ordonnée devrait offrir le spectacle de tous ses membres à la fois producteurs et consommateurs, rétribués équitablement chacun selon son apport de *capital*, *travail*, *talent*, échangeant leurs produits, à l'aide d'un signe unitaire représentatif et s'offrant ainsi mutuellement les uns aux autres des débouchés certains par un gain et une consommation réciproques. C'est le principe le plus simple d'économie sociale, et cependant il reste irréalisable dans la société actuelle, par le système d'incohérence dans les travaux et de morcellement dans les ménages, engendrant une foule d'agents improductifs, qui forment au moins les deux tiers de la population. C'est la source incessante de misère, de corruption et de désordre.

Pour que tous les membres du corps social

fussent à la fois producteurs et consommateurs, il faudrait que tous fussent travailleurs productifs; or la société est organisée de telle sorte que la grande majorité de ses membres travaille improductivement, ou même nuit et porte dommage par ses travaux. J'ai déjà avancé qu'il y a peu d'oisifs volontaires, de rentiers qui ne s'occupent que de leurs plaisirs. Ils sont en trop petit nombre pour causer un grand préjudice, et d'ailleurs ils se rendent utiles par le seul placement de leurs capitaux. La vraie plaie sociale, engendrant l'extrême inégalité des fortunes, le luxe effréné et la misère hideuse, ce sont les travailleurs improductifs, destructifs, pernicieux et nuisibles, dont la plupart vivent non-seulement aux dépens du corps social qu'ils empestent, mais encore donnent exemple de ces fortunes subites et colossales décourageant les travailleurs laborieux, qui rarement élèvent leur sort au-dessus de la médiocrité. Au premier rang des professions inutiles et destructives, nous plaçons les armées : on dira qu'il en faut pour défendre le pays des agressions étrangères. Oui, dans l'état actuel; mais peut-on croire que la lutte sanglante des nations, les combats

acharnés entre les hommes, les armées permanentes, qui n'ont de but que la destruction, soient dans les destins providentiels de l'humanité, et que cet état de choses n'aura pas de terme? Bien loin de le penser, considérons plutôt les horreurs de la guerre et l'entretien écrasant des armées, comme des voies indiquées aux esprits sages pour sortir de la civilisation en cherchant à tout prix un ordre social où les armées destructives se changeront en armées industrielles, qui se répandront sur la terre pour l'embellir et la féconder dans toutes ses parties. Quoi qu'il soit de cet avenir, contentons-nous aujourd'hui de poser le fait de l'élite de la jeunesse la plus robuste, la plus vigoureuse, arrachée aux travaux de l'agriculture et de l'industrie, pour devenir une charge aux travailleurs, et dont les exercices et les fatigues sont purement improductifs en temps de paix, et en temps de guerre purement destructifs.

En seconde ligne d'emplois inutiles, dépensant en pure perte les bras, les talents, les facultés, vient la foule de commis, d'agents, d'employés dans les diverses administrations, le commerce, le fisc, les douanes, les tribunaux.

Les seuls agents du commerce, marchands, négociants, banquiers, agents de change, intermédiaires improductifs qui achètent et revendent, basant leurs opérations sur la fraude, le monopole, l'usure, l'agiotage, pourraient aisément être réduits au dixième, ainsi que les agents de transport. Le commerce entier est basé sur un système mensonger. Ce ne sont point le talent et la probité qui y conduisent à la fortune; tout y est hasard, ruse, filouterie, chance de hausse et de baisse, jeu de bourse. Ce n'est plus concurrence, c'est écrasement réciproque. Le commerce n'est qu'un perpétuel agiotage qui abîme l'agriculture et l'industrie. On a vu des maisons de banque gagner quatre-vingts millions en un an. Combien de malheureux ruinés par contre-coup! Le commerce, tel qu'il est constitué, n'offre qu'injustice, fourberie, iniquité; les plus honnêtes sont entraînés à la fraude, sont menacés de la honteuse banqueroute. L'agiotage forme un second pouvoir dans l'État, tenant le gouvernement sous son influence immédiate; il est le moteur indirect des troubles, révoltes, commotions politiques. C'est un corps purement parasite, qui attire à

lui la meilleure substance. Le nombre de ses agents accroît, chaque jour, par les chances du gain; de sorte que la corruption attachée au commerce accroît en même proportion. Toutes les tentatives d'association de l'agriculture et de l'industrie sont entravées par les menées de l'agiotage. Le crédit et la confiance se perdent par le commerce, qui devrait les baser. La société croulera par le commerce mensonger, tenant l'industrie et l'agriculture dans un état constamment précaire, attirant à lui tous les capitaux, menaçant les gouvernements, aggravant, par ses secours intéressés, la dette et les charges publiques, dépravant les mœurs et les institutions; la société croulera si elle ne lui substitue le mode véridique indiqué par Fourier et ressortant naturellement du système sociétaire.

Les tribunaux sont nommés, à juste titre, un antre de chicanes. La loi se plie à toutes les interprétations, se prête à tous les détours: d'ailleurs, quel droit la société a-t-elle, dans son organisation vicieuse, de juger, de condamner? quelle éducation donne-t-elle à ses membres? quelles sont ses mesures préventives pour em-

pêcher la misère et le désespoir? quel est son *criterium* des passions? Le joueur, l'ivrogne, le tartufe, le débauché, l'adultère, le faussaire, l'usurier, le banqueroutier échappent à la vindicte des lois, s'ils se contentent de ruiner et déshonorer les familles, sans donner sur eux prise judiciaire; et le malheureux qui aura été leur victime, s'il se venge ou si, par excès de misère, il vole, il sera puni, marqué, flétri, envoyé aux galères, à l'échafaud. Que d'innocents punis, que de coupables qui échappent! Sait-on à quel point l'homme vertueux peut être entraîné fatalement, et comment le scélérat peut se mettre au-dessus des lois? sait-on combien il y a de nuances dans le crime, et comment le criminel peut narguer les tribunaux et étaler impunément sa bassesse et son atrocité? A-t-on calculé comment on peut voler, ruiner, déshonorer, calomnier, assassiner hautement, à front découvert, sans être passible des lois? Tout le système de justice sociale est un amas d'iniquités. Dieu seul a le droit de juger et de punir; la société ne l'a point: c'est elle-même qui, par ses mœurs, ses lois, ses institutions, engendre tous les vices et tous les désordres qui

la troublent. Elle n'a pas la possibilité de punir et châtier justement, car il faudrait supposer les juges capables d'une perspicacité divine pour pénétrer les pensées, remonter aux causes, distinguer les mille nuances qui confondent vices et vertus, passions généreuses ou subversives. La justice humaine ne peut jamais être qu'égarement et mensonge. La société n'a qu'un droit, c'est de traiter les prétendus criminels, ceux qui troublent son repos, qui nuisent à autrui, comme des malades, des aliénés, avec toute sorte de soins et un régime moral ; car les méchants ne sont que des malheureux poussés au mal ou privés de raison : ils peuvent exciter la pitié, mais jamais la vengeance dans l'être abstrait qu'on nomme société. Quand la justice humaine ose punir, flétrir, tuer, elle offense la justice divine et méconnaît ses lois toutes de bonté et d'amour.

Les tribunaux sont comme les armées, comme le commerce, comme les diverses administrations, le fisc, les douanes, des nécessités dans l'ordre actuel, prouvant, par leurs abus inévitables, le cercle vicieux de la civilisation, employant des armées d'agents improductifs

qui, dans l'ordre sociétaire, se réduiront au dixième, et se transformeront en agents productifs. Aujourd'hui, ils vivent aux dépens de l'agriculture et de l'industrie, qu'ils n'assistent point, qu'ils imposent sans leur rien rendre en compensation, ou, pour mieux dire, à qui ils portent entrave et suscitent journellement mille obstacles, mille dégoûts.

Parlerons-nous des agents de police, agents secrets, des espions, immondice sociale, dont l'égout accroît en mesure des progrès de la civilisation? parlerons-nous des intrigants de tous genres, des escrocs, chevaliers d'industrie, des courtisanes de haut et bas étage, des mendiants valides, de cette foule qui n'a ni emplois licites, ni moyens d'existence, et qui vit cependant par quelque trafic caché, quelque métier infâme, source permanente de corruption et de désordre? On comprend, par cette peinture bien insuffisante, comment les travailleurs productifs sont écrasés par la masse des industries inutiles, destructives et nuisibles; on comprend l'impossibilité absolue, dans l'ordre civilisé, de remédier à cet état de choses. Comment simplifier à la fois les rouages de toutes les admi-

nistrations, le commerce, le fisc, les douanes? comment réformer les tribunaux, les prisons? comment résoudre le problème de l'application des armées aux travaux publics? et surtout, comment empêcher la corruption effrayante des mœurs provenant des institutions, du mécanisme social, et achevant de le gâter, de le dissoudre? Loin de remédier à la corruption et de prétendre l'extirper, la civilisation l'organise, l'arrange, l'ordonne, lui donne un code de lois spécial; elle en use avec les vices immondes comme avec les autres infirmités sociales; elle pactise avec eux, entre en accommodement, leur fait leur part, à condition de conserver une certaine surveillance, de garantir de leurs miasmes fétides les privilégiés. Aux espions, les fonds secrets; à la débauche, les maisons tolérées; aux enfants trouvés, aux infirmes, aux vieillards, les hôpitaux; aux criminels, les prisons, les bagnes, l'échafaud, aux malheureuses filles du peuple, entraînées dans le gouffre d'une effroyable dépravation, les prisons, les hôpitaux: mais pas un seul établissement de prévoyance, pas un asile, pas un refuge, pas un secours, pas une seule institu-

tion préservatrice lorsqu'une malheureuse jeune fille s'arrête devant l'abîme, recule d'horreur, et cherche avec désespoir une branche de salut. Des jeunes filles de onze ans sont vouées à une vie infâme par l'excès de la misère; des jeunes filles pures n'ont consenti à l'infamie qu'après avoir enduré trois jours la faim et le froid (*). Maudite soit la civilisation qui enfante de telles horreurs et n'y cherche point le remède!

Hôpitaux, prisons, bagnes, échafauds, gendarmes, police secrète, voilà ses remèdes, voilà les bases des sociétés civilisées; voilà, en regard des sciences, des arts, de l'industrie, ce qu'elle possède de plus que les sauvages et les barbares. Quant à extirper les maux, les vices qui les nécessitent, prendre des mesures préventives de la misère et des crimes qu'elle enfante, trouver l'issue de cet ordre de choses qui n'est qu'un cercle d'iniquités se soutenant les unes par les autres, c'est à quoi philosophes, législateurs, moralistes, philanthropes ne songent point; leurs bienfaits se bornent à améliorer les prisons, les hôpitaux,

(*) Parent-Duchatelet.

les bagnes, et non pas à en renverser le système destructeur et à organiser un nouveau monde où il ne faudra ni hôpitaux, ni bagnes, ni prisons. Un homme seul a voulu, non pas améliorer des choses iniques en elles-mêmes, mais réédifier un monde où toutes les institutions soient préventives des maux, des vices, des crimes, et rendent de la sorte inutile toute mesure répressive ; cet homme, c'est Fourier.

Écoutons sa parole éloquente.

« Nations civilisées ! tandis que les barbares, privés de vos lumières, savent maintenir, pendant plusieurs mille ans, leurs sociétés et leurs institutions, pourquoi les vôtres sont-elles anéanties si promptement, et souvent dans le même siècle qui les a vues naître? Toujours on vous entendit déplorer la fragilité de vos œuvres, et la cruauté de la nature, qui fait écrouler si rapidement vos merveilles. Cessez d'attribuer au temps et au hasard ces bouleversements ; ils sont l'effet de la vengeance divine contre vos criminelles sociétés, qui n'assurent point à l'indigent des moyens de travail et de subsistance. C'est pour vous amener à l'aveu de votre ignorance que la nature promène le

glaive sur vos empires et se plaît à leurs décombres.

» Je veux être un moment l'écho de vos élégies politiques : que sont devenus les monuments de l'orgueil civilisé ? Thèbes et Babylone, Athènes et Carthage sont transformées en monceaux de cendres ; quel pronostic pour Paris et Londres, et pour ces empires modernes dont les fureurs mercantiles pèsent déjà à la raison comme à la nature ! Fatiguée de ces sociétés, elle les renverse tour à tour, elle persifle indistinctement nos vertus ou nos crimes ; les lois réputées pour oracles de sagesse, et les codes éphémères des agitateurs, nous conduisent également aux naufrages politiques.

» Pour comble d'affronts, nous avons vu la législation grossière de la Chine et de l'Inde braver, pendant quatre mille ans, la faux du temps, lorsque les prodiges de la philosophie civilisée ont passé comme l'ombre. Nos sciences, après tant d'efforts pour consolider les empires, semblent n'avoir travaillé qu'à fournir des jouets au vandalisme, qui renaît périodiquement pour détruire en peu de temps les travaux de plusieurs siècles.

» Quelques monuments ont survécu, mais pour la honte de la politique. Rome et Byzance, autrefois capitales du plus grand empire, sont devenues deux métropoles de ridicule : au Capitole, les temples des Césars sont envahis par les dieux de l'obscure Judée; au Bosphore, les basiliques de la chrétienté sont souillées par les dieux de l'ignorance. Ici, Jésus s'élève sur le piédestal de Jupiter; là, Mahomet se place sur l'autel de Jésus. Rome et Byzance, la nature vous conserva pour vous dévouer au mépris des nations que vous aviez enchaînées; vous êtes devenues deux arènes de mascarades politiques, deux boîtes de Pandore, qui ont répandu à l'Orient le vandalisme et la peste, à l'Occident la superstition et ses fureurs. La nature insulte, par votre avilissement, au grand empire qu'elle a détruit : vous êtes deux momies conservées pour orner son char de triomphe, et pour donner aux capitales modernes un avant-goût du sort préparé aux monuments et aux travaux de la civilisation.

» Il semble que la nature se plaît à élever cette odieuse société pour le plaisir de l'abattre, pour lui prouver, par une chute cent fois réité-

rée, l'absurdité des sciences qui la dirigent. Image du criminel Sisyphe, qui gravit vers un rocher et tombe au moment d'y atteindre, la civilisation semble condamnée à gravir vers le bien-être idéal, et retomber dès qu'elle entrevoit le terme de ses maux. Les réformes les plus sagement méditées n'aboutissent qu'à verser des flots de sang. Cependant les siècles s'écoulent, et les peuples gémissent dans les tourments, en attendant que de nouvelles révolutions replongent dans le néant nos empires chancelants et destinés à s'entre-détruire tant qu'ils se confieront à la philosophie, à une science ennemie de la politique unitaire, à une science qui n'est qu'un masque d'intrigue, et qui ne sert qu'à attiser les ferments de révolution à mesure que le temps les fait éclore.

» A la honte de nos lumières, on voit se multiplier, chaque jour, les germes de désorganisation qui menacent ces frêles sociétés. Hier, des querelles scolastiques, sur l'égalité, renversaient les trônes, les autels et les lois de la propriété : l'Europe marchait à la barbarie; demain, la nature inventera contre vous d'autres armes, et la civilisation, mise à de nouvelles

épreuves, succombera encore. On la voit friser la mort à chaque siècle : elle était à l'agonie quand les Turcs assiégeaient Vienne; elle eût été perdue si les Turcs eussent adopté la tactique européenne. De nos jours, elle a été à deux doigts de sa ruine : la guerre de la révolution pouvait amener l'envahissement de la France, après quoi l'Autriche et la Russie se seraient partagé l'Europe ; et, dans leurs débats postérieurs, la Russie (qui a des moyens inconnus de tout le monde et d'elle-même) aurait pu écraser l'Autriche et la civilisation. Le sort de cette criminelle société est de briller pendant quelques siècles pour s'éclipser bientôt, de renaître pour tomber encore. Si l'ordre civilisé pouvait faire le bonheur des humains, Dieu s'intéresserait à sa conservation, il aurait pris des mesures pour l'asseoir inébranlablement.

. . . . . .

» Cessez de vous étonner si vos sociétés se détruisent entre elles, et n'espérez rien de stable sous des lois qui viendront de l'homme seul, sous des sciences ennemies de l'esprit divin, qui tend à établir l'unité sur le globe comme au firmament. Un monde privé de chef unitaire,

de gouvernement central, ne ressemble-t-il pas à un univers qui n'aurait point de Dieu pour le diriger, où les astres graviteraient sans ordre fixe et s'entre-choqueraient à perpétuité, comme vos nations diverses, qui ne présentent aux yeux du sage qu'une arène de bêtes féroces acharnées à se déchirer, à détruire mutuellement leur ouvrage ?

» Quand vous vous êtes apitoyés sur la chute successive de vos sociétés, vous ignoriez qu'elles fussent opposées aux vues de Dieu ; aujourd'hui que la découverte de ses plans vous est annoncée, n'êtes-vous pas, dès ce moment, désabusés sur l'excellence de la civilisation? ne reconnaissez-vous pas qu'elle a usé la patience humaine, qu'il faut un nouvel ordre social pour nous conduire au bonheur; qu'il faut, pour se rallier aux vues de Dieu, chercher un ordre social applicable à la terre entière, aux six cents millions de sauvages et de barbares qu'elle contient en dehors de la civilisation ; qu'il faut enfin étudier les vices sociaux du genre humain, et non pas ceux de la civilisation, qui n'est qu'une parcelle du genre humain?

» Apôtres de l'erreur, moralistes et politi-

ques! après tant d'indices de votre aveuglement, prétendez-vous encore éclairer le genre humain? Les nations vous répondraient : « Si vos scien-
» ces, dictées par la sagesse, n'ont servi qu'à per-
» pétuer l'indigence et les déchirements, don-
» nez-nous plutôt des sciences dictées par la
» folie, pourvu qu'elles calment les fureurs,
» qu'elles soulagent les misères du peuple. »

» Ah! loin de ce bonheur que vous promettiez, vous n'avez su que ravaler l'homme au-dessous de la condition des animaux : si l'animal est parfois privé du nécessaire, il n'a pas l'inquiétude de pourvoir à ses besoins avant de les ressentir. Le lion, bien vêtu, bien armé, prend sa subsistance où il la trouve, et sans se mettre en peine du soin d'une famille ni des risques du lendemain. Combien son sort est préférable à celui des pauvres honteux qui fourmillent dans vos cités, à celui des pauvres ouvriers qui, privés de travail, harcelés de créanciers et de garnisaires, parviennent, après tant de dégoûts, à la mendicité, et promènent leurs plaies, leurs nudités et leurs enfants affamés à travers vos villes, qu'ils font retentir de lugubres complaintes! Voilà, philosophes, les fruits amers de vos

sciences; l'indigence et toujours l'indigence : cependant vous prétendez avoir perfectionné la raison, quand vous n'avez su que nous conduire d'un abîme dans un autre. Hier vous reprochiez au fanatisme la Saint-Barthélemy, aujourd'hui il vous reproche les prisons de septembre : hier c'étaient les croisades qui dépeuplaient l'Europe, aujourd'hui c'est l'égalité qui moissonne trois millions de jeunes gens, et demain quelque autre vision baignera dans le sang les empires civilisés.

. . . . . .

» Vous faites parade de vos théories métaphysiques ; à quoi donc les employez-vous si vous dédaignez d'étudier l'attraction qui tient le gouvernail de vos âmes et de vos passions? Vos métaphysiciens se perdent dans les minuties de l'idéologie. Eh ! qu'importe cette broutille scientifique? Moi qui ignore le mécanisme des idées, moi qui n'ai jamais lu ni Locke ni Condillac, n'ai-je pas eu assez d'idées pour découvrir le système entier du mouvement universel, dont vous n'aviez découvert que la quatrième branche, après deux mille cinq cents ans d'efforts scientifiques?

» J'ai fait ce que mille autres pouvaient faire avant moi ; mais j'ai marché au but, seul, sans moyens acquis, sans chemins frayés. Moi seul j'aurai confondu vingt siècles d'imbécillité politique, et c'est à moi seul que les générations présentes et futures devront l'initiative de leur immense bonheur. Avant moi, l'humanité a perdu plusieurs mille ans à lutter follement contre la nature ; moi, le premier, j'ai fléchi devant elle en étudiant l'attraction, organe de ses décrets ; elle a daigné sourire au seul mortel qui l'eût encensée ; elle lui a livré tous ses trésors. Possesseur du livre des destins, je viens dissiper les ténèbres politiques et morales, et sur les ruines des sciences incertaines j'élève la théorie de l'harmonie universelle (*). »

(*) Fourier, *Théorie des quatre mouvements.*

CHAPITRE IV.

Attraction. Association.

Dieu n'a pu vouloir que les sociétés humaines fussent abandonnées éternellement au désordre, à la misère, au carnage, à l'oppression; il a dû leur donner un code divin dont la nature fût l'interprète, la révélation permanente. Les hommes ont-ils jamais recherché ce code? aucune volonté explicite a-t-elle originairement jeté les bases aux sociétés? non; le hasard et la fatalité des circonstances y ont seuls présidé. L'organisation de toutes les sociétés barbares et civilisées a été le produit de la conquête et de la

force brutale, qui leur ont donné pour bases l'injustice et l'iniquité. Les sauvages offrent seuls l'image d'une société primitive et naturelle : généralement, on les voit libres, n'obéissant qu'à ce qui leur plaît. Mais partout faibles et, en quelque sorte, désarmés, ils ont dû fléchir sous le joug de la conquête, ou se laisser refouler dans les bois et les cavernes. Jusqu'à ce jour, la liberté s'est montrée sauvage et grossière, les arts et l'industrie ont été unis à l'oppression. Il a été dans la destinée de l'homme de passer par l'*édénisme* (l'âge d'or des poëtes), qui le laissait en quelque sorte sommeiller dans l'existence, et de n'être initié aux arts et à l'industrie que par la force et la contrainte (*). Le petit nombre a rendu le travail obligatoire au grand nombre; de cette oppression générale sont résultés les maux effroyables qui ont désolé l'humanité. La justice et l'équité n'ont été pour rien dans l'organisation sociale : la force et la violence ont tout fait.

(*) Il faut toujours supposer un huitième d'exception. C'est une loi générale dans la doctrine societaire. L'exception confirme la règle.

De tout temps les masses ont souffert impatiemment, et, de temps à autre, ont soulevé leurs chaînes, excitant de la sorte d'effroyables convulsions sociales; de tout temps des esprits généreux ont cherché infructueusement remède aux maux de la multitude. On s'est attaqué aux gouvernements, on s'est attaqué aux religions. Les formes ont été modifiées, des abus ont été détruits, la foi aveugle a disparu sans retour, et cependant l'oppression et la misère continuent à accabler les masses. Les réformes administratives, gouvernementales, religieuses, n'atteignent point le mal dans sa racine; car toutes ne prétendent qu'à modifier un ordre social entièrement vicieux en lui-même.

Fourier, écartant les préjugés de contrainte et d'esclavage qui nous sont inculqués depuis des siècles, n'a consulté que Dieu sur les lois qui doivent régir les hommes. C'est du système d'analogie universelle qu'il fait découler un nouveau mécanisme social, nous assurant à tous le bien-être et la plus large liberté. Il n'a recherché qu'une loi, celle qui régit les mondes, la loi *d'attraction.*

La loi d'attraction gouverne l'univers depuis

le brin d'herbe, l'insecte, jusqu'aux astres accomplissant leur marche régulière. Les animaux obéissent à un code divin révélé par l'instinct, par l'attrait; la nature entière se groupant, s'associant dans un concert harmonieux, accomplit sa tâche passionnément, avec amour. L'homme seul, méconnaissant cette loi divine, reste en lutte avec ses instincts, ses penchants, ses passions. Au milieu de l'association des êtres et de l'harmonie des mondes, les sociétés humaines n'offrent qu'incohérence, discorde, désharmonie; leurs travaux sont une tâche pénible, leurs relations présentent luttes et déchirement. L'attraction, pour n'être pas obéie, devient à l'homme souffrance et châtiment. Le sentiment de ses maux s'aggrave par l'idée des biens qu'il ne possède pas. Semblable à l'abeille qui, transportée sur un rocher aride, souffre et languit de la privation des fleurs et des parfums, l'homme, pour être en dehors de sa destinée, n'en reste pas moins propre à l'accomplir, et souffre en proportion de ce qu'il est plus éloigné de l'harmonie et de l'unité.

« L'attraction est dans les mains de Dieu une baguette enchantée qui lui fait obtenir par

amorce d'amour et de plaisir ce que l'homme ne sait obtenir que par violence. Elle transforme en jouissance les fonctions les plus répugnantes. Quoi de plus rebutant que le soin d'un enfant nouveau-né, criant, hébété et souillé de déjections? Que fait Dieu pour transformer en plaisir un soin si déplaisant? Il donne à la mère *attraction passionnée* pour ces travaux immondes; il ne fait qu'user de sa prérogative magique : IMPRIMER ATTRACTION. Dès lors les dégoûts les plus motivés disparaissent et sont changés en plaisirs.

» Nous voyons Dieu se fixer au seul levier de l'attraction pour diriger les planètes et soleils, créatures immensément supérieures à nous : l'homme serait-il donc seul exclu du bonheur d'être guidé au bien social par attraction? Pourquoi cette interruption dans l'échelle du système de l'univers? pourquoi l'attraction, interprète divin près des astres et des animaux, et suffisant pour les conduire à l'harmonie, ne suffit-elle pas à l'homme qui est créature moyenne entre les planètes et les animaux? Où est l'unité du système divin si le ressort d'harmonie générale, si l'attraction n'est pas appli-

cable aux sociétés du genre humain comme à celles des astres et des animaux, si l'attraction ne s'applique pas à l'industrie agricole et manufacturière, qui est le pivot du mécanisme social?

» L'industrie, supplice des salariés et des esclaves, fait pourtant les délices de diverses créatures, comme castors, abeilles, guêpes, fourmis, qui sont pleinement libres de préférer l'inertie; mais Dieu les a pourvues d'un mécanisme social qui attire à l'industrie et fait trouver le bonheur dans l'industrie. Pourquoi ne nous aurait-il pas accordé le même bienfait qu'à ces animaux? quelle différence entre leur condition industrielle et la nôtre! Un Russe, un Algérien travaillent par crainte du fouet et de la bastonnade; un Anglais, un Français, par crainte de la famine qui talonne leur pauvre ménage; les Grecs et les Romains, dont on nous a tant vanté la liberté, travaillaient par esclavage et crainte du supplice, comme aujourd'hui nos nègres des colonies.

» Voilà quel est le bonheur de l'homme, en l'absence d'un *code industriel attrayant;* voilà l'effet des lois humaines; elles réduisent l'hu-

manité à envier le sort des animaux industrieux pour qui l'attraction change les travaux en plaisirs. Quel serait notre bonheur si Dieu nous eût assimilés à ces animaux, s'il nous eût imprimé *attraction passionnée* pour l'exercice de tout travail, auquel nous sommes destinés? Notre vie ne serait qu'un enchaînement de délices, d'où naîtraient d'immenses richesses; tandis qu'à défaut du régime d'industrie attrayante nous ne sommes qu'une société de forçats, dont quelques-uns savent échapper au travail et se coaliser pour se maintenir dans l'oisiveté. Ils sont haïs de la masse, qui tend, comme eux, à s'affranchir du travail : de là naissent les ferments révolutionnaires, les agitateurs, qui promettent au peuple de le rendre heureux, riche et oisif, et qui, une fois parvenus à ce rôle par quelque bouleversement, pressurent la multitude et l'asservissent de plus belle pour se maintenir au rôle d'oisifs ou directeurs des industrieux, ce qui équivaut à l'oisiveté (*). »

(*) Fourier, *Traité d'association agricole et domestique.*

D'après la loi d'unité, *analogie de l'homme avec la création*, le code divin, révélation permanente, consiste dans une loi d'*industrie attrayante*, découlant d'un mode d'association où tous les intérêts s'accordent et s'harmonisent au lieu de se nuire et de s'entre-choquer comme dans l'état actuel.

A cette seule condition, l'unité de la création sera démontrée, l'homme sera en accord *avec lui-même, avec l'univers, avec Dieu.*

Tous les êtres, dans la nature, par impulsion attractive, s'associent, s'entraînent et s'harmonisent dans les sociétés humaines; les germes d'association sont partout semés : c'est un besoin absolu des hommes; ils s'associent par intérêt, par affection, instinct social, impulsion irrésistible.

Toute société est une association large dont la famille, le plus bas degré d'association, est le pivot. Mille associations se forment au sein de chaque société; les nations se groupent elles-mêmes et se liguent contre d'autres nations. L'homme n'a pu éluder entièrement sa destinée, l'association; il subit la loi attractive qui le pousse irrésistiblement à s'unir d'intérêts, de

travaux, d'affections avec ses semblables ; mais, à défaut d'une base unitaire, d'un lien harmonieux, d'un principe d'équité, les sociétés humaines sont organisées de telle sorte que l'association n'a été, jusqu'à ce jour, que guerre, coalition d'intérêts, et n'engendre, à l'intérieur et à l'extérieur, que misères, luttes, désordres, déchirements, oppression, carnage.

La société est une harmonie faussée, une gamme en désaccord, dont les hommes s'opiniâtrent à tirer des sons faux et discordants, tandis qu'il ne faut que mettre les notes à l'unisson pour que le jeu se transforme tout d'un coup en séries d'accords justes, mélodieux et harmoniques.

La loi d'association découverte par Fourier est une suite du calcul newtonien sur l'attraction ; elle applique au monde social la théorie de Newton sur l'équilibre de l'univers.

Elle établit l'unité du globe sur la division régulière du monde par *commune*, composée de quinze à dix-huit cents personnes, se ralliant, sous le rapport politique ou intérêts généraux, par voie élective, à une hiérarchie de congrès représentant toujours un plus grand nombre

de communes, jusqu'au congrès d'unité sphérique, délibérant au nom du globe entier.

Elle procure la multiplication des richesses et l'abondance générale par le double ressort de l'économie et du travail attrayant.

En respectant toutes les diverses aptitudes et penchants, et toutes les inégalités naturelles, d'où naissent les inégalités sociales, elle assure l'*égalité des droits*, en rétribuant chacun selon les facultés, *travail*, *talent*, *capital*.

Elle utilise toutes les passions au profit de l'industrie, de la concorde, de l'harmonie. En conservant les liens et les affections de la famille, elle en détruit les intérêts exclusifs; elle la confond tellement avec la grande famille communale ou phalanstérienne, que toute affection rétrécie disparaît; elle fait que chacun trouve son intérêt dans celui de tous et s'attache ainsi sincèrement et passionnément à la *chose publique*.

Elle donne la seule liberté réelle, le développement des facultés et l'essor des passions; elle allie véritablement la liberté avec l'ordre, puisque aucun ne saurait vouloir ce qui est au détriment d'un autre, et que chacun, en voulant

son propre bien, contribue au bien de tous.

Dans l'application, la réunion d'un certain nombre de familles, environ dix-huit cents personnes, et la gestion unitaire des ménages, est le premier principe posé par Fourier.

Le second principe est l'exploitation intégrale des travaux agricoles, domestiques et manufacturiers, et la répartition des bénéfices selon les trois facultés industrielles : *capital*, *travail*, *talent*.

Le troisième principe est le travail rendu attrayant par la formation des travailleurs en groupes et séries, se relayant de deux en deux heures, et embrassant un grand nombre de travaux, au moyen de la division du travail, qui en rend la pratique extrêmement aisée.

» Il ne peut exister, dit Fourier, que deux méthodes en exercice d'industrie, savoir : l'état morcelé ou culture par familles isolées, tel que nous le voyons, ou bien l'état sociétaire, culture en nombreuses réunions qui auraient une règle fixe, pour répartir à chacun équitablement, selon les trois facultés industrielles, *capital*, *travail*, *talent*.

» On voit déjà l'association s'introduire dans

quelques menus détails d'économie rurale, comme le *four banal.* Un village de cent familles reconnaît que, s'il fallait construire, entretenir et chauffer cent fours, il en coûterait en maçonnerie, combustible et manutention, dix fois plus que ne coûte un four banal, dont l'économie s'élèvera au vingtuple et trentuple, si la bourgade contient deux ou trois cents familles.

» Il suit de là que, si l'on applique l'association à tous les détails d'exploitation domestique et agricole, on trouvera, en moyen terme, une économie des neuf dixièmes sur l'ensemble de la gestion, indépendamment du produit que donneront les bras épargnés et ramenés à d'autres fonctions. »

Tel est le principe simple de l'association des ménages et des travaux.

La répartition des bénéfices, selon le *travail, capital, talent*, en substituant l'*association* de l'ouvrier avec le maître et les capitalistes au *salaire*, efface la misère de la classe ouvrière et lui offre un bien-être toujours croissant, en même temps qu'elle augmente dans la même proportion la fortune des capitalistes et des maîtres.

Dès aujourd'hui, dans tous les pays où l'esclavage est aboli, il y a une sorte d'association, ou, pour mieux dire, d'engagement entre les capitalistes, les maîtres, les ouvriers ou paysans salariés. Dès aujourd'hui, dans toute industrie, toute exploitation, le *capital*, le *travail* et le *talent* sont rétribués; mais ils le sont très-inégalement; le *capital* a la part du lion et reste toujours maître. On ne peut rien sans argent. Le talent et le travail sont dans l'entière dépendance du capitaliste. Ce dernier, par le seul placement de ses fonds, voit sa fortune s'accroître; il n'a besoin ni de travail, ni de talent; sa fortune grandit par le seul fait qu'elle existe, l'argent attire l'argent; c'est, en civilisation, comme une graine qu'on sème et qui pousse, et dont la moisson appartient presque entière à l'heureux possesseur. Le travail et le talent entrent en part dans les bénéfices de toute entreprise industrielle: mais, quels que soient les avantages qu'elle présente et les bénéfices dont elle gorge les principaux associés, la part de l'ouvrier est toujours la même; il reçoit un modique salaire suffisant à peine à ses besoins journaliers, surtout s'il a une famille à sa charge;

et encore ce salaire ne lui est-il pas assuré. S'il devient malade, si sa fabrique chôme par quelque crise commerciale, si une découverte utile à la société vient à remplacer les bras de l'ouvrier, il cesse de rien recevoir et tombe dans la misère la plus affreuse.

Par cet ordre de choses, tandis que la fortune des riches va toujours croissant, sauf les chances de mauvaises spéculations ou de commotions politiques, la situation précaire de la classe ouvrière ne change point, ne s'améliore point. Tous les prodiges de l'industrie, toutes les améliorations utiles exploitées par les capitalistes, vont toujours augmentant leurs capitaux, en même temps qu'ils amènent une crise pour l'ouvrier. Ce qui enrichit la société le ruine; il a tout à perdre à chaque amélioration, découverte, invention utile, dans les arts, les sciences et l'industrie, et jamais il n'a rien à gagner. La civilisation est sans issue pour sa misère; ses merveilles ne font que l'accroître. Celui qui possède une invention utile, propre à diminuer la fatigue, le labeur de l'ouvrier, à remplacer ses efforts par l'emploi des machines, doit presque hésiter à en doter la société; car les capita-

listes seuls et quelques employés en retirent le profit, tandis qu'une masse d'ouvriers est jetée sur le pavé, sans pain ni travail : c'est la génération suivante qui retrouve un autre travail, mais qui ne sort point pour cela de sa misérable condition.

L'abolition du salaire et la répartition équitable des bénéfices entre le travail manœuvrier, le talent qui dirige et le capitaliste qui avance les fonds, sont le seul remède à cet ordre de choses.

Et encore, n'aura-t-il tout son effet que dans l'ordre sociétaire où l'exploitation intégrale de diverses industries agricoles et manufacturières, et l'association des ménages, permettront à la fois l'économie des ressorts et la multiplicité des produits. Dans ce système, tous les travailleurs inutiles, destructifs, nuisibles, auront disparu; les travailleurs *associés* rivaliseront de zèle et d'ardeur, tandis qu'aujourd'hui on peut dire que les salariés rivalisent de lenteur et de négligence; la solidarité d'intérêts entre diverses industries servira de garantie aux vicissitudes commerciales, en introduisant insensiblement le commerce véridique à la place du commerce

mensonger ; enfin tous les travailleurs seront consommateurs ; on ne verra plus la misère à côté de l'abondance, ni des denrées qui pourrissent, faute d'acheteurs, aux yeux d'un peuple criant la faim. Tout le monde possédera l'aisance et le bien-être, et les riches mêmes jouiront d'un accroissement relatif dans leur fortune.

Le troisième principe, avons-nous dit, est le travail attrayant. Si Fourier n'eût trouvé que l'association intégrale et les richesses que ce nouveau mode social doit enfanter, sa découverte fût restée incomplète : dans l'ordre civilisé, les travaux généralement sont si répugnants, ils offrent si peu d'attrait, qu'il serait fort à craindre, si la richesse augmentait sensiblement, et que les plus pauvres fussent assurés du *minimum* ou nécessaire, que les travaux grossiers, fatigants, fussent sur-le-champ abandonnés, et qu'on ne trouvât plus de travailleurs pour l'agriculture, les manufactures, les mines, les travaux publics, les métiers et la domesticité. Beaucoup d'esprits voulant le bien ont pu être arrêtés dans la recherche des moyens d'extirper la misère par cette difficulté : comment,

en effaçant la misère, conserver les travailleurs? comment les conserver sans employer la force ou despotisme? et cependant, d'un autre côté, comment maintenir la société et augmenter la masse des richesses sans travailleurs?

On a pu considérer cette difficulté comme insoluble, et y voir une preuve de la nécessité de la misère et des calamités qu'elle engendre. C'est ainsi que, dans toute l'antiquité, nul ne songea jamais à abolir l'esclavage; on ne pensait pas que les sociétés pussent subsister sans qu'une classe nombreuse, entièrement sacrifiée, esclave de corps et d'âme, fût asservie au travail par le fouet et les châtiments. Aristote remerciait les dieux de n'être ni esclave, ni femme, ni barbare; il ne croyait pas *qu'aucune vertu pût être à l'usage d'un esclave.* C'est ainsi qu'au midi des États-Unis, en Turquie, en Russie, en Pologne, l'esclavage subsiste encore dans toute son horreur, toujours par le préjugé que le droit absolu du maître peut seul forcer la masse aux travaux grossiers. Dans les pays libres même, le mercenaire, le salarié sont-ils autres que des esclaves forcés par la misère? Et cependant l'esclavage, la misère, ne sont-ils point d'odieuses

iniquités, une injustice flagrante, une source de vices, de maux, de calamités ? Dieu n'a pu vouloir cet état de choses, et a dû indiquer un moyen de faire concorder la liberté humaine avec le développement des arts, des sciences et de l'industrie. C'est parce que Fourier a eu foi en Dieu et sa justice éternelle, qu'il a trouvé dans la nature même de l'homme, en rapport avec l'harmonie et l'unité de la création, la solution à toutes les difficultés sociales *dans le travail attrayant ou théorie des groupes et séries passionnées.*

en effaçant la misère, conserver les travailleurs? comment les conserver sans employer la force ou despotisme? et cependant, d'un autre côté, comment maintenir la société et augmenter la masse des richesses sans travailleurs?

On a pu considérer cette difficulté comme insoluble, et y voir une preuve de la nécessité de la misère et des calamités qu'elle engendre. C'est ainsi que, dans toute l'antiquité, nul ne songea jamais à abolir l'esclavage; on ne pensait pas que les sociétés pussent subsister sans qu'une classe nombreuse, entièrement sacrifiée, esclave de corps et d'âme, fût asservie au travail par le fouet et les châtiments. Aristote remerciait les dieux de n'être ni esclave, ni femme, ni barbare; il ne croyait pas *qu'aucune vertu pût être à l'usage d'un esclave.* C'est ainsi qu'au midi des États-Unis, en Turquie, en Russie, en Pologne, l'esclavage subsiste encore dans toute son horreur, toujours par le préjugé que le droit absolu du maître peut seul forcer la masse aux travaux grossiers. Dans les pays libres même, le mercenaire, le salarié sont-ils autres que des esclaves forcés par la misère? Et cependant l'esclavage, la misère, ne sont-ils point d'odieuses

que par des efforts successifs ; il doit mesurer, limiter, diviser ses plans, analyser ses conceptions, pour les rendre accessibles à autrui, pour les faire passer dans la réalité. Même, lorsqu'il aspire à quelque image de l'unité divine, il doit y préluder et la rendre partiellement.

L'unité est la destinée divine des sociétés humaines ; ce n'est qu'à ce prix qu'elles peuvent s'harmoniser avec la création. Le génie de Fourier embrasse cette unité ; soumis à la loi du mouvement, il ne peut la créer d'un coup ; mais il lui donne la pierre angulaire qui doit lui servir de base, c'est le *phalanstère* ou *commune*. Le système de Fourier n'est autre qu'une organisation nouvelle de la commune.

La commune est déjà un heureux élément en civilisation. C'est en divisant et subdivisant un royaume en provinces, comtés, départements, communes, qu'on est parvenu à centraliser le gouvernement, à lui donner quelque unité ; mais cette unité n'est qu'apparente. La commune, qui devrait être tout dans l'État, puisqu'elle en offre l'élément constitutif, n'est, à proprement dire, qu'une fiction. L'État n'en reste pas moins composé de sales et pauvres vil-

lages, de villes plus ou moins médiocres, et d'une capitale monstre, vampire qui suce le sang et la substance de tout le reste du royaume, accapare les plus riches productions de l'industrie, monopolise les beaux-arts et l'intelligence, pour n'offrir, en résultat, que le bourbier et l'égout de tous les vices et de toutes les corruptions réunies.

La *commune*, comme l'entend Fourier, c'est d'être à la fois *tout* et *partie*, *centre* et *extrémité*; c'est d'offrir l'image d'une petite société et d'une grande famille parfaitement organisées, d'avoir une existence intérieure complète par elle-même, et de se rattacher aux autres communes par des liens d'échange et de services réciproques qui ne permettent à aucune de dominer sur une autre, de l'exploiter, de l'écraser.

Dans cette nouvelle organisation sociale, ce n'est plus la commune qui est fiction, ce sont les provinces, royaumes, États, puisqu'ils ne font que figurer un certain nombre de communes, et qu'il n'y a plus sur la terre que des phalanstères ou communes. Les ressorts de l'administration, sans secousse ni révolution,

se trouvent singulièrement modifiés et simplifiés; chaque commune, administrant elle-même ses affaires, n'a de rapport avec l'administration générale, soit du royaume, soit du globe, que pour payer régulièrement et en masse ses impôts ou quotes-parts aux dépenses publiques, et envoyer ses députés aux assemblées de provinces, de royaumes, de la capitale du globe (*).

La destructive et immorale prépondérance des capitales d'aujourd'hui cesse d'exister, en même temps que le danger d'un système anarchique de fédération. La terre est partout peuplée également: on ne voit plus des populations amoncelées sur un point, et tout à côté de vastes campagnes sans habitants; on ne voit plus, pour quelques contrées florissantes, les trois quarts du globe déserts, incultes, abandonnés aux animaux et à quelques peuplades barbares, quelques hordes errantes. Les haines nationales s'éteignent dans la division régulière des communes, qui, donnant à chacun les premières attaches d'une grande famille, d'une petite pa-

(*) L'emplacement de Constantinople, selon Fourier.

trie, ouvre l'âme à l'amour de la grande famille sociale, du genre humain. La commune est le pivot de l'unité sociale. Le souverain du monde ne pourrait établir l'unité que par la formation de la commune.

L'organisation de la commune, d'après le système de Fourier, est une société nouvelle à introduire dans la société, non point une société qui conspire pour renverser violemment ce qui existe, mais une société qui se met à part, donne exemple et engage à l'imitation. La civilisation ne peut se sauver par elle-même, elle n'a pas de voie, pas d'issue. Une société nouvelle se formant dans son sein, sans la froisser ni la heurter, dégagée de tous ses vices, ayant des éléments propres, respectant tout ce qui existe, mais prenant toujours plus d'extension par le puissant attrait de concorde, de bonheur et d'harmonie dont elle offre le spectacle; cette société seule peut détruire les vices de la civilisation et en conserver le magnifique développement industriel, artistique et scientifique; elle seule peut amorcer six cents millions de sauvages et barbares; car, s'ils sont restés jus-

qu'aujourd'hui rebelles à la civilisation avec ses travaux répugnants et son cortége de gendarmes, sbires, geôliers, bourreaux, ils se laisseront aisément attirer et séduire par le tableau de la liberté et du bonheur.

CHAPITRE VI.

Le phalanstère ou commune. — Mobilisation du capital.

Le système de Fourier, basé sur des principes fixes, se prête, dans l'application, à toutes les sortes de tentatives, à tous les genres d'essais, selon les moyens pécuniaires et le but des premiers fondateurs. Fourier indique lui-même un système d'harmonie à tous les degrés, depuis la demi-association ou *garantisme*, qui est une transition de l'état civilisé à l'état harmonien, jusqu'à l'harmonie simple qui peut s'appliquer à quatre-vingts familles ou quatre cents villageois, et la grande harmonie qui exige une lieue

carrée de terrain, et quatre cents familles, environ mille huit cents personnes.

J'indiquerai plus tard quelques méthodes de garantisme et reviendrai à la phalange simple, qui serait, à proprement parler, une ferme agricole industrielle. Pour le moment, je vais esquisser la phalange de pleine harmonie que décrit Fourier, toutefois en laissant de côté la majeure partie des détails.

Remarquons que le moindre nombre de personnes avec lesquelles on puisse constituer la phalange est de quatre cents, environ quatre-vingts familles. L'harmonie ne pourrait pas naître d'un plus petit nombre; au contraire, on verrait la discorde bientôt éclater. D'un autre côté, on ne doit pas beaucoup dépasser le chiffre de mille huit cents personnes, environ quatre cents familles. Le jeu des passions serait également entravé par un plus grand rassemblement. La science sociétaire est toute basée sur des calculs qui ont toujours une raison concluante. Il entre dans mon plan de donner seulement les résultats.

Supposons donc, pour un essai de grande harmonie, une lieue carrée de terrain où s'élè-

verá une grande habitation commune à quatre cents familles, environ mille huit cents personnes d'aptitudes et de spécialités différentes, de fortunes inégales, mais, autant que possible, graduées. Tout le système de Fourier est basé sur les différences et inégalités naturelles et sociales. Dans la nature, rien n'est semblable, tout se rapproche et tout diffère; dans l'humanité, comme dans la création entière, toute l'organisation physique, morale et intellectuelle diffère, dans chaque individu, par des nuances qui se touchent, se confondent, se graduent et s'éloignent. C'est pourquoi on ne peut introduire dans la société une égalité incompatible avec le développement des facultés, la spontanéité des penchants. Nous devons croire, au contraire, et Fourier le prouve irrécusablement, que, dans un ordre sagement combiné, les inégalités naturelles et les inégalités sociales, qui en découlent, seront les plus sûrs gages de concorde et d'harmonie.

Chaque famille ou, pour mieux dire, chaque individu, homme, femme, enfant, vieillard, apporte sa part de *capital*, de *travail*, de *talent*, soit les trois ensemble, soit l'un des trois : la

phalange fait avance, à celui qui n'apporte que son travail, du *minimum*, table, logement, vêtements, dits de troisième classe; car il y a des logements de dimensions différentes, et trois sortes de tables pour les diverses fortunes. La phalange est remboursée de ses avances, au bout de l'année, quand vient la répartition générale des bénéfices, sur l'excédant du *minimum* assuré à tout travailleur. Chacun entre bientôt, à des degrés différents, dans la répartition des trois facultés, *capital, travail, talent*, puisque, dès la seconde année, ceux mêmes qui n'ont apporté à la phalange que leur travail peuvent avoir des économies à placer, et que chacun, embrassant un grand nombre de travaux divers (*), comme on le verra dans le mécanisme des *séries passionnées*, peut se distinguer par le *talent* dans l'une ou l'autre branche. Des enfants de quatre à cinq ans sont déjà capables de rembourser l'avance du *minimum* et faire des économies qui leur procurent un capital toujours croissant; ils peuvent aussi, en se distin-

(*) La division du travail facilite l'application de chacun à un grand nombre de travaux.

guant dans les fonctions attribuées à leur âge et à leurs forces, participer à la rétribution du *talent*. Les vieillards, quand ils auront vécu dans le phalanstère, à mesure que leurs forces décroîtront et qu'ils auront une part moindre dans la rétribution du *travail*, en auront une plus forte dans la répartition du *capital* qui se sera accru, pour eux, en mesure des années, et dans la répartition du *talent* qu'ils auront acquis par une grande pratique et une longue expérience. Jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans, les enfants sont entretenus aux frais de la phalange; les malades et les infirmes le sont également; quant aux fainéants, on se convaincra qu'il ne peut s'en trouver dans le système sociétaire non-seulement parmi les pauvres, mais encore parmi les riches.

Les fonds, ou tout autre immeuble que chacun apporte dans la phalange, et qui forment la propriété de tous, sont représentés par mille cent vingt-huit actions transmissibles et hypothéquées sur les meubles et immeubles du canton, sur le territoire, les édifices, troupeaux, ateliers, etc. La phalange délivre à chacun des actions ou coupons d'actions en équivalent des

objets qu'il a fournis ou des capitaux qu'il a versés.

Le capitaliste de la phalange peut être interne ou externe; s'il est interne, il verra son lot, ou répartition du *capital*, s'accroître de la répartition du *travail* et du *talent*. Si l'on ajoute à ce gain positif le bénéfice négatif de n'avoir pas la charge d'un ménage et l'entretien d'une femme, d'enfants, domestiques, on pourra évaluer l'intérêt d'un fonds, placé dans la phalange par un sociétaire interne, à cinquante pour cent. Si le sociétaire reste externe, il a l'option d'un intérêt fixe à huit pour cent ou d'une part aux dividendes attribués au *capital*. Il trouve, dans ce placement de ses fonds, un avantage immense que la civilisation ne peut lui donner, celui d'avoir ses capitaux à la fois garantis et mobilisés, et portant un intérêt, qu'on ne retire, dans l'état actuel, qu'avec les risques et périls de tout perdre.

En civilisation, non-seulement le travail est difficile, répugnant; toutes les professions sont encombrées, mais encore le capitaliste, le rentier n'ont aucune garantie du revenu, ni même du fonds. Une révolution, une faillite peuvent

les ruiner ; le propriétaire même, qui, pour la garantie du fonds, est forcé de se contenter du deux et demi, du trois pour cent, est exposé, par les chances de mauvaises récoltes, à devoir assister ses fermiers au lieu d'en recevoir de l'argent. Aucun placement n'assure le revenu ni le capital en civilisation ; principalement, lorsqu'on veut se conserver un capital mobile, on court des risques si nombreux, que les Anglais placent en dépôt chez un banquier, sans aucun intérêt et pourtant avec péril de banqueroute, pour le seul avantage de remboursement exigible à volonté. La fortune donne autant d'embarras et de soucis à conserver qu'à acquérir ; jamais de paix et de sécurité en civilisation, jamais l'heureuse insouciance qui appartient au sauvage ; toujours un état précaire et incertain.

Les harmoniens, possédant le *minimum*, assurés de l'accroissement de leur fortune par le travail, entièrement tranquilles sur leurs fonds confiés à la phalange, dont ils conservent la propriété et qu'ils peuvent réaliser immédiatement, les harmoniens jouissent de la sécurité du sauvage, de l'insouciance du lende-

main; tout entiers au bonheur présent, ils ne sont point troublés et inquiétés par les terreurs perpétuelles de l'avenir. C'est la phalange qui gère leur fortune comme elle gère leur ménage, comme elle gère l'éducation des enfants.

La phalange peut offrir l'intérêt de huit pour cent aux capitalistes externes, par l'économie et l'accroissement des richesses qui ressortent de l'état sociétaire; elle donne la plus sûre hypothèque en présentant à chaque capitaliste, pour garantie, l'ensemble de ses propriétés, bâtiments, usines, troupeaux, récoltes, et la terre même; elle rend le capitaliste propriétaire, puisque les actions, qu'il reçoit en échange de ses capitaux, constituent un droit réel de propriété; elle mobilise le capital, puisque ces actions sont échangeables, rachetables, sans jamais perdre de leur valeur, et touchent leur dividende de lot, ou intérêt fixe, dans quelques mains qu'elles se trouvent. La phalange, en assurant de si grands avantages aux capitalistes, propriétaires de tout ce qu'elle possède, double en même temps la valeur de sa richesse; elle la double positivement, puisque cette richesse

existe pour valeur égale en immeubles et en actions mobiles. Et c'est bien elle qui retire le profit de cette propriété double, puisque tous ses coassociés, ses coactionnaires, tant internes qu'externes, ne sont autres qu'elle-même ; que son intérêt est celui de tous, et qu'aucun intérêt contradictoire ne saurait s'élever dans son sein.

Et c'est parce qu'il y a effectivement *association*, et non pas exploitation, coalition.

La phalange, dans la répartition des bénéfices, traite avec chacun de ses membres individuellement. Il est loisible aux parents, aux époux, aux amis, de mettre en commun ce qu'ils possèdent ; mais la phalange ne connaît que des individus, et dans ses relations avec eux ouvre au grand-livre un compte à chacun, même à l'enfant de cinq ans. Les bénéfices de ce dernier ne sont point donnés au père ; l'enfant est propriétaire des fruits de son industrie, ainsi que des legs, hoiries et intérêts que la phalange lui conserve et garantit sans frais jusqu'à sa majorité, fixée à dix-neuf ou vingt ans.

Voici comment Fourier indique le taux de répartition aux trois facultés industrielles :

Cinq douzièmes au travail manœuvrier ;

Quatre douzièmes au capital actionnaire ;

Trois douzièmes aux connaissances pratiques et théoriques.

Nous reviendrons plus tard au mode de répartition.

Fourier donne une description détaillée du phalanstère ; toutefois, il prévient que le plan doit se modifier d'après les circonstances particulières, telles que la situation, le terrain, les localités, les fonds qui seront à la disposition du fondateur ou de la société actionnaire, et surtout d'après ce qu'indiqueront plus tard la pratique et l'expérience. On peut en faire un édifice très-simple ou très-compliqué, très-modeste ou très-magnifique.

Il suffit d'avoir en vue le but du phalanstère, qui est l'association des ménages et des travaux industriels et agricoles. Le phalanstère doit se prêter, dans toute son architecture, à la gestion unitaire du ménage et des travaux, aux manœuvres des groupes et séries, et en même temps à la liberté individuelle. On conçoit que le plan doit différer prodigieusement du chaos de maisonnettes qui rivalisent de saleté et de diffor-

mité dans les bourgades, et généralement de toutes les habitations morcelées. Le système sociétaire prête tellement à l'élégance et au luxe, en même temps qu'à l'économie, que le phalanstère procurera aux plus pauvres des avantages qu'on ne peut se procurer aujourd'hui dans l'aisance, et les riches verront leur fortune et leurs jouissances augmenter en même proportion. La loi d'association n'ôte rien à personne et favorise tout le monde : en accroissant les richesses indéfiniment pour tous, elle augmente comparativement le bien-être de chacun ; en pleine harmonie, lorsque la terre sera couverte de phalanges, le plus pauvre des harmoniens possédera des jouissances inconnues aujourd'hui au plus puissant des monarques, telles que des communications abritées, échauffées ou rafraîchies, selon la température, dans tout le phalanstère. « Le roi de France n'a pas même un portefeuille pour monter en voiture à l'abri des injures de l'air : quelle est comparativement la pauvreté d'un plébéien qui, à l'armée, est obligé de bivouaquer sur la neige ou dans la boue ; tandis que, dans l'état sociétaire, il ne travaille en plein air qu'en temps opportun, et trouve,

sur tous les points du canton, des belvédères et kiosques, où sont déposés des tentes et habits spéciaux, et où l'on amène, à la fin de la séance d'une heure et demie ou deux heures, des rafraîchissements, puis des voitures en cas de pluie, etc. (*). »

Le même paysan qui, aujourd'hui, est obligé de porter ses sabots à la main, de peur de les user (coutume des paysans de la belle France), ou le salarié qui n'a pas même un grabat, comme le lazzarone de Naples, réduit à coucher dans la rue, aura, en harmonie, l'admission gratuite dans les voitures de *minimum* sur toutes les routes du globe, puis le gîte, et le *minimum* de tables et de vêtements dans toutes les phalanges, car les harmoniens exercent partout l'hospitalité. Le plus pauvre des harmoniens jouira donc de huit cent mille palais beaucoup plus agréables que les palais de Paris et de Rome, où l'on ne peut pas trouver le quart des agréments que réunira un phalanstère.

Mais ne laissons pas enflammer notre imagination par ces magnificences de l'avenir, et tra-

(*) *Traité d'association.*

çons brièvement, d'après Fourier, le plan d'un phalanstère d'harmonie, composé comme on pourrait l'élever dès aujourd'hui.

« Le centre doit être affecté aux fonctions paisibles, aux salles de repas, de bourse, de conseil, de bibliothèques, d'études, etc. Dans ce centre sont placés le temple, la tour d'ordre, le télégraphe, les pigeons de correspondance, le carillon de cérémonie, l'observatoire, la cour d'hiver, garnie de plantes résineuses et placée en arrière de la cour de parade.

» L'une des ailes doit réunir tous les ateliers bruyants, comme charpente, forge, travail au marteau; elle doit contenir aussi tous les rassemblements industriels d'enfants, communément très-bruyants.

» L'autre aile doit contenir le caravansérail avec ses salles de bal et de relations des étrangers, afin qu'ils n'encombrent pas le centre du palais et ne gênent pas les relations domestiques de la phalange.

» Le phalanstère, outre les appartements individuels, doit contenir beaucoup de salles de relations publiques : on les nommera *sé-*

ristères ou lieux de réunion et développement de séries passionnelles.

» On aura soin de tenir, à proximité de la salle à manger, des cabinets pour les divers groupes qui voudront s'isoler des tables communes.

» En toute relation on ménage à côté des séristères, ou grandes salles, des cabinets adhérents qui favorisent les petites réunions.

» Les étables, greniers, magasins doivent être placés, s'il se peut, vis-à-vis l'édifice. L'intervalle situé entre le palais et les étables servira de cour d'honneur ou place de manœuvre.

» Derrière le centre du palais, les fronts latéraux des deux ailes devront se prolonger pour ménager et enclore une grande cour d'hiver, formant jardin et promenade emplantée de végétaux résineux et verts en toute saison; cette promenade ne peut être placée qu'en cour fermée et ne doit pas découvrir la campagne.

» Pour ne pas donner au palais un front trop étendu, des développements et prolonge-

ments qui ralentiraient les relations, il conviendra de redoubler les corps de bâtiments en ailes et centre, et laisser, dans l'intervalle des corps parallèles contigus, un espace vacant de quinze à vingt toises au moins, qui formera des cours allongées et traversées par des corridors sur colonnes à niveau du premier étage, avec vitrage fermé et chauffé ou ventilé suivant l'usage de l'harmonie.

» Si ces cours allongées entre deux corps de logis parallèles avaient moins de quinze toises, elles ne pourraient pas comporter de plantations et seraient inadmissibles en harmonie, où l'on doit réunir partout les agréments de toute espèce.

» Les jardins doivent être placés, autant que possible, derrière le palais, et non pas derrière les étables, au voisinage desquelles conviendra mieux la grande culture.

» Le palais doit être percé d'espace en espace, comme la galerie du Louvre, par des arcades à voitures, conservant ou coupant l'entre-sol.

» Pour épargner les murs, le terrain et activer les relations, il conviendra que le palais

gagne en hauteur, qu'il ait au moins trois étages et la jacobine ou logement de frise, outre le rez-de-chaussée et l'entre-sol, qui sont logements des enfants et des vieillards très-avancés en âge.

» La phalange n'a point de rue extérieure ou voie découverte, exposée aux injures de l'air; tous les quartiers de l'édifice peuvent être parcourus dans une large galerie, qui règne au premier étage et dans tous les corps de bâtiments; aux extrémités de cette voie sont des couloirs sur colonnes ou des souterrains ornés, ménageant, dans toutes les parties ou attenances du palais, une communication abritée, élégante, et tempérée en toutes saisons par le secours des poêles et des ventilateurs. De la sorte, on peut en harmonie parcourir en janvier les ateliers, étables, magasins, salles de bal, de réfectoire, d'assemblée, etc., sans s'apercevoir s'il pleut ou vente, s'il fait chaud ou froid.

» La rue-galerie ne peut s'adapter au rez-de-chaussée, qu'il faut percer en divers points par des arcades à voitures.

» Les rues-galeries d'une phalange ne prennent pas jour des deux côtés, elles sont adhé-

rentes à chacun des corps de logis; tous ces corps sont à double file de chambres, dont une file prend jour sur la campagne et une autre sur la rue-galerie.

» Les portes d'entrée de tous les appartements des premier, deuxième, troisième étages sont sur la rue-galerie, avec des escaliers placés d'espace en espace, pour monter aux deuxième et troisième étages. Deux grands escaliers latéraux conduisent au quatrième étage.

» Il convient de donner environ huit toises d'épaisseur au corps de logis, la galerie non comprise, afin de pouvoir ménager, dans les deux files de chambres, des alcôves et cabinets, qui épargneront beaucoup d'édifice; car une alcôve profonde de huit pieds et garnie de son cabinet vaut une seconde chambre. Le *minimum* de logement, pour la classe pauvre, sera donc une chambre à alcôve et cabinet pour chacun (*).

» Les appartements sont loués et avancés par

(*) Nous parlons ici d'un phalanstère de pleine harmonie; car, en harmonie simple, une cellule suffit à chaque villageois ou travailleur.

la phalange à chacun des sociétaires. Les séries d'appartements doivent être distribuées en ordre composé et engrené, jamais en simple; c'est-à-dire que, s'ils sont de vingt prix différents, depuis 50,100 jusqu'à 1,000 francs, il faut éviter la *progression consécutive continue*; celle qui placerait au centre tous les appartements de haut prix et irait en déclinant jusqu'à l'extrémité des ailes. Cette progression simple rassemblerait toute la classe riche au centre et tout le fretin sur les ailes; il arriverait que les corps de logis d'aile seraient déconsidérés et réputés classe inférieure. En engrenant les appartements de divers prix, on évitera cet inconvénient, et on mélangera les diverses classes de fortune dans chaque quartier (*). »

Jetons maintenant un coup d'œil sur les économies et augmentation de bénéfices dont un ménage sociétaire est susceptible.

(*) Fourier, *Traité d'association domestique et agricole.*

CHAPITRE VII.

Economies et bénéfices du ménage sociétaire.

Le premier principe de Fourier, association des ménages, était si aisé à découvrir, qu'il est étonnant qu'on ne l'ait pas déjà appliqué dans un siècle où l'on tâtonne et fait tant d'essais en association industrielle. Il tombe sous le sens que, pour ce qui concerne l'économie et la production, il y aurait d'énormes avantages à tirer de l'association de trois à quatre cents ménages qui peuvent composer la commune dans l'état

actuel. Il est d'autant plus fâcheux que l'on n'ait pas fait cet essai, qu'il eût probablement amené la réalisation complète du système sociétaire. Fourier affirme que l'organisation du travail par groupes et séries est tellement dans la nature, qu'il eût suffi d'une réunion fortuite de deux à trois cents ménages de fortunes graduées, entièrement libres dans le choix et le mode de leurs travaux, pour que cette organisation en naquît spontanément, et qu'on vît les passions s'harmoniser par les inégalités et les discords des caractères.

Esquissons, d'après Fourier, les économies et bénéfices du ménage sociétaire.

« Les trois cents greniers qu'emploient aujourd'hui trois cents familles villageoises (quinze à seize cents habitants) seront remplacés par un grenier vaste et salubre, divisé en compartiments spéciaux pour chaque denrée, et même pour chaque variété d'espèce : on s'y ménagera tous les avantages de ventilation, de siccité, d'échauffement, d'exposition, etc., auxquels ne peut songer un villageois ; car souvent son hameau tout entier se trouve mal placé pour la conservation des denrées. Une phalange, au-

contraire, choisit un local favorable, soit pour l'ensemble, soit pour les détails, caves, greniers, etc.

» De même, la phalange, soit pour ses vins, soit pour ses huiles et laitages, n'aura qu'un seul atelier. La cave, en pays de vignobles, contiendra tout au plus une dizaine de cuves au lieu de trois cents. Il suffit de dix pour classer les qualités de vendanges, même en supposant la cueillette faite en deux ou trois fois, comme elle le sera lorsque l'association qui prévient tout risque de vol permettra de cueillir à terme les trois degrés de fruit, vert, mûr et passé, qu'on est obligé de confondre et vendanger à une seule époque dans l'état actuel; dès que la cueillette sera répartie en trois actes, il n'existera plus ni vert ni passé.

» Quant aux futailles, il suffira d'une trentaine de foudres au lieu d'un millier de mêmes tonneaux qu'emploient les trois cents familles: il y aura donc, outre l'économie de neuf dixièmes sur l'édifice, une économie de dix-neuf vingtièmes sur la tonnellerie, objet très-coûteux et doublement ruineux pour les civilisés; souvent, avec de grands frais, ils ne savent pas

suffiront à la préparation des aliments et aux détails domestiques.

» Que l'on compare spéculativement les cultures d'un canton sociétaire gérant comme une seule ferme, et les mêmes cultures morcelées, soumises aux caprices de trois cents familles. L'un met en prairie telle pente que la nature destine à la vigne, l'autre place le froment là où conviendrait le fourrage : celui-ci, pour éviter l'achat de blé, défriche une pente roide que les averses déchausseront l'année suivante ; celui-là, pour éviter l'achat du vin, plante des vignes dans une plaine humide. Les trois cents familles perdent leur temps et leurs frais à se barricader par des clôtures et plaider sur des limites et des voleries ; toutes se refusent à des travaux d'utilité commune qui pourraient servir des voisins détestés ; chacun ravage à l'envi les forêts, et oppose partout l'intérêt particulier au bien public. Les précautions contre les insectes et les animaux sont illusoires, parce que la masse n'y coopère pas ; les battues de loups n'empêchent point que ces animaux ne foisonnent. Si, à force de soins, vous détruisez les

rats de vos greniers, vous serez bientôt assailli par ceux des greniers voisins et des champs qu'on n'aura pas purgés par mesures générales, impossibles en civilisation, où l'on ne peut pas même effectuer l'échenillage, ordonné tous les ans et jamais exécuté.

» Le risque de vol oblige trois cents familles d'une bourgade, ou du moins les cent plus aisées, à une dépense improductive de cent murs de clôture, barricades, fermetures, bornes, chiens, fossés, surveillants de jour et de nuit. Analysons, quant au fruit seulement, les dommages du vol. Chacun a pu voir, dans les villes populeuses, les marchés garnis de fruits verts et très-malsains, surtout ceux à noyau. Si l'on reproche aux paysans cette cueillette prématurée, ce meurtre végétal, chacun d'eux répond : *On me les volera, si j'attends qu'ils soient mûrs.* Nous avons vu que la crainte du vol vicie également la qualité de tous les vins, par la coutume de cueillette intégrale et simultanée, dite *ban de vendange.* Le vol vicie de même la qualité des autres fruits en forçant à la cueillette prématurée. A défaut de récolte faite en temps opportun et en trois degrés, pour éviter les

mélangés de vert, mûr et passé, il devient difficile et même impossible de conserver les fruits : cet inconvénient concourt, avec le défaut de bons fruitiers et procédés scientifiques, à réduire au vingtième la masse des fruits conservés et à réduire en même proportion la culture de ces végétaux. Une perte encore plus ruineuse, et qu'on peut estimer au vingtuple de la récolte, c'est le dégoût de plantations, à cause des avances, des frais, de la crainte d'être trompé, volé, mal secondé; enfin tous les inconvénients du système de culture morcelée.

» La pêche et la chasse seraient également susceptibles, en gestion unitaire, d'un accroissement considérable en produits.

» Le poisson de rivière est d'autant plus précieux; qu'il n'exige aucun soin, et que sa multiplication extrême n'est pas, comme celle du gibier, préjudiciable aux récoltes. Quelle serait l'abondance du poisson dans le cas de concert général sur l'intermittence de la pêche et les doses à laisser dans chaque rivière! Cet accord est une des propriétés de l'ordre sociétaire. J'ai ouï dire à des experts dignes de foi qu'on prendrait, année commune, vingt fois plus de pois-

son dans toutes les petites rivières si l'on pouvait se concerter pour ne faire la pêche qu'en temps opportun, en quantité mesurée sur les convenances de reproduction, et si l'on donnait à la chasse aux loutres le quart du temps qu'on emploie à ruiner la rivière. C'est ainsi qu'opère l'association, qui ajoute au produit des rivières celui des viviers à courant, servant à conserver et engraisser, dans une série de réservoirs, les sortes distinctes.

» Les naturalistes admirent la munificence de la nature dans la colonne de harengs qu'elle nous envoie chaque année, grâce à la barrière des glaces polaires qui les garantit de nos poursuites pendant le temps où ils multiplient. Supposons que cette barrière n'existât plus, et que le pôle fût parcouru et pêché en tout temps par nos vaisseaux, il est certain que l'avidité et la jalousie des pêcheurs priveraient le Nord de cette manne céleste. On tirerait à peine du hareng le vingtième produit que nous garantit sa paisible multiplication sous ces glaciers, gages de vingtuple récolte.

» Le gibier est à la fois l'ornement des campagnes, la richesse de l'homme et le destruc-

faut la liberté, les lumières, l'enthousiasme du beau, l'amour du vrai. C'est par la découverte de *l'attraction passionnée* que Fourier nous assure tous ces biens.

CHAPITRE IX.

Industrie attrayante.

Le libre déploiement des facultés et des forces pour chacun constitue la liberté vraie et l'égalité naturelle dans les sociétés civilisées; même dans les pays constitutionnels, la liberté est purement illusoire, puisque nous sommes tous, à très-peu d'exceptions près, attachés à des travaux répugnants, et nullement libres de suivre notre volonté, notre inclination. La vie se passe à faire ce qui plaît le moins. Il est surtout deux sujétions pour la classe la plus utile des travailleurs : la misère et l'ignorance. L'éduca-

tion commune, le développement de toutes les facultés, de toutes les aptitudes, la carrière ouverte à toutes les vocations, peuvent seuls réaliser l'égalité des droits, classer chacun selon sa capacité. Les républicains l'ont compris : l'éducation unitaire base leur système ; mais comment est-elle possible dans une société qui n'est point, comme celle de Sparte, fondée sur l'esclavage? comment engager aux travaux grossiers et la domesticité des hommes élevés dans la culture des sciences, des lettres et des arts? Si on ne les y engage point, on les *forcera* donc? Ce serait, au lieu de liberté et d'égalité, le plus odieux despotisme et la plus intolérable oppression.

En civilisation, presque tous les travaux sont répugnants. Que l'on consulte les travailleurs dans toutes les professions, et, à peu d'exceptions près, chacun témoignera ennui et dégoût. Depuis le manœuvrier, le cultivateur, l'ouvrier, l'ouvrière, s'abrutissant dans la monotonie d'un travail toujours semblable qui endort les facultés pensantes, jusqu'au marchand dans son comptoir, le soldat qui fait l'exercice et l'officier qui le commande, le pédagogue dans sa chaire,

l'artiste qui travaille pour vivre, depuis le dernier des salariés de l'État jusqu'au ministre, le plus grand nombre est mortellement ennuyé et fatigué de travaux insipides qui, chaque jour, recommencent avec une invariable et éternelle monotonie. Chacun soupire après le repos, et ne recommence sa tâche de chaque jour que par la nécessité de pourvoir à des besoins qui vont toujours s'élargissant par la charge d'une famille, l'éducation et l'établissement des enfants. La civilisation serait détruite subitement si elle ne faisait du travail une nécessité rigoureuse, si elle n'utilisait quelques passions au cœur de l'homme, telles que la vanité, l'ambition, l'amour des richesses, du plaisir, du luxe, des liens de famille. Il faut, ou la faim, les besoins physiques, ou plusieurs passions mises en jeu, pour vaincre au cœur des civilisés le dégoût et la répugnance au travail; et il n'est presque aucun qui ne souhaite ardemment un changement de fortune qui lui permette de croiser les bras et ne rien faire que s'amuser. Et cependant, si les travaux de la civilisation généralement rebutent et tiennent le cœur dans un désir perpétuel de changement, les oisifs, à quelque classe qu'ils

appartiennent, par le seul fait de leur oisiveté, offrent le spectacle de l'ennui, de la satiété, d'une inquiétude vague, de désirs sans objet : d'où les moralistes concluent que rien sur cette terre ne peut satisfaire l'homme; que sa nature ne présente que caprices, bizarreries, contradictions.

N'est-ce point la civilisation seule qu'il faut accuser, la civilisation qui change toutes les lois de la nature et produit la contradiction apparente de l'homme en le plaçant entre son devoir et son plaisir, l'intérêt individuel et l'intérêt collectif? Est-ce le travail en lui-même qui rebute, ou bien ne sont-ce point des causes accessoires? Le travail est, bien certainement, une loi de la nature, une loi divine. La destinée de l'homme sur la terre est bien évidemment de la cultiver, de l'embellir, en même temps qu'il pourvoit à ses besoins et se crée des jouissances. Le travail, venant de Dieu, peut-il être une loi rigoureuse? Dieu a-t-il pu vouloir que la vie de l'homme, nécessairement consacrée au travail, fût un effort pénible, une fatigue constante? Voyons-nous, dans l'état de nature, que le travail soit pénible aux animaux? L'est-il au

sauvage qui, libre dans ses travaux, libre dans son repos, préfère mille fois sa vie de misère et de privations, les dangers toujours présents, la lutte constante avec la nature, à tous les arts et les prodiges de la civilisation? Jamais le sauvage n'a consenti volontairement à habiter parmi nous et à s'adonner à nos travaux. Sa plus grande imprécation contre un ennemi, c'est de lui souhaiter *de conduire la charrue*, à ses yeux symbole de civilisation. Jamais la civilisation n'a pu vaincre la barbarie ni la sauvagerie. Les sauvages et les barbares nous méprisent et s'estiment plus heureux, dans leur apathie et leurs mœurs grossières, que nous civilisés. Ce seul fait prouve irrécusablement que la civilisation ne renferme en elle-même aucun moyen de parvenir à l'unité sociale du globe. Qu'est-ce donc qu'un état social qui ne contente même pas ceux qui vivent sous ses lois, et tient en dehors de ses lois six cents millions de sauvages et barbares qui cependant font partie du genre humain et sont nos frères selon la loi naturelle et divine.

Puisque le travail est une loi positive pour tous les hommes sans exception, puisqu'il est

la destinée providentielle de l'homme sur cette terre, ne serait-ce point *le travail attrayant* qui, par des lois nouvelles, conciliera pour l'homme le devoir et le plaisir, et, attirant les sauvages et les barbares à l'industrie et aux arts, harmonisera le genre humain par une même impulsion et un attrait semblable?

En quoi le travail est-il répugnant? Regardons autour de nous, saisissons la nature sur le fait, nous verrons que le travail est répugnant quand il est forcé, obligatoire, arbitraire; quand il est continu et monotone; quand il est isolé, sans rivalité ni émulation. Le paysan qui laboure seul son champ durant douze heures de la journée, sans autre stimulant que de gagner un morceau de pain; l'ouvrière qui, seule dans sa mansarde, tire son aiguille toute une journée et une partie de la nuit, sans autre stimulant que la nécessité de gagner sa subsistance; l'employé qui pâlit douze heures, accoudé à un bureau sur une besogne ingrate, qui ne lui procurera ni honneur, ni avancement, mais seulement de maigres appointements à la fin du mois: tous ces *parias* de la civilisation ne peuvent qu'avoir une profonde répugnance pour

leurs travaux journaliers. Mais changez quelques accessoires à ces mêmes travaux, et déjà ils seront moins répugnants. Les moissons et les vendanges, où les travailleurs rassemblés s'animent les uns les autres par des chants joyeux, et rivalisent de promptitude et d'adresse, ces travaux ne sont point pénibles, mais, au contraire, offrent de l'attrait. Les jeunes ouvrières, réunies dans des magasins, rivalisant à qui terminera le plus vite sa besogne, ou mettra le plus de grâce à un nœud de rubans, à la façon d'un corsage, se distrayant, s'égayant par des rires, des chants, des paroles badines, trouvent le travail moins pénible que l'ouvrière qui doit l'accomplir dans le silence et dans l'isolement. Qu'on donne à l'employé à rédiger un mémoire intéressant qui ira jusqu'au ministre et lui procurera de l'avancement, aussitôt il se sentira plein d'ardeur et d'émulation. Ces exemples, que je pourrais multiplier à l'infini, prouvent que la même besogne, par des motifs qui lui sont accessoires, peut, sans changer de nature, être répugnante ou attrayante à divers degrés.

Nous pouvons poser pour maxime que tout

travail volontaire est attrayant. L'oisiveté est contre nature ; tout le monde généralement, selon qu'il a plus ou moins de loisir, se crée des travaux en guise d'amusement et donne, de la sorte, essor aux aptitudes particulières entravées par l'éducation. Combien d'amateurs en musique et en peinture qui cultivent ces arts passionnément dans leurs moments de loisir ! combien, au contraire, d'artistes de profession qui, poussés malgré eux à cette carrière, ne l'exercent qu'avec dégoût ! Il en est de même de toutes les branches de l'industrie et des sciences. Suivant une vocation particulière, toute naturelle et instinctive, les hommes s'y portent avec entraînement et passion, ou bien, si la vocation manque, avec ennui et répugnance. Combien de plaisirs même, tels que la pêche, la chasse, qui sont de véritables travaux, auxquels les hommes s'adonnent passionnément ! On les voit supporter les plus rudes fatigues, le froid, le chaud, la faim, se laisser mouiller, crotter, et tout cela, souvent sans se soucier même du gibier ou du poisson qu'ils rapportent, mais parce que c'est un travail volontaire et qu'il intrigue leur esprit par ses chances variées.

Tous les penchants et aptitudes divers commencent déjà à poindre chez les enfants ; et, par une sage disposition de la nature, nous en voyons la majorité enclins aux travaux les plus généralement utiles. Peu d'enfants ont du goût pour les études abstraites, montrent des dispositions aux sciences ; mais presque tous sont portés à la culture, au jardinage, et ce goût ne fait qu'accroître avec l'âge. Combien d'hommes sont heureux, s'ils possèdent un petit jardin, de pouvoir le cultiver de leurs mains et en montrer les produits ! Le penchant aux arts mécaniques et aux métiers est aussi général que celui de la culture. On voit les enfants jouer volontiers maçon, serrurier, menuisier, en imiter les travaux, se montrer ingénieux, adroits, inventifs. Beaucoup d'hommes conservent ce goût, nonobstant tout ce que l'éducation et les circonstances ont fait pour les en détourner ; on les voit généralement s'intéresser à la mécanique, aux arts et aux métiers ; beaucoup même pratiquent pour leur amusement, sont menuisiers, horlogers, maçons, architectes, mécaniciens dans leurs moments de loisir. On connaît la prédilection de Louis XVI pour la

serrurerie et à quel point il y excellait ; Pierre le Grand pratiqua lui-même avec passion tous les arts qu'il voulait introduire en Russie; le dernier empereur d'Autriche aimait à faire des pains à cacheter ; Ferdinand de Naples vendait lui-même au marché le poisson qu'il avait pêché. Tout le monde a aptitude à divers travaux, et le penchant suit toujours l'aptitude. Malheureusement, en civilisation, on ne consulte guère l'aptitude et le penchant. L'éducation dépend des fortunes et des conditions ; les gens aisés ne pourraient consentir à ce que leurs fils devinssent maçons, serruriers, menuisiers, agriculteurs; les artisans et les paysans n'ont pas le choix de la profession pour leurs enfants ; de sorte que chacun est à peu près placé contre son goût et passe sa vie à des occupations pour lesquelles il n'a ni penchant, ni volonté. C'est peut-être la principale cause de l'inquiétude, du malaise, de l'ennui, du dégoût qui assiégent communément les esprits et font de la vie un poids qu'on ne sait comment alléger.

Chez les femmes, on voit également des aptitudes et des vocations innées qui se généralisent

en proportion qu'elles sont spéciales à leur sexe et utiles au genre humain. Presque toutes ont du penchant à soigner, élever et instruire les petits enfants, même avant d'être mères; la plupart ont le goût de tout ce qui concerne la parure, ainsi que la vocation des soins d'intérieur, du ménage proprement dit. Mais là ne se bornent point leurs aptitudes diverses; elles en ont, ainsi que les hommes, pour toutes les branches des arts, des sciences et de l'industrie, qui n'excèdent point leurs forces physiques et ne nuisent pas à la grâce et à la modestie, apanage de leur sexe.

Il est donc certain que les travaux en eux-mêmes ne sont pas répugnants; ce qui les fait paraître tels, ce sont, en premier lieu, les entraves apportées au développement des vocations, et la contrainte, la loi de nécessité qui fait suivre aux sept huitièmes (*) des hommes des professions qui leur sont antipathiques.

En second lieu, c'est la continuité d'un

(*) J'ai dit que, dans tous les calculs de la science sociétaire, il faut toujours admettre un huitième d'exception.

même travail. Chaque homme ne suit guère qu'une profession; il fait douze heures la même chose et recommence chaque jour la tâche de la veille. Plus l'emploi est monotone, plus il engendre d'ennui; moins il active les facultés intellectuelles, et plus il abrutit. Le marchand qui aune du drap tout le jour; le commis qui compare éternellement des colonnes d'addition; l'ouvrière qui tire son aiguille sans relâche, et l'ouvrier qui fait, quinze heures durant, des têtes d'épingles, doivent à la longue perdre de leurs facultés sentantes et pensantes, ou bien se trouver les plus malheureux des êtres. L'homme cloué à une profession routinière devient semblable à une machine. Au contraire, rien n'est naturel comme le goût de la variété, rien ne développe les facultés comme la variété. La monotonie tue l'homme, elle le tue physiquement et moralement. On en voit un exemple saillant dans les esclaves russes et polonais qui, n'étant adonnés qu'à une division minime des travaux et faisant perpétuellement la même chose, sont comme stupides et perdent même la faculté de converser. Ils oublient peu à peu de penser et de sentir, et deviennent semblables

à l'idiot de naissance. N'est-il pas quelques endroits en France où les paysans offrent le même spectacle déplorable? La misère opère comme l'esclavage. L'Angleterre présente une semblable dégradation de l'homme dans la classe infime. Généralement, les professions abrutissent et dégoûtent en proportion de leur monotonie et de leur continuité. Pourquoi la profession d'artiste, de littérateur, est-elle la plus enviée, la plus recherchée? parce que le peintre, le littérateur peuvent extrêmement varier leurs travaux, et que mille études diverses se rattachent à leur art.

Qu'on observe les personnes maîtresses de leur temps, elles font sans cesse succéder les occupations et même les plaisirs les uns aux autres. Ce qu'on appelle plaisir est insupportable quand il dure trop. Ce que l'homme veut, c'est la variété; d'ailleurs la continuité d'une même occupation est en opposition avec les aptitudes naturelles, car toute créature est douée d'un très-grand nombre d'aptitudes que l'éducation devrait développer et l'état social alimenter; mais, au contraire, l'éducation semble prendre à tâche de les étouffer toutes, et l'état

social de n'en contenter aucune. Dans l'antiquité et au moyen âge, où l'éducation mieux entendue était plus libre, plus spontanée, la plupart des hommes marquants se distinguèrent dans plusieurs branches spéciales d'études, furent à la fois guerriers, artistes, hommes d'État, orateurs, législateurs. Aujourd'hui l'éducation rapetisse les hommes ; ils n'excellent guère que dans une chose, quand ils excellent. On ne retrouve la variété naturelle des aptitudes que chez la classe aisée qui allie à quelque profession commode la culture des lettres, des arts, des sciences, et la *manie*, comme on dit, de quelque métier, quelque industrie, bâtisse, agriculture, menuiserie ; c'est aussi la classe la plus enviée : elle peut suivre ses goûts ; *travailler pour son plaisir.* Chacun sent instinctivement que c'est l'état normal de l'homme, et que le plus grand malheur est de faire, chaque jour et toute la vie, ce qui déplaît : c'est le sort de la classe la plus utile et la plus nombreuse. Mais, tandis que le législateur n'a pas même pourvu à ce que le travail abrutissant fût assuré, comment aurait-on pensé à seconder le vœu de la nature, à rendre le travail attrayant ?

C'est ici le lieu d'examiner le préjugé qui tend à reléguer toutes les femmes dans l'intérieur de leur ménage et borner leur activité et leurs facultés aux soins qu'il exige. L'aptitude, le penchant aux soins du ménage et à l'éducation des enfants est général chez les femmes; mais nulle ne saurait s'y borner entièrement. Les femmes comme les hommes ont besoin de variété; la nature a pris soin d'y satisfaire en les douant, comme les hommes, de diverses aptitudes artistiques et industrielles. Malgré les entraves de l'éducation et des préjugés, ces aptitudes se font jour chez un très-grand nombre de femmes dont on ne peut nier les talents évidents. Les soins du ménage peuvent si peu absorber la vie des femmes, qu'on les voit dans la classe aisée se faire suppléer par des salariées et chercher la variété dans les plaisirs, lorsque ce n'est point dans quelque travail attrayant. Dans les classes pauvres, on voit les malheureuses femmes forcées à allier les soins du ménage et des enfants à quelque profession qui leur sert de gagne-pain; on les voit se distraire d'un ennui par un tracas, ne point suffire, avec le dévouement le plus entier, même aux soins

physiques des pauvres enfants, et passer leur vie dans les privations, dans la misère, en recommençant, chaque jour, les chagrins de la veille, sans espoir d'avenir.

Il est une autre classe de femmes auxquelles les moralistes et les philosophes, qui veulent que le ménage soit leur destinée exclusive, n'ont jamais songé, et qui cependant forment *le tiers* des femmes : ce sont celles, dans toutes les classes, depuis les plus infimes jusqu'aux plus élevées, qui ne se marient point, soit par excès de misère ou bien pauvreté relative ; ce sont les femmes qui, dans une société basée sur la famille, n'ont point de famille, *n'ont point trouvé de maris*, comme on dit vulgairement, et n'ont ni ménage, ni enfants, ni affections, ni soutien, ni avenir, ni carrière, ni but quelconque à leur vie. De toutes les créatures victimes de la civilisation, qu'on n'en doute point, les plus malheureuses, ce sont ces femmes, et malheureuses en proportion qu'elles ont une âme noble, élevée, un esprit actif, un cœur aimant. Qu'on joigne à ces femmes toutes celles qui ne trouvent dans le mariage que chagrins amers, qui n'ont point d'enfants, qui ont perdu

leurs enfants, qui, élevées dans l'aisance, souffrent la gêne, les privations, la misère, sans que l'éducation leur ait appris à travailler, et sans, d'ailleurs, que la société leur offre de carrière, et qu'on dise, si on en a le cœur, que la législation et la philosophie ont pourvu suffisamment au sort des femmes, en leur donnant pour soin unique, pour but unique, pour aliment unique à toutes leurs facultés dévorantes, le soin du ménage et des enfants.

Ainsi le ménage, prétenduement destinée exclusive des femmes, manque à un tiers d'entre elles, ne suffit pas à absorber la vie du petit nombre qui, heureuses mères, heureuses épouses, jouit des dons de la fortune, et n'est autre qu'une charge accablante, un ennui dévorant pour les mères qui, ne pouvant se faire aider, sont, du matin au soir, occupées à mettre de l'ordre dans le désordre, et doivent joindre à ces tracas le fardeau d'un gagne-pain journalier.

La monotonie et la continuité d'une même occupation ne concordent pas plus avec les facultés actives des femmes qu'avec celles des hommes. Aux uns et aux autres, il faut la

variété que demandent les divers penchants et aptitudes dont chacun est doué. Les femmes particulièrement sont victimes du système morcelé qui les asservit exclusivement aux soins domestiques.

Le travail est encore répugnant, dans l'état actuel, par l'isolement des travailleurs et l'incohérence des travaux. Chacun a pu reconnaître par expérience la différence d'un travail isolé, sans but ni émulation, ou bien de travaux faits en commun, où règnent l'émulation et les rivalités. Dans les colléges, nonobstant l'aridité et la sécheresse des études, déjà la méthode simultanée donne quelque attrait au travail le plus répugnant. C'est principalement dans les écoles d'enseignement mutuel que l'on peut juger de la puissance de l'émulation. Toutefois la nature de l'enfant est plus curieuse à observer quand, libre de contrainte et d'entraves, il peut s'abandonner à ses penchants. Voyez les élèves en récréation : sur-le-champ se divisant par groupes, selon les sympathies et la conformité des goûts, ils inventent mille jeux, imitent mille travaux, font preuve d'adresse, de force et d'un esprit singulièrement inventif et

ingénieux. Tous les jeux ou travaux qu'ils imaginent leur plaisent du moment qu'ils sont spontanés et partagés. Il n'y a pas de péril qu'ils ne soient prêts à braver, ils ne sentent ni la faim, ni le froid, ni la douleur. Voyez-les glisser sur la glace, se jeter des boules de neige, tomber, se heurter, donner et recevoir de rudes coups, et ne faire qu'en rire et s'en égayer; voyez-les même pâlir sur leurs rudiments et s'enseigner les uns les autres, s'il y a le stimulant de quelque examen à subir, de quelque prix à remporter; voyez-les se livrer à la culture, au jardinage, manier la bêche et le râteau, bâtir, construire, faire des fossés, des palissades, simuler des combats, rivaliser à qui supportera le mieux la douleur et la fatigue. C'est que douleurs, fatigues, travaux deviennent plaisirs et jouissances quand il y a rivalité, émulation. La guerre est le plus triste, le plus affreux des métiers. Quel est le soldat qui pourrait aller seul et de sang-froid s'exposer au canon ennemi ou enfoncer la baïonnette dans le cœur d'un malheureux? Cependant quels travaux ont engendré plus de dévouement, d'héroïsme, de prodiges? quels travaux ont eu plus d'attraits,

en certains temps, que ceux de la guerre? c'est qu'ils s'exécutent en commun, offrent une grande variété de chances, et ont plusieurs mobiles puissants, tels que l'émulation, l'amour de la gloire ou de la patrie, la perspective de butin ou d'avancement, le dévouement au chef. C'est ainsi que les passions excitées peuvent donner de l'attrait aux travaux les plus répugnants, même les plus hors nature. Dans toute industrie, quand les ouvriers peuvent se réunir par groupes, s'égayer, s'exciter, le travail leur paraît moins dur; et s'ils sont stimulés par quelque passion, il devient attrayant. L'isolement dans les travaux est mortel à l'homme; les plaisirs mêmes, à cette condition, seraient insipides. Préparez une magnifique salle de bal avec un excellent orchestre, et amusez-vous à danser seul toute une soirée! faites jouer des amateurs devant un parterre vide et des loges non garnies! Émulation, rivalités, entraînement réciproque, amour de l'art, but d'utilité, ambition, dévouement, enthousiasme, voilà les passions qui, mises en jeu, constituent le plaisir et le font naître de ce qu'on appelle travaux, comme des plaisirs mêmes. Les travaux

industriels, artistiques, scientifiques n'ont donc rien de répugnant en eux-mêmes; ils peuvent, au contraire, devenir tous éminemment attrayants par l'excitation des passions. Ce n'est donc point par la contrainte, par la misère, par la loi d'une inflexible nécessité qu'il faut forcer les hommes aux travaux, il suffit de les y *entraîner* par *attraction*, par plaisir, ardeur, enthousiasme. C'est la loi d'attraction, trouvée par Fourier, qui doit changer le monde, et en faire un séjour de fêtes, de réjouissances, de joies perpétuelles.

CHAPITRE X.

Organisation du travail par groupes et séries passionnées. — Répartition des bénéfices au travail, capital, talent.

L'univers entier est régi par l'attraction; Newton en a découvert les lois pour le monde matériel; Fourier nous les révèle pour le monde moral. Pourquoi user de contrainte vis-à-vis les hommes? Dieu même leur a donné attraction pour les devoirs sociaux. L'attraction se révèle par tous les penchants de notre nature, par l'amour, l'ambition, l'enthousiasme, le dévouement; lorsque les penchants paraissent pervertis, c'est le milieu social qui les fait tels; mais

tous sont utiles, tous viennent de Dieu. La puissance d'attraction se révèle dans le sauvage qui pourvoit avec joie à ses besoins, mais abhorre le travail civilisé; dans la mère qui idolâtre son nouveau-né, mais qui, en civilisation, devient fréquemment marâtre et infanticide; dans l'enfance imitative de sa nature, et qui, dans l'éducation civilisée, ne sait déployer qu'un instinct destructeur; dans l'homme si puissamment attiré par le charme de la femme, dont l'instinct naturel est de la chérir, de la protéger, et qui, trop souvent, dans tous les états de société, devient son tyran et son bourreau. C'est ainsi que les institutions humaines pervertissent et corrompent les meilleurs penchants, les plus nobles instincts.

L'organisation du travail doit avoir pour but, dans le phalanstère, d'après la loi de la nature, de rendre les travaux *attrayants*, d'y *attirer*, et jamais *forcer*. La première règle, c'est que chacun suive ses aptitudes, ses penchants dans le choix des travaux; la seconde est d'alterner les occupations, de sorte que l'une fasse constamment diversion à l'autre, et qu'on ne soit guère occupé plus de deux heures à un même travail.

Cette facilité de changement permet aux travailleurs de suivre leurs diverses aptitudes en s'adonnant à autant de branches d'industrie qu'ils en ont la vocation. L'alternat des travaux est façilité par la division du travail ou exercice parcellaire, qui, bornant les connaissances dans chaque branche d'industrie, permet à chacun de beaucoup les varier.

La troisième règle, qui seule rend possibles les deux précédentes, est d'organiser tous les travaux par groupes et séries, de sorte que les travailleurs, toujours réunis, soient constamment animés par l'émulation, les rivalités, l'enthousiasme. L'organisation par groupes et séries de groupes est indiquée par la nature; le firmament en donne l'éclatant exemple dans la disposition et l'arrangement des planètes ; sur la terre, les trois règnes animal, végétal, minéral se divisent et subdivisent en séries, groupes et sous-groupes, ou, si l'on veut, en classes, genres et espèces ; les naturalistes n'emploient pas d'autre méthode pour leur classification. Enfin, dans la société humaine, on voit hommes, femmes, enfants, dans leurs plaisirs, leurs récréations, leurs travaux, aussitôt qu'ils sont rassemblés, se

former en groupes, se réunir en séries et se rapprocher tout naturellement par sympathie et attraction.

Fourier distingue douze passions primitives qui excitent l'homme aux travaux, le rendent sociable, le stimulent aux belles actions et enfantent tous les prodiges de l'industrie. Les cinq premières sont les sensitives dont nos sens sont les premiers organes ; elles sont plutôt matérielles que spirituelles, et stimulent l'homme en premier lieu à l'industrie. Quatre autres passions sont l'*amour*, l'*amitié*, l'*ambition*, le *familisme*, plutôt spirituelles que matérielles, formant tous les liens sociaux qui existent, faisant vivre l'homme dans ses semblables plus qu'en lui-même, enfantant le dévouement, l'abnégation et tous les sentiments généreux.

Les trois autres passions sont la *papillonne*, la *cabaliste*, la *composite*, dont les effets sont très-peu connus en civilisation, car elles sont destinées à faire concorder les cinq ressorts sensuels avec les cinq ressorts affectueux, et à servir de base à tout le mécanisme des groupes et séries passionnées.

« La *papillonne* est le besoin de variété pério-

dique, situations contrastées, changements de scène, incidents piquants, nouveautés propres à créer l'illusion, à stimuler les sens et l'âme à la fois.

» Ce besoin se fait sentir modérément d'heure en heure, et vivement de deux en deux heures; s'il n'est pas satisfait, l'homme tombe dans la tiédeur et l'ennui. Toute jouissance longtemps prolongée devient abusive, émousse les organes, use le plaisir : un repas de quatre heures ne se termine pas sans excès ; un opéra de quatre heures finit par affadir le spectateur.

» En industrie, l'alternance des travaux est un égal besoin : la santé est nécessairement lésée si l'homme se livre douze heures à un travail uniforme, tissage, couture, écriture, ou autre qui n'exerce pas successivement toutes les parties du corps. Dans ce cas, il y a lésion, même par le travail actif de culture, comme par celui de bureau ; l'un excède les membres et viscères, l'autre vicie les solides et fluides.

» C'est pis si le travail actif ou inactif est continu pendant des mois, des années entières. Aussi voit-on dans certains pays un huitième

de la population ouvrière affligée de hernies, indépendamment des fièvres nées d'excès et de mauvaise nourriture. Diverses fabriques de produits chimiques, de verreries et même d'étoffes sont un véritable assassinat des ouvriers, par le seul fait de continuité du travail ; il serait exempt de danger si l'on n'y employait que des courtes séances de deux heures, tenues seulement deux ou trois fois par semaine.

» La *papillonne* est un besoin des âmes et des corps, un besoin de toute la nature. Les races ont besoin d'alternat, variantes, croisement ; à défaut, elles s'abâtardissent. Les terres veulent de même alterner de productions et même de graines ; car le blé ne prospère pas bien dans le champ qui l'a produit ; il réussira mieux dans le champ voisin. Les estomacs ont également besoin de ce papillonnage : une variété périodique de mets aiguise l'appétit et facilite la digestion. L'âme et le corps exigent cet alternat dans tout ce qui est plaisir, occupation.

» La *cabaliste* et la *composite* sont en contraste parfait : la première est une fougue spéculative et réfléchie ; la deuxième est une fougue

aveugle, un état d'ivresse et d'entraînement qui naît de l'assemblage de plusieurs plaisirs des sens et de l'âme goûtés simultanément.

« La *cabaliste*, ou esprit de parti, est pour l'esprit humain un besoin si impérieux, qu'à défaut d'intrigues réelles, il en cherche avidement de factices, au jeu, au théâtre, dans les romans. Si vous rassemblez une compagnie, il faut lui créer une intrigue artificielle, en lui mettant les cartes à la main ou en machinant une intrigue électorale. Il n'est rien de plus malheureux qu'un homme de cour exilé en province, en petite ville bourgeoise et sans intrigues. Un marchand, retiré du commerce et isolé tout à coup des cabales mercantiles qui sont nombreuses et actives, se trouve, malgré sa fortune, le plus malheureux des hommes.

» La propriété principale de la cabaliste, en mécanique de série c'est d'exciter les discordes ou rivalités émulatives entre les groupes d'espèce assez rapprochée pour se disputer la palme et balancer les suffrages.

» La *composite* naît de l'assemblage de plusieurs plaisirs des sens et de l'âme goûtés simultanément ; elle crée l'enthousiasme ou

fougue aveugle dans les travaux, en opposition avec la fougue réfléchie de la *cabaliste*. Il faut que ces deux passions s'appliquent à tous les travaux sociétaires ; que la *composite* et la *cabaliste* y remplacent les vils ressorts qu'on met en jeu dans l'industrie civilisée, le besoin de nourrir ses enfants, la crainte de mourir de faim ou d'être mis en reclusion dans les dépôts de mendicité.

« Ces trois passions titrées de vices, quoique chacun en soit idolâtre, sont réellement des sources de vices en civilisation, où elles ne peuvent opérer que sur des familles ou des corporations ; Dieu les a créées pour opérer sur des séries de groupes contrastés ; elles ne tendent qu'à former cet ordre et ne peuvent produire que le mal, si on les applique à un ordre différent.

» Une série passionnée est une ligue de divers groupes échelonnés en ordre ascendant et descendant, réunis passionnément par identité de goût pour quelque fonction, comme la culture d'un fruit, et affectant un groupe spécial à chaque variété de travail que renferme l'objet

dont elle s'occupe. Si elle cultive les hyacinthes et les pommes de terre, elle doit former autant de groupes qu'il y a de variétés en hyacinthes cultivables sur son terrain, et de même pour les variétés de pommes de terre.

» Examinons ce mécanisme : si un carreau de terre à bêcher emploie un homme pendant vingt-quatre heures, ce travail ne coûtera que deux heures à une masse de douze hommes, disons même une heure et demie ; car la masse est joyeuse, active quand elle a choisi librement un travail : cette option existe toujours en industrie combinée.

» A la suite de ce travail, on va à d'autres séances à *choix ;* tel au poulailler, tel au colombier, tel aux cuisines, tel aux serres, tel aux ateliers ; la journée se passe en courtes séances de deux heures, tenues sous toile en dais mobile sur douze, quinze, vingt piquets, si c'est aux champs et jardins. Toutes ces réunions sont joviales, étant composées de sociétaires libres qui ont opté par goût pour la fonction.

» Voilà déjà l'alternante ou papillonne in-

troduits dans les travaux par le ressort des courtes séances, mode opposé à nos longues et ennuyeuses séances.

» Une fois ces groupes formés, ils en viennent à se coaliser entre espèces homogènes de genre : sept groupes, qui cultivent sept sortes de choux, se liguent pour le soutien général de leurs cultures; ils sont rivaux, prétendant à la supériorité de leur espèce favorite; mais ils sont collectivement ligués, formant série de groupes affiliés pour soutenir les intérêts de leur culture et rivaliser avec les phalanges voisines qui prétendent l'emporter sur eux en perfectibilité des choux.

» Ainsi se forment les séries passionnées ou échelles compactes de groupes émulatifs et cabalistiques, donnant plein essor à la dixième passion, la cabaliste, et vivement intrigués par les rivalités internes et externes.

» Dans chaque groupe, on subdivise les fonctions; elles se répartissent à trois ou quatre sous-groupes qui, tout en intervenant aux divers travaux, se chargent spécialement de telle branche, comme le recueil des grains ou bulbes, le semis ou autre PARCELLE du travail.

» Par suite de cette spécialité parcellaire affectée à chaque sous-groupe, les travaux sont faits avec passion ; chaque sous-groupe compte sur les autres pour la tenue des branches qu'ils affectionnent ; c'est un motif d'amitié collectif dans le groupe et d'enthousiasme pour la perfection que chacun admire, soit dans la parcelle où il brille, soit dans les autres parcelles des divers sous-groupes. Cet ordre développe la composite ou double charme : celui des sens, vue, goût, odorat, par l'excellence du produit ; celui de l'âme, par l'intimité des coopérateurs, et la célébrité qu'ils acquièrent au loin.

» C'est ainsi que les trois passions mécanisantes s'introduisent dans l'industrie par le seul emploi des masses libres substituées aux familles et jouissant de l'option. Elle ne peut avoir lieu que par la grande variété de fonctions réunies chez une masse agricole de mille huit cents à deux mille inégaux, et distribuées par séries afin d'opérer :

En séances courtes et variées, d'où naît l'alternante ;

En échelles compactes de groupes, d'où naît la cabaliste ;

En exercices parcellaires, d'où naît la composite.

» Une série passionnée, agissant isolément, n'aurait pas de propriété, quelque régulière qu'elle pût être. On pourrait, dans une ville, essayer de former une série sur un travail agréable : culture de fleurs, soin de jolis oiseaux ; cela serait inutile : il faut des séries engrenées et mécanisées, au nombre de quarante-cinq à cinquante *au moins ;* ce qui suppose quatre-vingts familles, environ quatre cents personnes.

» Le mécanisme des séries passionnées a besoin de discords autant que d'accords ; il répudie toute égalité et utilise, au contraire, les disparates d'instincts, de goûts, de fortunes, de prétentions, de lumières, etc. Une série ne s'alimente que d'inégalités constrastées et échelonnées ; elle exige autant de contraires ou antipathies que de concerts ou de sympathies ; de même qu'en musique on ne forme un accord qu'en excluant autant de notes qu'on en admet.

» Les discords sont tellement nécessaires dans une série passionnée, que chacun des groupes doit y être en pleine antipathie avec

ses deux contigus, et en antipathies graduées avec ses sous-contigus, de même qu'une note musicale est essentiellement discordante avec ses deux contiguës : RÉ discorde avec UT dièse et avec Mi bémol (*). »

Qu'on se figure donc, dans l'état harmonien, tous les travaux de l'industrie, de l'agriculture, des arts et métiers, organisés par groupes et séries, où chacun s'enrôle volontairement, qui alternent par courtes séances, rivalisent, s'engrènent et se succèdent.

Les séries sont affectées à autant de genres différents de travaux que la phalange en comporte. Chaque série se divise en groupes affectés aux différentes espèces de chaque branche d'industrie ; les groupes se subdivisent en sous-groupes affectés à leur tour à autant de fonctions qu'il y a de parcelles de travail.

Dans cette organisation, chaque groupe rivalise d'ardeur avec les groupes voisins, et la rivalité est d'autant plus ardente que les travaux se touchent et se ressemblent.

Les groupes, attachés aux variétés d'un

(*) *Nouveau monde industriel.* — *Fausse industrie*, par Fourier.

même fruit, telles que *beurré blanc*, *beurré gris*, *beurré doré*, rivaliseront plus fortement que les groupes attachés à des fruits totalement différents. Il en sera de même de tous les produits de la phalange ; plus ils se toucheront, et plus il y aura d'émulation entre les groupes.

Les groupes nombreux, de chaque série, facilitent, à un haut degré, la division du travail si favorable à la perfection et à la célérité de l'industrie, en même temps que cette division rend aisé l'apprentissage des travaux et permet d'en embrasser un grand nombre. De la sorte, chaque groupe peut varier son travail de deux heures en deux heures, et prévenir ainsi l'ennui et le dégoût qui naissent de la monotonie et de la continuité des travaux. D'ailleurs chacun, embrassant par choix la division qui lui convient, s'y adonne avec passion, et cette passion est soutenue par l'émulation et les rivalités qui naissent du contraste et de l'engrenage des groupes et séries. Chacun est stimulé à la fois par ses émules de séries et ses rivaux de groupes contigus. Les rivalités, dans la gamme harmonique des groupes et séries, y forment l'effet des dissonances dans la gamme natu-

relle : loin de nuire à l'accord, elles produisent tout le charme harmonique, en appelant les consonnances dont elles naissent, avec lesquelles elles se confondent et meurent. Dans l'organisation harmonique des travaux, de même les rivalités naissent, font éclater leurs brillantes dissonances, se confondent et meurent dans l'accord général. Comme chaque individu n'est attaché que momentanément à un groupe et n'en embrasse les intérêts et les travaux que pour, l'heure d'après, aller se confondre dans de nouveaux groupes dépendant de nouvelles séries, et en embrasser également les travaux et les intérêts, l'esprit de corps ne peut devenir exclusif, et les rivalités n'ont pas le temps de devenir hostiles. Chacun appartenant à ving tou trente groupes et séries, dont il prend to ır à tour les intérêts, faisant partie même des groupes rivaux, les rivalités ne sont jamais que le stimulant nécessaire à l'ardeur et à l'enthousiasme ; elles font bientôt place à l'harmonie entre les mêmes individus qui, tout à l'heure, luttaient dans des groupes divergents. Les rivalités sont permanentes entre les groupes et les séries, et seulement momentanées entre

les individus qui embrassent tour à tour les intérêts et le parti de cinquante groupes différents. Les individus en harmonie jouent le rôle des notes dans la gamme musicale, qui se prêtent à toutes les modulations, n'ont de ton que par l'accord, et engendrent l'harmonie par leur passage successif dans tous les tons, tous les modes et leur mille combinaisons d'accords divers. Chaque individu a un double intérêt aux travaux de la phalange ; d'abord, parce qu'il y participe lui-même dans un grand nombre de groupes et séries, et qu'il est rétribué selon son *travail* et son *talent ;* ensuite, parce que la rétribution de chacun, selon son *travail*, son *talent* et son *capital*, se prélève sur la masse totale des bénéfices résultant de la totalité des produits de la phalange.

C'est ce qui facilite, au bout de l'année, la répartition des bénéfices et ôte tout prétexte au murmure. Fourier base les proportions de répartition comme il suit :

Cinq douzièmes au travail ;
Quatre douzièmes au capital ;
Trois douzièmes au talent ;

voulant ainsi que le travail fût la faculté indus-

trielle la plus rétribuée, étant la plus *nécessaire*, le *capital* plus que le *talent* en qualité de plus *utile*, et enfin le *talent* moins que les précédents, en qualité d'*agréable*. Il est aisé d'établir la proportion du travail au talent, les travailleurs étant classés, dans chaque groupe, d'après leur capacité. Il y a également distinction parmi les groupes et les séries. On les classe d'après leur degré de *nécessité*, d'*utilité* et d'*agrément*; seulement l'*utilité* peut être contre-balancée par le degré d'attrait qu'offrent les travaux. Par exemple, les groupes affectés à la série des vergers sont moins rétribués que les groupes affectés à la culture des céréales, bien que la culture des fruits soit également productive; mais, en harmonie, la culture des vergers est extrêmement attrayante; il n'est pas nécessaire de renforcer cette série par l'appât des récompenses.

Au contraire, il est nécessaire de rétribuer largement la série des céréales qui offrira un peu plus de fatigue. Il en est de même de l'extraction des métaux, l'entretien des routes, les soins de propreté intérieure, le nettoyage des égouts; toutes ces fonctions, bien qu'infiniment

moins pénibles et grossières que dans l'état actuel, et pouvant être alternées de deux heures en deux heures par d'autres fonctions plus attrayantes, doivent être fortement rétribuées pour contre-balancer l'attraction naturelle dont elles font défaut.

Toutefois un mobile plus puissant y poussera les travailleurs : ce mobile sera le dévouement, passion innée chez toutes les natures généreuses. Même dans notre société égoïste, nous avons constamment sous les yeux des exemples de dévouement et d'abnégation : on peut même dire que les moyens manquent plutôt que la faculté, la volonté du dévouement. Chez les femmes, presque toutes les erreurs, comme mères, comme amantes, comme épouses, proviennent d'un dévouement aveugle qui ne sait où se prendre et se trompe d'objet. Chez les hommes, presque toutes les erreurs politiques proviennent d'un besoin de dévouement à la patrie. Les anciens avaient une patrie, une patrie factice, hors des lois de l'humanité ; mais enfin ils avaient une idole à laquelle ils sacrifiaient goutte à goutte toute leur existence. Les modernes n'ont point de patrie. L'âme se meurt, consumée

par cette passion qui n'a pas d'aliment. Toutes les révolutions ont pour but moral, inconnu même à ceux qui les font, de se créer une patrie, de créer un intérêt général, une *chose publique* à laquelle chacun se rattache. L'égoïsme n'est point le sort de l'humanité, il ronge, il tue. *Famille* et *patrie*, voilà les deux sentiments les plus chers à l'homme, dont il a besoin pour en faire le but de sa vie, pour les confondre dans un seul amour, un seul dévouement. L'*état sociétaire* réunit pour l'homme *patrie* et *famille*, et lui donne un but distinct de dévouement dans la prospérité de la phalange, dont les intérêts sont les siens propres, et qui l'attache à la grande chaîne humaine par la famille et la patrie.

Dans une organisation semblable, le dévouement sera chose aisée, puisque tous les intérêts se confondent, et que jamais l'intérêt propre n'est distinct de l'intérêt d'autrui. Toutefois, une corporation sera formée expressément, corporation sublime, qui, toujours dévouée au bien commun, accomplira toutes les tâches pénibles et périlleuses; là où l'attraction et l'appât des récompenses ne suffiront point se

portera la corporation des dévoués ; et ce sera même gratuitement qu'elle accomplira ce genre de travaux, ou du moins elle n'acceptera dans la répartition générale des bénéfices que le moindre lot ; encore le refuserait-elle si une loi expresse n'ordonnait à tous les groupes et toutes les séries d'accepter une part de dividende. La corporation des dévoués jouit encore de la faveur de disposer d'un huitième de la fortune de chacun, en faveur de l'unité, du bien commun de la phalange. Cette corporation sera composée essentiellement de jeunes gens des deux sexes de l'âge de neuf à quinze ans ; car c'est à cet âge que le besoin de dévouement est le plus intense, et que l'âme est la plus ardente pour le bien. Les emplois bas et dégoûtants de la civilisation seront ainsi rehaussés, en harmonie, par le patriotisme et la charité. La corporation des dévoués sera de fait le *palladium* de l'harmonie ; elle seule maintiendra la liberté et l'égalité de droits, qui cesseraient d'exister aussitôt qu'une classe deviendrait inférieure par la bassesse de ses travaux, ou bien qu'on devrait *forcer* des individus à les exercer. La corporation des *dévoués*, loin d'être abaissée par le choix

par cette passion qui n'a pas d'aliment. Toutes les révolutions ont pour but moral, inconnu même à ceux qui les font, de se créer une patrie, de créer un intérêt général, une *chose publique* à laquelle chacun se rattache. L'égoïsme n'est point le sort de l'humanité, il ronge, il tue. *Famille* et *patrie*, voilà les deux sentiments les plus chers à l'homme, dont il a besoin pour en faire le but de sa vie, pour les confondre dans un seul amour, un seul dévouement. L'*état sociétaire* réunit pour l'homme *patrie* et *famille*, et lui donne un but distinct de dévouement dans la prospérité de la phalange, dont les intérêts sont les siens propres, et qui l'attache à la grande chaîne humaine par la famille et la patrie.

Dans une organisation semblable, le dévouement sera chose aisée, puisque tous les intérêts se confondent, et que jamais l'intérêt propre n'est distinct de l'intérêt d'autrui. Toutefois, une corporation sera formée expressément, corporation sublime, qui, toujours dévouée au bien commun, accomplira toutes les tâches pénibles et périlleuses; là où l'attraction et l'appât des récompenses ne suffiront point se

portera la corporation des dévoués; et ce sera même gratuitement qu'elle accomplira ce genre de travaux, ou du moins elle n'acceptera dans la répartition générale des bénéfices que le moindre lot; encore le refuserait-elle si une loi expresse n'ordonnait à tous les groupes et toutes les séries d'accepter une part de dividende. La corporation des dévoués jouit encore de la faveur de disposer d'un huitième de la fortune de chacun, en faveur de l'unité, du bien commun de la phalange. Cette corporation sera composée essentiellement de jeunes gens des deux sexes de l'âge de neuf à quinze ans; car c'est à cet âge que le besoin de dévouement est le plus intense, et que l'âme est la plus ardente pour le bien. Les emplois bas et dégoûtants de la civilisation seront ainsi rehaussés, en harmonie, par le patriotisme et la charité. La corporation des dévoués sera de fait le *palladium* de l'harmonie; elle seule maintiendra la liberté et l'égalité de droits, qui cesseraient d'exister aussitôt qu'une classe deviendrait inférieure par la bassesse de ses travaux, ou bien qu'on devrait *forcer* des individus à les exercer. La corporation des *dévoués*, loin d'être abaissée par le choix

volontaire des travaux répugnants, est la plus honorée, la plus entourée d'hommages et de respect. Si des difficultés s'élèvent à la répartition générale des bénéfices, c'est encore la corporation des dévoués qui calme les mécontents en leur offrant, en compensation des injustices dont ils se plaignent, une part de leurs propres lots; car si les dévoués sont les moins rétribués pour leurs fonctions pénibles et grossirèes, ils ont néanmoins la même part que les autres groupes et séries pour leur coopération aux travaux attrayants.

D'ailleurs, comment pourrait-il y avoir plainte ou réclamation? Si chacun appartenait à un seul groupe, à une seule série, il serait porté à en embrasser exclusivement les intérêts, et de cet esprit exclusif naîtrait assurément la discorde; mais, comme chacun appartient à une trentaine de groupes ou séries, et qu'elles sont toutes solidaires les unes des autres, chaque individu embrasse nécessairement les intérêts de la phalange, et si un groupe, une série se croient lésés, les individus qui la composent se consolent aisément. puisque la lésion faite à une série doit nécessairement profitter aux autres

séries, où les mêmes individus ont également part aux bénéfices. L'association intégrale des industries confond tellement les intérêts de chacun dans les intérêts de tous, qu'aucun ne peut être lésé, et que tous participent aux pertes et aux bénéfices généraux.

Les travaux domestiques s'exécutent, comme tous les travaux, par groupes et séries. Les travailleurs, hommes, femmes, enfants, s'y portent spontanément, par attraction. Tous les soins d'intérieur ont de l'attrait par eux-mêmes. La majorité des femmes est portée aux soins du ménage, même à ceux qui paraissent réservés à la classe domestique et ouvrière : déjà aujourd'hui, les plus riches, par goût ou par oisiveté, partagent les travaux de conserve, préparation culinaire, blanchissage, lingerie, couture, broderie, modes. Ce qui fatigue et ennuie les femmes dans ces soins, ce sont la monotonie et la continuité des mêmes occupations, accompagnées de la gêne, des tracasseries et des désordres des ménages particuliers. Dans l'association intégrale des ménages, elles trouveront, au contraire, un puissant attrait à s'occuper de ces travaux divers, ainsi que des

soins physiques et moraux de l'enfance, lorsqu'elles pourront le faire en groupes passionnés, par courtes séances, et s'en distraire, selon leurs diverses aptitudes, en s'adonnant à diverses branches d'industrie, de sciences et de beaux-arts. Les femmes, en harmonie, ne sont exclues d'aucun travail, leurs aptitudes et leurs forces seules sont consultées : d'où il suit qu'elles rentreront en possession d'une foule de travaux dont les hommes aujourd'hui se sont emparés par l'extrême concurrence de toutes les professions, et que ces derniers pourront s'adonner essentiellement dans le nouvel ordre sociétaire aux rudes travaux d'agriculture, de reboisement, d'irrigation générale, d'encaissement des rivières, de routes, canaux, chemins de fer, en un mot, d'amélioration et d'embellissement du globe, travaux qui s'exécuteront comme par enchantement, à l'aide d'armées industrielles de millions d'hommes qui se répandront par le monde entier pour le rendre habitable et cultivé.

Il est inutile de dire que, dans les soins domestiques, les hommes comme les femmes choisiront les spécialités pour lesquelles ils auront

goût et aptitude, telles, par exemple, que la conserve et la bonification des vins, qui forment un art compliqué et difficile, pour lequel les hommes ont plus de penchant que les femmes.

Jusqu'aujourd'hui, dans aucun état de société, on ne s'est occupé de rendre l'industrie attrayante. Les travaux d'agriculture accablent les pauvres laboureurs travaillant aux champs des journées entières par la pluie ou le soleil, sans abri ni refuge. Les ateliers de manufactures sont généralement d'une malpropreté révoltante. En Angleterre, pays-modèle pour l'industrie, on y voit de malheureux ouvriers travaillant quinze heures par jour pour un modique salaire, dans un air corrompu et fétide, et des enfants forcés à coups de fouet à un travail de dix-neuf heures par jour. Ici ce n'est plus une question d'économie sociale, l'humanité se révolte.

En harmonie, où tous les intérêts sont solidaires, où la loi d'attraction gouverne, on s'efforce de redoubler l'attrait pour tous les travaux industriels, domestiques et agricoles, par la propreté, la salubrité et l'élégance des

ateliers, des cuisines, caves, greniers, granges, étables, écuries. L'industrie a même pour objet spécial d'améliorer, assainir les ateliers, et faciliter les travaux par les machines et les outils les plus propres à faire épargne de temps et de peines aux travailleurs. Dans l'association intégrale des travaux, chaque utile invention n'est plus, comme aujourd'hui, un fléau pour une masse d'ouvriers qu'elle jette sans pain sur le pavé, elle profite à tous sans qu'il y ait perte pour aucun. Si une machine vient à rendre des bras inutiles, c'est double profit pour la phalange, car ces bras vacants vont de suite renforcer d'autres industries.

Dans l'état sociétaire, par la seule organisation des travaux en groupes et séries, et leur variété qui les rend doublement attrayants, il n'y a donc plus, ni de droit ni de fait, de classes séparées; il y a inégalité de fortunes, de même qu'inégalité de talents, de facultés, de forces, d'énergie; mais la misère est effacée, la pauvreté ne pèse plus sur personne, puisqu'elle n'est que relative, et que chacun peut agrandir sa fortune par son travail. Riches et pauvres sont confondus par la parité des penchants et

des aptitudes dans les mêmes travaux. De cet état de choses naissent la véritable égalité et la liberté la plus entière, puisque chacun vit comme il veut et suit librement son penchant ; les riches mêmes, s'ils se confondent avec les pauvres et deviennent leurs égaux, ce n'est que par leur volonté, parce qu'ils y trouvent avantage et intérêt. Aujourd'hui la même chose existe de fait ; les riches, les maîtres sont forcés d'entrer en contact avec les salariés, les domestiques. Mais, comme ce contact est forcé, qu'il y a de fait guerre et haine entre la classe qui paye et la classe salariée, les riches ne retirent que dégoûts et tracasseries de tout contact, de tout rapprochement avec les ouvriers, les domestiques. Dans l'état actuel, il y a triple séparation entre les classes ; l'inégalité de fortune et de naissance, l'éducation, et les préjugés qui rendent certaines professions basses. Les gens qui ont l'esprit cultivé, les manières polies, même en mettant à part tous préjugés de naissance et de fortune, ne peuvent pas réellement faire leur société d'ouvriers incultes et grossiers, et moins encore de *domestiques*, généralement corrompus par l'état même

de la domesticité. Dans la phalange, tous les enfants recevant une éducation exactement semblable, c'est-à-dire l'éducation la plus favorable à l'essor des facultés, des aptitudes, des vocations, auront l'esprit cultivé et les manières polies. Dès la première génération phalanstérienne, toute inégalité d'éducation aura disparu, en même temps que toutes les professions seront également ennoblies. Quant à l'inégalité de fortune, elle ne comptera plus dans l'opinion du moment que chacun aura le nécessaire et jouira de l'aisance. Dans ce nouveau mécanisme social, les riches seront charmés de pouvoir se livrer à leurs diverses aptitudes qui les portent à la culture, à l'industrie, aux arts et métiers, et de ne pratiquer de ces travaux divers que la division où ils excellent, en même temps qu'ils seront aidés passionnément par le groupe entier affecté à cette branche de travaux. Aucun n'est salarié individuellement ; tous, riches et pauvres, reçoivent la rétribution de leurs travaux à la répartition générale des bénéfices par la phalange. Dans ce nouveau mode d'association, non-seulement la question du *salaire*, insoluble en civilisation, est résolue,

et les ouvriers et les maîtres vivent en harmonie, rétribués équitablement, chacun selon son apport de *travail*, *capital*, *talent*; mais encore la question de *domesticité*, peut-être aussi difficile et insoluble que celle du salaire, est également résolue.

Dans l'état actuel, les maîtres ne peuvent assez se plaindre des domestiques, les domestiques des maîtres. Les uns et les autres ont raison. Le domestique trouve son état rude, pénible, sa sujétion humiliante; il donne les plus belles années de sa vie pour un gage modique. Les joies de la famille lui sont défendues; la plus entière abnégation lui est ordonnée, et cela sans stimulant, sans récompense. Le maître, de son côté, se plaint de la corruption, bassesse, vices honteux, négligence, fainéantise, maladresse de gens qu'il paye, introduits dans son intimité, et auxquels il doit, en partie, confier la surveillance de ses enfants. Le gage modique qu'il accorde est au niveau de ses moyens, il ne pourrait donner davantage. Il se tourmente, s'inquiète, est assiégé de tracasseries, se voit quitté par ses gens, ou lui-même les renvoie, et tombe de mal en pis.

Les domestiques sont la plaie des ménages, en même temps qu'ils forment une classe totalement sacrifiée. Elle se venge, en quelque sorte, de sa misère par une effroyable corruption de mœurs. Nouvelle alarme pour les mères de famille, source de désordres secrets, de scandales et de crimes. Et quel peut être, en civilisation, le remède à cet état de choses qui va toujours s'aggravant? Où la société trouvera-t-elle le moyen de donner l'éducation morale à la classe domestique, où les familles trouveront-elles le moyen d'augmenter son salaire et d'assurer son avenir? Comment la domesticité pourra-t-elle s'allier avec le mariage, seul préservatif des mauvaises mœurs, des liaisons clandestines? Ces difficultés restent insolubles. Aux États-Unis du nord, l'aisance générale permet que la classe domestique jouisse de quelque éducation, et ne soit pas précisément dépendante de son état. Qu'arrive-t-il? Elle fait son service de mauvaise grâce; les domestiques traitent fort mal les maîtres et les quittent au moindre caprice. Ce sont les maîtres, en quelque sorte, qui doivent se servir eux-mêmes, en payant fort cher pour être servis. Il n'en peut être autrement. La do-

mesticité est un reste d'esclavage, une condition basse et honteuse. Il n'y a que la nécessité absolue qui y plie la classe pauvre : cette nécessité même la corrompt. Donnez-lui quelque éducation, quelque aisance, relevez-la à ses propres yeux ; aussitôt elle se refuse au rôle d'abnégation et de bassesse, et ce sont les maîtres qui sont réduits à se servir eux-mêmes : tel est le cercle vicieux de la civilisation.

En harmonie, les travaux de la domesticité sont ennoblis par cela seul que nul n'est attaché à l'individu, que tous sont attachés à la phalange. La domesticité en ce sens n'est plus qu'un échange réciproque de services. Les soins divers de l'intérieur *attirent* par eux-mêmes, et cette attraction est encore renforcée par le zèle et le dévouement à la phalange. On goûte même une certaine joie, dans le service général de la phalange, à servir et soigner plus particulièrement ceux qu'on aime. On s'engage ainsi dans les groupes et séries de cuisine, blanchissage, nettoyage, éclairage, par aptitude et vocation, par zèle pour le bien commun, par attachement pour les individus.

Les groupes et séries sont tellement engrenés

que presque tous les membres de la phalange participent de quelque manière aux travaux de domesticité ; et, si quelque partie se trouve négligée, on voit s'y porter avec ardeur la *corporation des dévoués*. Il y a donc échange, réciprocité de services. Les soins domestiques deviennent, dans cet ordre de choses, des liens puissants d'affection, d'estime et de reconnaissance. Chacun est servi avec zèle, ardeur, dévouement ; il n'a pas besoin de commander, ses désirs sont prévenus, ceux qui le servent sont des amis aptes et zélés qu'il sert dans une autre occasion avec pareil zèle et aptitude. C'est la réalisation du vœu évangélique que la société ne forme qu'une famille, que tous les hommes soient frères.

CHAPITRE XI.

Éducation.

L'éducation est la plus belle partie du système de Fourier; elle en forme la base en même temps qu'elle en découle naturellement. L'éducation, entourée d'obstacles dans la civilisation, en harmonie est chose si simple et si aisée, que l'on peut dire que les enfants s'y élèvent seuls par la force des choses, et que leur éducation remplit toutes les conditions d'accord, d'harmonie et du plus haut développement moral, physique, intellectuel.

En civilisation, l'éducation n'est qu'un mot;

pour tous ceux qui veulent s'en former un système, elle offre d'insolubles difficultés; témoin J.-J. Rousseau, qui n'a prouvé qu'une chose dans son *Émile*, c'est l'impossibilité absolue de l'éducation dans l'état actuel.

L'éducation *unitaire* est irréalisable en civilisation, car elle ne peut coïncider avec les priviléges de fortune et de naissance. L'éducation *unitaire* doit être uniforme pour tous les enfants et avoir pour objet de développer toutes les facultés, de donner l'essor à toutes les vocations : cette éducation est impossible en civilisation, où il y a égalité de droit comme de fait, et où la classe pauvre doit nécessairement grossir la classe ouvrière. La carrière du pauvre est forcée, obligatoire ; il doit être manœuvre, soldat, ouvrier, paysan ; son éducation ne peut être que négative ; tout développement d'intelligence, en le rendant moins propre à des travaux répugnants et routiniers est pour lui un malheur. S'il est des hommes du peuple qui se sont élevés par leurs talents, leur génie, ce ne sont là que de rares exceptions, et tous pourront dire les obstacles qu'ils ont eus à surmonter, les tortures qu'ils ont eues à subir. La masse doit végé-

ter dans la misère et l'abrutissement; le mécanisme même de la société l'exige; l'éducation ne peut être en désaccord avec les lois de l'existence sociale. Quelle imprudence donc aux hommes généreux qui, par la fondation d'écoles, la publication d'ouvrages populaires, en un mot la propagation des lumières, éclairent la classe la plus pauvre et la plus nombreuse sur son malheureux sort, sans lui donner les moyens de l'améliorer! Déjà on en ressent les effets dangereux; c'est partout une effervescence populaire, un malaise, une inquiétude, une agitation qui effraient à juste titre ceux qui possèdent; la civilisation n'offre point d'issue à la clameur chaque jour plus menaçante du pauvre, car elle ne peut ni anéantir la misère, ni donner l'égalité de droit que réclame instinctivement la multitude. Le système de Fourier seul a cette puissance; seul, il fait un bienfait de la propagation des lumières et rend possible l'égalité de droit ou *éducation unitaire.*

L'*éducation commune,* en la restreignant même à la classe aisée, n'est encore qu'un mot. On aura beau réunir des enfants dans un même collége, leur donner des leçons en commun, il y

aura, si l'on veut, *instruction commune* ou *simultanée*, mais il n'y aura pas *éducation*. L'éducation n'est pas le résultat de mots, mais le résultat de la société même, de ses mœurs, de ses lois, de ses institutions; si la société est harmonisée dans toutes ses parties, l'éducation découlera naturellement de ses lois harmoniques; mais si, au contraire, elle n'offre, comme dans l'état actuel, qu'incohérence et déchirement dans les idées et dans les faits, l'éducation se réduira à des préceptes puérils, à des lois arbitraires; l'éducation ne sera point *sociale*, elle sera *collégiale;* elle dépendra du caprice, de la fantaisie des maîtres; l'éducation sera incohérente et contradictoire, comme la société; elle sera un mensonge perpétuel, ou bien purement négative; elle sera un mensonge si elle impose des croyances, tandis que toutes sont ébranlées, que toutes ont des contradicteurs; en restant négative et s'abandonnant, en quelque sorte, au hasard des circontances et à l'impulsion de la nature, elle reste dans le vrai; mais elle est nulle, elle n'existe que de nom.

Déjà les soins physiques de l'enfance, la partie matérielle de l'éducation est hérissée

d'obstacles. Les premiers soins, dit-on, relèvent de la mère, c'est à elle à soigner les premières années de l'enfant. Il est vrai que les premiers soins relèvent de la mère, que l'amour maternel est conservateur du monde, et que Dieu a attaché à ces soins la plus puissante attraction. Toutefois une mère ne peut entièrement y suffire ; elle doit se faire aider, si sa fortune le lui permet, de personnes salariées, de domestiques. Or, nous l'avons dit, la classe domestique, surtout dans les grandes villes, est tellement corrompue, tellement viciée, que, généralement, elle est le fléau des ménages ; elle pèche ou par négligence, ou par improbité, ou par mauvaises mœurs. Et cependant c'est à ce genre de personnes qu'une mère confie, en partie, les soins de la dépense journalière, les soins mille fois plus délicats de son enfant. En vain voudrait-elle ne pas lui dérober un de ses moments, encore faut-il qu'elle se repose, qu'elle se partage entre d'autres soins, d'autres devoirs. Si elle tombe malade, ne doit-elle pas se faire remplacer entièrement? Une mère qui voudrait vivre pour son enfant, ne pas le quitter un instant, lui

suffire en tout, le peut-elle? N'y a-t-il pas un nombre de circonstances où elle doit appeler des étrangers à son aide? Tantôt une nourrice mercenaire, tantôt des bonnes mercenaires, puis chirurgiens, médecins, toutes personnes qui ne portent pas à son enfant l'amour passionné qu'elle lui porte, qui ne l'assistent que par intérêt pécuniaire, en calculant leurs soins sur l'argent dont elle peut les payer, dont la société ne lui offre point de garanties certaines, et qui mettent incessamment en péril, par ignorance ou par insouciance, ce qu'elle a de plus précieux, de plus cher au monde.

Plus l'enfant avance en âge, et plus la mère aperçoit les difficultés de l'éducation, plus elle sent combien elle est peu capable d'y suffire. L'enfant a besoin de mouvement, de variété, de compagnons à ses jeux; plus tard, il lui faut des camarades d'étude, des maîtres, des instituteurs; les difficultés de l'éducation vont toujours croissant en même temps que les dépenses : c'est une série d'inquiétudes, d'ennuis, de chagrins, d'expériences tristes et funestes, de dégoûts de tout genre que Dieu n'a point attachés à la paternité et à la mater-

nité, et qui naissent uniquement de l'incohérence générale de la civilisation.

Si déjà les familles qui possèdent le loisir et la fortune éprouvent tant de peines et de soucis à élever leurs enfants, que sera-ce donc des parents pauvres auxquels manquent l'argent et le temps, qui ne peuvent donner à leurs enfants ni les soins, ni l'éducation nécessaires, qui ne peuvent leur assurer, pour plus tard, ni dot, ni carrière, et pensent avec désespoir à leur présent et à leur avenir? Que sera-ce, en descendant un degré plus bas, de la malheureuse classe ouvrière, soit de la ville, soit de la campagne, qui ne peut même accorder à ses enfants les soins et la nourriture indispensables, et doit abandonner, des journées entières, de pauvres petits au berceau, pour aller, mari et femme, vaquer à leurs occupations, sans être sûrs de rapporter, chaque soir, le pain quotidien. Aussi, dans les ménages gênés, les enfants, loin d'être un lien entre les parents, sont, le plus souvent, un sujet de discorde; le père, moins patient, moins tendre, se plaint de leurs criailleries, de leurs dégâts; il fuit le logis pour trouver ailleurs la tranquil-

envoie les enfants à l'école, on les place dans des colléges; on cherche de la sorte à obvier à l'isolement du ménage, qui rend les maîtres trop coûteux et ne permet aux enfants ni les jeux, ni l'émulation nécessaires à leur développement physique et intellectuel. Toutefois, les écoles et les colléges sont un triste moyen d'éducation. Fondés généralement dans un but pécuniaire, ils n'offrent point de garantie ni de la moralité des instituteurs, ni de leur capacité. D'ailleurs, si, comme nous l'avons prouvé, il n'y a pas d'éducation possible dans les colléges, l'instruction, à vrai dire, n'offre guère plus de réalité : elle devrait avoir pour but le développement des facultés naturelles, l'essor des aptitudes; pour cela, elle devrait mettre sous les yeux de l'élève toutes les branches de l'industrie, des arts, des métiers, des sciences, afin qu'il pût distinguer lui-même sa vocation et s'exercer spontanément. L'enseignement doit commencer par les yeux; c'est par les yeux qu'on donne idée des choses et le désir de pousser plus avant l'instruction. L'enseignement, c'est la pratique; la théorie ne peut que le compléter. Comment une école, comment un

collége pourraient-ils réunir sous les yeux des élèves les diverses branches de l'industrie, des métiers, des arts, et y joindre les sciences qui expliquent et généralisent les principes? Il y a loin de ce système à l'instruction des écoles et des universités où lorsque, pendant huit ans, on a expliqué à de malheureux jeunes gens des auteurs grecs et latins, qui ne parlent même pas des arts, des sciences, des métiers et de l'industrie, quand on les leur a expliqués, seulement pour leur enseigner des mots, la forme d'une langue, on appelle cela de l'instruction, on prétend les avoir mis en état de se créer une carrière, d'aplanir les difficultés immenses de la vie matérielle.

En résumé, l'éducation *unitaire* est impossible en civilisation, puisqu'elle ne peut être basée que sur l'égalité positive des droits. L'éducation sociale ne peut être que mensongère ou négative, puisqu'elle suppose l'uniformité des croyances religieuses, politiques et morales, et que la société n'offre, au contraire, que doute et anarchie dans les opinions comme dans les faits. L'éducation privée et publique, telle qu'elle existe, très-onéreuse pour les parents,

très-périlleuse pour les enfants, présente la même incohérence dans les méthodes et dans les systèmes. Les parents vont de l'un à l'autre professeur sans trouver nulle part de garantie; ils payent chèrement l'expérience, ont rarement lieu d'être satisfaits, et vivent dans une inquiétude perpétuelle des accidents attachés à l'enfance, des dépenses que nécessite l'instruction, des difficultés d'une carrière; tous sentent instinctivement que Dieu n'a pu vouloir que les enfants fussent ainsi une charge à chaque famille, et que le bonheur de les avoir fût de la sorte troublé et empoisonné.

Le pauvre ouvrier ne calcule guère tous ces embarras; insouciant de l'avenir, car le présent ne peut guère empirer, il se marie jeune, a bientôt une nombreuse famille, et passe sa vie dans des angoisses perpétuelles, augmentant la misère publique de sa propre misère. La classe aisée, au contraire, hésite à se charger d'un fardeau aussi pesant, de liens aussi onéreux. Surtout dans les grandes villes, les hommes se marient peu : la vie de garçon est joyeuse et peu coûteuse. Le mariage et la vie de famille, avec ses charges et ses inquiétudes journalières, les

effrayent justement. Et cependant quelle source de désordres et de corruption que cet éloignement du mariage dans une société basée sur le mariage, et qui n'a pas pourvu au sort des malheureuses filles séduites et des pauvres enfants qui naissent des unions illicites!

Le plus grand nombre périt; mais il en reste: soit que les malheureuses mères les élèvent ouvertement, au grand scandale du prochain, soit que l'hôpital s'en charge pour les rejeter bientôt à la charité publique, Dieu sait quelle sorte d'éducation reçoivent ces pauvres petits; et quand enfin vient l'âge où ils se trouvent sans famille, sans moyens de subsistance, ne connaissant de la société que son injustice et son oppression, peut-on s'étonner si ces malheureux en sont ennemis naturellement? N'y tenant par aucun lien, par aucun bienfait, lorsqu'ils se dépravent par de funestes exemples et par le besoin de vivre, la faute n'en est-elle pas tout entière à la société? Quel doute que d'une corruption naît une corruption; que d'un premier désordre naissent une foule de désordres? C'est ainsi qu'en remontant à la source des mauvaises mœurs, on la trouve dans l'organisation vicieuse

de la société qui entrave le mariage par la misère et les difficultés de l'éducation. Quelle issue, quel remède à ces maux? la rigueur des lois déployée contre les mauvaises mœurs, et qui n'atteint que les victimes? ou bien la réforme de l'éducation? cercle vicieux, puisque lois, mœurs, éducation se tiennent intimement et ne font qu'aggraver le mal par une constante action et réaction. Aucune institution ne peut se changer partiellement; c'est le milieu social qu'il faut changer, c'est la société tout entière qu'il faut à la fois transformer. Que l'association intégrale, des ménages et des industries succède au morcellement actuel; que le travail, par groupes et par courtes séances, succède au travail isolé et monotone, et l'éducation unitaire ressortira spontanément de cet ordre de choses, en s'appuyant sur des bases solides de science et de moralité. Les enfants, sans plus donner ni inquiétudes, ni tracasseries aux parents, feront le charme constant de leurs jours, le doux espoir de leur vieillesse.

Qu'on se figure la phalange organisée en grande famille, formant un seul ménage, associée intégralement d'intérêts et disposée en

groupes et séries pour tous les travaux d'agriculture, d'industrie et des beaux-arts. Dans les ateliers, les jardins, les cours, les écuries, les étables, les champs, ce sont, du matin au soir, des groupes d'hommes, femmes, vieillards, enfants, travaillant passionnément d'après leurs aptitudes, leurs inclinations, leurs forces, et variant de deux heures en deux heures leurs travaux avant que l'ardeur n'ait pu s'éteindre. Ils sont relayés par de nouveaux groupes également pleins d'enthousiasme, de sorte qu'en même temps que les travailleurs varient, se relayent, les travaux ne chôment point. C'est le spectacle que les enfants ont constamment sous les yeux; c'est ainsi que leurs vocations et leurs divers aptitudes ont occasion de se développer; c'est ainsi que l'enseignement est d'abord tout de pratique, d'imitation, d'exemple.

Toutefois, avant que l'enfant n'en soit à cet apprentissage, il y a ses premières années dont le soin est si difficile, si pénible dans le morcellement des ménages. Une mère ne suffit pas à chaque enfant, il faut encore qu'elle soit assistée d'une bonne, et qu'elle passe les nuits comme les jours : dans la phalange, un grand

lange chargée du soin de tous les enfants ; c'est une marque d'affection qu'elle donne à la mère; c'est un doux lien formé entre ces deux femmes. Si une mère tombe malade, toute la série des nourrices s'offre à la remplacer momentanément.

Chaque mère qui veut prolonger les soins donnés à son propre enfant s'enrôle dans la série des bonnes et choisit les groupes qui lui conviennent ; elle donne à son nourrisson des soins particuliers, selon son bon plaisir. L'enfant appartient à la mère avant d'appartenir à la phalange. Elle ne cède ses droits que parce qu'elle voit de ses yeux qu'elle ne peut lui donner, à beaucoup près par elle-même, des soins aussi constants, aussi assidus qu'il en trouve dans le sériſtère, où des groupes de bonnes, passionnées pour les enfants, se relayent jour et nuit sans discontinuité. La mère qui, moins apte à ce genre de soins, ne veut s'enrôler dans aucun groupe du sériſtère d'enfants, est libre de vaquer aux autres travaux de son choix ; elle peut se contenter de voir et embrasser son enfant, et rester témoin des soins dont il est comblé : elle peut aussi ne point participer à son

entretien. La phalange assure à tous ses membres, depuis le jour de la naissance, le *minimum*.

On comprend, dans cette seule partie de l'éducation, quelle économie de temps et d'argent, quelle épargne de peines, de soucis et d'ennuis pour les mères, et combien les enfants sont mieux soignés, plus contents et plus heureux que dans l'état morcelé. Il est inutile de dire que des groupes de médecins et de chirurgiens attachés au séristère d'enfants ainsi qu'à la phalange entière, offrent des garanties certaines de leur science et de leur zèle. Dans la phalange, au contraire, de la civilisation, les médecins sont d'autant moins rétribués qu'ils ont plus de malades et d'autant plus qu'ils en ont moins. C'est la partie hygiénique ou l'art de prévenir les maladies qui est essentiellement de leur domaine, et leur attire le plus d'honneurs et de récompenses.

Aussitôt que les enfants ont quelque lueur d'intelligence, sont capables de quelque adresse, dès l'âge de trois à quatre ans, de nouveaux groupes, affectés à la surveillance et à la direction de l'enfance, ont le soin de les conduire dans les divers ateliers du phalanstère, et dans les

jardins, vergers, potagers, écuries, étables, basses-cours, où ils ont constamment sous les yeux les travaux organisés par groupes et séries. Les surveillants se composent essentiellement de vieillards et de matrones, car c'est la vieillesse qui sympathisent le plus avec le jeune âge. On laisse librement les diverses aptitudes et vocations chez ces jeunes enfants, poindre, croître, et se développer; leur instinct d'imitation est tel qu'il suffit pour les *attirer* à l'industrie, de leur abandonner des outils miniatures, de jardinage, d'industrie, arts et métiers; ils en font aussitôt usage ardemment et passionnément. Ils ne cherchent pas à briser et à détruire; mais, stimulés par l'exemple d'enfants un peu plus âgés, qui, déjà travailleurs utiles, jouissent de certains priviléges, comme d'outils plus grands, plus solides, de vêtements de parade, d'une organisation régulière en groupes et séries, les plus petits enfants cherchent à mettre toute l'adresse dont ils sont susceptibles dans leurs travaux en miniature. On profite aussi d'un certain amour propre inné chez les enfants, qui leur fait ambitionner de participer aux travaux des grands, de se rendre utiles, d'avoir de l'im-

portance ; on en profite pour utiliser réellement leurs forces dès le plus jeune âge. Dans les jardins, ils arrachent les plantes parasites; à la cuisine, ils tournent de petites broches, écossent les pois, nettoient les légumes, pélent les fruits, lavent les assiettes, etc. ; on les emploie enfin à tout ce qui n'exige pas une force et une adresse au-dessus de leur âge ; et l'on voit tous ces petits enfants, déjà stimulés par de vives passions, se livrer avec plaisir et ardeur aux travaux qu'on leur permet. Du moment qu'on les utilise, ils travaillent par groupes et par séries. Dans chaque groupe sont établis les divers degrés de capacité, ce qui est un moyen d'émulation renfermé dans le groupe même, sans compter les rivalités entre les groupes contigus. Un moyen plus puissant encore est le passage successif de l'enfance en diverses phases correspondantes en ordre ascendant aux divers âges. L'enfant passe successivement, à mesure qu'il acquiert de la vigueur et de l'intelligence, dans diverses tribus qui jouissent toutes de prérogatives et de priviléges conformes à leurs emplois, successivement plus difficiles et plus élevés. De la sorte, chaque enfant a devant lui un groupe plus

avancé en force et en adresse, où ne peut passer qu'en se perfectionnant et satisfaisant aux examens que le groupe même où il veut être admis lui fait subir. Il passe ainsi par un nombre successif de groupes et séries, marquant les diverses phases de l'enfance et de l'adolescence jusqu'à la virilité, jusqu'à ce qu'il compte parmi les hommes. Alors seulement il jouira d'une indépendance complète et sera entièrement libre dans ses travaux. Jusque-là il n'est jamais forcé, jamais contraint, mais il est guidé. Il a le choix des travaux ; mais comme ils sont, pour l'enfance, divisés en plusieurs degrés, il faut, pour passer d'un degré plus bas à un degré plus élevé, qu'il fasse preuve de force, d'adresse et d'aptitude suffisantes.

Un puissant ressort d'éducation adapté à l'état sociétaire est l'*opéra*, compris dans l'organisation intérieure de tout phalanstère de grande harmonie ; il sert, à tout âge, d'*école d'harmonie matérielle*, tant pour les exécutants que pour les spectateurs. On y emploie les enfants dès l'âge de trois à quatre ans dans les chœurs, parades, évolutions, où ils s'exercent aux chants mesurés, aux pas et aux mouvements mesurés,

et à la justesse de l'oreille. Ce divertissement attire passionnément tous les membres de la phalange à tous les âges, et chacun se trouve apte à quelque emploi. C'est un plaisir habituel pour tous et en même temps le plus utile enseignement; car l'*harmonie passionnelle*, gage de bonheur et de concorde, s'unit intimement à l'*harmonie mesurée* ou *matérielle*.

Nous voyons combien de motifs réunis excitent les enfants aux travaux utiles dès le plus bas âge. On sait combien est puissante la faculté d'imitation chez les enfants. Tout ce qu'ils voient faire ils le veulent tenter. On connaît aussi leur activité incessante, leur humeur turbulente et destructive. C'est le désespoir des ménages; l'enfant veut toucher à tout, et cependant rien n'est à sa portée; ce sont des gronderies, des criailleries constantes vis-à-vis le pauvre petit qui suit l'impulsion de sa nature, impulsion précieuse en ce que, bien dirigée, elle pousse l'enfant au travail. S'il brise et détruit, c'est qu'on ne lui fournit pas autrement le moyen d'activer ses facultés. Déjà, en civilisation, on en peut faire l'observation; si une petite fille peut aider sa mère au ménage.

si elle peut avoir soin de son petit frère, le garder, le bercer; si on lui donne le soin du linge à serrer, de fruits à récolter; si on lui permet de se nicher à la cuisine et aider la cuisinière, elle fera de son mieux et sera enchantée d'être utile. De même, si un petit garçon peut arroser, bêcher, ratisser la terre, si on lui permet de manier des outils, si on l'emploie à quelque division de travaux utiles, il y mettra tout le soin, toute l'adresse dont il est susceptible; il passera des heures à mettre patiemment pierre sur pierre, à tourner une roue, à arranger un tas, par le seul sentiment de l'importance de son travail. Les enfants ont toutes les passions en germe; il ne faut que savoir en tirer parti pour les rendre capables de tout ce qu'il y a de bon, de grand, d'utile, de généreux. Dans le phalanstère, on s'applique à inspirer aux enfants, dès les premières lueurs d'intelligence, le sentiment de leur utilité et de leur importance. Tous leurs jouets sont des outils, ont un but utile; tous leurs jeux se métamorphosent en travaux et deviennent fructueux. C'est chez eux une habitude tellement native, qu'ils ne comprennent pas qu'on puisse

jamais dépenser le temps en pure perte. Travaux et plaisirs ne font qu'un pour les enfants de la phalange ; ils ignorent qu'on puisse les diviser. Les travaux et les outils étant toujours proportionnés à leurs forces et leur adresse, ils ne sentent ni la peine ni la fatigue. Travaillant par groupes et à courtes séances, il ne connaissent ni l'ennui ni le dégoût ; mais, bien au contraire, constamment stimulés par l'exemple, par les regards fixés sur eux, l'attente des examens, le désir d'avancer en grades, de passer dans la série plus avancée où ils voient fonctionner des enfants d'une force immédiatement au-dessus de la leur, ils sont pleins de zèle et d'ardeur. Ils possèdent des mobiles encore plus puissants ; l'affection de tout ce qui les entoure, le désir d'y répondre, de plaire, l'amour, l'enthousiasme, la religion, la puissance de dévouement dont les enfants sont éminemment capables ; Dieu, l'humanité, la patrie, la famille qui les poussent au *devoir*, c'est-à-dire la coopération à l'ordre et à l'harmonie dans la phalange native et dans le monde entier.

Par la seule imitation et initiation successive, les enfants font apprentissage de tous les tra-

vaux auxquels ils sont attirés par penchant et vocation. Toutefois ce n'est là qu'une partie de l'instruction proprement dite. C'est la partie initiative, mécanique, matérielle, celle qui développe le plus essentiellement les forces physiques; c'est par là qu'il faut débuter avec l'enfance. Le corps prend de la vigueur avant l'esprit; toutefois l'esprit n'a pas été absolument négligé : l'enfant a acquis mille notions, il a deviné en partie la théorie par la pratique; il a beaucoup vu, beaucoup entendu, beaucoup senti. Son esprit et son jugement n'ont pu être faussés; ils se sont développés spontanément; ils se sont exercés sur la vérité et la réalité des choses. Le cœur n'a pu être gâté, car ces jeunes enfants n'ont sous les yeux que des exemples de franchise, de bonté, de concorde, d'harmonie. Tout leur parle de la grandeur de Dieu, de sa justice, de sa bonté. Ils voient Dieu dans ses œuvres, ils le sentent en eux, hors eux : dans l'harmonie des choses créées, dans l'harmonie de la société où ils vivent, dans l'harmonie de leurs propres passions, de tout leur être. Leur vie est un sentiment perpétuel d'amour et de reconnaissance pour Dieu et

leurs semblables. Ils ne savent ce que c'est que des passions haineuses, du doute, de l'incrédulité, du sophisme. Chez l'enfant harmonien, l'amour et la foi se développent spontanément; il examine, il pense, il réfléchit par lui-même; il s'abandonne aux sentiments naturels; il n'est susceptible ni de feinte, ni de réticence, ni de crainte; il ne connaît que la vérité, il la cherche et la dit comme il la sent. C'est ainsi que le développement de l'âme et de l'esprit ne reste pas en arrière de la force et de la vigueur du corps.

Toutefois, à côté du développement naturel de l'esprit et de l'aptitude à diverses branches d'industrie, il reste à l'enfant à acquérir la *science*, proprement dite : soit la théorie complète des arts et des diverses branches d'industrie qu'il cultive, soit les notions principales des sciences qui intéressent toute créature pensante, la description du ciel et de la terre, l'histoire des nations, la grammaire et la littérature générale. Des professeurs donnent spontanément des cours pour tous les âges, à tous les degrés d'instruction. Les enfants, les jeunes gens y assistent, selon que leur inclination les y porte.

Dans la phalange, quels seront les professeurs? généralement, tous ceux qui possèdent la science, la théorie; ils ont naturellement la vocation d'enseigner ce qu'ils savent. C'est un besoin chez ceux qui possèdent des connaissances de les communiquer à autrui. Dans la phalange, les savants ne sont point des hommes de cabinet purement théoriques, ce sont en même temps des industriels, des hommes d'art, de métier, d'action. Dans la phalange, on a trop de facilité à joindre la théorie à la pratique pour que jamais on les sépare. Les savants ne forment point une classe à part; tous les travailleurs sont plus ou moins praticiens, théoriciens, et la plupart professeurs. Ils s'enrôlent dans les divers groupes d'enseignement; ils rivalisent de zèle et d'ardeur à qui cultivera mieux le cœur, l'esprit et l'intelligence de la nouvelle génération. Les plus fameux forment chacun, dans leur partie, des sous-professeurs parmi les élèves les plus aptes et les plus intelligents, pour distribuer l'instruction, d'après leurs méthodes, aux divers groupes, moyens et primaires. Chaque branche des sciences est ainsi enseignée en plusieurs groupes échelonnés, d'après

une méthode à la fois mutuelle et simultanée. Les leçons se donnent, autant que la saison et le climat le permettent, en plein air, en face d'une nature riante et grandiose et des objets mêmes qui servent de matière à l'enseignement. Si c'est d'agriculture, de jardinage, de botanique que le professeur entretient ses élèves, il prend la terre et ses productions pour démonstration à ses discours; si c'est d'astronomie, un ciel étoilé lui sert de texte sublime; si c'est d'histoire, de littérature, de poésie, il choisit le site le plus pittoresque, l'heure du jour la plus favorable à l'inspiration; si c'est de peinture, c'est devant les chefs-d'œuvre des grands maîtres, et plus encore de la nature même, qu'il développe les beautés et les magnificences de l'art; si c'est de musique, il enchante l'oreille par l'harmonie avant d'en développer les principes; enfin, si c'est des arts mécaniques, des métiers, des diverses branches d'industrie, le professeur conduit ses disciples dans les ateliers, donne la démonstration à côté du précepte, fait l'application, dans différentes sortes de travaux, des principes de physique, de chimie, de mathématiques. La cuisine, le grenier, la

cave, l'étable, l'écurie, la basse-cour, le jardin, le potager, les vergers, les champs servent à la fois de scène et de texte d'enseignement. L'enseignement est, en quelque sorte, perpétuel. Chaque chef de groupe joint des principes théoriques à la pratique. Je ne parle pas ici de l'enseignement élémentaire, la lecture, l'écriture, le calcul; car cette première instruction est si facile, si remplie de charmes en harmonie, que c'est purement un jeu, un amusement, tant pour les professeurs que pour les élèves. Les jeunes filles de douze à quinze ans se disputent ce professorat avec les graves vieillards. Ces derniers recherchent l'enfance de prédilection; quant aux jeunes filles, elles aiment de bonne heure à faire les petites mamans. Les uns et les autres s'enrôlent dans les groupes d'instituteurs élémentaires et rivalisent de zèle et d'ardeur en même temps que d'invention pour les méthodes faciles et attrayantes.

Les vieillards ne sont pas une charge dans la phalange, comme généralement ils le sont dans la civilisation. Aimés, honorés, respectés, ils travaillent et s'utilisent tant que leurs forces le leur permettent, remplissent le sacerdoce de

l'enseignement avec tous les avantages que leur procurent une longue expérience et une grande pratique, et lorsqu'ils arrivent sur leur déclin, se rapprochant de la tendre enfance, ils en deviennent les guides, les protecteurs, les gardiens. Spectacle touchant, harmonie sublime, que le vieillard et l'enfant, se guidant, se portant secours, s'aidant mutuellement, l'un à à vivre, l'autre à mourir!

Les enfants et les adolescents restent parfaitement libres de suivre les cours qui leur conviennent. Ils s'instruisent ou restent ignorants selon leur désir. Mais il en est des études comme des travaux; la civilisation seule les rend répugnants. L'homme à tout âge est dévoré du désir de s'instruire. Chez tous, hommes, femmes, enfants, c'est une passion : *savoir, acquérir des connaissances.* Tous même s'instruisent spontanément, recherchent des lumières sur tout ce qui a été, sur tout ce qui est. Cette passion est vive surtout chez l'enfant. Aussitôt que son intelligence est développée, il cherche, il tâtonne, il questionne; s'il trouve une instruction à sa portée, il la saisit avec ardeur. Combien, à plus forte raison, la passion de l'étude sera excitée

en harmonie où l'enseignement libre, spontané, tant pour les professeurs que pour les auditeurs, aura communément la pratique pour objet immédiat, et se liera aux travaux journaliers, qui déjà captivent et passionnent les élèves. En harmonie, l'instruction est une des plus fortes passions, et des plus vives jouissances de l'enfant, de l'adolescent et de l'âge mûr, des jeunes filles et des femmes, comme des hommes. Le vieillard même est encore disciple en même temps que professeur. Tant qu'il conserve son intelligence, il a le désir de s'instruire. La phalange forme une vaste école d'enseignement mutuel où tous sont à la fois disciples et professeurs, s'éclairent mutuellement sur toutes les branches des sciences, et poussent toujours plus loin de concert leurs investigations, de telle sorte que l'intelligence humaine, dégagée de tous les soucis et soins mesquins de l'existence matérielle, grandit dans d'immenses proportions, en même temps que, par une application toujours plus étendue des sciences, elle élargit le champ de l'industrie jusqu'à des limites que nulle imagination aujourd'hui ne peut même concevoir.

Chaque phalanstère ne saurait renfermer des hommes éminents dans toutes les parties de l'enseignement, non plus que des collections complètes dans toutes les branches des arts et des sciences, ni des ateliers dans tous les genres d'industrie. Chaque phalange contient les notions, les éléments, les germes de toutes les sciences; en quelques parties, soit par une disposition particulière du terrain, soit par une aptitude spéciale à la plupart de ses membres, elle brille avec éclat. Elles ont toutes renommée pour l'une ou l'autre branche des arts, des sciences, de l'industrie. Or, comme les jeunes harmoniens ne sont pas renfermés dans leur phalange ainsi que dans une coquille, s'ils désirent étendre leur instruction, approfondir l'une ou l'autre branche d'étude pour laquelle telle phalange éloignée est fameuse, ils vont y passer quelque temps, retrouvant dans cette phalange nouvelle la même langue, les mêmes mœurs, les mêmes usages, les mêmes travaux journaliers que dans leur phalange native; ils y acquièrent *gratuitement* les connaissances qui leur manquent et reviennent dans leur phalange les appliquer et les enseigner au profit de tous.

C'est encore un des charmes du système unitaire de pouvoir satisfaire le goût des voyages, si général et si commun. Chacun voyage selon sa fantaisie, soit par but de plaisir, besoin de mouvement, de variété, soit par but d'instruction, soit par but d'utilité. Sur tout le globe, on trouve de magnifiques routes parfaitement tracées et entretenues, ombragées, rafraîchies, ainsi que les voitures les plus commodes, soit ordinaires, soit à la vapeur. On est défrayé de tous frais de route et de gîte par les phalanges, qui toutes se font un devoir de l'hospitalité. On jouit par toute la terre des avantages d'une langue, d'une monnaie, d'une mesure, de mœurs, coutumes, travaux unitaires. Si un voyageur fait quelque séjour dans une phalange, ou bien il accepte le *minimum* offert à tous, ou bien il prend part aux travaux des groupes et séries qui, pour les objets de nécessité, sont exactement semblables dans toutes les phalanges, et il se défraye ainsi lui-même par le bénéfice de son travail. On voit que les voyages qui feront partie de l'éducation ne seront point coûteux, et qu'on pourra laisser les jeunes gens courir le monde sans craindre ni

qu'il leur arrive malheur, ni qu'ils se corrompent.

Les travaux de la phalange, si variés qu'ils soient, ne suffiraient pas à l'activité humaine, surtout durant la première fougue de la jeunesse. Elle a besoin de voir, d'aller, d'entreprendre des choses extraordinaires, merveilleuses, de faire preuve de courage et d'héroïsme. Dans les temps antiques et au moyen-âge, cette fougue trouvait encore à s'assouvir, quand tout se décidait à la pointe de l'épée, qu'un aventurier pouvait se promettre un royaume, et que les limites du monde, n'étant pas connues, ouvraient un vaste champ à l'esprit de découverte. Les peuples souffraient; mais les génies hardis pouvaient donner carrière à leur humeur entreprenante et ambitieuse. Aujourd'hui les routes sont fermées à cette activité intérieure, ce besoin de mouvement, ce désir d'entreprendre, d'exécuter de grandes choses, qui agite l'ame des jeunes gens, les tourmente en proportion de la puissance de leurs facultés, et les fait se mourir de langueur dans la monotonie d'insipides travaux. Combien dans leur désespoir qui voudraient, comme Samson, agitant

les colonnes du temple, faire crouler la société entière, dans l'espoir que la variété et le mouvement naîtraient des ruines et des décombres. Aujourd'hui que les limites du monde sont connues, que le merveilleux est détruit, que la société paraît ordonnée, ou du moins que *les choses tiennent ensemble*, qu'un semblant d'ordre règne dans le désordre, aujourd'hui les voyages n'ont qu'un but mesquin connu par avance ; les expéditions maritimes n'offrent que de monotones chances de calme et de tempête; les armées, les guerres ont perdu toute la magie, la grandeur, les perspectives qui en dissimulaient la dégoûtante atrocité. Aujourd'hui la guerre n'est plus qu'un triste et ennuyeux métier, qui n'offre que de médiocres chances d'avancement et n'a rien de ce qui peut satisfaire des facultés actives et une ardente ambition. Aujourd'hui, quand les jeunes gens ont fini ce qu'on appelle leur éducation, leurs études universitaires, et que, peu soucieux de travaux monotones, ils voudraient s'élancer dans le monde et en quelque sorte le conquérir, tout voir, tout connaître, entreprendre de grandes choses; aujourd'hui, même quand ils

possèdent de la fortune, que peuvent-ils faire, quelle carrière brillante leur est offerte? Tout au plus, ils voyageront monotonement, platement, pour revenir chez eux, fatigués de ce qu'ils auront vu, dégoûtés de ce qu'ils retrouvent.

En harmonie, une magnifique carrière s'ouvre à toutes les humeurs actives; elle est à la fois le but, la récompense et le complément de la première éducation. Cette carrière est celle des armées industrielles qui, au nombre de plusieurs cent mille hommes, se répandent dans le monde entier pour cultiver, féconder la terre, l'embellir et opérer, comme par enchantement, des travaux prodigieux, dont on ne peut avoir aujourd'hui l'idée. La substitution d'armées industrielles aux armées dévastatrices est une des plus belles parties de la conception de Fourier, et qui offre le plus large champ à l'imagination, sur l'avenir matériel du globe.

CHAPITRE XII.

Armées industrielles.

« J'admets, si l'on veut, dit Fourier, que les légions romaines, détruisant trois cent mille Cimbres à Saint-Remy, se couvrent de gloire, et moissonnent des lauriers; mais ne serait-il pas plus glorieux à ces deux armées gauloise et romaine de se réunir pour créer au lieu de détruire, de se distribuer d'Arles à Lyon, de jeter, dans le cours d'une campagne, trente ponts de pierre sur le Rhône, et d'élever sur tous ses bords des digues pour sauver de précieuses terres qu'il emporte chaque année? Une telle

gloire, ce me semble, vaudrait bien les moissons de lauriers de nos héros, dont la réunion laisse toujours une moisson de cyprès aux contrées qui sont le théâtre de leurs exploits. »

Les armées industrielles ressortent naturellement du système d'unité. Ce qui serait aujourd'hui impossible dans l'état de guerre et de lutte des nations vis-à-vis les unes des autres, la levée d'un million d'athlètes industriels, tirés de cinquante empires qui fourniraient chacun vingt mille hommes, s'effectuera de soi-même, quand tous les États, ne formant plus que des séries de phalanges et vivant en harmonie, auront pour premier soin la culture et l'embellissement général du globe.

Si l'on se dépouille du préjugé d'une perfectibilité vaine, et que l'on jette sur la terre un regard impartial, au premier abord on reste saisi d'étonnement en voyant que, depuis tant de milliers d'années que les hommes l'habitent, elle soit encore si nue, si déserte! mais bientôt on s'explique ce retard par les armées dévastatrices qui n'ont cessé de ravager et d'ensanglanter la terre, de détruire à mesure que les hommes élèvent et d'opposer leurs fureurs au

génie industriel de l'humanité. Comment, à la vue de tant de désastres, n'est-il pas venu à la pensée des philanthropes de se poser le problème *d'une réunion de cinq cent mille hommes occupés à construire, au lieu de détruire!* En envisageant les magnifiques résultats qui ressortiraient d'armées industrielles substituées aux armées dévastatrices, ils en seraient venus à poser le principe d'unité qui peut seul les engendrer, et ils auraient ainsi découvert l'état sociétaire, destinée de l'homme.

« C'est par défaut d'armées industrielles que la civilisation ne sait rien produire de grand, et échoue sur tous les travaux de quelque étendue. Elle a autrefois exécuté de grandes choses, en employant des masses d'esclaves qui travaillaient à force de coups et de supplices. Mais si des ouvrages comme les Pyramides et le lac Mœris doivent être abreuvés des larmes de cinq cent mille malheureux, ce sont des monuments d'opprobre et non des trophées pour la civilisation. »

Sans même remonter dans l'antiquité, le despotisme de Pierre Ier, sacrifiant plusieurs cent mille hommes à l'érection de Saint-Pé-

tersbourg, excite plutôt l'horreur que l'admiration.

« Les armées industrielles se réaliseront dès la fondation de l'harmonie, parce que la jeunesse élevée en civilisation aura beaucoup de penchant pour les réunions d'armée, et que, n'ayant pas été façonnée à l'agriculture harmonienne, elle y tiendra moins dans le début qu'une génération qui y aura été habituée dès l'enfance; elle courra d'autant plus avidement aux grandes et brillantes réunions. Trois motifs entraîneront fortement à ces armées industrielles dès le début de l'association.

» 1° La campagne s'y passe en divertissements autant qu'en travaux : on y a de grandes occupations, mais qui alternent avec des fêtes immenses, concourant au progrès de l'industrie. Les travaux s'exécutent par groupes et séries, et varient de deux heures en deux heures, comme ceux de la phalange.

» 2° On n'y a point à souffrir des injures de l'air. Chaque détachement est abrité au travail par de bonnes tentes, logé dans les camps cellulaires des phalanges voisines, conduit en voi-

ture, le matin, au lieu du travail, et ramené de même le soir, en cas d'éloignement.

» 3° L'avancement y est assuré au mérite.

» Les amorces en tous genres ne manqueront point pour attirer aux armées industrielles ; elles seront beaucoup plus nombreuses que les armées dévastatrices. J'estime que, pour l'attaque du *Sahara* ou grand désert, il faudra entretenir une masse de quatre millions d'hommes pendant quarante ans, à six ou huit mois de travail chaque année. Cette armée s'occupera de baiser de proche en proche, afin de rétablir les sources, humecter et fixer peu à peu les sables et améliorer graduellement les climatures.

» La grandeur de l'harmonie consiste autant dans l'énormité de ses travaux que dans la rapide exécution qu'on n'obtiendrait pas d'une masse d'esclaves et de salariés, tous d'accord à esquiver le travail. Les harmoniens, pour qui il est transformé en fêtes, en sujet d'amour-propre, y apportent d'autant plus d'activité que le nombre d'athlètes en facilite les progrès. Admettons que tel travail, comme rechaussement et reboisement d'une montagne, puisse devenir

une partie de plaisir pour une armée de vingt mille hommes qui entourent la montagne, leur émulation sera doublée par le charme de voir avancer rapidement l'entreprise et d'en être félicités chaque soir en retournant dans les phalanges de campement, pour qui les avantages de ce reboisement deviendront un motif de bien fêter les légions des deux sexes; car il y a d'ordinaire dans chaque armée industrielle trois sixièmes d'hommes, deux sixièmes de femmes et un sixième d'enfants (*). »

A l'aide des armées industrielles, les travaux les plus gigantesques deviendront un jeu, un amusement. Elles se répandront sur la terre pour la fertiliser et la couvrir de phalanges, en même temps que les pays trop chargés de populations se dégorgeront par de nombreux essaims pour la coloniser. Tous les travaux de culture, de boisement, d'irrigation générale, seront à la fois entrepris; on pourra enfin accomplir les améliorations dont l'urgence est reconnue depuis des siècles, et que la civilisation n'a jamais pu tenter, telles que la coupure des isthmes

(*) *Traité d'association.*

que pour ce qui est relatif aux intérêts généraux, tels que les travaux publics, les armées industrielles, la récompense des savants, des artistes, des inventeurs, etc.; elle s'y rattache par voie élective : le système total de l'état sociétaire repose sur l'élection. L'élection est la règle unique qui naît spontanément et concilie l'ordre et la liberté. Il y a élection partielle dans les groupes et les séries; chaque groupe, chaque série a ses chefs; chaque candidat aux travaux des groupes et séries doit subir l'examen des groupes mêmes où il veut être admis. Les examinateurs sont les juges les plus compétents et les plus intéressés dans la question. L'intérêt qu'ils ont à se renforcer d'un membre capable, ou bien à rejeter un candidat inepte, est un sûr garant de l'équité de leur jugement. Il en est de même des élections intérieures des groupes : les membres qui élisent eux-mêmes le chef ont un puissant intérêt à ce que ce soit le plus capable; et comme, d'ailleurs, chaque groupe doit fonctionner aux yeux de la phalange, une élection fautive serait bientôt annulée par la force des choses. Tous les groupes voisins berneraient le groupe assez stupide pour

ne pas mettre en tête de ses travaux le plus capable de les diriger.

Toutefois la hiérarchie des groupes et des séries n'est que momentanée; les plus habiles sont chefs dans tel groupe, telle série, pour le moment où ils fonctionnent; le moment qui suit, ils peuvent, dans d'autres groupes et d'autres séries, se trouver inférieurs à ceux mêmes qu'ils commandaient le moment d'auparavant. On comprend que ce pouvoir passager, limité aux fonctions où il s'exerce, basé sur l'élection, ce pouvoir qui passe de main en main en même temps que les travaux varient et alternent, n'a rien de contraire au principe de liberté. La hiérarchie dans les groupes est un gage d'ordre pendant la durée des travaux, en même temps qu'elle facilite la répartition au *talent*, chaque chef de groupe étant déclaré le plus habile, et avoir, par conséquent, droit à cette part de lot.

Toute l'administration intérieure de la phalange est basée sur le même mode d'élection. La régence même qui l'administre n'est autre qu'une série formée de groupes chargés de l'ordre, de la surveillance, de la gestion, des

relations extérieures, etc., qui varient leurs fonctions par d'autres travaux, recrutent habituellement leurs rangs, élisent leurs chefs et ne les maintiennent qu'autant qu'ils fonctionnent avec l'approbation de la phalange entière. De la sorte, dans l'administration même des intérêts généraux de la phalange, chacun n'a pouvoir que dans la spécialité où il est le plus capable ; chacun est dépendant du groupe et de la série où il s'enrôle. En résumé, la régence ne forme nullement une charge distincte ; la phalange s'administre par groupes et séries dont chaque membre est enrôlé dans une trentaine de groupes et séries, où il se trouve tour à tour inférieur et supérieur, selon sa capacité.

Il y a élection partielle pour les intérêts de chaque groupe, de chaque série, de chaque phalange, de chaque province, de chaque royaume. Il y a élection générale entre les divers groupes dépendant d'une série, les diverses séries formant la phalange, les diverses phalanges formant les provinces, les diverses provinces formant le royaume, les divers royaumes formant la population unitaire du globe. Toutefois, qu'on

remarque que les dénominations de provinces, royaumes, sont purement fictives et ne représentent qu'un nombre de phalanges, qui va toujours s'agrandissant jusqu'au congrès sphérique, où les phalanges du globe sont représentées. Il y a administration, il y a centre, car l'unité suppose un centre, et dans le firmament même le soleil est le centre d'où la chaleur et la lumière se répandent à flots sur la nature entière. Il y a hiérarchie de nombres, à partir de l'individu attaché à la parcelle du travail, représentant dans le sous-groupe la parcelle de l'unité sociale, et se rattachant à cette unité pour n'en former qu'un tout par les nombres successifs du groupe, de la série, de la phalange, de la province, du royaume, etc. Mais *province*, *royaume*, et toute autre division qu'on emploie, ne signifient jamais que *nombre* de phalanges. Il n'y aura que des phalanges sur le globe, et la capitale même du globe, située, selon Fourier, à l'emplacement de Constantinople, formera une série de phalanges. Chaque commune doit être représentée au congrès unitaire délibérant sur les affaires du globe. Mais, comme trois ou quatre millions

de communes couvrant la surface de la terre, lorsqu'elle sera peuplée au grand complet, ne peuvent avoir leurs représentants réunis, elles se divisent et se groupent en certain nombre, pour envoyer au congrès unitaire, par voie d'élection générale, un représentant par province, royaume, etc., etc.

En même temps que les dénominations de provinces, comtés, duchés, royaumes, sont conservées, comprenant à peu près la même étendue de territoire que dans l'état actuel, tous les titres, tous les trônes sont également conservés, avec les revenus qui y sont attachés, doublés et triplés par l'accroissement de la fortune publique. Nul n'est lésé dans le système de Fourier; les riches, les puissants, les rois de la terre, loin de supporter aucun préjudice, aucun dommage, verront s'accroître leurs richesses, leur puissance, leurs jouissances. Les riches, à l'abri des bouleversements, jouiront en paix de leurs revenus, sans craindre, comme aujourd'hui, que le peuple affamé vienne leur demander de quel droit ils jouissent au détriment des misérables. Les rois à l'abri des révolutions, bénis de leurs peuples, tireront le double

d'impôts, sans exciter de murmures, verront les dettes publiques s'éteindre, acquerront de nouveaux royaumes, sans répandre le sang, ni jeter l'argent, au moyen de colonisations dans les pays barbares, que de nombreux essaims de familles harmoniennes iront conquérir pacifiquement, et *attirer*, par leur exemple, à l'industrie attrayante.

Je n'ai voulu ici qu'indiquer le mode d'administration de la phalange et du globe; tout emploi, toutes fonctions sont décernés par voie élective; tout individu est électeur dans ses fonctions spéciales et dans la représentation générale de la phalange; tout candidat a pour examinateurs des juges naturellement impartiaux et compétents. L'administration sociale, dans cet ordre de choses, est la même que celle qui régit l'univers où tous les êtres, s'attirant et se maintenant dans un juste équilibre, accomplissent leurs fonctions, et coopèrent à l'ordre général, chacun dans sa sphère, sans que la puissance du maître de toutes choses se fasse jamais sentir que par ses lois immuables et éternelles. De même, dans l'ordre humain, il n'y aura d'état libre pour les hommes que lorsque l'adminis-

tration formera un rouage qui maintiendra toutes choses dans un ordre parfait, sans que l'arbitraire puisse jamais l'entraver. Cet état libre se réalise dans l'ordre unitaire, où chacun fait partie du tout en proportions exactes, sans qu'il appartienne à aucun de désharmoniser ces proportions en prétendant les rétrécir ou les élargir à sa volonté.

CHAPITRE XIV.

Condition des femmes en harmonie.

Depuis que les questions sociales sont, en quelque sorte, à l'ordre du jour, la condition des femmes est celle qui est la plus obscurcie par les préjugés. On réclame leur *émancipation*; ce mot seul soulève une foule d'esprits, les irrite par avance, les porte à tourner en dérision ce grave sujet.

Fourier porte toute sa sollicitude sur la condition des femmes; il voit en elles la classe la plus opprimée, en même temps que le plus puissant instrument de régénération sociale.

Son système d'association, en leur assurant l'indépendance, les relève de leur abaissement, efface tous leurs maux. Aucune classe n'est aussi intéressée que les femmes à souhaiter la réalisation de son système. Il résout toutes les difficultés de leur position, et leur assure la seule *émancipation* qui leur convienne. Quelle est cette *émancipation?* c'est un mot dont on a tant abusé, qu'il est nécessaire d'en donner quelque explication.

Par *émancipation* de la femme, veut-on seulement exprimer modification, amélioration, progrès? Qui pourrait nier que la condition des femmes n'en soit susceptible, ainsi que toutes les institutions humaines?

La femme sauvage, reléguée dans un coin de la hutte comme un animal immonde, et dont le sort est si affreux, qu'il lui arrive, lorsqu'elle met au monde un enfant *du sexe le plus faible*, de le tuer pour qu'il n'ait pas à maudire l'existence, cette femme n'a-t-elle pas un progrès social à ambitionner? C'est de ce degré de misère et d'abjection, que la femme, passant par les diverses phases sociales, depuis la barbarie complète des Tatars et Kalmouks, et la

demi-barbarie des Turcs, jusqu'à l'état de civilisation actuelle, a toujours vu sa servitude et son abaissement se réduire et se changer en une liberté apparente, un semblant de dignité. Il y a eu jusqu'à certain point progrès dans sa condition sociale. Je dis *jusqu'à certain point*, car chez les peuples barbares qui respectèrent et honorèrent les femmes, tels que les Germains, les Slaves, elles jouirent d'un sort plus heureux et d'une liberté plus réelle que chez aucune des nations civilisées d'aujourd'hui. Puis donc que leur sort a subi tant de modifications, n'en ont-elles plus à souhaiter, à espérer?

Qu'on jette un regard sur les malheureuses femmes et filles du peuple, les unes condamnées aux travaux les plus durs, subissant toutes les privations, les entrailles déchirées par toutes les angoisses, toutes les douleurs humaines; les autres vouées au vice et à l'infamie par la misère et le défaut d'éducation, et qu'on dise que la société a tout fait pour les femmes, qu'elles doivent se contenter de leur sort, qu'il ne leur reste rien à désirer, rien à prétendre! La cause la plus immédiate du malheur pour les femmes, c'est la misère : si l'on réclame

leur émancipation, c'est demander avant toutes choses, pour condition première à toute amélioration, une réforme dans l'économie sociale qui efface la misère et donne à toutes l'*éducation*, le *minimum* et le *droit au travail.*

Ce n'est point seulement la classe proprement dite des femmes du peuple, dont les maux prennent leur source principale dans la misère, le défaut de fortune, mais ce sont les femmes de toutes classes. La grande majorité ne possède qu'une fortune médiocre qui ne suffit pas à leur indépendance, et celles même qui possèdent une fortune suffisante sont en danger de la perdre. Elles n'ont point, comme les hommes, la facilité de se créer une carrière, ou du moins ce n'est pour elles qu'une exception entourée de difficultés. Le mariage et les soins de famille sont leur destination; les lois, les mœurs, l'éducation s'accordent à ne faire de position sociale à la femme que dans le mariage; hors le mariage, toute position est, pour la femme, pénible, triste, remplie de dégoûts et d'humiliations.

Et cependant, tandis que la société offre aux femmes, pour destinée exclusive, le mariage,

qu'elle les élève dans ce but unique, le leur fait considérer comme devoir, nécessité, bonheur, d'un autre côté le mariage ne dépend point d'elles, n'est pas en leur pouvoir. Les hommes qui ont une carrière, leur indépendance et mille distractions, ne le regardent point comme nécessité; leur amour-propre même n'y est pas attaché comme celui des femmes; ils attendent, ne s'effrayent pas de vieillir célibataires, et prétendent ne se marier qu'autant qu'ils trouvent réunis les avantages de fortune et de convenance. Les jeunes filles sans dot risquent de végéter dans l'isolement; celles qui possèdent une dot n'osent se montrer trop difficiles, ni beaucoup tarder dans leur choix, dans la crainte que les belles années ne passent et ne rendent plus rares les occasions. De là vient que tant de femmes vieillissent dans le célibat; de là vient tant de femmes qui se marient mal et ne connaissent du mariage que les dégoûts, les ennuis, les douleurs.

Le système de Fourier efface la misère; il donne l'indépendance et ouvre une carrière à toutes les femmes; il concilie pour elles les soins du ménage et les devoirs de la maternité avec

le développement intellectuel et l'aptitude à d'autres travaux.

Le système de Fourier fait plus; il rend à la femme sa pureté et sa dignité, il la régénère, et la société avec elle.

Singulière erreur où l'on tombe au sujet des femmes; il semblerait, par leur émancipation, par une plus large extension de leur liberté, qu'on réclamât une plus large extension de la corruption et des mauvaises mœurs. C'est étrangement méconnaître la nature de la femme. La corruption pour elle est forcée; elle n'y consent point volontairement, elle ne cesse, même en y cédant, de la détester; elle lutte et combat contre la fatalité des circonstances, et maudit une société injuste qui la condamne à la dégradation et ne lui offre point de voies de salut. Chez les filles du peuple, c'est la misère et l'abrutissement qui les poussent dans l'abîme; chez les femmes des classes aisées, c'est l'ennui, le dégoût, le vide de l'âme résultant de l'isolement ou des tristes mariages que la nécessité leur fait contracter. L'inconduite est presque toujours, pour les femmes, un effet de leur état de misère, de sujétion et d'oisiveté. Il faut

donc entendre par *émancipation morale*, pour les femmes, une indépendance de position qui leur permette de ne jamais *se vendre*, de ne jamais se donner contre leur inclination, mais de choisir l'homme qu'elles aiment, auquel elles peuvent librement promettre amour et fidélité.

La sujétion des femmes, leur étroite dépendance vis-à-vis des hommes par la misère, par une position de fortune toujours précaire, est la cause première des mauvaises mœurs. Bien qu'elles soient plus fardées qu'au dernier siècle, cependant tous les désordres existent ; une corruption effrayante s'est glissée dans toutes les classes : unions illicites pour les jeunes filles, adultères pour les femmes mariées. Corruption qui, n'étant tolérée ni par la morale, ni par les mœurs, ni par la législation, enfante l'hypocrisie, le mensonge, la ruse, les vices les plus honteux, les crimes les plus horribles. La société actuelle a comblé la mesure de ses fautes, la corruption des mœurs la dévore, la gangrène. Le mal est si grand, que l'hypocrisie, le mensonge, tout ce qui peut le farder, le déguiser, doit être regardé comme un palliatif nécessaire.

Le mensonge seul soutient encore la société de quelques étais : si la corruption générale venait tout à coup à être mise au jour, et que le vice s'étalât dans toute son impudeur, le monde aurait horreur de lui-même, et la civilisation croulerait sous le poids de ses propres iniquités.

Tout progrès, dans la condition des femmes, ne peut être entendu que par une rénovation sociale qui, donnant aux femmes l'indépendance, leur permette la franchise et la sincérité dans leurs relations. Le mensonge est un palliatif qui tue en sauvant momentanément; c'est aux femmes à substituer la vérité au mensonge dans tous les rapports sociaux. Mais comment donneront-elles l'exemple de la véracité, si elles ne sont pas libres dans leurs paroles et dans leurs actions?

Dans tous les temps, dans tous les pays, quelle garantie a-t-on prétendu donner aux bonnes mœurs, à la pureté des jeunes filles, à la fidélité, à la chasteté des épouses? Ainsi qu'on a fait pour tous les devoirs sociaux, on a donné, pour garantie à la chasteté, la crainte, l'oppression et les châtiments. On a vu les femmes être tenues généralement dans l'igno-

rance et dans l'abrutissement; on les a enfermées dans des sérails et confié leur garde à des gardiens farouches; on a donné un pouvoir illimité aux pères et aux maris; sur de simples soupçons, on les a punies, on les a châtiées, on les a enterrées vives jusqu'au cou, les laissant languir plusieurs jours dans l'agonie de la faim et du froid. L'éducation, la législation, la religion se sont réunies pour les épouvanter de leurs foudres et de leurs châtiments; et cependant l'expérience des siècles a prouvé que ni craintes, ni cruautés n'étaient une barrière à l'entraînement des passions, et qu'au contraire elles leur servent de stimulant et d'excitation. L'expérience des temps a prouvé que plus la femme est assujettie et abrutie, plus elle se corrompt, plus elle entre en révolte contre les lois sociales, et qu'en sens contraire elle devient digne et chaste, en mesure de sa liberté, de ses lumières et de son indépendance.

Les qualités spéciales aux femmes, la modestie, la retenue, le sentiment de dignité, ne sont point des préjugés, ne sont point des vertus d'opinion; pour y forcer les femmes, le mensonge, la contrainte et les châtiments sont

en pure perte ; ils ne servent qu'à les faire sortir de leur nature. L'instinct des femmes suffit à les maintenir dans les vertus de leur sexe. C'est parce que la pudeur et la modestie sont pour les femmes une loi attractive, une loi naturelle, que la contrainte et les châtiments ne servent qu'à les rendre éhontées et désordonnées. Que le milieu social change, que la femme puisse penser et agir librement, elle saura faire naître les bonnes mœurs et les relations véridiques, et se montrer ce que Dieu a voulu qu'elle soit pour la concorde, l'harmonie et le bonheur des sociétés.

Vainement on prétend annuler la femme, la réduire à une influence négative. La femme est moitié intime du genre humain ; compagne inséparable de l'homme, elle cause ses plus grandes joies et ses plus vives douleurs, l'excite aux vertus, l'induit aux vices. Ange gardien de l'enfance, beau idéal de la jeunesse, objet des plus vives affections de l'homme, rêve perpétuel de sa vie, consolation, soutien de sa vieillesse, la femme exerce incessamment sur l'homme une influence à laquelle il ne saurait se soustraire : dans la famille, hors la famille,

son attrait irrésistible l'attire, le séduit, l'enlace, lors même qu'il la foule aux pieds, et ne la connaît que dans son abrutissement; car, s'il échappe ainsi à son influence salutaire, ce n'est qu'au détriment des sentiments les plus nobles et des jouissances les plus exquises. La femme poétise la création entière; elle stimule à tous les sentiments d'amour, de dévouement et d'enthousiasme; elle spiritualise le monde. Pour celui qui méconnaît son charme tout-puissant, la nature est morte, le matérialisme domine; il n'y a plus ni poésie, ni amour; le monde ne présente qu'une masse inerte; la loi d'attraction cesse d'exister.

Il en est de la société comme de l'individu. On ne peut ôter à la femme son influence sociale; elle est nécessairement salutaire ou pernicieuse. Plus la femme est annulée, plus elle est tenue dans la sujétion, dans l'ignorance, dans l'ignominie, et plus la société terne, prosaïque, voit crouler ses croyances, n'a de mobiles que la cupidité et l'égoïsme, et se pétrifiant jusque dans les entrailles, n'a plus que l'apparence de la vie, tandis que le cœur a cessé de battre et le sang de circuler.

L'amour est la plus puissante de toutes les attractions : nul ne se dérobe à son influence ; il captive, séduit, entraîne, donne une nouvelle vie, place le ciel sur la terre. C'est l'amour qui assure à la femme son empire sur l'homme ; c'est par l'amour qu'elle a puissance de le pousser aux actions généreuses, de l'enflammer pour le beau et le bon, de lui inspirer la foi, la faculté de croire, qui est intimement unie à celle d'aimer.

Et cependant que devient l'amour, don divin, dans cette société où toutes les passions, détournées de leur impulsion naturelle, sont funestes et subversives ? L'amour, stimulant aux actions généreuses, n'engendre que rivalités, discordes, intrigues, mensonges et perfidies ; il conduit au vice, il pousse au crime. L'amour, source de ravissements, d'extases, d'illusions charmantes, le plus souvent n'est qu'une souffrance, une torture et une amère déception. Il se transforme en haine, désir de vengeance ; il pousse au doute, à l'incrédulité, au blasphème. L'amour, trône et piédestal de la femme, n'engendre pour elle qu'humiliations et douleurs. Au lieu de l'ennoblir, il la dégrade ; au lieu de

l'élever, il l'abaisse; au lieu de bonheur, il ne lui offre que déchirements, doutes et remords.

Ah! regardez autour de vous, mettez la main sur votre propre cœur. Qu'est devenu l'amour dans ce siècle de fange et de corruption? que sont devenues les belles illusions de la jeunesse, l'espoir d'un bonheur enivrant, le ciel ouvert dans un regard, un sourire? qu'est devenu le bel âge de la vie? qui est jeune maintenant? Au berceau, déjà l'homme méprise la femme, brave son pouvoir, la regarde comme jouet et comme victime; au berceau, déjà l'homme se rit des joies d'amour, du sourire candide de la jeune fille, des beaux rêves de la vie. Sec, aride, il calcule, il convoite; cupide, égoïste, la sagesse pour lui, c'est l'or, poursuivre l'or, amasser l'or. Comment l'amour pourrait-il éclore dans des âmes pétrifiées à leur naissance, qui ont cessé de croire avant d'avoir cru, qui ont nié l'amour et son feu divin avant de l'avoir connu? Ils n'ont cependant pu se soustraire entièrement à son influence, mais ils ont matérialisé l'amour, ils ont perverti la nature angélique de la femme; ils en ont forgé un être soumis à

leurs caprices, à leurs volontés, une sorte d'animal domestique façonné à leurs plaisirs, à leurs besoins. Ils ont scindé la femme en deux classes : à l'une privilégiée, le mariage, les soins du ménage, l'amour maternel; à l'autre, le triste rôle de filles séduites, de femmes entretenues, de malheureuses réduites au dernier degré de la misère et de l'opprobre. Partout l'oppression, nulle part la liberté. C'est l'homme qui règne dans le désert social où tous les sentiments généreux restent stériles, où toutes les passions vraies sont étouffées.

Que devient la femme dans cette société aride, elle dont la mission est de la vivifier par les sentiments nobles, les croyances chaleureuses? La femme, solidaire des iniquités du siècle, car, en même temps que corrompue, elle est instrument de corruption, la femme souffre en proportion de ce qu'elle conserve de bon, de noble et de généreux; la femme, privée de son empire réel, arrachée à sa mission divine, renferme en son âme tous les maux et toutes les douleurs de l'humanité.

Au moyen âge, les femmes, victimes des institutions sociales et des volontés arbitraires

des parents, étaient opprimées, tyrannisées; on les jetait dans des cloîtres, on les conduisait victimes éplorées aux autels; un époux jaloux et barbare les séquestrait, les punissait. Mais quoi ! l'amour n'avait pas perdu son empire, elles aimaient, elles étaient aimées ; la religion s'unissait dans leur cœur à la passion ; elles comprenaient le dévouement et le sacrifice. La femme trônait par l'amour ; c'était l'époque des illusions, des croyances ; toute la société, hommes, femmes, enfants, vieillards, s'émouvait à une parole, se précipitait à un signe, que ce fût Pierre l'Hermite ou Jeanne d'Arc qui s'inspirassent. La société souffrait, la femme souffrait ; mais qu'étaient ces douleurs, compensées par l'amour et par la foi, au prix du vide, de l'ennui, du froid mortel qui aujourd'hui se sont emparés de toutes les âmes pour les flétrir, les désoler, et faire du suicide la maladie et le fléau de l'époque ?

Si jamais la faculté de croire et d'aimer, la puissance du dévouement pouvait périr dans la femme, la société deviendrait comme un cadavre galvanisé, dont les mouvements forcés et convulsifs attesteraient seuls un semblant de vie.

Mais, nonobstant l'aridité des doctrines et la sécheresse de cœur qui forment le mal dominant, les femmes restent aimantes et dévouées, même sans objet, même sans trouver à qui donner leur amour, à qui porter leur dévouement. Leurs illusions sont longtemps avant de se flétrir; elles les conservent pour les voir lentement effeuillées, et ne sentir que peu-à peu la langueur de l'âme, la mort aux espérances.

Le système d'éducation qui régit les femmes est totalement opposé à celui qui régit les hommes. A ceux-ci la désillusion, le scepticisme, le positivisme. Aux femmes, l'innocence, la pudeur sainte, la modestie ingénue, les rêves dorés, l'amour tout autour d'elles, décevant, mensonger, séducteur. Dès l'enfance, tout leur parle d'amour, conversations, livres, théâtres, société recouverte du masque trompeur de la galanterie, leurs propres illusions, des émotions inconnues, des soupirs, des larmes involontaires. Qui donc les comprendra? Pauvres jeunes filles, candides et passionnées, elles ne savent point que leur sexe entier est flétri et foulé aux pieds dans les malheureuses filles du

peuple, que l'amour idéal, comme elles le sentent, comme elles le rêvent, n'est qu'une illusion décevante, et que leur vie ne peut être qu'une suite de mécomptes et de douleurs.

Bientôt toutes ces illusions fraîches sont ternies pour faire place à la réalité; bientôt toutes ces pauvres femmes doivent aussi pactiser avec le siècle, et faire entrer le calcul en ligne de compte de leur destinée. Déjà l'amour naïf a subi une première transformation dans leur ame; l'amour, c'est le mariage. L'amour dans le mariage, voilà le second rêve des femmes. Remplies du sentiment de leur dignité, entourées d'une belle auréole de jeunesse, de pureté et de grâces, elles attendent les hommages auxquels elles ont droit, elles attendent de choisir, d'aimer pour être choisies, pour être aimées. Mais un pas de plus dans la réalité des choses, et le monde se déroule à leurs yeux avec ses nombreuses contradictions.

On assigne avec raison la pudeur et la modestie à la femme. N'est-il point dans l'ordre des choses que l'homme aspire à son amour, et que la femme l'accorde comme un bien long-

temps desiré ? N'est-ce point ainsi que, conservant sa dignité, son indépendance, elle peut exercer une influence salutaire et pousser l'homme aux belles actions ? Si, au contraire, la femme est humiliée, abaissée, si sa position forme un contre-sens avec les qualités spéciales à son sexe, comment veut-on qu'elle ne perde pas son influence, qu'elle ne se dégrade et ne se dénature ? Eh bien ! comment la femme conservera-t-elle un sentiment de modestie et de juste fierté, quand elle possède à un degré plus éminent que l'homme la faculté, le besoin d'aimer ; quand le mariage est pour elle une nécessité rigoureuse, la seule position sociale, le seul but qui soit posé à sa destinée ; quand, au lieu de choisir, elle doit s'estimer heureuse d'être choisie ; quand la modicité ou la privation d'une dot est pour elle comme un vice qui la fait dédaigner ; quand elle doit se plier à être l'objet de froids calculs ; quand, mettant à sa nature toute de sacrifices et d'abnégation, elle-même calcule et se fait un devoir d'étouffer l'inclination, le penchant ? Comment veut-on que la femme ne se dégrade et ne se dénature, quand l'éducation et les mœurs forment autour

d'elle un perpétuel mensonge ; quand elle ne sait plus que penser ni que croire, et qu'à mesure qu'elle avance dans la vie, elle doit jeter, comme un vieux vêtement, les belles illusions, les croyances saintes, les doux sentiments ; quand elle doit se faire un masque de contrainte, de dissimulation, d'hypocrisie ; quand elle est entraînée à de tristes rivalités, de méprisables intrigues ; quand la corruption l'enlace de toutes parts et que la société va toujours lui rapetissant les facultés et lui resserrant le cœur, avec son égoïsme hideux, ses vices immondes et son matérialisme dégoûtant ?

La civilisation ou régime des ménages morcelés n'offre point de remède aux maux de la condition des femmes, n'offre point d'issue à la triste et révoltante abjection des filles du peuple. Vainement la législation, la morale, l'éducation, s'uniraient pour réformer les mœurs, tarir la source de corruption, régénérer la femme, resserrer les liens de famille, tous les efforts échoueraient dans la société comme elle est constituée. Effacer la corruption, c'est effacer la misère, c'est donner une éducation unitaire, c'est donner le libre déve-

loppement aux facultés et assurer l'indépendance par le travail. La question n'est point de savoir s'il convient ou non de donner aux femmes des droits politiques, et de les mettre sur un pied d'égalité avec les hommes pour l'admission aux emplois; dans l'état actuel, ce ne serait qu'une nouvelle source de désordres; le mal ne consiste pas plus pour les femmes que pour le peuple proprement dit, dans l'inégalité des droits; il consiste, avant tout, dans la misère; et, pour rendre les femmes et le peuple aptes à remplir les droits politiques, c'est la misère, avant tout, qu'il faut effacer. Dira-t-on que, dans l'état actuel, toute carrière industrielle, artistique et scientifique est ouverte aux femmes, et que déjà un grand nombre d'entre elles se créent des moyens d'existence par leur travail? c'est vrai; mais, néanmoins, les difficultés d'une profession restent immenses pour les femmes, d'abord par l'éducation, qui généralement ne les y prépare point, ensuite par la concurrence, qui fait obstruer toutes les carrières sociales. D'ailleurs, comment les femmes, absorbées par les détails du ménage, les fatigues et les soins de la maternité, pourraient-

elles s'adonner à un travail régulier? C'est en ce sens que l'indépendance de la femme ne peut se concilier avec le morcellement des ménages, et que même le droit au travail ne saurait la lui assurer. Que peut faire et devenir une malheureuse femme quand elle a un mari joueur, ivrogne, brutal, débauché? que peut-elle devenir si elle a des enfants et point de fortune? Lors même que la loi lui permettrait le divorce, est-elle à même d'en profiter? ne doit-elle pas tout endurer, tout souffrir, dans l'intérêt de ses enfants? Dans l'état actuel, nul remède ne peut être apporté aux maux et à l'oppression de la femme.

Le système de Fourier, en introduisant insensiblement, sans secousse, sans froisser ni heurter aucun intérêt, une société dans la société, résout toutes les difficultés de la position des femmes; sans modifier la législation ni proclamer des droits nouveaux, il les régénère, tarit les sources de corruption, réforme à la fois l'éducation et les mœurs par un seul fait qui découle naturellement de l'ensemble de son système : *l'éducation unitaire et l'indépendance de la femme assurée par le droit*

au travail; indépendance rendue possible en Harmonie par l'association des ménages, le travail attrayant et la multiplication des richesses.

CHAPITRE XV.

Réalisation du système de Fourier.

Qu'un phalanstère soit fondé, dit Fourier, que le monde ait le spectacle d'une société en pleine harmonie, et cet exemple exercera une telle puissance, que partout on l'imitera spontanément; en peu d'années, la terre se couvrira de phalanges, et l'humanité sera conquise à l'unité.

Durant toute sa vie, Fourier attendit un candidat parmi les hommes riches et puissants, parmi les rois mêmes qui eussent pu être flattés, par une expérience éclatante du système

sociétaire, de se mettre à la tête d'un mouvement social qui doit fixer les destinées flottantes de l'humanité.

L'attente de Fourier fut-elle entièrement chimérique? Vers la fin du siècle dernier, le roi de Naples, Ferdinand, donna à Filangieri un bourg pour y faire l'essai de ses théories sociales. De nos jours, Owen trouva dans le gouvernement anglais une sorte de protection, et une puissante sympathie parmi ses compatriotes. Fourier n'a pas été aussi heureux; de son vivant, il n'a trouvé ni candidat, ni appui parmi les riches et les puissants, ni sympathie parmi ses compatriotes.

A défaut d'un candidat millionnaire, Fourier pensait qu'une société de riches actionnaires pourrait fonder l'harmonie; mais précisément, pour former une société de ce genre, il faudrait que quelque personnage marquant y attachât son nom, en prît la direction : c'est toujours rester dans l'attente d'un candidat riche et puissant.

Les temps peuvent l'amener; la publicité toujours grande du système d'association en donne l'espoir; toutefois ce n'est qu'un espoir ha-

sardé sur lequel ne peuvent se reposer les partisans de Fourier, ambitieux d'une prompte réalisation.

Le système de Fourier concilie tous les intérêts, ne lèse aucun individu, aucun parti, aucune puissance : royauté, religion, rang, fortune, il respecte tout, il satisfait à tout ; pour mieux dire, il procure à tous les états sociaux des avantages supérieurs à ceux dont ils jouissent actuellement, par le seul fait de l'augmentation infinie de la richesse, en mode proportionné pour tous. Toutefois, comme, pour le moment, les riches et les puissants de ce monde sont plus satisfaits de leur sort que les infimes, ils sont infiniment moins curieux d'innovations. Aussi est-ce la grande difficulté à résoudre pour toute réforme sociale : les misérables sont, par avance, convertis aux changements; ils sont avides d'innovations; mais ce n'est pas eux qu'il est besoin de convertir, ce sont les riches et les puissants, qui seuls possèdent les moyens d'effectuer les réformes.

Heureusement qu'il est nombre d'esprits élevés, d'âmes généreuses qui, sans être au nombre de ces heureux millionnaires qui pour-

raient instantanément changer la face du globe par l'application du système sociétaire, possèdent néanmoins à divers degrés les moyens d'effectuer le bien dont ils sont ardemment désireux.

A ceux-là la double tâche de propager la doctrine de Fourier, de faire chaque jour, dans tous les rangs de la société, de nouveaux prosélytes, et de rechercher l'application la plus immédiate du système d'association.

Pour fonder un phalanstère d'harmonie simple ou composée, la première difficulté consiste en la forte avance nécessaire à un semblable établissement ; la seconde serait, en supposant le phalanstère construit, d'y attirer de prime abord des riches, des personnes qui ont une position sociale toute faite, et de les engager à y demeurer et à participer aux travaux de la phalange, comme l'exige le système gradué d'harmonie. C'est toujours le même obstacle : obtenir d'une manière quelconque la coopération des riches; en obtenir soit un placement de capitaux, soit un changement à leur manière de vivre, un sacrifice de leurs habitudes. Au contraire, on l'obtiendrait aisément

de la classe moyenne, des personnes forcées au travail, et qui n'ont qu'une position précaire et difficile ; on l'obtiendrait surtout de la classe pauvre, celle à qui le *minimum* assuré et le travail paraîtraient le plus grand bienfait.

Ce sont les difficultés principales qui ont retardé jusqu'à ce jour la réalisation du système ; toutefois elles s'aplaniront à mesure que la doctrine sociétaire sera plus répandue et mieux comprise, et que les riches comprendront les avantages immenses qu'elle leur offre, ainsi qu'à toutes les autres classes. Dès aujourd'hui, tout capitaliste serait charmé de placer ses fonds à huit pour cent sur hypothèque, ainsi que le peut offrir une association agricole, domestique et manufacturière sur les bases données par Fourier. Il faut bien, dans l'état actuel, qu'on se contente de quatre et demi pour cent. Une fois l'association organisée, riches et pauvres seraient également séduits par l'appât du ménage sociétaire, de l'éducation commune pour les enfants, des travaux variés, des divertissements de tout genre, des économies et des bénéfices, en un mot de l'accroissement de fortune et de jouissances qu'assure le mode sociétaire.

Mais il faut un commencement, il faut un essai, une démonstration. La première fondation phalanstérienne organisée fera l'effet d'une commotion électrique, gagnant de proche en proche, transformant comme par enchantement le globe entier. Mais comment effectuer cette première fondation? comment y intéresser de prime abord toutes les classes? comment réaliser le système dans toutes ses parties simultanément? c'est la grande question, c'est le problème difficile à résoudre.

Selon moi, en conservant l'espoir d'un candidat riche et puissant qui veuille réaliser le système d'harmonie sur une grande échelle, il sera sage aux partisans actuels de Fourier de chercher l'application immédiate de ses idées sur l'échelle la plus simple, la plus minime, d'en rechercher l'application sous toutes les formes, dans le but principal de les propager, les rendre palpables, accessibles à tous les esprits, d'en faire souhaiter à tous une complète réalisation. Il faut d'abord rendre le système d'association populaire, et, à cet effet, le faire descendre des hauteurs abstraites dans le domaine des réalités; il faut, en un mot, telle-

ment le vulgariser, l'incarner dans l'esprit public, qu'il gagne des masses aux sommités sociales, et devienne un fait accompli par l'irrésistible influence de l'opinion générale et de l'entraînement des choses.

§ Ier. — Garantisme.

Fourier, comprenant lui-même l'immense difficulté d'une réalisation complète, indique comme moyens de transitions, soit l'harmonie simple, ou association d'environ quatre-vingts familles ou quatre cents villageois, soit le *garantisme*, terme moyen entre la civilisation et l'état sociétaire.

Par *garantisme*, il entend toute *solidarité* d'*intérêts* entre diverses industries, diverses classes sociales, toute *garantie* accordée dans l'état actuel, qui ne soit pas fictive, mais réelle, qui ne comprenne pas seulement une classe privilégiée, mais les masses.

Par exemple, la garantie d'admission aux emplois pour tous les citoyens, bien qu'elle ait été un progrès en détruisant beaucoup d'obstacles et beaucoup de préjugés, n'est qu'une garantie illusoire pour la masse, puisqu'elle sup-

pose l'éducation, sans compter la protection et la faveur. L'égalité devant la loi, la première des garanties sociales, *politiquement*, est illusoire pour les masses, puisque le droit d'élection exige un certain degré de fortune. Devant les tribunaux, elle est également illusoire, puisque, pour entamer un procès, il faut être capable de le payer. Le droit d'association industrielle n'est encore qu'à l'avantage des riches, puisqu'il suppose des capitaux. Qu'on examine de la sorte tous les droits et toutes les garanties sociales qui existent, et, bien que, dans la constitution, elles n'excluent aucune classe, on se convaincra que, de fait, elles ne sont droit et garantie que pour ceux qui possèdent, et que la première des garanties, sans laquelle toutes les autres sont illusoires, c'est l'*éducation*, le *minimum* ou *le droit au travail* accordé à tous, hommes, femmes, enfants; or on ne peut les accorder sans entrer en garantisme et en association.

Il est sensible que la société actuelle marche au garantisme. Toute société d'assurance offre des garanties; toute société d'assurance mutuelle établit la solidarité entre ceux qu'elle assure mutuellement. Des associations se forment

de tous genres qui tendent au garantisme ou solidarité d'intérêts entre des fortunes diverses, des classes diverses. Les artistes s'associent et s'assurent mutuellement; les industriels s'associent, cherchant des garanties contre les vicissitudes commerciales; des tentatives sont faites par des chefs de fabrique pour rendre les ouvriers associés et non plus salariés. Toute l'industrie se transforme insensiblement par le mécanisme, à peu près nouveau, des compagnies actionnaires qui font le bien et le mal, et peuvent avoir dans un avenir prochain une immense influence sur l'état des sociétés. Elles peuvent devenir le moyen le plus sûr et le plus prompt d'un plein garantisme, ou bien l'instrument d'un nouveau servage, pire que la féodalité.

§ II. — Compagnies actionnaires.

Les sociétés actionnaires actuellement font un bien en activant l'industrie, en donnant carrière à l'esprit d'entreprise et associant des fortunes de tous les degrés. D'un autre côté, elles sont plus nuisibles qu'utiles en alimentant l'usure et l'agiotage; en menaçant de concen-

trer et monopoliser l'industrie entre les mains des grands capitalistes ; de telle sorte que la petite industrie se trouverait totalement écrasée, et que les ouvriers dont le salaire dépendrait uniquement du bon plaisir des grandes compagnies se trouveraient réduits de fait à l'esclavage. Remarquons que l'effet de la concurrence des grandes compagnies, les unes vis-à-vis des autres, est de leur faire toujours baisser le prix des produits, et, en même temps, par une rigoureuse conséquence, le salaire des ouvriers : de sorte que ceux-ci se trouvent de plus en plus misérables, en proportion du bas prix et de l'abondance des produits.

C'est le cercle vicieux où tourne l'industrie dans l'état actuel. Partout nous avons le phénomène monstrueux de populations ouvrières, d'autant plus misérables que l'industrie et le commerce sont plus actifs, plus florissants. La cause en est simple, puisque chaque découverte, en enrichissant quelques capitalistes, met des masses d'ouvriers sur le pavé ; puisque la concurrence, en baissant le prix des produits, baisse le salaire, et va toujours diminuant les ressources chétives des travailleurs. Le mal, déjà

extrême dans l'organisation actuelle de l'industrie, ne peut que s'accroître. Si les principes d'association, selon Fourier, ne viennent y porter remède, l'on verra les forts capitalistes, les puissantes compagnies se *coaliser*, s'entendre entre elles pour accaparer, monopoliser l'industrie, en cessant de se ruiner par la concurrence, et, tout en faisant d'énormes bénéfices, nourrir l'ouvrier comme on nourrit l'esclave ; ce qui ramènerait la société à un état de barbarie, à une féodalité industrielle pire que la féodalité nobiliaire ; et en même temps, on verrait les travailleurs, las de souffrir et d'être opprimés, se *coaliser* pour renouveler les scènes de désordres dont la France et l'Angleterre ont déjà été témoins.

C'est ce qui constitue la différence de la *coalition* et de l'*association*. La première, c'est la guerre enfantant d'une manière ou d'une autre des maux plus grands que ceux qu'elle prétend détruire. De l'*association* naît l'harmonie ou conciliation de tous les intérêts.

Les principes d'association, selon Fourier, appliqués au mécanisme des compagnies actionnaires, pourraient obvier à la fois à l'état pré-

caire où le salaire tient l'ouvrier, et à l'état précaire où la concurrence tient le capitaliste; c'est-à-dire qu'ils ont vertu de tuer simultanément le salaire et la concurrence. Ce serait entrer en plein garantisme et préparer la réalisation complète de l'état sociétaire.

Aujourd'hui toutes les compagnies sont détachées l'une de l'autre et s'écrasent réciproquement, en même temps que les ouvriers uniquement salariés n'ont entre eux, ni avec les chefs industriels, ni avec les capitalistes, aucun lien d'association. Il y a tout au plus une sorte d'association entre les actionnaires, les capitalistes à divers degrés; mais ce n'est là qu'un faible lien s'il n'est resserré par un lien nouveau et plus puissant entre le *travail*, le *capital* et le *talent*.

L'application des principes d'*association*, selon Fourier, aux compagnies actionnaires consisterait donc : 1° dans l'association, comme je viens de l'indiquer, du *travail*, du *capital* et du *talent*, c'est-à-dire des ouvriers, des maîtres et des capitalistes; 2° dans l'association de diverses compagnies, toutes organisées sur les mêmes bases et qui auraient principalement

pour objet la fabrication et la vente d'objets de nécessité. Du moins, dans les commencements, ce serait le plus sûr moyen d'obtenir les résultats prodigieux qui doivent découler de toute véritable association.

Qu'on suppose donc une compagnie de boulangerie, une autre de boucherie, une troisième d'épiceries, une quatrième pour la fabrication des habits, nne cinquième pour la fabrication des souliers, etc.; qu'on suppose des compagnies achetant les matières brutes en gros de première main, se passant de négociants ou intermédiaires soit pour l'achat, soit pour la vente qu'elles effectuent par un petit nombre d'agents, et pouvant, par conséquent, fournir les objets fabriqués à très-bas prix; supposons que les actionnaires et les ouvriers mêmes qui ne sont pas *salariés*, mais *actionnaires associés*, aient double intérêt à se fournir aux agents des compagnies, d'abord par l'appât du bon marché et ensuite pour faire hausser les actions, en augmentant le nombre des consommateurs ou acheteurs; qu'on suppose enfin la solidarité des intérêts, non-seulement entre les ouvriers, les maîtres et les capitalistes de chaque compa-

gnie, mais encore entre les compagnies mêmes, ce qui les porterait toutes à s'alimenter des produits les unes des autres, et permettrait que chacune d'elles, menacée de quelque revers commercial, fût secourue par toutes; qu'on se figure encore leurs ressources doublées par l'émission d'actions représentant la valeur de tout ce qu'elles possèdent en immeubles, selon le système indiqué par Fourier, de la mobilisation du capital; que l'on se figure, dis-je, cette nouvelle organisation de l'industrie, où entreraient spontanément six, huit ou dix compagnies actionnaires, dans le but de faire une chose utile, et, en même temps, de réaliser de grands bénéfices, et l'on apercevra sur-le-champ les deux conséquences suivantes :

La première est que, par ce nouveau mécanisme de l'industrie, on entre en plein garantisme. Effectivement, en établissant la solidarité d'intérêts entre les membres de chaque compagnie et les compagnies elles-mêmes, on assure le *minimum* à tous les ouvriers qui en font partie et les moyens d'éducation pour leurs enfants. On substitue un système de commerce véridique au système de commerce mensonger

qui est en pratique. On déjoue toutes les manœuvres de la fraude, de l'usure, du monopole, de l'agiotage. En un mot, un certain nombre de compagnies constituées de la sorte, ne renfermant en leur sein aucun oisif, aucune inutilité, offrirait la pleine transition que Fourier appelle garantisme, et posséderait tous les éléments de l'état sociétaire qui s'effectuerait bientôt au complet par l'association des ménages entre les travailleurs groupés autour d'une même industrie. Il ne resterait, pour entrer en pleine harmonie, qu'à varier les travaux et les rendre attrayants, en alternant le travail des manufactures par le travail agricole, et établissant une telle division dans les travaux, que chaque travailleur pût embrasser diverses branches; ce qui lui permettait, en alternant ses occupations, de s'y adonner passionnément, avec ardeur et enthousiasme.

La seconde conséquence serait que la solidarité d'intérêts entre les ouvriers, les maîtres et les actionnaires de chaque compagnie, et cette même solidarité, étendue à huit ou dix compagnies, procurerait de tels bénéfices et de si grands avantages à tous ceux qui feraient partie

de cette nouvelle organisation de l'industrie, que toutes les autres sociétés actionnaires seraient forcées de s'organiser sur les mêmes bases et que toute l'industrie devrait, sous peine d'être écrasée, se constituer de la sorte. C'est ainsi que, par une première impulsion sans secousses, sans contrainte, la société se trouverait transformée, en plein garantisme, et renfermant en son sein tous les éléments de l'état sociétaire ou harmonien.

Telle est la direction que peuvent prendre actuellement les sociétés actionnaires qui font encore aujourd'hui appel aux fortunes de tous les degrés et méritent par là, jusqu'à certain point, le nom d'association. Mais, au contraire, si loin d'étendre l'esprit d'association et le système de solidarité, en donnant intérêt aux ouvriers, les rendant associés et les récompensant proportionnellement au bénéfice total; si, au lieu d'entrer dans cette voie, les sociétés actionnaires tendent de plus en plus à se concentrer dans les mains des forts capitalistes, à encourager le monopole, la fraude, l'agiotage, à pressurer et exploiter la classe ouvrière, à diminuer son salaire à mesure qu'elles baissent le prix des pro-

duits pour accroître leurs bénéfices aux dépens des salariés, et enfin à rétribuer largement des agents inutiles et improductifs, il arrivera que peu à peu toute l'industrie et tout le commerce, en même temps que les forts capitaux, seront aux mains d'une classe privilégiée qui se trouvera à même d'exercer un entier monopole, d'écraser toute la petite industrie, et d'asservir et exploiter à son bon plaisir la classe ouvrière, qui, dans ce cas, sera réduite à se vendre corps et âme pour le pain quotidien, état pire que l'état de servage et d'esclavage.

Telle est la direction bonne ou mauvaise que peuvent adopter les sociétés actionnaires. En monopolisant l'industrie au bénéfice des grands capitalistes, elles font rétrograder la société dans la phase de barbarie. En associant la classe ouvrière et établissant le commerce véridique par l'association des compagnies industrielles, la société se transforme comme par enchantement; elle passe rapidement de la civilisation au plein garantisme, et du plein garantisme à l'état sociétaire ou harmonie qui base l'unité du genre humain.

C'est surtout la propagation des idées de

Fourier qui peut amener cet heureux changement en éclairant tout capitaliste, tout banquier, tout industriel, toute association déjà formée ou à la veille de se constituer, sur ce qui est à la fois de leur intérêt et de l'intérêt de la société entière.

Le monde actuel est dominé de fait par la cupidité et l'égoïsme; mais c'est un résultat des circonstances. Chacun est forcé de penser à soi et ne voit que duperie dans le dévouement à la chose publique, puisqu'elle n'existe pas, que tous les intérêts sont divergents et qu'on ne peut guère faire un bien sans opérer un mal. Toutefois, la générosité, le dévouement, l'enthousiasme du bien et du beau, l'amour de la patrie et de l'humanité, ne sont point pour cela morts au cœur de l'homme, seulement ils sommeillent faute d'objets sur lesquels on puisse les exercer. Mais que le but positif d'une action ou d'une entreprise vraiment utile s'offre aux hommes, on les verra, secouant leur égoïsme et leur tiédeur, y concourir avec empressement.

D'ailleurs on aurait tort d'exiger des hommes plus que Dieu même n'en exige, plus que leur nature ne permet; car le christianisme même,

religion toute d'abnégation, ne dégage jamais entièrement l'homme de son intérêt personnel; s'il lui demande de bonnes œuvres sur cette terre, il lui promet le ciel en récompense. Si donc on veut engager les hommes à des sacrifices de leur temps, de leur fortune, si on demande leur coopération à des entreprises utiles, il est juste qu'on leur promette en récompense les biens de cette terre, autrement dit leur part aux bénéfices qu'elles doivent rapporter. C'est ce qui constitue la différence entre les entreprises utiles et les œuvres philanthropiques. Ces dernières, de pure bienfaisance, secourent des maux partiels et sont onéreuses à ceux qui les accomplissent : au contraire, toute entreprise ayant un but d'utilité générale est certainement lucrative; c'est même une pierre de touche certaine pour la bonté de toute entreprise que d'évaluer son degré d'utilité sur le degré des bénéfices qu'elle rapporte. Il serait donc absurde de demander l'initiative ou la coopération de qui que ce soit à une entreprise prétendument utile, si l'on ne démontre en même temps les bénéfices qu'on en peut tirer; car, s'il n'y a pas de bénéfices, on a raison d'en suspecter

l'utilité; s'il y a des bénéfices, ils appartiennent de droit à tous ceux qui s'y associent pour leur part de travail, de capital, de talent. Fourier ne cesse de répéter, en faisant appel pour la réalisation de son système, que l'état sociétaire, appliqué aux travaux agricoles et domestiques, triple subitement le revenu général. C'est par des chiffres qu'il faut parler aux hommes, c'est par leur intérêt qu'il faut les prendre, et on ne peut leur en faire un reproche; car, du moment qu'on leur parle non pas de *charité*, mais d'*utilité*, ils ont raison de demander, comme preuve de cette utilité, la démonstration des avantages *particuliers* et *généraux* de l'entreprise ou association à laquelle on leur demande de concourir.

Mais aussi, si l'on parvient à démontrer les avantages réunis de bénéfices certains et de prémices d'une magnifique réforme sociale, si l'on excite à la fois au cœur des hommes les sentiments puissants de l'intérêt, de l'ambition, de l'amour de la chose publique, du plaisir de faire le bien, de participer à une œuvre utile, on ne trouvera personne qui refuse sa coopération, qui ne soit prêt à donner assistance de son temps et de sa fortune.

Les idées de Fourier, comme toute vérité, doivent triompher; il n'appartient à personne de les tuer ni par sarcasmes, ni par fausse interprétation. Il n'appartient non plus à personne de s'en rendre maître exclusivement; le système d'association ne peut être envisagé comme une religion, comme un dogme qui ait, en quelque sorte, besoin d'interprètes sacrés qui le garantissent du schisme et d'hérésie. Il est donné à tout le monde d'en tenter la propagation et la réalisation, chacun dans sa sphère. Loin que des tentatives partielles puissent nuire à la doctrine phalanstérienne, elles servent à la propagande, à la discussion, à l'examen approfondi; elles vulgarisent le système, le font comprendre et désirer de tous, et sont un sûr acheminement à sa réalisation complète.

Il n'est pas une manière de réaliser Fourier, il en est cent; et il n'est pas un seul essai de réalisation juste qui ne soit une démonstration complète du système entier.

Le système d'*association* se compose de diverses parties qui se tiennent et s'enchaînent, mais qui peuvent se réaliser d'une manière partielle et se compléter successivement. Fou-

rier lui-même établit la différence entre la première réalisation, l'association *domestique agricole*, et la seconde réalisation, l'attraction industrielle, *les travaux par groupes et séries*. L'une appelle invinciblement l'autre; mais la première peut d'abord servir de base. Il vaudrait, sans doute, mieux créer d'un coup l'harmonie complète; mais c'est déjà beaucoup d'agir selon les moyens que l'on possède, pour arriver, en définitive, au même résultat.

§ III. — Fermes agricoles-industrielles.

On pourrait réduire aisément le système sociétaire aux simples bornes d'une ferme agricole-industrielle; ce serait peut-être l'essai le plus aisé et le plus avantageux. Le plan, à vrai dire, n'en serait autre que celui d'harmonie simple, indiqué par Fourier, ou *association* des ménages et des travaux d'environ quatre-vingts familles ou quatre cents villageois. Il n'est pas de propriétaire, de capitaliste, jouissant de crédit et de bonne renommée, qui ne pourrait effectuer une ferme de ce genre à son très-grand avantage, et en produisant un bien immense. Pour se procurer des fonds par le moyen d'ac-

tionnaires, il lui suffirait de démontrer les bénéfices d'une association agricole-industrielle et de prendre la direction de l'entreprise. Quant à l'exécution, elle est prompte et facile : elle consiste à élever un bâtiment simple et commode, assez vaste pour loger environ quatre-vingts familles et n'en former qu'un seul grand ménage. Il faudrait, en même temps, acheter ou louer à long terme les terrains avoisinants en certaine étendue, ou, ce qui serait bien préférable, engager les propriétaires de ces terrains à s'associer comme capitalistes internes. Ce que chacun des capitalistes, soit externes, soit internes, apporte à l'association en terres, ustensiles, bestiaux, bâtiments, argent, est échangé contre des actions hypothéquées sur la masse totale des immeubles. Chaque travailleur, homme, femme, enfant, est rétribué d'après son apport de *travail*, *talent*, *capital*. Des manufactures sont établies pour relayer des travaux agricoles et occuper pendant l'hiver quand les travaux de la campagne chôment. Les productions de la terre servent à la consommation journalière des villageois ou phalanstériens (car

une ferme sur ce modèle serait une véritable phalange).

L'excédant des produits agricoles, ainsi que des produits manufacturiers, sert au commerce extérieur, et forme, tous frais déduits, le bénéfice net de la ferme. Tout marché étant toujours conclu au nom de l'association, les ventes et les achats ne se font qu'en gros, ce qui donne une grande épargne de temps; de plus, comme les achats se font de première main et sans intermédiaire, ils forment une très-grande économie pour les villageois associés qui rachètent en détail ce qu'ils ont eux-mêmes acheté en gros.

Ce plan est si simple, si aisé, les résultats en sont si magnifiques, que l'on doit s'étonner qu'on n'ait pas encore tenté de le réaliser. Tout le monde y trouve son avantage : les propriétaires voient leurs biens tripler de valeur en même temps que les revenus; les actionnaires externes retirent huit pour cent de leurs fonds garantis par hypothèque; les actionnaires ou associés internes, la plupart pauvres paysans qui possédaient un morceau de terre et ne

pouvaient, dans le travail morcelé, procurer même le nécessaire à leur triste famille, dans le ménage sociétaire, vivent dans l'abondance, varient leurs travaux, n'épuisent pas leurs forces, voient leur fortune s'accroître, chaque année, par l'excédant de leur part des bénéfices sur leurs dépenses, ont leurs femmes dégagées des tracas d'enfants, qui participent aux travaux communs, et leurs jeunes enfants mêmes, parfaitement soignés, qui reçoivent l'instruction élémentaire et font apprentissage de huit ou dix métiers à la fois, en compensant déjà par leur travail les frais de leur entretien. Les villageois, qui n'apportent dans l'association que leur travail, jouissent de l'aisance, mènent une vie douce, et, dès la première année, ont quelques économies à placer qui leur donnent droit, pour l'année suivante, à un dividende du capital. Une ferme de ce genre, qui, dès la première année, triplerait le capital et le revenu des sociétaires, en assurant le sort à quatre-vingts ou cent familles, offrirait, de plus, deux immenses avantages :

D'abord de s'accroître et se perfectionner rapidement, de renfermer en elle-même tous les

éléments d'*harmonie composée*, d'association sur une grande échelle comprenant environ quatre cents familles et distribuant le travail par groupes et séries, association qui se réaliserait promptement au moyen d'une ferme agricole-industrielle, ou réunion d'environ quatre-vingts familles en harmonie simple.

Le second avantage serait de pousser à l'imitation. Toutes les fermes-modèles échouent parce que les paysans routiniers n'ont pas le moyen de s'instruire, et encore moins la faculté de changer de méthodes. Mais qu'on démontre par l'exemple, par un essai, que le ménage sociétaire et l'association intégrale des travaux triplent le revenu et le capital, font trouver le plaisir dans le travail, procurent un bien-être immédiat et donnent aux enfants l'apprentissage gratuit de quinze ou vingt métiers, et tout petit propriétaire sera de suite converti et aspirera à faire partie d'une telle association. Les grands propriétaires ne tarderont pas à être convaincus eux-mêmes, et il suffira d'un premier essai pour que, dans toute la France (ou partout ailleurs), les grandes et petites propriétés s'associent dans une exploitation générale du

sol, en même temps qu'elles formeront des ménages sociétaires de cent, deux cents ou quatre cents familles, ce qui transformerait, comme par enchantement, l'agriculture, bien plus malade encore que l'industrie, ou pour mieux dire, ruinée et empêchée dans tous ses progrès par les menées du commerce, par l'usure et l'agiotage. Et cependant qui ignore que l'agriculture est la première richesse d'un pays? son état est déplorable, surtout en France, et, par contre-coup, celui des malheureux paysans. Tous les esprits généreux recherchent les moyens d'améliorer l'agriculture. Jusqu'aujourd'hui, ils ont échoué; l'état des campagnes et le sort des paysans vont, en quelque sorte, de mal en pis. L'exploitation intégrale du sol par association et le ménage sociétaire peuvent seuls faire progresser l'agriculture, et, en même temps, améliorer le sort du paysan et accroître le revenu du propriétaire. Le morcellement de la propriété a été regardé, avec raison, comme un bienfait immense, en ce qu'il a détruit les derniers vestiges de la féodalité et du servage. Mais aujourd'hui le moment est venu où la propriété doit subir une nouvelle transformation par

l'exploitation intégrale du sol, qui réunit à la fois l'avantage de *l'extrême division des fortunes* et d'une *large exploitation.*

Des sociétés actionnaires appuyées sur de riches capitalistes ou de puissants banquiers se forment chaque jour pour l'exploitation de quelque industrie. Combien il serait à désirer qu'il s'en formât quelqu'une pour une vaste exploitation du sol, où il y aurait à la fois des actionnaires internes et externes, et où les internes seraient réunis en ménage sociétaire et rétribués selon les principes d'association posés par Fourier! Le capitaliste ou le banquier qui attacherait son nom à une semblable entreprise acquerrait la plus grande gloire qu'un homme de ce siècle puisse ambitionner : sans secousse, sans commotion, il réformerait la société entière ; l'indigence serait éteinte ; le revenu de la France serait subitement triplé ; la couronne pourrait percevoir le double d'impôts et anéantir la dette publique, sans qu'aucun murmurât ; car tous, jouissant d'un triple revenu, se trouveraient, même en payant le double d'impôt, proportionnellement plus riches que dans l'état actuel. Et en même temps que l'homme qui

effectuerait ces grandes choses par sa fortune ou son crédit serait le bienfaiteur de son pays et de l'humanité, il ferait une opération extrêmement avantageuse, sans aucun risque de perte, au contraire, avec la certitude d'accroître indéfiniment sa fortune.

§ IV. — Abolition de l'esclavage en Pologne et en Russie.

L'importante question qui agite le nord-est de l'Europe et le sud des États-Unis, l'abolition de l'esclavage, peut être immédiatement résolue au profit des maîtres et au profit des esclaves, par l'application des principes d'association.

L'esclavage est la honte de l'humanité; il est un reproche permanent pour les nations qui le souffrent et qui le tolèrent dans leur sein. Et cependant, jusqu'aujourd'hui, elles ont pu répondre : » Que faire de nos esclaves en les libérant, dans l'état d'abrutissement où ils sont réduits? comment leur donner du pain, si nous ne les forçons au travail, tandis que les peuples mêmes qui n'ont point d'esclaves ne

savent pas empêcher la misère des salariés, de la classe dite prolétaire?

Effectivement, jusqu'à ce jour, tous les plans proposés pour l'affranchissement des esclaves ont paru, avec justice, insuffisants. On est resté dans le doute si, par un affranchissement subit, on n'exposerait pas les maîtres à être ruinés et les esclaves à mourir de faim, d'un autre côté, l'on n'a pu trouver de moyens satisfaisants d'un affranchissement gradué.

Le système de Fourier aurait puissance non seulement d'abolir l'esclavage sans préjudice à qui que ce fût, mais encore de rendre ces mêmes pays, aujourd'hui en arrière de la civilisation, immédiatement plus prospères, plus florissants que les autres nations, et de les mettre en tête du mouvement social.

Dans le Nord, il ne faudrait que l'initiative d'un seigneur russe ou polonais pour entraîner par l'exemple et opérer ce grand changement. Pourquoi ne se trouverait-il point? Les esprits généreux ne manquent pas dans ce pays; la preuve en est dans le fait récent de la comtesse Boutourlin, en Russie, qui vient d'affranchir spontanément six mille esclaves en leur faisant

don d'un terrain à cultiver. Ce fait est doublement remarquable, en ce qu'il prouve irrécusablement ce que tout le monde savait d'ailleurs, que le gouvernement russe n'est nullement partisan de l'esclavage et ne forme point obstacle à ce que les seigneurs affranchissent leurs esclaves.

La Pologne et la Russie (1) sont peut-être les pays du monde les plus capables de réaliser le système sociétaire, immédiatement et sur une grande échelle, précisément par leur organisation basée, jusqu'à ce jour, sur l'esclavage, et qui se trouverait merveilleusement adaptée au système sociétaire.

En Pologne et en Russie, chaque propriété, plus ou moins étendue, renferme des terrains couverts de diverses cultures, potagers, vergers, céréales, bois, une sorte de village composé de pauvres cabanes où logent les esclaves, diverses usines, une église et enfin un DWOR ou maison seigneuriale. On le voit, c'est à peu près

(*) Voyez *Histoire et Tableau de la Russie,* par M. Jean Czynski, remolie de choses neuves sur ce pays, et où la question de l'*esclavage en Russie* particulièrement est traitée à fond.

comme nos villages, avec des jardins potagers dans l'intérieur, des champs, des vergers, des prairies aux alentours, quelques fabriques et des châteaux couronnant les sites çà et là. Toutefois la différence est grande. Nos villageois travaillent péniblement, mais sont libres. Les châteaux, les champs, les bois, les potagers, les vergers, les fabriques ont des maîtres divers. En Pologne et en Russie, chaque propriété n'a qu'un seigneur; et les hommes qui l'habitent font partie de la propriété, appartiennent au seigneur comme les champs, les bois, les usines, les maisons. Les serfs ou esclaves, réduits au sort le plus misérable, travaillent pour le seigneur. Les produits de leurs travaux appartiennent entièrement au seigneur; seulement on laisse à chacun un petit coin de terre qu'ils cultivent dans leurs moments de loisir, et dont le produit sert à leur subsistance et à celle de leur famille. On peut penser ce que c'est que cette culture morcelée! Les produits en sont si chétifs, que les malheureux meurent littéralement de faim à côté des greniers du maître, regorgeant des produits de ses terres à lui, qui souvent moisissent faute de débouchés, ou bien

qu'il donne à vil prix ; car les denrées sont abondantes en ces pays, précisément parce que les trois quarts de la population y meurent de faim, en même temps que l'argent y est rare, puisque les propriétaires sont peu nombreux, et que, par une suite naturelle de cet état de choses, le commerce et l'industrie y languissent. Les malheureux esclaves sont tellement abrutis par la misère et la routine d'un travail toujours le même, qu'ils se rapprochent plus de la bête que de l'homme.

Pour quiconque connaît le système de Fourier, est-il nécessaire, cet état de choses donné, d'indiquer les immenses améliorations que chaque propriétaire pourrait introduire dans l'administration de ses biens par le principe d'association, en même temps qu'il pourrait, sans danger, affranchir ses esclaves? Quoi de plus aisé, pour un esprit élevé et charitable, que d'*associer* tous ces malheureux comme une grande famille, de mettre en commun leurs coins de terre morcelés, ou bien, ce qui serait infiniment préférable, les réunir aux terres mêmes du seigneur, et associer les travailleurs, autrement dit, les payer chacun selon son *tra-*

vail et sa *capacité*, en attendant qu'ils puissent apporter, dans la mise commune, le fruit de leurs économies, comme part de *capital?* Quoi de plus aisé que d'associer les travaux agricoles et manufacturiers, et de les diviser et varier de sorte que chacun se trouve expert dans diverses branches de culture et d'industrie, gagne en intelligence et fasse dix fois plus de travail par le double attrait de l'association et de la variété des travaux? Quoi de plus aisé que de réunir les travailleurs en un vaste ménage, et de confier les soins de cuisine, de blanchissage et de propreté intérieure à un petit nombre de femmes „ tandis que d'autres aideraient aux travaux agricoles et industriels; et enfin d'établir des écoles pour la première enfance, qui déchargeraient la majorité des mères des soins de surveillance? Combien même il serait aisé au seigneur de faire bâtir peu à peu une habitation commune, commode, propre et aérée, qui remplacât les chétives et dégoûtantes habitations du village, où souvent les paysans logent pêle-mêle avec vaches et cochons. Les domaines du seigneur lui fournissent la plus grande partie des matériaux, et la main-d'œuvre ne lui est

pas coûteuse, car il emploie à élever cette sorte de phalanstère ceux-mêmes qui doivent l'habiter. Peut-on douter que le seigneur qui prendrait l'initiative d'une semblable réforme, en assurant la liberté et le bien-être à une foule de malheureux, ne triplât, en même temps, son revenu et la valeur de ses propriétés, par une gestion unitaire et l'excitation au travail donnée aux travailleurs affranchis? Peut-on douter, non plus, que cet exemple ne serait immédiatement suivi dans toute la Pologne et la Russie, et avec d'autres conditions au sud des États-Unis?

N'oublions pas d'ajouter qu'un des principaux avantages de la Russie et de la Pologne, pour la réalisation de l'état sociétaire, consiste dans le bas prix des terres, des bestiaux, des engrais, et la quantité de terrains incultes qu'on y peut acquérir à bas prix.

Sous ce rapport, ces deux contrées offrent plus d'avantages à la réalisation qu'aucune autre de l'Europe.

§ V. — Angleterre, France, Belgique.

L'association serait un immense bienfait pour

l'Angleterre; ce système peut seul résoudre les difficultés sociales, chaque jour grandissantes, qu'elle renferme en son sein. L'Angleterre, plus qu'aucun pays civilisé, offre le contraste de la misère et de la richesse, de produits surabondants et de toutes les privations. L'aristocratie écrase de son luxe les populations affamées; les fabriques regorgent de produits, tandis que la classe ouvrière manque des premières nécessités de la vie. Diminuer le salaire et mettre les ouvriers sur le pavé sont les seuls remèdes qu'apportent les fabricants à leurs propres embarras. De là une misère affreuse, et la taxe croissante des pauvres, ancienne plaie qui aujourd'hui s'étend rapidement et menace de dévorer tout le corps social. Les campagnes, les villages, offrent le même spectacle de désolation et de misère pour le cultivateur laborieux, qui, asservi aux dîmes et à des charges énormes, ne peut subvenir aux besoins de sa famille, et se voit constamment à la veille de sa ruine. L'Angleterre, au premier rang des nations, pour les lumières, la richesse et le développement miraculeux de son industrie, l'Angleterre, commerçant avec le monde, pesant de tout son

poids sur les Indes, dévorant, suçant dans son sein la malheureuse Irlande, l'Angleterre succombe sous le poids de la dette nationale, elle menace constamment d'une honteuse banqueroute, elle se transforme en un vaste dépôt de mendicité, elle est à la veille d'être déchirée par ses propres enfants qui crient la faim et dont elle ne sait, par aucun moyen, satisfaire les besoins. Tous ses hommes d'État, tous ses citoyens, le peuple même, les ouvriers, les cultivateurs, contemplent avec effroi cet ordre de choses, et recherchent et appliquent des remèdes tous insuffisants, lorsqu'ils ne sont pernicieux. Le système d'association de Fourier peut seul arrêter les progrès du mal, par une transformation pacifique de ce qui existe, sans rien ôter à ceux qui possèdent; répandre la richesse sociale sur tous, en même temps qu'elle procurerait au gouvernement les moyens de se libérer de sa dette.

L'Angleterre est la nation la plus capable de comprendre et de réaliser immédiatement les principes de Fourier; elle sent toute la gravité de son état social, et ne dédaigne pas légèrement les idées nouvelles qui lui sont offertes

elle les examine et les applique. L'attention sérieuse et la faveur dont elle a entouré les essais d'Owen prouvent combien elle est est portée vers toute tentative d'amélioration radicale. Mais heureusement les essais d'Owen ne portaient que sur la communauté à laquelle la nature de l'homme répugne, et non point sur l'*association*, notre véritable destinée ici-bas.

Si la doctrine de Fourier était répandue en Angleterre, elle aurait les chances d'être réalisée sur-le-champ, 1° par le gouvernement, 2° par les associations nombreuses qui déjà existent pour obvier aux maux de la classe ouvrière, 3° par un candidat riche et bienfaisant.

Il serait digne de cette grande nation de prendre l'initiative d'une régénération sociale qui doit s'étendre sur le monde entier. Toujours elle s'est montrée ardente à accepter les innovations et les découvertes des génies créateurs. La première, parmi les grands États, elle embrassa la doctrine du libre examen qui fit tomber les chaînes de l'esprit; la première, elle donna l'exemple d'un gouvernement représentatif; elle enfanta Newton, Locke, Smith, Ben-

tham ; elle accueillit Fulton, honni par les savants français. Aujourd'hui, si elle se traîne dans les haillons du passé, si elle subit les conséquences des intérêts divergents créés par ses plus magnifiques innovations et découvertes, néanmoins elle a certitude d'avenir par la pratique de toutes les libertés, et le développement industriel, double face progressive sous laquelle se manifeste la vie des peuple. Or l'avenir humanitaire, c'est l'*association;* l'Angleterre sera plus apte qu'aucune nation au monde à le comprendre.

La Belgique, comme l'Angleterre, est un pays extrêmement favorable à la réalisation du système sociétaire, par son esprit à la fois sage et entreprenant, ses immenses ressources, et la liberté positive dont elle jouit. Nul pays n'est plus à l'abri, par le bon sens des masses, de toute spéculation fausse, de toute théorie vague; nul pays n'a plus de préventions contre les utopies. Mais qu'on lui présente un plan positif d'améliorations pour la classe ouvrière, une spéculation à la fois utile et lucrative, des bases d'association agricole et industrielle qui promettent de tripler subitement le revenu, et

nulle nation, si ce n'est l'Angleterre, ne se montrera aussi apte à comprendre, aussi ardente à entreprendre, aussi persévérante à exécuter. Comme l'Angleterre, elle ne trouvera ni entrave, ni obstacle dans l'administration, ni dans le pouvoir, mais plutôt appui et encouragement, et, en tous cas, liberté entière, liberté d'association, liberté de langage, liberté de la presse, liberté du culte; liberté, et de plus un bien-être général répandu sur toutes les classes, et une certaine égalité de fait; les bourgeois et l'ouvrier se donnent la main, l'aristocratie n'existe guère que de nom; la royauté y est réellement populaire et peu coûteuse. La Belgique actuelle rappelle les villes républicaines de la Flandre et du Brabant au moyen-âge; elle fleurit également par l'industrie et le commerce, et des institutions libres basées sur le système communal; elle a, de plus, l'avantage d'une administration régulière qui réunit les villes comme en un faisceau, les associe d'esprit et d'intérêts, et forme obstacle aux rivalités et divisions qui déchirèrent si misérablement les républiques florissantes et anarchiques du moyen âge.

La Belgique est admirablement préparée au régime sociétaire. L'esprit d'association y a déjà produit des fruits immenses et tend, chaque jour, à élargir et à consolider ses bases. Le crédit et la confiance doublent les ressources de l'industrie. Le pays possède la première richesse, qui le place à l'abri des vicissitudes qui enrichissent et ruinent les nations essentiellement industrielles; il possède la fertilité du sol. La Belgique est un des pays du monde où le sol est le plus riche, le plus abondant et le mieux cultivé; l'industrie et l'activité du commerce, ainsi que la confiance générale, le crédit public, tiennent essentiellement à cette condition stable de prospérité. Aussitôt que le système de Fourier y sera connu, il ne saurait manquer d'y être adopté en tout ou en partie, surtout au moment actuel où l'on songe sérieusement à améliorer le sort des ouvriers, où l'esprit d'association grandit et s'éclaire, où les colonies intérieures languissantes demandent une nouvelle organisation qui les relève et les rende productives, où de vastes bruyères sont au moment d'être défrichées par *association;* enfin où le réseau presque terminé, des chemins de fer facilite à

l'industrie et au commerce toute transformation, en même temps qu'il les y excite et les y pousse d'une force irrésistible.

La France possède les mêmes éléments de richesses et les mêmes besoins d'amélioration au sort des classes ouvrières, d'encouragement aux travaux agricoles, de sécurité politique, de stabilité industrielle et commerciale, de landes et bruyères intérieures à défricher, tous besoins auxquels le système de Fourier peut seul satisfaire. La France possède, de plus, l'avantage, en formant en quelque sorte un centre de lumières, parmi l'Europe et le monde, d'imprimer à tout ce qu'elle crée un tel cachet de publicité, qu'elle invite d'abord à l'imitation, ce qui devient le plus sûr moyen de propagande.

§ VI. — Colonisation d'Alger.

Précisement une question actuelle de la plus haute importance, la question d'Alger, peut être résolue facilement et promptement dans toutes ses difficultés par le système d'*association*, tandis qu'elle ne saurait l'être par quelque autre système que ce soit. Les circonstances sont aussi favorables à la réalisation du

système que le système l'est aux circonstances. Le terrain pour un essai en grand est trouvé; c'est Alger et ses dépendances; c'est l'Afrique entière qui peut être conquise pacifiquement par le système harmonien. Quant aux capitaux à mettre en avant, il est deux moyens de les obtenir : le premier, c'est de s'adresser au gouvernement en lui démontrant que jeter les bases d'une sage colonisation est le plus sûr moyen de diminuer les dépenses exorbitantes que coûte Alger dans l'état actuel, et même sous peu de temps de couvrir entièrement les frais et d'accroître les revenus de l'État du produit de la colonie. Le second moyen, c'est de former une compagnie actionnaire en lui démontrant également les bénéfices d'une colonisation sur les bases d'*association;* encore la compagnie ne pourrait-elle agir qu'avec l'assentiment et la protection du gouvernement qui, pour la formation de colonies, nécessairement à la fois civiles et militaires dans un pays conquis, doit toujours conserver la surveillance, la haute main; en revanche, il ne peut manquer d'accorder, pour un établissement aussi éminem-

par des membres internes ou externes serait également échangé contre des actions.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les bases générales d'association suffisamment expliquées dans le cours de cet ouvrage; je n'appuierai que sur ce qui est particulier aux associations coloniales.

Des associations coloniales, comme je l'ai dit, ne peuvent être purement civiles; elles sont à la fois *civiles* et *militaires*. Les exercices militaires sont au nombre des travaux *obligatoires* de la colonie; ils ne doivent pas occuper la majeure partie du temps, mais relayer les colons une ou deux heures par jour des autres travaux. Tous les colons ne sont pas appelés à se battre en plaine campagne; mais tous doivent être prêts à défendre leurs propres demeures, leurs foyers domestiques.

De ce premier principe posé, que tous les colons, de l'adolescence à la vieillesse, doivent être exercés militairement et se tenir prêts à combattre si un cas urgent l'exige, j'en ferai découler un second principe qui pourra paraître hardi : c'est que l'armée ne devrait être nulle-

ment distincte, ni à part des colons, mais partager leurs demeures et leurs travaux. En un mot, pour mieux exprimer ma pensée, c'est l'armée elle-même qui devrait être le premier fondement de la colonie, dans le cas où elle serait établie par le gouvernement. On verrait les fermes agricoles-industrielles substituées aux tristes casernes et hôpitaux ; les loisirs des soldats seraient occupés fructueusement dans des travaux agricoles et manufacturiers ; les exercices militaires ne seraient plus pour eux une occupation permanente, mais un délassement, un exercice salutaire, une habitude à entretenir.

Dans ce cas, une foule d'autres colons aptes à tous les travaux industriels et agricoles viendraient grossir leurs rangs et les initier à leur profession, dont l'apprentissage serait rendu prompt par la division parcellaire du travail. Ces derniers, comme je l'ai dit, partageraient les exercices militaires ; il n'y aurait de différence dans leur condition, si ce n'est que les premiers, composant l'armée, pourraient être à chaque instant envoyés contre l'ennemi, et se relayeraient pour la défense permanente du ter-

ritoire occupé, tandis que les autres colons ne seraient appelés qu'extraordinairement, remplissant dans les colonies à peu près le rôle de nos gardes nationaux.

Les uns et les autres colons *ont la faculté de se marier et d'élever leurs enfants*. Comment veut-on fixer des hommes au sol, leur créer une nouvelle patrie, si on leur défend les liens les plus puissants à les y attacher. Dans le système d'armée permanente et de ménages morcelés, la famille est impossible pour le soldat, en même temps que pour le colon pauvre, elle est un embarras, un fardeau. Dans le système sociétaire, les femmes et les enfants pourvoient à leur entretien par le travail; la première enfance est à la charge de l'association. Qu'on remarque que le système sociétaire, favorisant la famille et rendant les enfants une richesse en même temps qu'une joie pour la communauté, est le seul qui puisse réellement baser la colonisation, la faire, dès le commencement, multiplier ses habitants par elle-même; résultat qui, dans le système morcelé, n'a été atteint dans toutes les colonisations qu'après un grand laps de temps, après

que la mère-patrie s'est longuement épuisée en hommes, en argent et en coûteuses expéditions.

Dans le cas où ce serait une compagnie actionnaire qui prendrait l'initiative d'une colonisation sur ces bases, moitié civile, moitié militaire (tout en restant distincte de l'armée), elle procurerait au gouvernement l'avantage de pouvoir extrêmement réduire le nombre des troupes employées à la défense du territoire, et, par conséquent, les dépenses qu'occasionne leur entretien. Elle donnerait en même temps un magnifique exemple à toute l'Europe, de la manière d'*occuper les armées en temps de paix,* de les employer aux travaux publics tels que défrichements, cultures, routes, canaux, exploitation des mines, etc.; car ce serait à ces travaux et d'autres que les colons seraient employés dans les colonies algériennes, en même temps qu'ils se formeraient aux exercices militaires et se tiendraient prêts à combattre.

Le système sociétaire remplaçant les villes par de vastes fermes agricoles industrielles, renfermant chacune trois à quatre cents fa-

milles, bâties à peu près à égales distances (une ferme par lieue carrée), a le double avantage, comme système de colonisation, d'abord,

D'établir de suite les bases d'une colonie productive, qui puisse indemniser soit le gouvernement, soit une compagnie actionnaire de ses avances, et leur procurer, ainsi qu'aux colons, des avantages toujours croissants; ensuite,

Par le même système de colonisation, d'établir un plan aisé de défense et d'attaque.

Pour démontrer que le système d'association adapté aux colonies serait de suite productif, il n'est pas nécessaire d'autres arguments que ceux-mêmes employés dans le cours de cet ouvrage. L'association, dans tout ordre de choses, comparativement au système morcelé, donne triple et quadruple revenu. Appliquée à des colonies extérieures, dans un pays conquis, elle offre l'avantage d'un terrain gratuit, dont les actions représentatives offrent de suite un bénéfice net. Cet avantage est surtout important sur le territoire d'Alger, autrefois le plus fertile du monde, et qui, aujourd'hui encore, promet de

récompenser les peines du cultivateur par de riches moissons.

Du premier aperçu, on peut également se convaincre que nul système n'est plus propre à la défense et à l'attaque graduée dans un pays de conquête où les colons sont constamment exposés aux agressions des naturels.

Les jardins, les campagnes, le sol cultivé forment la principale richesse des colons. Comment, dans le système de constructions morcelées, comprenant des villes, des villages, des forteresses, comment défendre la campagne, les champs, le sol ? Généralement, dans toutes les guerres, on voit les villes, les forteresses soutenir l'attaque, se défendre avec plus ou moins de succès, mais toujours au détriment des campagnes abandonnées, ravagées, des villages incendiés, des populations rurales surprises et massacrées. Dans l'état de guerre permanente des colonisations, comment assurer dans un semblable système la sécurité à l'agriculteur ? comment lui donner le courage d'ensemencer le sol lorsqu'il n'est pas sûr de recueillir la moisson ? On n'a d'expédient que les armées permanentes, qui coûtent plus à préserver les colons que ces

derniers ne sont productifs. Dans le système sociétaire, la campagne cultivée est renfermée en quelque sorte dans les groupes des fermes, de même que les jardins et les cours sont renfermés dans l'intérieur des bâtiments. Chaque ferme aurait sa tour, ses signaux, pour donner l'alarme aux fermes voisines aussitôt qu'un parti ennemi serait aperçu; et toutes simultanément tiendraient prêtes les forces nécessaires pour le repousser, s'il tentait une agression. Les fermes les plus avancées sur le territoire ennemi formeraient autant de forts quant aux appareils meurtriers de la défense, tout en conservant à l'intérieur les dispositions locales pour l'organisation sociétaire. On pourrait même, sur toute la ligne frontière, creuser un fossé, ce qui faciliterait encore la défense.

En un mot, ne serait-il pas infiniment plus aisé de protéger un sol limité, retranché en quelque sorte comme un vaste camp, où tous les colons seraient organisés à la fois pour les travaux productifs et une défense ou surveillance permanente, que d'étendre cette défense à un vaste pays moitié cultivé et peuplé, moitié inculte et désert, avec un système incohérent

d'habitations ? Ne serait-il pas aussi infiniment plus productif d'utiliser l'armée, en la rendant civile en même temps que militaire, et la casant, d'après un système purement défensif, dans des bâtiments fortifiés, où les travaux manufacturiers et agricoles relayeraient des travaux militaires ?

A dater de cette nouvelle organisation, le plan d'attaque, ou, si l'on veut, de conquête, d'envahissement, peu onéreux, peu destructeur, consisterait à avancer insensiblement dans le pays et à toujours occuper le sol nécessaire à de nouvelles fermes sociétaires, selon la multiplication de la colonie, et les capitaux disponibles pour les constructions et les cultures ; car à quoi bon occuper un terrain qui ne serait ni cultivé, ni habité ? à quoi bon faire peser un joug onéreux sur des populations ennemies, toujours prêtes à le briser ! N'est-il pas mille fois préférable de n'occuper insensiblement qu'un terrain productif et d'attirer les populations africaines sous un joug volontaire, par le spectacle de l'industrie attrayante, de la concorde, de l'harmonie et des arts de la civilisation ? En prolongeant toujours la ligne de dé-

fense à mesure que de nouvelles fermes s'élèvent et que les naturels sont refoulés dans l'intérieur ou attirés par le charme sociétaire, les colons vont toujours en avant dans la conquête de l'Afrique, conquête pacifique, introduisant insensiblement dans les contrées barbares les arts, les sciences, l'industrie européenne, chaque jour perfectionnés, et un admirable mécanisme social, le seul capable de subjuguer véritablement les barbares et les sauvages. En partant de la fondation d'une première ferme sociétaire dans cette contrée, l'imagination ne voit point de bornes à la conquête et la propagande. L'Afrique entière couverte de phalanges soumises à un régime unitaire, ses déserts rendus fertiles, sa température attiédie par la culture générale, et un système d'irrigation qui encaisserait les rivières, dessécherait les marais, ferait jaillir les sources et couvrirait de canaux navigables toute cette contrée aujourd'hui semblable à une mer de feu, toutes ces merveilles seraient, en un laps de temps plus ou moins considérable, les résultats magnifiques d'une colonisation européenne, sur les bases de l'état sociétaire posées par Fourier.

Je n'ai point voulu ici donner un plan, mais seulement un aperçu de colonisation d'après le système phalanstérien. Je n'ai voulu qu'indiquer la seule base possible de colonisation productive, qui ne jette pas en pure perte les hommes et l'argent. C'est à ceux qui ont fait de la question d'Alger un objet spécial d'étude à proposer un plan précis et détaillé; j'ai seulement tenté de mettre sur la voie. Qu'on étudie le système de colonisation mis en œuvre jusqu'aujourd'hui dans les deux Indes; qu'on suppute les torrents de sang et les sommes énormes qu'il a coûté pour tenir, en définitive, les colons dans une barbare oppression, pour toujours craindre les révoltes, et exterminer les nations indigènes; qu'on étudie l'histoire sanglante des colonisations anciennes et modernes, et, qu'instruit par l'expérience des siècles, on essaye, en substituant l'association au système morcelé, et l'envahissement gradué à la conquête violente, qu'on essaye, dis-je, d'arracher l'Afrique aux conséquences dévastatrices de l'ancien système et de procurer à la France la gloire de la pacifique transformation d'un pays barbare en un

pays fertile, florissant, qui soit modèle à la civilisation même.

§ VII. — Éléments d'association.

En résumé, tous les essais d'association, si simplifiés et sur une si petite échelle qu'ils soient, sont fructueux. J'appelle essai tout ce qui est réalisation du système, même dans un seul de ses principes. Ce qui rend le système sociétaire essentiellement pratique, c'est la facilité qu'on a à le décomposer, à le réduire, à l'adapter à toutes les circonstances. Trois parties principales le constituent : la première, c'est l'association des ménages substituée au morcellement, à l'isolement actuel. On ne peut nier les avantages économiques de ne faire qu'une cuisine au lieu de cent, de n'avoir qu'un grenier, une cave pour les provisions communes, dix ménagères au lieu de cent, deux ou trois salles commodes et aérées pour réunir les enfants dans leurs jeux, leurs études, et une surveillance commune, au lieu de cent chambres malsaines et cent surveillantes ennuyées et grondeuses.

Cette première base d'association est si clai-

rement économique qu'on ne peut mettre en doute ses avantages. La difficulté est de l'établir là où le morcellement existe. C'est une question, en quelque sorte, tout architecturale ; les constructions actuelles forment obstacle, il faut détruire pour réédifier ; c'est la réédification matérielle qui précède la réédification sociale. Toutefois cette difficulté disparaît là où rien n'existe, où tout est à créer, principalement lorsqu'il s'agit de colonies intérieures et extérieures, et généralement de tout établissement, soit industriel, soit agricole, qui implique la réunion d'un certain nombre de familles.

La seconde partie essentielle du système, c'est l'association, dans toute industrie, des travailleurs avec les chefs et les capitalistes ; c'est l'abolition du salaire remplacé par la répartition équitable du *travail*, du *talent* et du *capital* ; c'est la *solidarité d'intérêts* entre tous les *associés* d'une même industrie, étendue à diverses industries agricoles et manufacturières, ce qui représenterait déjà, dans notre société morcelée, à part les autres conditions sociétaires, *l'association intégrale* et la *solidarité d'intérêts* telles qu'elles existent dans le phalanstère.

La troisième partie, c'est le travail attrayant par groupes et séries, c'est, à vrai dire, la partie la plus neuve du système de Fourier, qui constitue essentiellement sa doctrine.

Déjà, dans l'état actuel de l'industrie et de l'agriculture, on pourrait, jusqu'à un certain point, varier les travaux, les alterner, grouper les ouvriers, leur donner ardeur au travail, surtout si l'on commençait par les y intéresser, les *associer*. La division du travail, poussée très-loin, se prête merveilleusement à la variété et à l'alternat. Il ne faut pas un long apprentissage pour apprendre à faire des têtes d'épingles ou toute autre division parcellaire de l'une ou l'autre industrie. Il ne faudrait donc que l'association de diverses industries à proximité pour que les ouvriers pussent se relayer dans leurs travaux divers; leur travail et leur santé y gagneraient également. Il serait surtout avantageux d'associer les travaux manufacturiers et agricoles, de sorte que les ouvriers et paysans pussent alterner des uns aux autres.

Il est plus simple, dira-t-on, de créer d'un coup le phalanstère dans toutes ses conditions d'harmonie. Oui, ce serait plus simple si l'on

avait la faculté de le faire. Mais en attendant, je le répète, toute application partielle est déjà un progrès, un gage de réalisation complète.

Tous les germes d'essai existent dans la société actuelle, c'est ce qui rend aisé leur perfectionnement.

Anciennement, les monastères, aujourd'hui les casernes, les prisons, les maisons d'éducation, les restaurants, les hôtels, les pensions bourgeoises, le magnifique établissement des Invalides, etc., donnent idée des économies de l'association domestique.

Les sociétés par actions présentent des éléments d'association industrielle.

Les moissons, les vendanges, la pêche, la chasse offrent exemple des travaux, jusqu'à un certain point, attrayants.

Quelque point de départ qu'on prenne en véritable association, que ce soit d'un ménage sociétaire, de l'exploitation intégrale de diverses branches d'industrie ou de l'exploitation intégrale d'une certaine étendue du sol, pourvu qu'il y ait solidarité d'intérêts entre les propriétaires ou capitalistes et les travail-

leurs, répartition équitable du *travail, capital, talent,* on verra bientôt naître, de cette première base, l'état sociétaire avec l'alternat et la variété des travaux, la division des travailleurs par groupes et séries, d'où résultera la pleine harmonie. L'essentiel, c'est le point de départ, un essai quelconque de véritable association.

Fourier indique différents degrés d'association simple ou composée. Le plus simple degré, comme je l'ai dit, peut être réduit à quatre cents villageois, environ quatre-vingts familles; ce seraient, à proprement parler, les habitants d'un village réunis en une même habitation et associés pour l'exploitation la plus économique et la plus productive des travaux agricoles, industriels et domestiques. Fourier indique également diverses voies de garantisme. Il donne, entre autres, le plan d'un *comptoir communal* qui aurait pour effet immédiat d'abolir l'indigence, d'assurer le droit au travail et de tripler le revenu de la commune qui en prendrait l'initiative. Je crois ne pouvoir mieux terminer ce chapitre qu'en citant ce plan en entier.

§ VIII. — Comptoir communal.

« Le comptoir communal aurait pour principales propriétés :

» Réduire de moitié la gestion domestique des ménages pauvres et même des moyens ;

» Payer à jour fixe, par anticipation et sans frais, les impôts de la commune ;

» Avancer des fonds au cours le plus bas, à tout cultivateur dont les domaines présenteraient quelque garantie ;

» Procurer à chaque individu toutes les denrées indigènes ou exotiques au plus bas prix, en l'affranchissant des bénéfices intermédiaires que font les marchands et agioteurs ;

» Assurer en toute saison des fonctions lucratives à la classe indigente, des occupations variées, sans excès ni sujétion, soit à la culture, soit aux ateliers.

» *Le comptoir communal actionnaire*, affecté à des subdivisions de mille cinq cents habitants au moins, est pourvu de jardin, grenier, cave, cuisine et manufactures communales, au moins deux. C'est un vaste ménage qui épargne aux pauvres tous les menus travaux. Ce pauvre

possède un petit champ et une petite vigne; mais comment peut-il avoir un bon grenier, une bonne cave, de bonnes futailles, des instruments et agencements suffisants? Il trouve le tout au comptoir communal; il peut y déposer, moyennant une provision convenue, son grain et son vin, et recevoir une avance des deux tiers de la valeur présumée. C'est tout ce que désire le paysan, toujours forcé de vendre à vil prix au moment de la récolte. Il ne craindrait pas de payer l'intérêt d'une avance, il le paye toujours à douze pour cent aux usuriers; il bénira le comptoir qui lui avancera à six pour cent l'an, en lui épargnant les frais de manutention; car un petit cultivateur se trouvera payé au comptoir pour faire sans fournitures l'ouvrage qu'il aurait fait gratuitement chez lui, avec frais de fournitures. En effet:

» Il a consigné au comptoir sa récolte, vingt quintaux de grain et deux muids de vin: ce n'est pas lui qui fournit les sacs, les futailles, les chariots et animaux pour conduire au marché: sa récolte faite et consignée, il travaille à journée pour le comptoir, et il se trouve payé tout en soignant son blé et son vin qui gagnent

en valeur ; car on les réunit à une masse de grains, à un foudre de même qualité. On peut même lui épargner les soins de cuverie et recevoir sa vendange selon les évaluations d'usage.

» Le travail, pour garantir le grain des rats et des charançons, et pour manutentionner quatre ou cinq foudres, ne s'élève qu'au dixième de ce qu'il serait dans une foule de petits ménages dont le comptoir emploie accidentellement les plus pauvres dans ses greniers, caves, jardins et ateliers. Ils ne peuvent, en aucun temps, y manquer d'occupations, et c'est pour eux un bénéfice d'autant plus notable, qu'en consignant au comptoir, ils ont beaucoup de temps de reste par épargne de manutention et même de cuisine ; car ils obtiennent, lorsqu'ils ont consigné des denrées, un crédit quelconque à la cuisine communale, et imitent nos petits ménages, qui prennent chez le traiteur pour épargner les frais.

» Le comptoir s'approvisionne de tous les objets de consommation assurée : étoffes communes, denrées de première nécessité et drogues d'emploi habituel. En les tirant des sources,

il peut les donner à petit bénéfice aux consignataires, leur en exhiber les comptes d'achats et de frais. Ces avantages sont autant d'amorces à la consignation. Si le comptoir est bien organisé, il doit, en moins de trois ans, métamorphoser tout le système agricole en demi-association, car il sera recherché du riche comme du pauvre. Tout riche y briguera l'avantage d'être actionnaire votant; le petit consignataire non actionnaire y aura, en séance de bourse, voix consultative sur les chances de vente; l'actionnaire opinera sur les ventes et achats.

» Rien n'est plus agréable au campagnard, et surtout au paysan, que les assemblées d'intrigue commerciale. C'est un charme dont il jouirait, chaque semaine, au comptoir communal, en séance de BOURSE, où l'on communiquerait les avis de correspondance commerciale, et où l'on débattrait sur les convenances d'achat et de vente. Le paysan, quoique peu enclin aux illusions, convoiterait avidement la gloriole d'actionnaire délibérant sur les achats et ventes du comptoir communal, ou tout au moins le rang de consignataire à voix consultative. Les paysans tiennent, chaque dimanche, *la bourse*

à la porte de l'église, avant ou après la grand'-messe ; ils la tiennent dans les marchés et cabarets, où ils s'épuisent en informations et caquets sur l'état des affaires, sur la hausse et la baisse des denrées : ils auraient au comptoir une véritable bourse et s'empresseraient, pour y figurer, de devenir actionnaires ou consignataires, ou l'un et l'autre.

» Le comptoir aurait une ou deux manufactures, afin de fournir, en hiver comme en été, des occupations variées à la classe pauvre. Dans son organisation, il se rapprocherait, autant que possible, des procédés harmoniens ; il pourrait avoir à son compte des cultures et des troupeaux selon les moyens dont il serait pourvu ; il donnerait toujours à ses agents, même les plus pauvres, une portion d'intérêts sur quelques produits spéciaux, comme laines, fruits, légumes, etc., afin d'éveiller en eux cette activité, cette solicitude industrielle qui naît de la participation sociétaire, et les préserver de l'insouciance qui caractérise les salariés civilisés.

» Ce qu'on doit chercher, c'est d'amener un canton à une ombre d'association sur l'ensemble

témoin l'Angleterre, qui figure au premier rang des pays cultivés ; sur les lieux même où elle brille par des travaux d'Hercule, tels que le canal Calédonien, on voit régner le vice destructeur des climatures, la dévastation des forêts ; il n'y a pas un arbre sur les montagnes d'Ecosse qui devraient être couvertes de sapins et bouleaux. En Russie même, pays neuf, on se plaint déjà du tarissement.

» Dans le système sociétaire, où le globe entier sera régi comme domaine d'un seul homme, on obtiendra le double bénéfice d'une culture générale et parfaitement distribuée, ce qui procurera un adoucissement de climature *de trente degrés*, comparativement aux atmosphères brutes, comme celles de Sibérie, Haut-Canada, Australie; on y gagnera la fusion des trois quarts des glaces du Nord, ce qui livrera au commerce général deux passes *pleinement praticables* par la mer Glaciale et le détroit de Behring ; on y gagnera de plus une garantie de températures nuancées, mitigées en froid et en chaud, exemptes d'excès et de transitions subites, et comportant au quarante-cinquième degré trois

récoltes habituelles ; au soixantième, deux au moins; les trois récoltes du quarante-cinquième réparties comme il suit :

» Première : semailles de novembre, recueillies au courant de mai.

» Deuxième : menus légumes, semés fin mai, recueillis fin juillet.

LABOUR EN DÉFONCEMENT.

» Troisième : semailles d'août, recueillies en novembre.

» La triple récolte ne sera pas due à un accroissement de chaleur, ce moyen serait très-illusoire ; l'excès de chaleur et sa continuité paralysent la végétation ; le bénéfice tient à obtenir des températures bien nuancées par des zéphyrs et des pluies fécondantes. Une pluie d'un mois, une chaleur d'un mois sont également le fléau des cultures.

» Il est connu que, si l'on pouvait jouir d'une température à commande ou variante régulière de pluies et chaleurs sans excès, les végétaux croîtraient presque à vue d'œil; on obtiendrait les trois récoltes plus facilement que la simple, si souvent contrariée par les excès,

surtout par celui de la lune rousse, funeste à la France.

» Tel sera le fruit de la culture universelle aidée du mécanisme sociétaire; on en verra naître une climature méthodiquement raffinée dans toute l'échelle atmosphérique.

» Il est plus qu'avéré que les défrichements peuvent modifier la température; qu'elle est, comme les terres, un champ livré à l'industrie humaine; que nos cultures, si elles sont exercées avec intelligence, peuvent tempérer de douze degrés une atmosphère, et faire jouir le cinquantième degré d'une climature de trente-huit, comme aussi réduire un trente-huitième, s'il est mal cultivé, à la climature d'un cinquantième bien cultivé.

» Par exemple, Paris et Tours, situés au quarante-septième degré, jouissent d'un climat tempéré où les froids annuels n'excèdent guère dix à douze degrés de Réaumur; tandis que les villes de Québec et d'Astrakhan, situées sur la même ligne, éprouvent des froids égaux à celui de Pétersbourg : le thermomètre y descend communément à trente degrés, et on l'a vu à Astrakhan descendre à trente-sept degrés; froid

plus vif que celui de Saint-Pétersbourg. La cause en est que l'une et l'autre villes sont contiguës à des déserts immenses et prolongés à l'infini; elles participent nécessairement de la température des déserts qu'elles avoisinent, et cet incident réduit, en hiver, Astrakhan, ville du quarante-septième degré, au climat des villes du soixantième et même du soixante-troisième degré, comme Vasa et Drontheim.

» Il en est de même de Philadelphie et Péking, situées au quarantième degré, même latitude que Naples, et qui peuvent, quant à l'hiver, être assimilées à Berlin, latitude cinquante-troisième degré, sinon pour la durée, au moins pour l'intensité du froid. La cause en est également dans le voisinage de grandes régions incultes.

» La vigne ne peut pas croître sur les coteaux de la Pensylvanie, située également à la même latitude que Naples; tandis qu'elle prospère à Mayence, ville située à dix degrés plus haut, mais sous une atmosphère déjà raffinée qu'on appelle *climat fait* ou *formé*, c'est-à-dire où la terre est en pleine culture.

» Par le seul procédé de raffinage simple, on

il peut les donner à petit bénéfice aux consignataires, leur en exhiber les comptes d'achats et de frais. Ces avantages sont autant d'amorces à la consignation. Si le comptoir est bien organisé, il doit, en moins de trois ans, métamorphoser tout le système agricole en demi-association, car il sera recherché du riche comme du pauvre. Tout riche y briguera l'avantage d'être actionnaire votant; le petit consignataire non actionnaire y aura, en séance de bourse, voix consultative sur les chances de vente; l'actionnaire opinera sur les ventes et achats.

» Rien n'est plus agréable au campagnard, et surtout au paysan, que les assemblées d'intrigue commerciale. C'est un charme dont il jouirait, chaque semaine, au comptoir communal, en séance de BOURSE, où l'on communiquerait les avis de correspondance commerciale, et où l'on débattrait sur les convenances d'achat et de vente. Le paysan, quoique peu enclin aux illusions, convoiterait avidement la gloriole d'actionnaire délibérant sur les achats et ventes du comptoir communal, ou tout au moins le rang de consignataire à voix consultative. Les paysans tiennent, chaque dimanche, *la bourse*

à la porte de l'église, avant ou après la grand'-messe ; ils la tiennent dans les marchés et cabarets, où ils s'épuisent en informations et caquets sur l'état des affaires, sur la hausse et la baisse des denrées : ils auraient au comptoir une véritable bourse et s'empresseraient, pour y figurer, de devenir actionnaires ou consignataires, ou l'un et l'autre.

» Le comptoir aurait une ou deux manufactures, afin de fournir, en hiver comme en été, des occupations variées à la classe pauvre. Dans son organisation, il se rapprocherait, autant que possible, des procédés harmoniens ; il pourrait avoir à son compte des cultures et des troupeaux selon les moyens dont il serait pourvu ; il donnerait toujours à ses agents, même les plus pauvres, une portion d'intérêts sur quelques produits spéciaux, comme laines, fruits, légumes, etc., afin d'éveiller en eux cette activité, cette solicitude industrielle qui naît de la participation sociétaire, et les préserver de l'insouciance qui caractérise les salariés civilisés.

» Ce qu'on doit chercher, c'est d'amener un canton à une ombre d'association sur l'ensemble

CHAPITRE XVI.

Restauration des climatures.

Une des parties les plus curieuses de la théorie sociétaire, ai-je dit (*), est la *restauration des climatures*, par la culture intégrale du globe que l'état sociétaire peut seul effectuer à l'aide des armées industrielles. Les détails où Fourier entre à ce sujet sont d'un puissant intérêt; d'ailleurs tout est tellement lié dans le système d'association, que c'est le dénaturer que d'en omettre aucune partie.

(*) Voyez *Armées industrielles*.

Écoutons Fourier :

« Il n'y a guère aujourd'hui que l'Europe, l'Indoustan et la Chine qui soient mis en pleine culture, encore se ressentent-ils du régime morcelé et incohérent. Tous les bons esprits ont déploré la fâcheuse propriété qu'a la civilisation de se perdre par l'excès de ses cultures, par le ravage des forêts, par le défaut d'entente et d'unité dans les dispositions agricoles. La culture civilisée et barbare n'est qu'un leurre de quelques siècles ; elle brille un instant et semble améliorer les climatures ; mais bientôt elle ramène son atmosphère à une inclémence pire que la rudesse primitive. Il est bien aisé de façonner un pays brut par des défrichements partiels et abatis des forêts ; mais il est bien difficile de restaurer un pays ravagé par la civilisation et démeublé de forêts et de sources, comme est aujourd'hui la Perse autrefois si féconde ; comme sont déjà la Provence, le Languedoc, la Castille, et comme seraient dans deux siècles toutes les régions aujourd'hui si fières d'une lueur de bien-être climatérique, et dont on voit arriver à grands pas la décadence :

témoin l'Angleterre, qui figure au premier rang des pays cultivés ; sur les lieux même où elle brille par des travaux d'Hercule, tels que le canal Calédonien, on voit régner le vice destructeur des climatures, la dévastation des forêts ; il n'y a pas un arbre sur les montagnes d'Ecosse qui devraient être couvertes de sapins et bouleaux. En Russie même, pays neuf, on se plaint déjà du tarissement.

» Dans le système sociétaire, où le globe entier sera régi comme domaine d'un seul homme, on obtiendra le double bénéfice d'une culture générale et parfaitement distribuée, ce qui procurera un adoucissement de climature *de trente degrés*, comparativement aux atmosphères brutes, comme celles de Sibérie, Haut-Canada, Australie; on y gagnera la fusion des trois quarts des glaces du Nord, ce qui livrera au commerce général deux passes *pleinement praticables* par la mer Glaciale et le détroit de Behring ; on y gagnera de plus une garantie de températures nuancées, mitigées en froid et en chaud, exemptes d'excès et de transitions subites, et comportant au quarante-cinquième degré trois

récoltes habituelles ; au soixantième, deux au moins; les trois récoltes du quarante-cinquième réparties comme il suit :

» Première : semailles de novembre, recueillies en courant de mai.

» Deuxième : menus légumes, semés fin mai, recueillis fin juillet.

LABOUR EN DÉFONCEMENT.

» Troisième : semailles d'août, recueillies en novembre.

» La triple récolte ne sera pas due à un accroissement de chaleur, ce moyen serait très-illusoire ; l'excès de chaleur et sa continuité paralysent la végétation ; le bénéfice tient à obtenir des températures bien nuancées par des zéphyrs et des pluies fécondantes. Une pluie d'un mois, une chaleur d'un mois sont également le fléau des cultures.

» Il est connu que, si l'on pouvait jouir d'une température à commande ou variante régulière de pluies et chaleurs sans excès, les végétaux croîtraient presque à vue d'œil; on obtiendrait les trois récoltes plus facilement que la simple, si souvent contrariée par les excès,

surtout par celui de la lune rousse, funeste à la France.

» Tel sera le fruit de la culture universelle aidée du mécanisme sociétaire; on en verra naître une climature méthodiquement raffinée dans toute l'échelle atmosphérique.

» Il est plus qu'avéré que les défrichements peuvent modifier la température; qu'elle est, comme les terres, un champ livré à l'industrie humaine; que nos cultures, si elles sont exercées avec intelligence, peuvent tempérer de douze degrés une atmosphère, et faire jouir le cinquantième degré d'une climature de trente-huit, comme aussi réduire un trente-huitième, s'il est mal cultivé, à la climature d'un cinquantième bien cultivé.

» Par exemple, Paris et Tours, situés au quarante-septième degré, jouissent d'un climat tempéré où les froids annuels n'excèdent guère dix à douze degrés de Réaumur; tandis que les villes de Québec et d'Astrakhan, situées sur la même ligne, éprouvent des froids égaux à celui de Pétersbourg : le thermomètre y descend communément à trente degrés, et on l'a vu à Astrakhan descendre à trente-sept degrés; froid

plus vif que celui de Saint-Pétersbourg. La cause en est que l'une et l'autre villes sont contiguës à des déserts immenses et prolongés à l'infini; elles participent nécessairement de la température des déserts qu'elles avoisinent, et cet incident réduit, en hiver, Astrakhan, ville du quarante-septième degré, au climat des villes du soixantième et même du soixante-troisième degré, comme Vasa et Drontheim.

» Il en est de même de Philadelphie et Péking, situées au quarantième degré, même latitude que Naples, et qui peuvent, quant à l'hiver, être assimilées à Berlin, latitude cinquante-troisième degré, sinon pour la durée, au moins pour l'intensité du froid. La cause en est également dans le voisinage de grandes régions incultes.

» La vigne ne peut pas croître sur les coteaux de la Pensylvanie, située également à la même latitude que Naples; tandis qu'elle prospère à Mayence, ville située à dix degrés plus haut, mais sous une atmosphère déjà raffinée qu'on appelle *climat fait* ou *formé*, c'est-à-dire où la terre est en pleine culture.

» Par le seul procédé de raffinage simple, on

obtient déjà, comme on voit, environ quatorze degrés d'adoucissement de climature. Par le raffinage intégral et composé, on peut en obtenir jusqu'à trente-six.

» Par *raffinage simple*, Fourier entend un radoucissement opéré par des cultures locales et bornées comme celle de l'Italie. Sa pleine culture, jointe à celle des régions voisines, Allemagne et France, est le ressort qui produit déjà le bénéfice de treize à quatorze degrés, comparativement à une température brute, comme celle de l'Australie. Mais l'Italie est avoisinée de régions mal cultivées, telles que l'Afrique, la Grèce, la Hongrie et même l'Espagne, où Madrid est sujet à des froids meurtriers, par l'effet du déboisement, de l'effritement et des landes.

» L'influence de nos cultures est donc contrecarrée par celle d'une masse de terres voisines encore incultes ou mal exploitées; tandis que l'Italie raffine son atmosphère, la Grèce et l'Afrique travaillent à la vicier; leur voisinage ne peut manquer d'exercer une fâcheuse influence pour outrer les intempéries en chaud en en froid.

» Ces influences vicinales ne s'exerceraient qu'en bien si la terre entière était pleinement cultivée, comme les six régions dites Allemagne, Italie, France, Hollande, Belgique, Angleterre, car si l'on suppose que tout le globe terrestre pût opérer de même et qu'il fût assez peuplé pour élever partout ses cultures à la perfection de celles de l'Europe occidentale, il résulterait, du concours bienfaisant des atmosphères de tous les continents, que le raffinage, devenu général ou *simple intégral*, gagnerait au moins dix degrés sur les raffinages partiels et locaux.

» Nous avons vu qu'ils sont de quatorze degrés en *culture simple*, et qu'on peut les estimer en moyen terme à douze degrés, lesquels seront augmentés de dix degrés par effet de *culture générale*. On aura donc, au total, vingt-deux degrés de raffinage atmosphérique pour toutes les régions actuellement incultes et formant au moins les quatre cinquièmes du globe.

» Cet état de choses ne sera encore qu'un raffinage très-incomplet, car nous avons raisonné jusqu'ici sur l'hypothèse d'une pleine culture du globe en mode modelé et vicieux

comme celui de la civilisation. Cette société, tant vantée, n'élève pas son atmosphère à moitié du raffinage possible. L'Italie est pleine de landes et de marécages; les chaînes de l'Apennin sont effritées, ravagées depuis Gênes jusqu'en Calabre; la France est dans un désordre pire encore; la destruction de ses forêts détériore à vue d'œil les climatures; elle bannit de Provence l'oranger, elle chasse à grands pas l'olivier et bientôt la vigne.

» Ce n'est pas ainsi que cultive l'ordre sociétaire; il distribue l'universalité des cultures, comme si le globe entier appartenait à une seule compagnie d'actionnaires; il élève chaque canton, chaque province, chaque région à un état de perfection combinée : il entreprend toutes les opérations générales de reboisement, irrigation et desséchement; tous les travaux qui peuvent assainir, adoucir et raffiner l'atmosphère, soit locale, soit générale.

» Dans cet état de choses, les régions, au lieu de se communiquer des germes d'ouragans, n'échangent que des germes de zéphyrs : les eaux et forêts sagement distribués préviennent à la fois les excès de chaud et de

froid, et le radoucissement général de température devient le fruit de cette perfection universelle de culture. L'atmosphère, dans ce cas, se trouve raffinée au degré *composé intégral*, qui exige deux ressorts de perfectionnement : celui de *culture générale* et celui de *distribution judicieuse* de culture.

» Nous ne connaissons en civilisation qu'un de ces deux moyens ; nous savons cultiver, mais non pas distribuer les cultures que chaque province et chaque particulier répartissent confusément et sans aucun rapport avec les convenances de température. On place des champs sur des sommets où conviendraient les forêts ; puis des forêts dans une plaine apte à la culture des céréales ; les trois quarts des sommets de chaînes sont dégarnis de bois, quoiqu'on sache fort bien qu'ils ont la propriété de carder les vents, d'en amortir les malignes influences.

» La distribution méthodique des cultures n'a jamais pu devenir objet de spéculation, parce qu'elle n'existe nulle part et qu'elle n'est pas compatible avec l'état morcelé ou civilisé. Nous avons donc à évaluer l'effet que produirait cette distribution méthodique, dans le cas où elle

serait introduite localement et généralement, ce qui aura lieu dans l'état sociétaire. J'évalue que cette chance élèvera le bénéfice climatérique de quatorze degrés en sus du résultat du raffinage *simple intégral* qui donne vingt-deux degrés : les climatures gagneront donc trente-six degrés.

» Il faut observer que le bénéfice, qui est presque partout en chaleur dans le cas de raffinage simple, devient mi-parti de chaleur et de fraîcheur quand le raffinage est composé. Dans ce cas, la répartition judicieuse des forêts et hauts bassins d'irrigation crée partout ce qui manque, en été, à nos campagnes, les germes des zéphyrs, de pluies douces, périodiques, de sources intarissables, etc.

» La triple récolte ne pourra naître que de ce raffinage *composé intégral*, ou étendu à tout l'ensemble des terres ; et dans ce cas, le bénéfice de trente degrés sera général sur tous les continents, même sur les deux points polaires, dont le boréal sera restreint au quart de sa congélation et l'austral diminué de moitié seulement.

» Le restant des glaces boréales ne causera

plus qu'un refroidissement de cinq degrés, à rabattre sur les trente de bénéfice ; reste vingt-cinq degrés à répartir par vingt degrés en chaleur et vingt-cinq en fraîcheur. Un vaisseau naviguant par le soixante-quinzième degré dans les mers glaciales y jouira de la température du cinquante-cinquième degré, celle d'Edimbourg, pendant les mois de chaleur polaire ; mai, juin, juillet, août, septembre.

» Pour se convaincre qu'il a dû être dans les intentions du Créateur que les mers entourant le pôle boréal devinssent un jour navigables, par l'adoucissement général des températures et la naissance d'une couronne de lumière et de chaleur qui doit contribuer à cet adoucissement en se fixant au pôle (*), il ne faut que considérer le contraste de forme entre les terres voisines du pôle austral et celles voisines du pôle boréal : les trois continents méridionaux sont aiguisés en pointe et de manière à éloigner les relations des latitudes polaires. On remarque une forme tout opposée dans les continents septentrionaux ; ils sont évasés en s'approchant du pôle, ils sont

(*) Voyez le chapitre suivant, *Cosmogonie*.

groupés autour de lui, pour recueillir les rayons de l'anneau qui doit le couronner un jour; ils versent leurs grands fleuves dans cette direction, comme pour attirer les relations sur la mer Glaciale. Or, si Dieu n'avait pas projeté de donner la couronne fécondante au pôle boréal, il s'ensuivrait que la disposition des continents qui entourent ce pôle serait inexplicable, d'autant plus que, sur le point opposé, Dieu a donné aux continents méridionaux des dimensions parfaitement convenables autour d'un pôle qui n'aura jamais de couronne fécondante (*).

» Dans le cas de gestion unitaire du globe, le raffinage s'étendrait sur tous les produits de la terre et toutes les races d'animaux. Déjà nous pouvons apprécier combien la culture et la domesticité élèvent les végétaux et les animaux au-dessus de leur valeur brute ou sauvage; témoins nos bœufs et moutons, nos fleurs et fruits si supérieurs à ceux que donne la simple nature.

» La culture *locale simple* modifie déjà les toisons et enveloppes de l'animal, ainsi que

(*) Fourier, *Théorie des quatre mouvements.*

la saveur des viandes et des végétaux. On en peut juger par la différence d'une laine de mouton à celle de mouflon, d'une chair de cochon à celle de sanglier.

» La culture *générale* nous donnerait une foule de variétés inconnues. Si la cerise et le raisin étaient cultivés sur tous les points du globe, combien de nouvelles nuances n'obtiendrait-on pas, soit par l'influence des climatures de terres non exploitées, soit par les croisements de ces nouvelles sortes avec les nôtres? Nous savons déjà distinguer plus de cent variétés de roses; on en aurait mille si tout le globe cultivait les roses.

» La culture *générale composée* serait celle qui combinerait et croiserait par toute la terre les produits perfectionnés déjà dans chaque localité. Par exemple, supposons le globe entier cultivé comme la Normandie; chaque région élevant, avec un soin infini, les plus belles races de chevaux qu'elle puisse comporter, et formant des haras et des établissements où l'on croiserait une centaine des plus fameuses races, normands, arabes, anglais, andalous et autres, que donneraient, dans l'ordre sociétaire, les

contrées incultes, comme l'Australie qui n'a pas même de chevaux.

» En raffinant tous ces produits de culture locale composée, en les raffinant par des croisements de toutes les belles variétés du globe, on aurait l'échelle de beauté suprême en chevaux : la série des perfections possibles à la nature, aidée de l'industrie générale composée (*). »

En envisageant le magnifique développement que l'état unitaire imprimerait au globe et à toutes les choses créées, on ne peut douter que la race humaine ne serait susceptible d'égales améliorations et perfectionnements. Déjà, dans l'état actuel, nous pouvons apprécier la différence d'une race sauvage à une race civilisée, d'un homme brut à un homme cultivé. La différence et la graduation des races sont distinctes; la différence et la graduation des individus, même au berceau, sont également distinctes. La nécessité du croisement des races humaines est reconnue; chacun sait également l'influence des arts et de l'industrie sur les peuples, l'influence de

(*) *Traité d'association.*

l'éducation sur les individus. En supposant donc l'unité et l'harmonie sur le globe, l'éducation intégrale ou développement physique, moral et intellectuel porté au plus haut degré, assuré à chaque individu, tous jouissant de la vigueur, de la santé et de la richesse, toutes les races du globe se croisant et se perfectionnant, qui pourrait poser des limites à la vigueur et la longévité (*) de la race humaine dans l'avenir, non plus qu'au bonheur dont elle jouira dans cet état de choses? et qui pourrait dire que l'état sociétaire qui doit amener et réaliser l'harmonie et l'unité du globe, capable d'enfanter ces merveilles, ne soit pas la destinée providentielle de l'humanité.

(*) Fourier assigne cent quarante-quatre ans pour terme moyen de longévité aux hommes dans l'état harmonien.

CHAPITRE XVII.

Cosmogonie. — Immortalité de l'âme.

En admettant que l'*état sociétaire*, tel que nous le dépeint Fourier, soit la destinée ultérieure de l'humanité, qu'un jour l'unité régnera sur le globe, et que toutes nos passions, satisfaites et harmonisées, nous feront jouir d'un bonheur continu, il nous reste encore à élever deux objections : la première est pour la génération présente et pour les générations passées qui, ayant participé et participant encore aujourd'hui aux maux de l'état sauvage, barbare et civilisé, n'ont pas joui et ne joui-

ront pas des biens futurs de l'état harmonien ; la seconde est pour les harmoniens eux-mêmes qui, plus ils goûteront de joie en cette vie, plus ils éprouveront de peine à la quitter. Mais Fourier résout ces derniers doutes, console ceux qui n'assisteront point à l'avénement de l'état sociétaire, et nous fait comprendre comment la crainte de la mort n'altérera point le bonheur des générations harmoniennes, en nous donnant une sublime théorie de l'immortalité de l'âme, se rattachant au système de la création entière, et qui certes renferme ce que jamais l'homme a pu concevoir de plus digne du Créateur et de plus satisfaisant pour la raison humaine. Fourier a la conviction intime de la théorie nouvelle qu'il apporte sur ces immenses questions. Toutefois, comme il ne peut la démontrer par des preuves aussi palpables que celles du système sociétaire, il se hâte de l'en séparer, bien que sa doctrine soit *une* dans son esprit. Il se contente de dire : l'association triple le revenu, donne tous les biens terrestres ; l'association est un calcul d'arithmétique que chacun peut vérifier sur-le-champ par un essai. La théorie de l'immortalité de l'âme est un raison-

nement abstrait ; elle s'adresse à l'intelligence, au cœur, à l'esprit; elle est pour ceux qui ne peuvent se contenter du matériel et éprouvent le besoin passionné de croire au delà de ce qu'ils voient, de ce qu'ils touchent.

S'il est vrai que *nos destinées soient proportionnelles à nos attractions,* principe que l'on ne peut mettre en doute sans nier la sagesse du Créateur, nous en acquérons la certitude de l'immortalité de l'âme, car nous avons horreur du néant, et notre désir à tous est de continuer à exister, même quand la mort dissout notre enveloppe matérielle. Ce désir se change même en une foi commune à tous les peuples de la terre, et ils la possèdent même d'autant plus vive, qu'ils sont restés plus proches de la nature. Il n'y a qu'une philosophie fausse, l'orgueil de la raison qui, niant tout ce qui ne tombe pas immédiatement sous les sens, a pu donner la croyance désespérante que l'âme est matérielle, qu'elle ne survit pas au corps, et que tout finit avec nous : triste philosophie rendant les hommes ennemis d'eux-mêmes et de l'humanité! Tristesse du doute, horreur du néant! Naître dans les souffrances, vivre dans l'ignorance avec

des passions inassouvies, des désirs toujours trompés; aspirer à tout et ne posséder rien; agoniser et mourir, ce serait là toute l'existence humaine, ce serait là le but de la création? S'il n'y a pas d'âme, il n'y a pas de Dieu; que nous importe un Dieu! Mais ce quelque chose en nous qui s'élance vers une vie supérieure, où l'énigme de la création nous sera expliquée, où notre esprit pénétrera tous les mystères de la nature, sans bornes, ni limites, où nous posséderons l'infini qu'aujourd'hui nous ne pouvons même concevoir; cette puissante attraction vers un monde supérieur, qui rend notre vie comme un rêve dont nous cherchons à nous éveiller, nous trompe-t-elle? Rien ne meurt dans la nature, tout se modifie, change, se transforme; le sentiment qui nous anime serait-il seul périssable? Le sommeil, où l'âme ne cesse d'exister tandis que le corps est inerte, n'est-il pas une image exacte de la mort? Notre vie n'est-elle pas un songe un peu plus distinct, un peu plus lucide que les songes réels, dont la mort sera un réveil éclatant, où, tout à coup illuminé d'un jour nouveau, notre esprit, plongeant dans des torrents de lumière, prendra

pitié de son passé et des pauvres humains qui ne savent pas même s'élever au degré de lumière et de bonheur dont cette terre est déjà susceptible?

L'attraction de l'homme vers une vie nouvelle n'est pas simple, mais composée : il aspire non-seulement à revivre dans l'autre monde, mais il aspire également à revivre dans ce monde-ci. Cette vie n'est, après tout, qu'une expérience triste et pénible des choses. On la passe à acquérir quelque science, quelque fortune, quelque sagesse, et l'on vieillit, l'on meurt au moment de mettre à profit ce qu'on a acquis. Toujours on quitte cette vie avec quelque regret, soit de ne pouvoir terminer une œuvre entreprise, soit de quitter ceux qu'on aime, les biens dont on jouit, soit enfin, et c'est le regret le plus poignant, de n'avoir connu ici-bas que la misère et le chagrin. Chacun sent instinctivement que des liens nous attachent encore à cette terre, que nous avons tous une tâche à y accomplir. Chacun exprime vaguement le désir de revivre, de revenir en ce monde et d'y recommencer une vie plus heureuse et plus sage : ce vœu est satisfait par la

métempsycose des âmes dans l'humanité. La théorie de Fourier nous explique comment nos âmes immortelles alterneront de cette vie-ci dans la vie *ultramondaine*, vie où l'âme est dégagée du corps, pour revenir de nouveau sur cette terre reprendre une nouvelle enveloppe et participer aux progrès et aux jouissances futures de l'humanité.

Tout est lié dans le système de l'univers; tout être tient au grand tout; les règnes de la nature se touchent, se confondent; toute substance s'alimente d'autres substances; les êtres s'enchaînent, s'attirent, s'agglomèrent, vivent les uns par les autres; cette loi, visible et palpable pour la matière, régit également les intelligences. Les âmes se touchent, se confondent; nous nous transportons en autrui par la pensée et le sentiment qui, nous faisant imaginer ce que les autres pensent et sentent, nous font nous alimenter de leurs pensées, de leurs sentiments. Notre esprit franchit le temps et la distance pour nous identifier avec les absents, avec ceux qui ont vécu. Cette vie, à la fois commune et individuelle, appartient à tous les êtres doués de pensée et de sentiment, aux

grandes âmes comme aux petites âmes ; car notre globe est doué, comme les créatures mêmes, d'une âme qui a sa vie propre et qui communique à la fois avec les âmes des humains et avec les âmes des planètes, pour se confondre toutes dans l'âme universelle, Dieu même, principe et moteur de tout mouvement, de toute pensée, de tout sentiment.

La nature, dit Fourier, est composée de trois principes éternels, incréés et indestructibles :

1° *Dieu ou l'esprit*, principe actif et moteur ;

2° *La matière*, principe passif et mû ;

3° *La justice ou les mathématiques*, principe régulateur du mouvement.

Dieu lui-même est asservi à la justice : il ne pourrait pas vouloir ce qui serait injuste, ce qui serait contradictoire avec les règles éternelles et immuables de la justice.

Quelles sont donc les lois éternelles de la nature ?

Toute chose créée naît, croît et meurt pour revivre et se transformer. La nature entière, dans ses trois règnes, nous donne exemple de

cette croissance et décroissance des êtres, et se plaît aux images les plus sensibles de renaissance et de transformation, comme, par exemple, la chenille, le ver à soie, etc. Les êtres que l'humanité ne pourra voir ni naître, ni mourir, nous donnent symbole de leurs croissance et décroissance, comme le soleil qui, chaque jour, semble naître, croître et mourir sous nos yeux. C'est une révélation permanente et symbolique de toute la nature, que l'homme naît, croît et meurt pour se transformer et revivre; et que le globe même, la planète que nous habitons, ainsi que tous les mondes créés ou à créer, ont une existence propre et soumise aux mêmes lois, qui régissent la nature entière, naître, croître et décroître pour se transformer et revivre.

C'est d'après ce principe positif, tiré de la nature des choses, que Fourier élève une magnifique théorie de créations successives du globe, formant chacune une nouvelle période pour l'humanité, et de l'alternat ou transmigration des âmes dans l'autre vie et sur cette terre. Sa théorie embrasse le système entier de l'univers, les créations successives des

planètes et les transmigrations successives de nos âmes dans tous les mondes qui existent et existeront à l'infini. Pour ne parler que des créations successives sur notre globe, cette théorie si belle, si consolante, vient, en quelque sorte, corroborer le pressentiment, l'intuition qu'en ont eu les plus grands esprits, notamment Buffon qui, à ce sujet, s'exprime de la sorte dans ses *Époques de la nature :*

« La création n'a pas été un fait instantané » et unique ; elle a eu ses diversités d'âges et de » phases ; elle a été et elle est encore incessante » et progressive. La nature agit d'après un des- » sein primitif et général qu'on peut suivre très- » loin. Mais, bien qu'elle se montre toujours » constamment la même, elle roule néanmoins » dans un mouvement continuel de variations » successives, d'altérations sensibles ; elle se » prête à des combinaisons nouvelles, à des mu- » tations de matière et de formes, se trouvant » aujourd'hui différente de ce qu'elle était au » commencement et de ce qu'elle est devenue » dans la succession des temps. »

Il en est ainsi de toutes les idées principales de Fourier : avant lui, elles existaient en germe.

Tous les grands hommes, tous les beaux génies ont pressenti l'harmonie et l'unité. Fourier est le premier qui ait essayé d'en démontrer les lois découlant de l'analogie universelle, et rattachant les destinées humaines aux destinées de l'univers entier, des milliards de planètes lancées à toute éternité dans l'espace.

Écoutons les calculs de Fourier sur la destinée de notre planète et les vies successives de nos âmes ; ne nous étonnons point des chiffres précis qu'il nous en donne. Pour lui, les destinées humaines sont un problème qu'il a résolu mathématiquement, d'après une base probable, et il nous donne les chiffres, résultats de ses calculs :

« L'existence du genre humain, ou de la grande âme du globe, doit s'étendre à quatre-vingt mille ans, terme approximatif. Ce nombre est estimé à un huitième près, comme toutes les évaluations qui tiennent au mouvement social.

» La carrière sociale, évaluée à une durée d'environ quatre-vingt mille ans, se divise en quatre phases et se subdivise en trente-deux périodes :

Phases.

» Il y a deux phases de vibration ascendante ou gradation, et deux phases de vibration descendante ou dégradation.

Vibration ascendante. — Première phase.

L'enfance ou incohérence ascendante, un seizième. 5,000

Deuxième phase.

L'accroissement ou combinaison ascendante, sept seizièmes. . . . 35,000

Vibration descendante. — Troisième phase.

Le déclin ou combinaison descendante, sept seizièmes. 35,000

Quatrième phase.

La caducité ou incohérence descendante, un seizième. 5,000

Total. . . . 80,000

» Les deux phases *d'incohérence*, ou discorde sociale, composent les temps malheureux.

» Les deux phases de combinaison, ou unité

sociale, comprennent les âges de bonheur, dont la durée sera sept fois plus étendue que celle des âges malheureux.

» On voit, par ce tableau, que dans la carrière du genre humain, comme dans celle des individus, les temps de souffrance sont aux deux extrémités.

» Nous sommes, dans la première phase, dans l'âge d'*incohérence ascendante* qui précède l'âge de *combinaison* ou *association*. Aussi sommes-nous excessivement malheureux depuis cinq à six mille ans, dont nos chroniques nous ont transmis l'histoire. Il n'y a guère que sept mille ans depuis la création des hommes, et, depuis ce temps, nous n'avons marché que de tourments en tourments.

» Les quatre phases de mouvement social se subdivisent, comme nous l'avons dit, en trente-deux périodes ou sociétés graduées, sans compter les mixtes.

» Déjà l'humanité a passé par les périodes d'*édénisme* (*), *sauvagerie*, *patriarcat*, *barbarie*,

(*) *Édénisme*, lorsque les humains clair-semés dans les pays abondants et les climats favorisés vivaient en

civilisation; elle touche aux périodes de *garantisme*, dont elle possède des germes nombreux, et peut même passer immédiatement en harmonie, où elle commencera à jouir d'un bonheur aussi grand que ses souffrances ont été immenses, jusqu'aujourd'hui. Ce bonheur ne fera que croître en échelle ascendante, à l'aide de créations successives qui viendront enrichir et embellir le globe, jusqu'à l'apogée qui formera une période d'environ huit mille ans de bonheur plein, au delà desquels surviendront de nouvelles périodes sociales, toujours accompagnées de nouvelles créations bienfaisantes, jusqu'à une dernière création subversive qui replongera le monde dans l'incohérence et le morcellement, ce qui le conduira à sa fin après un déclin rapide de sept périodes malheureuses.

---

pain, sans soucis et presque sans travail; mais, à mesure que le monde s'est peuplé, la discorde s'est introduite parmi les hommes avec les privations. Ils ont dû se disperser sur toute la terre, subir la loi du plus fort et s'adonner aux travaux pénibles de l'industrie et de l'agriculture. C'est de cette première période qu'est resté un souvenir confus d'âge d'or, d'*éden* ou *paradis terrestre*.

» Les trente-deux sociétés, dans leurs phases ascendantes et descendantes, éprouvent de grands changements ; par exemple, lorsque l'ordre incohérent renaîtra dans la vieillesse du globe, on verra la société aussi calme qu'elle est turbulente aujourd'hui où le genre humain a toute la fougue de la jeunesse.

» La création dont nous voyons aujourd'hui les produits est la première des dix-huit qui doivent s'opérer successivement pendant la carrière sociale du genre humain.

» Je ne parle ici que de la création des trois règnes, et non pas de la création du globe même.

» La terre employa environ *quatre cent cinquante ans* à engendrer les productions des trois règnes sur l'ancien continent. Les créations d'Amérique n'eurent lieu que postérieurement et s'opérèrent sur un plan différent : dans l'un ou l'autre continent, elles causèrent de grands bouleversements.

» Toute création s'opère par la conjonction du fluide boréal, qui est mâle, avec le fluide austral, qui est femelle. Une planète est un être qui a deux âmes et deux sexes, et qui procrée, comme l'animal ou le végétal, par la

réunion des deux substances génératrices. Le procédé est le même dans toute la nature, à quelques variétés près, car les planètes ainsi que les végétaux réunissent les deux sexes dans un même individu.

» Croire que la terre ne fera pas de nouvelles créations et se bornera à celle que nous voyons, ce serait croire qu'une femme qui a pu faire un enfant n'en pourra pas faire un deuxième, un troisième, un dixième. La terre fera de même des créations successives; mais les seize créations harmoniques s'opéreront avec autant de facilité que les deux subversives, la première et la dix-huitième, ont coûté et coûteront de fatigues.

» Sur chaque globe, les premières et dernières créations sont réglées sur un plan opposé à celui des créations moyennes, et donnent pour résultat une affluence de productions nuisibles avec un très-petit nombre d'utiles. Le contraire a lieu dans toutes les créations moyennes ou harmoniques; elles donnent une affluence de productions brillantes et utiles, puis un très-petit nombre, un huitième d'inutiles et point de nuisibles.

» Aussi la première création, dont nous voyons les produits, a-t-elle donné une immense quantité de bêtes malfaisantes sur les terres et encore plus dans les mers. Ceux qui croient aux démons ne doivent-ils pas croire que l'enfer a présidé à cette création, quand ils voient, sous la forme du tigre et du singe, respirer Moloch et Bélial? Eh! qu'est-ce que l'enfer dans sa furie pouvait inventer de pire que le serpent à sonnettes, la punaise, les légions d'insectes et reptiles, les monstres marins, les poisons, la peste, la rage, la lèpre, la goutte et tant de venins morbifiques imaginés pour tourmenter l'homme et faire de ce globe un enfer anticipé?

» Les nouvelles créations, qui toutes seront bienfaisantes jusqu'à la dernière, ne peuvent pas commencer avant que le genre humain n'ait organisé la période sociale, le régime unitaire ou harmonien; jusque-là, tant que dureraient les sept premières sociétés, on ne verrait jamais commencer la deuxième création.

» Cependant la terre est violemment agitée du besoin de créer; on s'en aperçoit à la fréquence des aurores boréales, qui sont un

symptôme du rut de la planète, une effusion inutile de fluide prolifique; il ne peut former sa conjonction avec le fluide austral tant que le genre humain n'aura pas fait les travaux préparatoires : ces travaux ne sauraient être exécutés que par la huitième société qui va s'organiser. Il faudra d'abord porter le genre humain au petit complet de deux milliards, ce qui exigera au moins un siècle, parce que les femmes sont bien moins fécondes dans l'ordre combiné que dans la civilisation, où la vie de ménage leur fait procréer des légions d'enfants ; la misère en dévore un tiers, un autre tiers est emporté par les nombreuses maladies que l'ordre incohérent fait naître chez eux ; il vaudrait bien mieux en produire moins et les conserver. C'est ce qui est impossible aux civilisés ; aussi ne peuvent-ils mettre le globe en culture ; et, malgré leur effrayante pullulation, ils ne suffisent qu'à entretenir le terrain qu'ils occupent.

» Lorsque les deux milliards d'habitants auront exploité le globe jusqu'au soixante-cinquième degré, on verra naître la couronne boréale qui donnera la chaleur et la lumière aux régions glaciales arctiques. Ces nouvelles terres,

offertes à l'industrie, permettront de porter le genre humain au grand complet de trois milliards. Alors les deux continents seraient mis en culture, et il n'y aura plus d'obstacles aux créations harmoniques, dont la première commencera environ quatre siècles après l'établissement de l'ordre combiné.

» Deux causes concourront donc simultanément à l'adoucissement général des climatures, la culture composée et intégrale du globe et l'aurore boréale qui, par l'effet même du raffinage général de l'atmosphère, se fixera sur le pôle, évasée en forme d'anneau ou couronne, en acquérant une nouvelle propriété, celle de distribuer la chaleur avec la lumière.

» Venons au calcul approximatif de nos vies en ce monde et dans l'autre; en les estimant une par siècle, nos âmes, à la fin de la carrière planétaire, auront alterné environ huit cent dix fois de l'un à l'autre monde, en aller et retour : total, mille six cent vingt existences, dont huit cent dix *intramondaines* et huit cent dix *extramondaines*, existences dont il faut réduire le nombre, parce que, durant les soixante-douze mille ans d'harmonie, le terme de la vie est plus

que double dans l'un et l'autre monde. Mais peu importe le nombre des migrations, puisqu'il s'agit, en dernière analyse, de quatre-vingt-un mille ans, dont environ deux tiers, cinquante-quatre mille, à passer dans l'autre monde; un tiers, vingt-sept mille, à passer dans celui-ci.

» De ces huit cent dix existences, il faut en compter sept cent vingt très-heureuses dans les deux phases d'harmonie et d'apogée, et quatre-vingt-dix dans les deux phases de subversion, dont quarante-cinq de demi-bonheur dans la phase où nous allons entrer, et quarante-cinq de malheur gradué dans la phase par laquelle nous avons passé.

» La théorie d'immortalité de l'âme embrasse le passé comme l'avenir. Si l'âme est immortelle au futur, elle l'a été au passé. Dieu, ne créant rien de rien, n'a pu former nos âmes de rien; si l'on croit qu'elles n'existaient pas avant le corps, on est bien près de croire qu'elles retourneront au néant dont elles sont sorties.

» Il est inutile de s'occuper de la vie passée, puisque ses développements ont été, en sens in-

verse, les mêmes que ceux de la vie future, que je ne désigne pas, selon l'usage, par le nom de vie céleste ; car les âmes, dans l'autre vie, sont bien plus que dans celle-ci adhérentes au globe terrestre, dont elles parcourent l'intérieur, pour fonctionner en divers sens et en divers degrés.

» La vie transmondaine est à la présente ce qu'est la veille au sommeil. La veille est un état composé où nous combinons l'exercice des deux facultés corporelle et animique. Le sommeil est un état simple où le corps n'obéit pas à l'âme : c'est une scission entre le corps et l'âme ; celle-ci, dans l'état de sommeil, tombe en déraison, et n'a communément que des pensées vagues dont elle reconnaît au réveil le ridicule.

» Par analogie, nos âmes en cette vie sont sujettes aux erreurs les plus grossières, et dans l'autre vie elles sont douées de sagesse et de hautes intelligence.

» L'âme humaine, étant de nature harmonienne, est différente de celle des bêtes ; elle ne peut stationner dans les corps des animaux. Ils ne sont pas moules d'harmonie, mécaniques à

passions; ils ne sont que moules partiels, touches disséminées, coffres d'âmes simples, réduites à certaines branches de passions. Si un corps animal pouvait les contenir, il se trouverait unitaire avec Dieu, dont les emplois sont interdits à l'animal, parce qu'il est hors d'unité divine; aussi ne lui est-il pas donné de connaître Dieu et se rallier intentionnellement à lui.

» La vie présente étant à l'autre vie ce qu'est le simple au composé, nous avons dans l'autre vie double exercice de mémoire, et dans celle-ci double lacune de mémoire. En conséquence, nous ne pouvons avoir souvenir en ce monde ni des existences mondaines passées, ni des transmondaines, tandis que, dans l'autre vie, nous aurons la mémoire des unes et des autres.

» Ainsi, dans un rêve, nous ne nous rappelons ni des songes passés, ni régulièrement des journées passées, car nous confondons en rêve les temps, les lieux et les choses; tandis qu'en état de veille, nous nous rappelons distinctement et des songes et des veilles passés.

» Les âmes, dans l'autre vie, prennent un corps formé de l'aliment que nous nommons arome,

» Aussi la première création, dont nous voyons les produits, a-t-elle donné une immense quantité de bêtes malfaisantes sur les terres et encore plus dans les mers. Ceux qui croient aux démons ne doivent-ils pas croire que l'enfer a présidé à cette création, quand ils voient, sous la forme du tigre et du singe, respirer Moloch et Bélial? Eh! qu'est-ce que l'enfer dans sa furie pouvait inventer de pire que le serpent à sonnettes, la punaise, les légions d'insectes et reptiles, les monstres marins, les poisons, la peste, la rage, la lèpre, la goutte et tant de venins morbifiques imaginés pour tourmenter l'homme et faire de ce globe un enfer anticipé?

» Les nouvelles créations, qui toutes seront bienfaisantes jusqu'à la dernière, ne peuvent pas commencer avant que le genre humain n'ait organisé la période sociale, le régime unitaire ou harmonien : jusque-là, tant que dureraient les sept premières sociétés, on ne verrait jamais commencer la deuxième création.

» Cependant la terre est violemment agitée du besoin de créer; on s'en aperçoit à la fréquence des aurores boréales, qui sont un

» Les transmondains sont de douze degrés, dont cinq mixtes, et ces degrés ne sont point grades de faveur, mais grades de fonctions. Le premier degré est occupé par nos âmes en ce monde; suivent onze échelons d'âmes transmondaines; l'octave est fermé en treizième degré par la planète même, la grande âme adhérente au corps de l'astre. En le quittant, elle est, comme nous, sujette à la mort et à la souffrance, parce que son corps est tout à la fois d'espèce terre aqueuse et éther aromal.

» Les âmes de tous degrés participent, dans l'autre vie, aux sensations corporelles de la planète; elle est languissante et presque malheureuse tant que dure l'état subversif, état commun à la grande âme comme aux âmes individuelles; cet état réduit la grande âme, et, par suite, le grand corps planétaire au rôle de *lépreux*, êtres infectés de contagion physique et morale, séquestrés du monde céleste, privés de commerce aromal avec les autres astres. Ceux-ci risqueraient l'infection s'ils communiquaient en plein avec une planète en *subversion ascendante ou descendante*. Dans l'une et l'autre phases estimées à un neuvième de carrière, l'astre est

en état de contagion aromale, et les autres astres le tiennent en quarantaine quant aux communications. On se borne à lui fournir amplement le *nécessaire aromal* comme un navire pestiféré à qui on donne, sans contact, ce dont il a besoin pour subsistance et traitement et même pour agrément.

» Les âmes des défunts (âmes plus vivantes que les nôtres) sont aussi malheureuses que nous tant que dure l'état de gêne et de quarantaine que je viens de décrire : ces âmes jouissent pourtant de divers plaisirs qui nous sont inconnus, entre autres le plaisir d'*exister et de se mouvoir*. Nous n'avons pas connaissance de ce bien-être, comparable à celui d'un aigle qui plane sans agiter ses ailes. Tel est, dans l'autre monde, l'état des défunts ou transmondains ; pourvus d'un corps aromal bien plus léger que l'air, ils planent dans l'air et, de plus, dans l'épaisseur de la terre, dont ils peuvent, sans obstacles, traverser les rochers les plus compactes.

» Il nous arrive parfois, pendant le sommeil, de goûter ce plaisir, ce bien-être du corps parcourant un espace immense avec

plus de rapidité que l'hirondelle et se détachant de la terre sans intervention : c'est une faculté dont jouissent constamment, dans l'autre vie, les âmes des défunts pourvus de corps aromaux. C'est dans ce plaisir, inconnu pour nous, que consiste le bonheur d'*exister* et jouir à chaque instant, par le seul avantage de se mouvoir sans fouler la terre, sans forcer de jambes, sans s'aider d'un porteur.

» Je pourrais décrire beaucoup d'autres jouissances des défunts, qui, en résumé, consistent en un essor beaucoup plus étendu des douze passions radicales qu'elles ne l'ont dans cette vie. Par exemple, quant au sens de la vue, nous pouvons croire que, dans l'autre vie, nous verrons très-distinctement ce qui se passe dans les diverses planètes, dans le soleil intérieur, et sur toute la surface de notre globe; ce sera *vision* élevée en sens supérieur. Il en sera de même des autres sens, organes ou passions.

» Cela n'empêche pas que les ultramondains ne soient en état de *malheur relatif,* par la privation d'une infinité de biens dont ils jouiraient, si l'harmonie sociétaire était

établie, privation d'autant plus sensible pour eux qu'ils voient notre globe en état d'organiser l'harmonie dont il jouirait comme eux.

» Le meilleur service à rendre aux défunts, comme aux vivants est donc d'établir, sans délai, l'harmonie sociétaire ; après quoi, l'âme d'un roi, l'âme d'un César sera beaucoup plus heureuse, en renaissant dans le corps du moindre des humains, qu'elle ne l'a été dans le corps de César même, qui, après une carrière pénible et agitée, où il ne trouva que le vide sur le trône du monde, a fait une fin tragique à la fleur de l'âge et se trouve peut-être aujourd'hui l'un de ces chrétiens vendus par les Juifs et crucifiés par les Ottomans, qui font brûler à ses pieds et à petit feu sa femme et ses enfants.

» Beaucoup de gens ont supposé des communications individuelles entre les mondains et les ultramondains. Rien n'est plus faux, car si les ultramondains ou défunts pouvaient conférer avec nous, ils débuteraient par nous informer que nous sommes dans l'erreur sur la destinée sociale ; que l'état civilisé et barbare n'est point le sort que Dieu nous destine et que notre délai

d'anéantissement à l'unité cause le malheur des défunts et le nôtre. Il suffit de notre ignorance à cet égard pour prouver que nous n'avons pas de communication personnelle avec les défunts.

Cependant, comme il existe des liens dans tout le système de la nature, il faut bien que les vivants participent aux propriétés des ultramondains. *En matériel*, il se trouve certaines personnes douées de facultés sensuelles plus qu'humaines. Des gens trouvent des sources cachées, en étant affectés par l'arome émané de la source, arome qui n'a aucune action sensible sur le commun des hommes. On trouve également une faculté ultra-humaine chez quelques magnétisés et somnambules, qui voient sans le secours des yeux et lisent un écrit malgré l'interposition d'un carton ou corps opaque entre les yeux et le livre. On assure aussi que certains magnétisés du huit degré voient des colonnes atomales de diverses couleurs, qui se croisent en tous sens. L'effet qu'ils affirment voir existe bien réellement, car les communications des corps ultramondains et des planètes s'opèrent par ces colonnes.

En spirituel, notre participation aux fa-

cultés animiques des ultramondains se borne à une aptitude innée qu'ont certains caractères pour atteindre à des connaissances transcendantes qui sont un apanage commun aux âmes ultramondaines, beaucoup plus éclairées que nous. Certains individus ont un instinct particulier pour pénétrer les mystères de la science. Euclide, Archimède, Pascal sont géomètres d'instinct; ils sont, en ce genre, des esprits ultra-humains. . . . . .

» Il nous reste à savoir quel sera le sort de notre planète, et par conséquent le nôtre, après son décès, qui doit avoir lieu au bout de quatre-vingt mille ans, dont elle ne compte guère que six à sept mille. . . . . .

» Lorsqu'une âme planétaire se sépare de son globe défunt, elle s'adjoint à une jeune comète non encore implantée. C'est pour elle une décadence comparativement aux fonctions bien supérieures d'une planète. La durée de carrière cométaire n'est guère que d'un huitième en rapport de la carrière planétaire. Lorsque la comète est mûre et suffisamment raffinée, on l'implante, et son âme recommence une carrière d'harmonie sidérale.

» La grande âme, après avoir fourni une échelle d'existences dans plusieurs planètes parcourues de la sorte, et dont elle a occupé successivement les corps, doit s'élever en degrés, c'est-à-dire que, si elle a été, pendant un temps suffisant, âme de satellite, elle devient âme de cardinale, puis âme de nébuleuse, puis âme de prosolaire, puis âme de soleil, et ainsi de suite: elle parcourt encore des degrés bien autrement élevés, car elle devient âme d'univers, de binivers, de trinivers, etc.

» Lorsqu'un univers est en vibration descendante, les âmes de ses astres vont en déclinant sur l'échelle des grades; mais notre univers est en vibration ascendante, état de jeunesse, et nos âmes croîtront en développements pendant plusieurs milliards d'années (*). »

Quand les esprits seront persuadés de cette théorie, la mort aura perdu toute sa terreur, les regrets mêmes de ceux qui survivent n'auront plus rien d'amer et de désespéré. En harmonie, la mort, physiquement, ne sera qu'un

(*) *Théorie des quatre mouvements; Traité d'association.*

dernier sommeil; on verra les vieillards s'éteindre lentement, sans souffrances, sans agonie, étendant les bras pour bénir leur phalange, regardant devant eux l'éternité où ils vont puiser une nouvelle vie dans l'âme universelle. La mort est un adieu pour se revoir; les amis, les parents, les enfants recueillent les dernières paroles du mourant et lui ferment les yeux avec piété. Sa dépouille mortelle est portée dans une terre fleurie où les corps se transforment en sève vigoureuse, en fleurs, en parfums. Les abris des morts sont des endroits révérés, leurs dépouilles sont sacrées, leur souvenir est cher, mais l'idée de la mort, si terrible aujourd'hui, n'a plus rien d'effrayant; le corps s'agglomère en millions de parcelles avec les productions de la nature; il renaît dans la végétation, dans la fleur, dans l'insecte; l'âme douée d'une vie plus intense, en même temps qu'elle se revêt d'une nouvelle enveloppe, acquérant des sens, des organes, plus riches, plus développés, une intelligence plus vive, plus pénétrante, réside encore dans le globe que nous habitons; sa vie est la nôtre, elle nous voit, nous entend, s'arrête volontiers auprès de ceux qu'elle a aimés,

assiste aux événements d'ici-bas comme à des songes passagers qui nous charment ou nous tourmentent. Elle nous désire dans sa vie plus heureuse, et ne s'effraye point d'avoir à revenir sur cette terre; elle espère son amélioration, et sait d'ailleurs que l'alternat des vies mondaines et ultramondaines est une des conditions d'existence de tous les êtres et qui seule peut satisfaire le besoin de variété, qui est dans toute la nature. Merci donc, mon Dieu, de la mort qui commence pour nous une vie plus magnifique, au bout de laquelle nous reviendrons en ce monde avec plus de sagesse, plus d'expérience et dans un temps plus calme, plus ordonné. Merci donc de la vie, mon Dieu, car désormais tout s'explique à nos yeux, les mystères de la création nous sont dévoilés, la mort n'est point le but de la vie, mais bien un passage, une transition; notre retour sur cette terre est assuré, nos efforts, nos maux, nos douleurs ne sont point stériles, nous posséderons le bonheur dans ce globe, dans l'infinité des mondes, dans l'éternité.

Ici je m'arrête et termine ma tâche. C'est Fourier qui a parlé, je n'ai entrepris que de le

résumer, le simplifier, le mettre à la portée de tous les esprits. Je ne suis que disciple, tout ce qu'il peut y avoir de bien dans ce livre appartient à Fourier. Heureuse si j'ai pu atteindre mon but, faire connaître sa doctrine, la répandre, lui donner des prosélytes : c'est la première tâche des disciples de Fourier. Reste celle de la réalisation de son système. Il appartient à tout le monde d'y coopérer selon ses forces. Qu'on le veuille fortement, qu'on se réunisse, qu'on s'associe, et le monde pourra encore se transformer aux yeux de la génération présente. Il a fallu que Fourier mourût pour qu'on rendît justice à son génie. Que ce ne soit pas un hommage vain et stérile. Les esprits grands et généreux pourraient-ils désormais n'accorder qu'une demi-attention au système qui promet d'effacer tout les maux, d'enfanter tous les biens? Pourrait-on désormais s'occuper de questions sociales et ne pas approfondir la théorie qui leur donne à toutes la plus satisfaisante solution? Pourrait-on rechercher des réformes, des améliorations ailleurs que dans le ménage sociétaire qui doit toutes les réaliser? Pour un essai, il ne s'agit point de bouleverser les empires, de ré-

former ni l'administration, ni les gouvernements; il ne faut qu'*associer* économiquement et productivement une centaine de familles; il ne faut que s'écarter de la routine, en regardant comme toutes les autres routes jusqu'aujourd'hui ont été stériles; il ne faut qu'avoir des entrailles, voir comme le monde souffre, comme il a toujours souffert; et puis entendre de Fourier combien le remède est aisé et prompt. Que les bénédictions du genre humain appartiennent à ceux qui en prendront l'initiative!

FIN.

IMPRIMERIE DE MADAME VEUVE BUZARD (née VALLAT LA CHAPELLE),
rue de l'Éperon, n° 7.

MANUEL

D'HYDROSUDOTHÉRAPIE.

est l'unique agent de la guérison des maladies. En observant avec attention ses procédés, on la voit multiplier ses efforts pour déterminer des évacuations qui, la plupart du temps, rétablissent la santé. Ces évacuations, nommées crises par l'école ancienne, servirent pendant bien des siècles de base à ses doctrines. Mais on voulut pénétrer plus avant, dérober à la nature le secret de ses opérations, et l'on ne rencontra que l'erreur. Parmi ces diverses évacuations qui amènent la solution des maladies, la transpiration, plus remarquable que les autres par sa fréquence, frappe tous les yeux, et elle ne dut point échapper à l'esprit observateur de Priessnitz. Habitant la campagne, et campagnard lui-même, il eut fréquemment occasion de voir l'homme des champs, privé des secours de la médecine, se guérir par la provocation d'abondantes sueurs. Il fit de ce fait le fondement de sa théorie, et de la sueur le principal instrument de sa méthode curative.

Jusque-là Priessnitz n'est qu'imitateur d'un procédé aussi ancien que la médecine elle-même. Mais ce qui lui appartient, c'est la manière de provoquer la sueur sans le secours d'aucun remède, c'est celle de l'entretenir à volonté, et selon l'exigence des cas, par l'eau froide, bue en plus ou moins grande quantité. Cette méthode, diamétralement opposée à celle qu'on a suivie de tous temps, paraît, au premier coup d'œil, dangereuse, insensée même. Cependant, *elle n'a encore eu* jusqu'ici aucun des inconvénients

dont le préjugé la croirait susceptible ; loin de là même, elle a servi et sert encore chaque jour à faire disparaître les maladies les plus graves.

Si l'on considère, dit Priessnitz, le calme des organes circulatoires et respiratoires, qui ne sont stimulés par aucun remède, ni agités par aucun mouvement violent du corps ou de l'âme, on conçoit que l'eau froide, bue pendant une transpiration provoquée par la concentration de la chaleur naturelle du corps, à l'aide de couvertures dont le contact immédiat avec la peau n'en permet point l'exhalation, loin de compromettre l'organisme, lui procure au contraire un soulagement et un rafraîchissement dont tous les malades proclament la réalité.

Je n'en dirai pas davantage, pour ne point anticiper sur les nombreuses preuves de l'innocuité et de l'efficacité de ce procédé, en apparence paradoxal, qu'on trouvera dans l'ouvrage que j'ai traduit. J'ai voulu seulement faire ressortir que l'homme capable de juger ainsi un point de doctrine, est pourvu de tous les dons de l'esprit qui constituent le vrai médecin.

MANUEL

D'HYDROSUDOTHÉRAPIE.

INTRODUCTION.

Dès l'antiquité la plus reculée on employait déjà l'eau froide dans le traitement des maladies. Hippocrate et Galien en faisaient usage avec succès. Parmi les modernes, Hahn, Currie, Floyer, Wright, Mylius et Reuss furent les premiers qui appelèrent l'attention sur elle. Mais leurs efforts, contrariés par les préjugés, l'entêtement et le charlatanisme, n'eurent aucun succès : ce moyen curatif tomba dans un oubli complet, dont OErtel vient tout récemment de le tirer, en reproduisant l'ancien ouvrage de Hahn. C'est la voix éloquente d'OErtel qui a commencé la réputation de Priessnitz, en faisant connaître au monde des cures étonnantes, dont la modestie de cet homme remarquable laissait ignorer l'existence. Vinrent ensuite Brand, Krœber, Kurtz, Dœring et Harnisch, dont les excellents écrits contribuèrent à la répandre. Mais, de tous ceux qui ont appliqué l'eau *froide au traitement* des maladies, nul n'a su la manier

avec autant de hardiesse, ni surtout avec autant d'habileté, que Priessnitz. Au moyen des formes nombreuses sous lesquelles il l'administre, il attaque toutes les maladies qui lui paraissent susceptibles de guérison, et le plus souvent il parvient à rétablir des malades réputé incurables, qui sont redevables de leurs souffrances moins à leurs propres fautes qu'à celles de la médecine; car il est digne de remarque que la plupart des personnes qui viennent à Graefenberg, et qui quittent cet établissement en en bénissant le fondateur, ont été abandonnées par les médecins.

Nul remède n'est plus propre à attaquer les humeurs morbifiques et à les expulser de l'organisme, que l'eau froide, administrée à la manière de Priessnitz. Le succès de cette méthode est le prix de la patience et de la persévérance. Elle a même quelques procédés qui exigent du courage. Celui qui, après avoir commencé le traitement, s'arrêterait, effrayé par l'apparition de quelques phénomènes critiques; celui qui, rebuté de certaines manipulations assez désagréables, les remettrait au lendemain; celui enfin qui voudrait associer aux pratiques de Graefenberg la jouissance du vin, de la bière, du thé, du café et des épices, tous ceux-là ne doivent pas compter sur la guérison. Ils feront mieux d'en revenir à leur ancien mode de traitement. Une confiance sans bornes, une constance inébranlable, une soumission entière à toutes les prescriptions, une abstinence sévère de tout ce qui est défendu; telles sont les conditions rigoureuses du succès, et les auxiliaires de ce précieux remède dont la nature nous a donné une si riche part. Eh! que n'a-t-elle *pas fait pour nous*, cette bonne nature? à quels besoins

n'a-t-elle pas pourvu ? pourquoi faut-il qu'on ait renoncé à l'existence simple et heureuse qu'elle nous avait préparée, et que l'art se soit substitué à elle ? Dans l'état actuel de notre civilisation, on ne connaît la nature que de nom. Il n'y a plus que l'homme réduit à la dernière misère qui étanche sa soif avec de l'eau ! Riches, pauvres, hommes, femmes, enfants, vieillards, tous reculent, quand il leur faut en boire ; c'est peut-être parce que l'eau ne coûte rien, qu'on ne veut pas s'en servir ; car, dans notre vie toute factice, on est venu à n'estimer les choses que d'après leur prix vénal, et peut-être boirait-on davantage d'eau, respirerait-on plus souvent l'air libre, s'exposerait-on plus volontiers aux rayons du soleil, s'il ne fallait pas partager l'eau, l'air et le soleil avec le mendiant. Plus d'une fois j'ai conseillé à des gens de la classe inférieure de boire de l'eau, et toujours j'ai reçu d'eux cette réponse, qu'il se passait souvent des semaines entières sans qu'ils en prissent une seule goutte. Et que buvez-vous donc ? ajoutais-je. De la bière ou du vin, et si nous sommes obligés de nous en passer, nous ne buvons plus.

Je m'étonne que l'eau soit demeurée en possession de servir à la propreté extérieure du corps. Mais on a bien soin de ne l'employer que chaude, sans songer que cette chaleur a pour effet d'affaiblir la peau, et de la rendre plus accessible aux influences nuisibles du dehors. Les classes aisées ne manquent pas non plus d'ajouter des parfums, des esprits odoriférants, auxquels on attribue des vertus fortifiantes, sans se douter que ces substances agissent précisément en sens inverse. Mais ne faut-il que *se distinguer de la foule ?*

On peut en dire autant des vêtements. Sans parler de leur coupe, qui le plus souvent n'est point en harmonie avec les besoins de l'organisme, quels effets nuisibles ne doivent pas résulter de tous ces habits dont on surcharge le corps! On veut garantir la peau de l'air frais, y concentrer la chaleur qui s'exhale sans cesse du corps, et achever ainsi ce que les bains chauds, les boissons spiritueuses, le défaut d'exercice et une nourriture étouffante, ont si bien commencé. On ne s'aperçoit pas que plus on tient le corps chaud, plus on affaiblit la peau, qui devient tellement sensible aux influences extérieures, qu'on est incessamment obligé d'augmenter l'épaisseur et le nombre des vêtements. Vient enfin un moment où l'on ne peut plus rien ajouter à l'habillement, déjà trop lourd. Alors les personnes faibles et irritables, dont le nombre augmente chaque jour, grâce à notre mauvais régime, renoncent à sortir de chez elles, ne se doutant pas qu'une semblable résolution les expose à d'innombrables incommodités, et que le lavage du corps entier, répété trois ou quatre fois avec de l'eau froide, les mettrait en état de quitter leur appartement chaud, d'abandonner la flanelle et de se livrer sans aucun péril aux impressions bienfaisantes d'un air frais.

Priessnitz se plaît à raconter qu'une dame de haut parage en était venue, à force d'éviter le grand air, au point de ne pouvoir plus vivre qu'auprès de son feu, et très-chaudement vêtue; encore avait-elle soin de faire bien chauffer deux pièces qu'il fallait traverser pour arriver à elle. Chaque jour elle recevait la visite d'un médecin chargé d'émousser son irritabilité extrême. *L'homme de* l'art, et plusieurs de ses collègues, n'ayant pu

la déterminer à sortir de sa chambre, et lassés de ses éternels caprices, l'abandonnèrent à son malheureux sort. Dans cette extrémité, elle recourut à Priessnitz, qui, par des lavages à l'eau froide, et l'application de compresses mouillées sur le corps, la mit en état de sortir dès le quatrième jour, par un temps pluvieux, et de faire une promenade d'une demi-heure, d'où elle revint saine et sauve dans son appartement médiocrement chauffé.

C'est cette mollesse, cette délicatesse de nos mœurs modernes qui oppose le plus grand obstacle à l'emploi de l'eau froide. L'homme recherche les impressions qui flattent ses sens, et évite celles qui n'ont pas pour lui l'attrait du plaisir; avec un peu de courage, il sentirait que le déplaisir est momentané, et qu'en lui garantissant la santé du corps et de l'âme, il devient bientôt le plaisir même, tandis que l'asservissement aux jouissances des sens ne laisse après lui qu'énervation et dégoût. Ne pouvant changer la nature du climat que nous habitons, il faut endurcir notre corps, nous familiariser avec les intempéries de l'air, et les faire tourner au profit de notre santé. Ce serait même en vain que l'homme à qui sa fortune permettrait de changer de climat, irait chercher un ciel plus doux. Si la mollesse montait en croupe avec lui, il ne pourrait manquer de ressembler à cette dame dont parle Priessnitz, qui, près de son feu, sentait encore le froid. Un air plus échauffé énerverait de plus en plus sa peau, et sous le climat de Naples il serait sensible au froid, tout aussi sûrement qu'avec un corps endurci il se trouverait à son aise dans la hutte d'un Esquimau.

Il y a encore un autre obstacle à l'emploi extérieur de l'*eau froide, c'est la fausse* croyance que de là doivent ré

sulter des refroidissements, source incontestable d'un grand nombre de maladies. On ne veut pas comprendre qu'un bain de pieds froid, suivi d'un exercice convenable, réchauffe aussitôt cette partie du corps, et qu'il n'est point de moyen plus sûr pour la préserver du refroidissement.

L'on affecte la même incrédulité à l'égard de l'effet révulsif du bain de pieds froid. Cependant rien n'est mieux constaté que la souveraine efficacité de ce bain dans le mal de tête. Il n'est personne qui ne sache qu'après s'être lavé les mains et le visage à l'eau froide, on y ressent une chaleur agréable, que l'eau chaude ne laisse point après elle. Qui de nous n'a éprouvé que les parties du corps qui ont été exposées à une pluie froide ou à la neige deviennent brûlantes dès que le froid a cessé d'agir?

Lorsqu'on se lave le corps avec de l'eau froide, il faut opérer vite, s'habiller promptement, et se livrer de suite à l'exercice. On doit éviter ce lavage toutes les fois qu'on sent du froid, parce qu'alors la réaction, ou reproduction de la chaleur, est plus tardive. Ces précautions mettent à l'abri du refroidissement les personnes les plus délicates; eussent-elles la peau sensible, et n'eussent-elles jamais fait usage de l'eau froide à l'extérieur. La crainte à cet égard n'a d'autre fondement qu'un préjugé entretenu, il faut le dire, par une grande partie des médecins.

Cependant, il est juste de dire que quelques-uns d'entre eux, frappés des heureux résultats de l'eau froide, ont secoué cette absurde croyance, et, prenant leur pratique à revers, ont mis l'eau fraîche à la place de l'eau chaude, à laquelle ils supposaient jadis tant de vertus. Louons-les d'avoir *compris que l'humanité doit gagner beaucoup à la vérité*

tution de cet élément, dont la nature abonde, aux préparations coûteuses et si souvent nuisibles des pharmacies. Il faut applaudir au mouvement philanthropique qui leur a inspiré de mettre ce nouveau moyen curatif à l'épreuve et d'en faire une étude approfondie. Attendons-nous néanmoins à voir plus d'un jeune docteur, tout fier de sa science, dont avec le temps il oubliera plus de la moitié comme inutile à l'exercice de l'art, regarder avec mépris ce vulgaire élément, dédaigner d'en rechercher les propriétés, et continuer, dans son aveuglement, d'en interdire l'usage à ses malades, de le leur présenter presque comme poison.

Parmi les maladies on en compte de l'incurabilité desquelles le médecin est convaincu, et auxquelles il ne peut opposer que des palliatifs; il a bien quelque soupçon que l'eau pourrait être utile alors, mais il est retenu par la crainte de rencontrer chez son malade le préjugé qui la fait proscrire. N'a-t-il pas de plus sa réputation à maintenir, sa clientèle à conserver? Dans la nécessité de prescrire quelque chose, il ordonne un remède inutile, souvent nuisible. L'une de ces maladies est la goutte : quel est le goutteux qui n'ait pas été soumis aux vomitifs, aux purgatifs, aux sangsues, aux vésicatoires et aux autres moyens pharmaceutiques, tous plus ou moins préjudiciables aux organes digestifs, sans en avoir éprouvé le moindre soulagement? car l'amélioration qui arrive enfin est plutôt due à la transpiration provoquée par la température du lit et de l'appartement. Et cependant les médecins, tout en confessant leur impuissance de guérir la goutte, continuent de l'attaquer avec des remèdes héroïques, au risque de troubler *les premières* voies, dont le dérangement ajoute

encore à la masse des humeurs arthritiques. Ils joignent même à leurs prescriptions la défense expresse d'user, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, de la seule chose qui puisse fortifier l'estomac. J'ai été plus d'une fois témoin de ces déplorables traitements, d'autant moins excusables que ceux qui les entreprenaient avaient eu sous les yeux des preuves palpables de l'efficacité de l'eau froide. Avec la meilleure volonté du monde, on doit s'attendre sans doute à rencontrer des obstacles quand il s'agit d'appliquer la méthode de l'hydrosudothérapie. Tantôt c'est l'espace qui manque, et tantôt c'est l'eau bonne; tel n'aura pas le temps, et tel autre ne pourra se procurer la couverture indispensable pour exciter la transpiration. Mais le plus souvent ces obstacles s'évanouissent à la voix du médecin plein de confiance dans la nouvelle méthode curative, et à celle de la nature, qui inspire aux hommes l'impatience de la douleur et l'horreur de la destruction.

Malgré les déclamations des adversaires de l'hydrosudothérapie, il faut bien croire à son efficacité, confirmée par le témoignage des personnes qui ont assisté aux guérisons brillantes qu'elle opère. Ceux que la maladie ou la curiosité n'ont point conduits à Graefenberg, en trouveront la preuve dans les ouvrages relatant les innombrables cures qui y ont été opérées, et dans les écrits des médecins qui ont étudié la méthode. Tous sont unanimes pour en proclamer l'excellence. Mais, quelque intime que soit ma conviction à cet égard, je me garderai bien de dire que la méthode de Priessnitz soit un remède universel. A la vérité, s'il pouvait exister un remède propre à guérir toutes les maladies, ce remède ne saurait être que *l'eau froide*. Il n'en est aucun que l'on puisse employer

utilement dans un aussi grand nombre de cas divers. Où trouver ailleurs un remède à la fois résolutif et fortifiant, propriétés qui semblent s'exclure mutuellement ? Plusieurs médecins, entre autres OErtel, ont reconnu à l'eau froide cette double vertu, que leur pratique a constamment confirmée. Mais de toutes les méthodes d'administrer l'eau froide, celle de Priessnitz me paraît mériter la préférence. Elle attaque plus énergiquement l'humeur peccante, et l'ébranle plus promptement dans son siége, en vertu des nombreuses modifications qu'elle permet d'apporter à l'emploi de l'eau. Sa supériorité tient spécialement au mode de transpiration qui lui est propre ; car cette évacuation soutenue épuise en grande partie l'humeur morbifique. Je m'abstiens néanmoins de tout jugement définitif à cet égard, me réservant de faire remarquer, à mesure que je décrirai les diverses manipulations, ce qu'elles ont de défectueux et d'impraticable.

Mais si l'hydrosudothérapie, comme moyen curatif, ne peut être affranchie de tout obstacle dans son application, au moins n'en rencontre-t-elle aucun comme moyen diététique et préservatif. Il est certain qu'on ne connaît aucun moyen qui soit plus propre à endurcir le corps contre les vicissitudes de l'air, à prévenir les affections catarrhales et rhumatismales, que l'eau froide et l'exercice en plein air. Force, fraîcheur et beauté seront toujours le partage de ceux qui s'y soumettront.

Malheureusement rien n'est plus rare aujourd'hui que de soigner la peau, sans qu'on se doute des suites fâcheuses de cette négligence. Il est généralement reconnu qu'un corps adulte et sain exhale journellement une quantité de *sucs superflus* équivalente au poids de trois livres.

cette exhalation diminue d'abondance, ce qui arrive nécessairement lorsque l'organe cutané a perdu son énergie, que l'exercice et les lavages à l'eau froide peuvent seuls entretenir, que doivent devenir ces sucs superflus, retenus dans l'organisme? La réponse est facile. Ils s'accumulent sur les organes internes, et deviennent la source de toutes sortes de maladies. Les vomitifs et purgatifs y remédient, à ce qu'on dit; sans doute, mais pour quelque emps seulement. On ne voit pas que les évacuations qu'ils déterminent ne sauraient suppléer la transpiration. On voit encore moins qu'ils affaiblissent les organes digestifs, dont la débilitation devient une nouvelle source de maladies. Comparez à la personne soumise à ce régime celle qui se lave le corps avec de l'eau froide, dont elle fait son unique boisson : celle-ci ne connaît ni les catarrhes ni les courbatures dont l'autre est continuellement atteinte. Sa peau, pleine d'activité vitale, exécute sans trouble les fonctions qui lui ont été départies; l'eau qu'elle boit, et qui est le plus grand dissolvant de la nature, divise et atténue tous les épaississements, enveloppe et noie toutes les acrimonies qui se trouvent dans les organes et dans le sang, et travaille, de concert avec la peau, à en délivrer l'organisme.

Rien donc de plus frappant que les avantages qui résultent des lavages et des bains à l'eau froide. Celui qui en a fait l'épreuve ne peut les méconnaître, surtout si à ces pratiques il joint l'exercice et la tempérance. C'est le seul moyen d'entretenir cette hilarité, qui est la compagne de la santé; car l'eau froide fait ressentir sa bienfaisante influence à l'esprit comme au corps.

Ces conseils s'adressent surtout aux pères de famille,

aloux d'élever des enfants sains et robustes. En les suivant ils peuvent compter sur une génération florissante de santé et de force, qui leur portera une éternelle reconnaissance pour l'avoir familiarisée avec cet élément et le lui avoir rendu une source de jouissances. Il est superflu de les avertir que l'usage de l'eau doit être soutenu par l'exercice en plein air, et qu'il commande aussi la réforme des habillements et appartements trop chauds, si l'on veut ne pas détruire d'un côté ce que l'on a édifié de l'autre.

Avant de terminer cette introduction, je dirai aux femmes que l'eau froide est le véritable fard de la beauté. En vain demandent-elles aux essences parfumées, les lis et les roses qui font le charme d'un beau visage ; elles ne les trouvent que dans l'élément dont la nature s'est montrée si prodigue. Ce moyen si simple est de tous les lieux et de toutes les saisons. Qu'elles en fassent l'épreuve, et elles cesseront de jalouser cette fraîcheur que la fille des champs puise dans le ruisseau qui arrose son pré.

PRIESSNITZ ET GRAEFENBERG.

Graefenberg est une colonie composée d'une vingtaine de maisons, qui fait partie de la petite ville de Freiwaldau ; elle est située dans un ravin étendu jusqu'au sommet d'une haute montagne. Cette colonie est née du besoin que quelques habitants de Freiwaldau éprouvaient de se rapprocher des terres qu'ils possédaient à Graefenberg. L'un d'eux était l'aïeul de Vincent Priessnitz. Tous s'étaient exclusivement occupés de la culture des terres, jusqu'au moment où le petit-fils de leur compatriote créa pour eux une nouvelle branche d'industrie.

La ville de Freiwaldau compte, avec Graefenberg, trois cents maisons, trois mille habitants, presque tous voués à l'agriculture, et un assez grand nombre d'ouvriers attachés aux fabriques et au commerce. Elle est située dans la Silésie autrichienne, à huit lieues de Neiss, dix-huit de Glatz, et vingt-quatre d'Olmütz. La contrée qui l'environne offre un aspect magnifique ; mais un vent froid du nord-ouest y règne la plus grande partie de l'année, et pendant l'hiver, qui est assez long, la neige intercepte les communications avec tout le voisinage.

Jamais, même durant la canicule, on ne ressent de chaleurs étouffantes à Graefenberg, ce qui tient aux vents habituels et à l'extrême hauteur de la position, élevée de six cents pieds au-dessus du plateau occupé par la ville de Freiwaldau. Mais ces inconvénients sont amplement compensés par l'air pur qu'on y respire, et qui contribue puissamment à l'œuvre des guérisons.

Les maisons de Graefenberg occupent une longue pente, qui du fond d'un vallon s'étend jusqu'au sommet de la *montagne. Les plus* élevées, à l'exception d'une seule

appartiennent toutes à Priessnitz. Elles se composent d'un grand bâtiment en bois, d'un autre en pierre, et d'un plus petit encore en bois. A côté se trouve celle qu'habite Priessnitz, ayant ses dépendances jetées sans ordre dans une position qui n'en permet aucun. Le premier bâtiment, le plus spacieux de tous, renferme un grand nombre de chambres, cinq appartements destinés aux malades, une vaste salle à manger, la cuisine, les logements des gens de service, et des écuries. Dans ce bâtiment se trouve aussi une énorme baignoire, assez grande et assez profonde pour qu'on puisse y nager. Derrière le grand bâtiment en bois coule la source d'eau à laquelle chacun vient puiser la quantité qui lui est prescrite, et qu'il boit en se promenant.

Les maisons qui appartiennent à Priessnitz peuvent recevoir environ cent cinquante malades. Le superflu doit se loger chez les propriétaires voisins, qui en reçoivent à peu près le même nombre. Ainsi Graefenberg ne peut pas admettre plus de trois cents personnes. Il est donc essentiel de se rendre à Graefenberg, aussitôt que la saison le permet, pour être sûr d'être logé. Mais il est plus sûr encore d'écrire à Priessnitz, en lui envoyant un aperçu de la maladie, sur la curabilité ou l'incurabilité de laquelle il prononce; autrement on court le risque de faire un voyage inutile; car il ne manque pas d'exemples que Priessnitz ait refusé d'accepter des malades que sa méthode ne pouvait guérir.

La disposition des appartements, à Graefenberg, est d'une simplicité en harmonie avec le genre de vie qu'on y mène. On n'y trouve que l'absolu nécessaire. Un bois de lit recouvert d'une paillasse, une commode, une table, quelques chaises, un miroir, un chandelier, une cuvette pour se laver, une carafe et un verre, composent tout le mobilier de la chambre. On trouve à louer des matelas, des draps et des serviettes. Mais de beaux appartements, *que l'on occuperait* peu, attendu l'obligation d'être

toujours en plein air, seraient inutiles, et ne feraient d'ailleurs qu'accroître les dépenses du séjour. Cependant, malgré l'absence de tant d'accessoires dont la mollesse nous a créé le besoin, on ne trouve nulle part ni une réunion aussi nombreuse de personnes bien portantes, ni autant d'hilarité chez les malades qui ont à lutter pendant la journée presque entière avec les difficultés et les fatigues du traitement. Le courage nécessaire, s'ils ne l'apportent pas avec eux, ils le puisent dans le bien-être qu'ils ne tardent pas à ressentir, et dans la certitude que la première impression ne sera pas de longue durée.

L'établissement des douches est éloigné des maisons de Priessnitz de la distance d'une demi-lieue, et placé cent cinquante pieds plus haut, au milieu d'une forêt. Les douches, au nombre de six, dont quatre destinées aux hommes, et deux autres plus élevées aux femmes, occupent un emplacement romantique. On n'y aborde pas sans éprouver un mouvement de crainte. La température très-basse de l'eau et la percussion qu'elles exercent, causent un ébranlement et une sensation de froid, d'abord désagréables, mais qui ne tardent pas à se convertir en un sentiment de bien-être général et de force. Généralement parlant, il serait difficile de trouver un lieu plus propre à un établissement de ce genre, que la contrée de Graefenberg; un lieu qui offre une eau plus pure et plus froide, où l'on respire un air plus vital, où la nature soit plus prodigue de ses beautés, où l'on suive un régime plus simple et plus conforme aux besoins de la maladie. Mais ce qu'on ne rencontre que là, c'est l'expérience consommée du fondateur, expérience acquise par vingt années de pratique, et qui assure à son établissement la première place parmi ceux qu'on a créés depuis sur le même modèle.

Dans la ville même, sont deux autres douches, établies pour la commodité des personnes auxquelles leur faiblesse ne permet pas de se rendre à la forêt, et pour suppléer à ces dernières, lorsque le mauvais temps en interdit l'usage.

On mange en été dans une grande salle qui peut contenir deux cent cinquante personnes ; ce n'est que lorsque le nombre des malades est descendu à trente, qu'on passe dans une salle susceptible d'être chauffée. Au-dessus de ce nombre, la grande salle réunit toujours les malades, quelle que soit la température. En 1836, au mois d'octobre, nous nous trouvions encore quatre-vingts, ce qui ne nous permettait pas de manger dans la salle chauffée. C'était un plaisir de voir comme chacun trottait pour se réchauffer, et, au déjeuner, ce n'était pas sans trembler que la main portait à la bouche la cuiller remplie de lait froid. Cependant personne ne murmurait. J'ai même remarqué que la plupart ne passaient point de la grande salle dans la petite, qui était chauffée, sans y éprouver une sensation pénible, causée par l'air moins pur et chargé de vapeurs qu'on y respirait. Ce que je puis affirmer, c'est qu'un jour, après avoir passé quelque temps, soit à l'air, soit dans la salle froide, il me prit fantaisie d'aller à Freiwaldau goûter le plaisir de me trouver dans une chambre chauffée ; je n'y pus rester que peu d'instants ; un sentiment de suffocation m'obligea bientôt d'en sortir.

A table la société est composée de personnes de tous rangs et de tous sexes. La conversation y est animée et roule naturellement sur tout ce qui a rapport à la cure. Les places sont occupées d'après l'ancienneté ; cependant cette règle n'est pas tellement rigide qu'il ne soit permis de se placer près d'un ami. On ne se cantonne pas à Graefenberg. On y voit le général à côté du simple officier, le ministre auprès d'un écrivain. La nature, de concert avec la douleur, y rapproche les hommes, et cette égalité tourne au profit de tous. Il y a bien parfois un orgueilleux qui veut faire bande à part ; mais bien mal avisé est-il, car il ne tarde pas à se trouver seul au milieu d'une société dont il devient la risée.

Rien, à mon sens, après les cures brillantes et nombreuses opérées à Graefenberg, ne fait mieux l'éloge de

cet établissement que cette belle réunion de gens éclairés et de toutes conditions, qui viennent, les uns pour se guérir, les autres pour observer et étudier la méthode curative, portant tous une égale considération, un même amour au philanthrope à la direction duquel ils s'abandonnent sans restriction. Ce concert de louanges répond victorieusement à quelques voix mal intentionnées, qui ont prétendu déverser le ridicule sur l'auteur de tant de bienfaits.

Le lecteur n'apprendra pas sans intérêt comment Priessnitz fut conduit à l'idée de former son établissement, et à quelle source ont été puisées les connaissances indispensables à cet effet.

Priessnitz, dont le père avait de l'aisance, reçut une éducation conforme au temps et au lieu; il y joignit une justesse d'esprit et une tranquillité de caractère qui devaient faire de lui un excellent observateur. Quelques blessures légères, qu'il guérit avec de l'eau froide, avaient déjà fixé son attention, lorsqu'un accident très-grave, mais qui devait tourner au profit de ses semblables, l'atteignit, et fit de lui forcément un hydrosudothérapiste.

A la rentrée des foins, il fut frappé à la figure d'un coup de pied de cheval, qui le renversa, et le chariot, en lui passant sur le corps, lui brisa deux côtes. On le ramena privé de connaissance. Appelé pour lui donner des soins, un chirurgien de Freiwaldau déclara qu'il pourrait guérir, mais qu'il ne serait plus propre à aucun travail. Ce pronostic blessa le jeune Priessnitz, qui résolut de se guérir lui-même, et voici comment il s'y prit :

Son premier soin fut de remettre en place ses deux côtes, ce à quoi il réussit en appuyant fortement le bas-ventre contre l'angle d'une chaise de bois, et retenant sa respiration de manière à enfler la cage de la poitrine. Cette opération douloureuse eut tout le succès qu'il en attendait. Les côtes ainsi replacées dans leur état naturel il *fit appliquer* des serviettes mouillées sur les parti

souffrantes, but beaucoup d'eau froide, mangea peu, et se tint dans un repos absolu. Dix jours après, il était en état de sortir, et, au bout d'un an, il put reprendre ses travaux.

L'étonnement que produisit cette cure lui fournit de fréquentes occasions de conseiller le même traitement à ses voisins, et de le mettre en pratique chez lui, tant sur les animaux que sur les hommes. De cette manière, il acquit bientôt, sur les vertus de l'eau et sur la manière de l'employer, assez de connaissances pour rendre beaucoup de services dans son voisinage, ce qui promptement lui valut quelque réputation. On ne tarda pas à l'appeler de tous côtés, et chaque jour sa maison s'emplissait de riches et de pauvres, qui venaient lui demander guérison. A force de voir des maladies de tout genre, qui s'offraient à son œil observateur, à son esprit d'investigation, il acquit bientôt une connaissance assez étendue de leur nature et l'art de les reconnaître à leurs symptômes. Réduit à l'eau pour tout remède, la tête vide de théories, et n'ayant pour guide que la voix de la nature, qui lui parlait d'autant plus clairement que l'art n'en pouvait étouffer la voix, il découvrit promptement les défectuosités de la diète et du régime appliqués au traitement ordinaire de la plupart des maladies, et trouva dans les applications multiples de l'eau le moyen de remédier à tous les maux. Point de doute que Priessnitz ne se soit formé une théorie quelconque sur les propriétés de l'eau, à la suite d'un exercice de plusieurs années, et à l'aide de ce génie observateur, de ce calme naturel que rien ne peut troubler, et que cette théorie ne lui ait jamais fait défaut dans le traitement des maladies les plus compliquées. Point de doute non plus qu'il ne doive ses belles expériences qu'à l'ignorance de toute science médicale proprement dite. Aujourd'hui que son ignorance même l'a conduit à une aussi grande découverte, il serait à désirer que Priessnitz la façonnât *médicalement et assez* pour pouvoir l'encadrer dans un

ordre systématique et la communiquer au monde ; car tout ce qui a été écrit jusqu'ici, et tout ce qu'on pourra écrire encore sur Graefenberg, ne saurait équivaloir à ce qu'il pourrait nous dire, s'il voulait laisser parler le sentiment qui le dirige si sûrement dans les cas les plus difficiles. Mais je crains fort qu'il ne veuille rien publier lui-même sur ses procédés curatifs. Il ne reste donc qu'à observer tout ce qui est observable, à communiquer de temps à autre ses observations, et à former un tout de ce qu'on aura remarqué de plus important. Cette mission honorerait un bon médecin qui se déciderait à passer à Graefenberg assez de temps pour étudier à fond la méthode curative. La fortune ne tarderait pas à s'associer à cette gloire, et à enrichir un établissement qu'il formerait à l'image de celui de Graefenberg. De tous les médecins qui sont venus observer le procédé de Priessnitz, le docteur Harder est celui qui l'a observé le plus longtemps, et qui, de l'avis de Priessnitz lui-même, a fait de sa méthode l'étude la plus approfondie. Sans doute il fera présent à la Russie d'un établissement semblable, et communiquera au monde médical des expériences qui ajouteront encore à celles de Priessnitz.

Déjà Priessnitz avait effectué un grand nombre de guérisons (on porte à 1,500 celles qu'il opéra dans une année), lorsque tout à coup les médecins de la contrée résolurent de mettre fin à ce qu'ils appelaient son charlatanisme ; il fut dénoncé. Mais quel moyen d'empêcher un homme de conseiller à ses semblables de se laver avec de l'eau froide et d'en boire ? On accusa les éponges qui servaient aux lavages de renfermer des substances capables de produire ces cures merveilleuses. On les décomposa, et rien n'y fut trouvé. Depuis lors Priessnitz les a réformées, pour les remplacer par la main, seule chargée du frottement. C'est de la vie sur la vie, dit-il.

Un médecin de Freiwaldau revendiquait la cure d'un goutteux *que Priessnitz* avait réellement guéri. La plain-

fut portée devant les tribunaux, qui appelèrent les deux guérisseurs et l'homme guéri. Qui de ces deux messieurs vous a guéri, demanda le président au meunier qui avait eu la goutte? Mais tous deux, répondit-il, M. le docteur m'a délivré de mon argent, et M. Priessnitz de ma goutte. Cet incident, qui dérida les juges, mit fin aux chicanes dont Priessnitz était l'objet de la part des médecins. Dès qu'on sut, à n'en pas douter, qu'il n'employait que l'eau, l'air et l'exercice, il lui fut permis par le gouvernement autrichien de continuer ses opérations. C'est alors qu'il fonda son utile établissement, que les habitants de Freiwaldau ont longtemps contrarié, malgré les avantages que leur procure l'affluence des étrangers qu'attire le renom du fondateur. Un relevé exact des personnes qui l'ont fréquenté depuis 1829 jusqu'à 1836, porte le nombre de malades à quinze cent cinquante-huit. Mais si l'on fait entrer en ligne de compte la foule des pauvres que Priessnitz a guéris dans cet espace de temps, et qui ne sont pas inscrits sur les listes annuelles, le nombre des personnes auxquelles il a donné des conseils de vive voix ou par écrit, et celui non moins considérable de celles qu'il avait guéries avant la fondation de son établissement; enfin si l'on joint celui des malades guéris dans les établissements formés sur le modèle de celui de Graefenberg, on pourra prendre une idée, bien imparfaite néanmoins, de tout le bien qu'a déjà opéré Priessnitz, et apprécier d'avance celui qu'il fera encore, si la Providence le laisse encore longtemps parmi nous, ce que permettent d'espérer son âge de quarante-cinq ans, sa belle santé, la simplicité de son régime, et la gaieté calme de son excellent caractère.

Des services aussi éminents, relevés encore par une grande modestie et l'absence de toutes prétentions, devaient finir par mériter à leur auteur la considération générale. Elle est même descendue des plus hauts lieux *jusqu'à lui.* L'an passé, au mois d'août, il reçut la visite

de l'archiduc Maximilien, qui s'entretint deux heures avec lui, le quitta, enchanté de la justesse de son esprit, de sa modestie et de son mérite, et lui témoigna le désir de le voir continuer son établissement.

Je crois nécessaire d'offrir le tableau des prix auxquels on satisfait à Graefenberg tous ses besoins. Le voici :

	Fl. d'Al.	Kreutz
La nourriture d'une semaine.	4	»
Une chambre, dans la maison de pierre, ou la grande maison en bois. Par semaine. .	2	»
Quelques chambres dans l'une ou l'autre maison.	2	48
Une grande chambre.	»	50
Une petite chambre.	»	30
Dans la petite maison de bois, au rez-de-chaussée.	1	10
La même chambre, au 1er étage. . .	1	»
La nourriture d'un domestique, toujours par semaine.	1	38
Le loyer d'une couverture de laine. . . .	»	21
Pour les bains, par semaine.	»	14
Pour les serviteurs à table.	»	7
Pour le serviteur du bain, quand on n'a point de domestique, par semaine. . .	»	40
Pour un matelas, une couverture de lit, deux coussins et un drap de lit, par semaine.	1	8

Tous les besoins d'une personne sans domestique, occupant une chambre à elle seule, ce qui arrive rarement en été, sont :

	Fl. d'Al.	Kreutz.
Une chambre.	2	»
La nourriture.	4	»
Le bain.	»	14
Le service de table.	»	7
Le serviteur du bain.	»	40
Total.	7	1

Il faut joindre à ce compte l'apport de son lit et du linge de lit, le loyer de ces objets étant cher. Puis il ne plaît pas toujours d'employer ce qui a été au service des autres. On trouve des couvertures chez Priessnitz, qui sont d'une bonne qualité, et qui coûtent, une grande huit florins, une petite cinq florins. De plus, à son entrée dans la société, on paye à la caisse d'embellissement, entre les mains d'une commission qui préside à l'emploi des fonds :

	Fl. d'Al.	Kreutz.
Un homme seul.	1	40
Une dame seule.	1	»
Une famille.	3	»

Si l'on reste plus de six mois, la même somme est à payer au commencement du septième mois.

Existe-t-il une seule maison de santé où l'on n'ait à dépenser par semaine que sept florins d'Allemagne, environ seize francs. Ce qu'il y a de moins cher, c'est la nourriture; car, à Graefenberg, on mange sans bornes, à la faveur d'un appétit qui n'en a point. Cet appétit extraordinaire s'explique par l'exercice qu'on fait, la grande quantité d'eau froide qu'on boit, les bains et les douches qu'on prend, mais surtout les sueurs abondantes qu'on éprouve, perte de sucs qui demande réparation. Voici un aperçu de ce qui se consomme en été dans un seul jour.

Viande de bœuf.	100 kilogr.
Viande de veau.	idem.
Viande de mouton.	75 kilogr.
Viande de cochon.	idem.
Canards.	90 pièces.
Poules.	150 pièces.
Riz.	50 kilogr.
Gruau.	idem.
Beurre pour déjeuner et souper. . . .	30 kilogr.
Lait.	550 litres.

Pain.	150 kilogr.
Pruneaux.	10 kilogr.
Eufs.	500 kilogr.
Aliments farineux.	25 kilogr.

Cet exposé démontre combien grande est la consommation à Graefenberg. Je ne décrirai que le dîner du dimanche. Il se compose de la soupe, du bœuf avec une sauce, du rôti avec ses dépendances, du pain et de gâteaux; le tout formant ensemble un volume de cinq cents livres, auxquels il faut ajouter les déjeuners et les soupers. Pour vivre ainsi pendant sept jours, il n'en coûte que quatre florins, environ dix francs. On ne saurait se nourrir à meilleur compte.

Faisons remarquer ici, en passant, qu'il est inutile d'apporter à Graefenberg beaucoup d'effets de garde-robe. On n'y fait aucun cas de la toilette, à laquelle personne n'a le temps à donner. On fera bien de prendre avec soi trois paires de draps de lit, des serviettes, de la vieille toile pour compresses, beaucoup de mouchoirs de poche, deux paires de pantoufles, des bottes à l'épreuve de l'eau, un surtout ouaté et un manteau, deux choses indispensables après le bain et la douche. On peut, à Freiwaldau, se procurer tout ce qui pourrait manquer encore. Comme on a peu de temps à donner à la lecture, on fera bien de ne point se munir de livres, qui d'ailleurs sont sévèrement inspectés à la frontière autrichienne. Les employés sont aussi polis que le permet leur état. Il est bon de s'informer avant de se présenter à eux, de ce qu'il est ou non permis d'introduire. La même précaution doit être prise au retour.

Règlement intérieur de l'établissement de Graefenberg.

1° Chaque convive est soumis aux lois du pays. Elles défendent les jeux de hasard, que le régime de l'établissement proscrit aussi, comme nuisibles à la santé.

2° Chacun des convives doit être muni d'un passeport.

3° Tout logement assuré d'avance est remis aussitôt après l'arrivée.

4° Priessnitz décide seul l'emploi du bain, le lieu et le temps.

5° Est attaché au service du bain, homme ou femme, un prix de 40 kreutzer par semaine.

6° Les domestiques, appartenant aux malades, sont logés et nourris dans l'établissement. Priessnitz ne compte jamais avec eux, mais avec leurs maîtres. Seulement le tabac à fumer ne leur est permis qu'en plein air ou dans les lieux qui leur sont désignés. Il leur est enjoint d'être attentifs au feu, tout dommage, par eux causé, étant à la charge des maîtres. La cloche les appelle à table, où ils mangent, n'étant pas permis d'emporter ailleurs sa nourriture. S'ils ont à se plaindre de leur manger, Priessnitz doit recevoir la plainte de la bouche de leurs maîtres. Il leur est défendu de jeter de l'eau par les fenêtres, ainsi que de laver du linge ou des compresses dans les chambres.

7° Les domestiques et serviteurs des bains ne peuvent jamais se laver dans les baignoires, à moins qu'ils ne subissent eux-mêmes le traitement.

8° Les écuries et remises ne peuvent être occupées qu'une seule nuit. Les propriétaires d'équipages doivent songer à placer leurs chevaux et voitures, ou dans le village, ou à Freiwaldau.

9° On ne peut avoir de chiens à Graefenberg. A aucune condition ils ne sont nourris.

10° Les malades à qui leur santé ne permet pas de paraître à la table commune, mangent chez eux, en se procurant de la vaisselle de table, et après avoir réglé la dépense de leur nourriture, un peu plus cher lorsqu'elle est prise en particulier. La cloche annonce toujours l'heure du repas.

11° Les malades peuvent fumer le soir après le souper, *lorsque* la table est desservie.

12° Il n'est point permis d'emporter des assiettes dans son logement, ni de les envoyer chercher pas son domestique. Il faut toujours s'adresser aux servants de la table.

13° On recommande beaucoup de soin au sujet des lumières. Toute la domesticité doit être couchée à dix heures du soir, tant pour la moralité, que pour ne point troubler le sommeil de malades.

14° Le samedi, avant le dîner, s'effectue le payement du logement, de la table et autres fournitures.

15° Avant le départ de Graefenberg, sera remise la petite récompense due aux serviteurs de l'établissement, pour être répartie avec égalité entre eux.

16° Tout bruit doit être évité jusqu'à cinq heures du matin, par respect pour le repos des malades.

17° L'usage des remèdes de la médecine est une fois pour toutes interdit.

CHAPITRE PREMIER.

TRAITEMENT HYDROSUDOPATHIQUE.

Priessnitz admet que toutes les maladies, qui ne sont point causées par des lésions extérieures et le choc des corps étrangers, naissent d'humeurs nuisibles, qu'il nomme mauvais sucs, d'où résulte ou un dérangement général ou un désaccord dans quelque région de l'organisme. Conséquemment à ce principe, sa méthode curative ne peut avoir d'autre objet que d'expulser les mauvais sucs, et de les remplacer par de bons. Les moyens qu'il emploie pour atteindre ce but sont : l'eau, l'air, l'exercice *et la diète. A-t-il raison* de chercher les maladies, ou to

au moins leurs causes, dans les humeurs; c'est une question que je ne prétends pas décider. Toutefois le succès qui couronne sa méthode, suivie avec constance, semble lui donner raison; car, généralement parlant, à l'aide des quatre moyens ci-dessus énoncés, il guérit toutes les maladies que les hommes de l'art déclarent être du ressort de la médecine. De plus, cette idée s'accorde avec l'opinion des plus célèbres médecins du siècle dernier, qui en firent la règle de leur pratique, avec laquelle celle de Priessnitz a beaucoup de ressemblance.

En 1792, il parut à Brunswick un écrit attribué à Willaume, où l'on trouve proposée la méthode de Priessnitz tout entière, c'est-à-dire les bains froids, une nourriture froide, beaucoup d'exercice à l'air libre, et la modération dans l'usage des boissons spiritueuses et des épices, tous conseils donnés aux personnes attaquées de rhumatismes. Quelques lignes plus haut, l'auteur met en garde contre l'abus des médicaments, et dit sérieusement: De deux malades, dont le premier ne veut point entendre parler de remèdes, et l'autre y recourt à la moindre indisposition, le plus sage est le premier, car la nature, dans la plupart des maladies, sait se secourir elle-même, sans avoir besoin de ces vives influences qui viennent du dehors, pourvu qu'on lui laisse le temps, et qu'on lui accorde du repos et de l'abandon.

Diverses causes engendrent les mauvais sucs. Les principales sont les aliments de mauvaise qualité, l'excès de ceux même qui sont bons, la suppression de la transpiration, le défaut d'exercice, et les affections vives de l'âme, qui réagissent violemment sur le corps, telles que la colère, le chagrin, les soucis, la tristesse. Priessnitz regarde comme aliments insalubres ceux qui sont âcres et échauffants, mêlés avec des épices; les boissons nuisibles sont: l'alcool, la bière, le café, le thé, le vin et les liqueurs spiritueuses, dont la propriété est d'engendrer de *mauvais sucs* et de stimuler; le chocolat aromatisé, les

cides, le poivre, les girofles, la moutarde et autres épices ırées des Indes, les viandes et poissons salés sont aussi e mauvais aliments, sévèrement interdits aux personnes ıi subissent le traitement. Priessnitz permet volontiers ıs aliments de difficile digestion, tels que les graisses, ıs farineux, le cochon même, les viandes d'oie et de anard, dont il recommande aux mauvais estomacs de faire n usage modéré.

Les aliments pris en trop grande quantité, lors même u'ils peuvent être digérés, forment des sucs trop abon- lants, et trop épais, qui deviennent la source de beaucoup le maladies. Mais le plus souvent ils échappent à la di- estion, stationnent dans l'estomac et les intestins, et ar leur corruption produisent des accidents graves. Les ndigestions sont des causes fréquentes de mort.

Depuis la plus haute antiquité, on croit généralement u'un homme fait exhale journellement trois livres de sucs uperflus. Si, comme on n'en peut douter, d'après les xpériences de Sanctorius (1), médecin italien, qui assa vingt ans de sa vie sur le plateau d'une balance, esant soigneusement chaque jour ce qu'il introduisait lans son corps, et ce qui en sortait; si, dis-je cette asser- ion est une vérité presque géométrique, on conçoit facile- nent le désordre produit par la suppression d'une fonction si importante, et par la rétention dans l'organisme d'une si grande quantité de sucs excrémentitiels. Combien ne con- naissons-nous pas de maladies pour la guérison desquelles l suffit de provoquer la transpiration ou un peu de sueur? Le grand organe de la peau a, dans l'ordre des fonctions le la vie, beaucoup plus d'importance qu'on ne le croit. On a lieu de s'étonner que les personnes même qui sont convaincues de cette vérité, négligent d'une manière vraiment inexcusable de donner à cet organe si essentiel la culture qu'il réclame. L'étonnement redoublé lorsque

(1) *De medicina statica aphorismi.* Paris, 1770, in-12.

l'on voit les médecins eux-mêmes y consacrer si peu d'attention. Cela ne viendrait-il pas de ce qu'ils sont déjà devenus eux-mêmes trop délicats pour faire servir l'eau froide au maintien de leur propre santé, ce qui les conduit naturellement à ne point en imposer le devoir à leurs malades. Se laver souvent la totalité du corps paraît, en effet, aujourd'hui une chose impraticable. Mais on ne se fait point faute de purger et de faire vomir des familles entières, pratique qui est certainement bien loin d'être utile.

Les ablutions d'eau froide sont, sans doute, très-propres à entretenir cette exhalation si nécessaire au maintien de la santé; mais la boisson d'eau froide contribue non moins puissamment à l'accomplissement de la fonction, en prévenant la stase des sucs, et leur imprimant une circulation régulière. Il n'est pas moins important de mettre le plus souvent possible son corps en contact avec l'air frais, puisque c'est dans l'air que nous puisons le principe de la vie. C'est l'oxygène, entrant dans sa composition, qui entretient l'étincelle de la vie. Moins il y a d'air, moins il y a d'oxygène, et moins aussi il y a de vie. Voilà tout le mystère de notre existence.

L'influence pernicieuse des peines de l'âme et des passions violentes est trop connue pour que j'aie besoin d'en parler; sans doute il n'est pas toujours possible de les éviter. Cependant on peut maîtriser sa colère, ou du moins éviter les occasions qui la font naître. Du point de vue de la raison, on envisage moins péniblement ses peines. En simplifiant et bornant ses besoins, on atténue et amoindrit ses soucis. Il n'est dans la vie aucune position qu'on ne puisse améliorer.

L'abstinence de l'usage de l'eau est à son tour une source de maladies. Son résultat immédiat est l'épaississement des sucs et la génération d'une acrimonie qui gagne le sang, dégénérescence que la vertu dissolvante de l'eau eût prévenue. C'est une grande et nuisible erreur

de croire qu'on puisse la suppléer par le thé, le café et la bière. Les femmes surtout en reçoivent un préjudice considérable. On oublie que l'eau est le premier dissolvant de la nature, qu'elle résout et atténue les humeurs épaisses et âcres, et que, décomposée par les organes digestifs, elle communique à l'organisme une nouvelle vie, en lui offrant l'oxygène qui entre dans sa composition. On veut en vain justifier cette abstinence en alléguant l'absence de la soif et l'impossibilité d'avaler l'eau. Vain subterfuge, fausse délicatesse ! Quelle que soit la répugnance, on peut essayer, et boire au moins une petite quantité, le matin surtout, avant le déjeuner. En y mettant cette gradation, on finit par s'y accoutumer et s'en bien trouver, dût-on éprouver d'abord l'espèce de malaise causé par la solution des flegmes que renferme l'estomac.

Quelque incomplètes que soient les règles ci-dessus exposées, je n'en suis pas moins convaincu que leur observation suffit pour prévenir un grand nombre de maladies (1).

J'en ai déjà assez dit pour pouvoir avancer que la plupart des maladies sont du ressort de la méthode curative de Priessnitz, qu'elle peut guérir la plupart d'entre elles, et procurer du soulagement dans celles qui sont incurables. Incurable ! idée terrible et malheureusement trop vraie ! il y a incurabilité, lorsque le mal a trop vieilli, qu'il a profondément altéré des organes nobles, et que la force vitale n'est plus en proportion avec sa gravité. Ici, la méthode de Priessnitz est impuissante, comme toute autre méthode, quelque médicale qu'elle puisse être. Voyez dans l'un et dans l'autre traitement la nature luttant imparfaitement contre un mal qui lui résiste et s'envenime de tous les efforts qu'on lui oppose. C'est l'histoire des malades que le mercure a désorganisés. C'est aussi

(1) Voyez, pour plus de détails, l'ouvrage de M. le docteur *Ch. Londe, Nouveaux éléments d'hygiène*. Paris, 1838, 2 v. *in-8o.*

le cas de ceux que l'ulcération des poumons a précipités dans la phthisie, à laquelle Priessnitz ne peut pas plus remédier que la médecine. Il porte le même jugement sur l'épilepsie qui a poussé de profondes racines.

On aurait donc tort d'attendre de l'hydrosudothérapie des effets surnaturels, mais elle a plus de puissance que la plupart des hommes ne le croient. Il faut surtout se garder de croire que l'eau puisse, en quelques jours, expulser du corps un ennemi qui y séjourne depuis longues années. C'est à fortifier l'organisme, à relever les forces vitales abattues, à favoriser la transpiration et la préparation des bons sucs, qu'est propre l'hydrosudothérapie. Son action est lente, mais d'autant plus assurée. Ce qui fait qu'on a tant de peine à comprendre la vertu curative de l'eau, c'est qu'on s'imagine qu'un remède doit expulser du corps une maladie, comme on évince un locataire qui ne paye pas son terme. Les remèdes n'ont d'autre puissance que celle de détourner la force vitale des organes nobles vers ceux qui le sont moins, et d'entraîner avec elle les humeurs nuisibles. La force vitale n'est point au pouvoir du médecin. Nul mortel n'en peut donner un atome, et s'il est un moyen de l'augmenter, ce n'est certes pas dans les médicaments qu'on doit le chercher. Il se rattache bien plus sûrement aux choses que la nature ne nous vend point à prix d'argent, l'air, l'eau, le mouvement et le régime.

Puisque, dans tout traitement, il ne s'agit que de résoudre les humeurs épaisses et âcres, de les éloigner des organes nobles pour les attirer vers ceux qui le sont moins, et d'en opérer l'excrétion, aucun autre moyen n'est comparable à l'eau sous ce rapport. Elle remplit le but, et par son activité dissolvante à l'intérieur, et par son influence sur la peau, qu'elle stimule, où elle appelle les matières morbifiques contenues dans l'organisme. C'est ainsi que les organes s'en trouvent délivrés, spécialement les voies de la digestion, qui le plus souvent en

sont le siége, et qui, par cette délivrance, recouvrent la faculté de préparer des sucs de bonne qualité. L'eau a de plus la propriété d'exciter l'appétit, sans affaiblir le corps par une abstinence trop sévère d'une nourriture restaurante, abstinence qu'impose toujours la médecine et qui ruine les forces.

Un principe fondamental de Priessnitz est d'entretenir, autant que possible, le corps dans un état de vigueur. Aussi, ne défend-il jamais de satisfaire son appétit, laissant à la nature le soin d'indiquer au malade la mesure de ses aliments. Elle trompe rarement, en effet, cette bonne nature. Il n'y a d'exception que pour ceux dont la sensualité ne connaît point de bornes, et qui confondent la gourmandise avec l'appétit. Abandonnant ainsi le cours entier de la guérison à la nature, Priessnitz met tous ses soins à ne point la troubler dans son travail : il se contente de tenir dans un parfait accord la force vitale et les mauvais sucs ébranlés et mis en mouvement, accord qu'il obtient par le plus ou moins d'activité de la cure dont il est le maître. La connaissance de cet équilibre suppose un coup d'œil sûr, une expérience consommée, réunies à la parfaite connaissance des moyens employés pour l'obtenir. La nature est donc ici le pouvoir qui détermine le mode de la guérison. L'infaillibilité est son apanage, qu'aucun médecin, quelle que soit sa science, n'oserait réclamer. Tout l'objet de la cure étant d'éloigner la matière morbifique des parties souffrantes, et de l'attirer à la peau, la nature confirme, dans la plupart des cas, la sagesse de cette vue, en se déchargeant des mauvais sucs sur les extrémités inférieures, qui se couvrent souvent d'un grand nombre de furoncles et d'abcès. Quel que soit le déplaisir attaché à ces crises, elles sont exemptes de tout danger. Disons plus, elles sont reçues et supportées avec d'autant plus de satisfaction, qu'on voit en elles les avant-coureurs d'*une* guérison radicale.

Chez certains malades, l'humeur morbifique semble

pas exister. Ce cas a lieu pour beaucoup d'affections du système nerveux. Il ne s'agit alors que de redonner du ton à la fibre et de rendre à la peau son énergie. Ces sortes de malades n'éprouvent point, ou très-peu, la crise des abcès. L'absence de la crise est également remarquable chez les personnes dont la force vitale est trop ruinée pour pouvoir aboutir à la peau. Ces sujets si affaiblis doivent s'attendre à un traitement très-long, et le plus souvent renoncer à l'espoir de la guérison. Mais, en leur refusant le bonheur de guérir, la méthode de Priessnitz leur offre un palliatif, qui consiste à suer légèrement, à se baigner avec modération, à ne boire que de l'eau fraîche, à s'abstenir des aliments âcres, gras et acides.

L'expérience a mis hors de doute, que la sueur entraîne hors du corps une grande quantité de sucs hétérogènes. Elle démontre également qu'avec ces mauvais sucs il s'en échappe beaucoup qui sont sains et demandent à être réparés. Cette perte est la véritable source de l'immense appétit éprouvé par les malades de Graefenberg, auquel d'ailleurs contribuent puissamment aussi l'usage de l'eau froide, la température froide des aliments et l'exercice constant en plein air. L'échange continuel des sucs ne peut que contribuer à éloigner la maladie ; il amène nécessairement la régénération de l'organisme entier, que partout les malades remarquent après qu'ils ont achevé le traitement.

Pour bien comprendre l'attraction de l'humeur morbifique à la peau, il faut se représenter l'irritation dont cet organe est frappé par le procédé sudorifique qui précède le bain, et si le passage immédiat du corps ruisselant de sueur dans un bain froid n'est jamais nuisible, on doit l'attribuer au calme qui règne dans l'organisme dont aucun mouvement violent, aucun remède actif n'a provoqué la sueur. Tous les jours, on voit à Graefenberg des femmes délicates, des enfants même, soumis à la méthode, *offrir la preuve* de l'innocuité de cette pratique. Le trai-

tement, avons-nous dit, se compose spécialement du régime de la sueur, et de l'emploi intérieur et extérieur de l'eau froide.

CHAPITRE II.

DU RÉGIME HYDROSUDOPATHIQUE,

J'ai déjà indiqué les aliments, boissons et assaisonnements que Priessnitz exclut du régime de ses malades. Leurs propriétés stimulantes ne peuvent, en effet, que nuire à des corps que le traitement tient dans un état continuel d'excitation.

La nourriture accordée par Priessnitz à ses malades est en grande partie servie froide. Convaincu que les aliments chauds affaiblissent les organes de la digestion, il interdit même la soupe aux personnes dont l'estomac fonctionne mal.

L'eau froide est la seule boisson pendant le repas. On ne voit pas sur quoi se fondent ceux qui défendent d'en boire en mangeant, lorsque chacun se trouve bien de cet usage, et que la nature en montre le désir. Remarquez d'ailleurs que la prescription porte sur l'eau seulement, car on a bien soin que le vin qu'on lui substitue, soit très-froid pour flatter davantage le palais.

Veut-on s'assurer que l'eau fraîche et les aliments froids ne sont jamais nuisibles, qu'on vienne à Graefenberg, et l'on y verra tous les habitants, les enfants surtout, n'étancher leur soif qu'avec de l'eau très-fraîche, sans qu'il en résulte jamais d'accidents. L'on y verra la société beaucoup plus gaie *que partout* ailleurs, des malades qui digèrent *à merveille*, et qui n'éprouvent jamais la moindre

envie de dormir après le repas. Cette pratique de boire beaucoup d'eau fraîche en mangeant est spécialement utile chez les personnes sujettes aux congestions de sang vers la tête.

Faut-il dormir ou se promener après le repas ? Cette question est encore en litige. Priessnitz conseille un léger mouvement à l'ombre pendant la grande chaleur, et le bien-être de ceux qui suivent ce conseil prouve en faveur de son opinion.

Les épices venues des Indes, telles que le poivre, le girofle, la cannelle, et autres de même nature, ne peuvent que nuire à la plus forte santé, à raison de leurs propriétés stimulantes : aussi sont-elles interdites pendant le traitement. La nature en a fait présent aux Indiens, dont le ciel brûlant énerve le corps et fait naître le besoin de substances stimulantes. Dans nos climats, au contraire, où l'air est plus comprimé, par conséquent plus riche en oxygène, ce qui prédispose aux maladies inflammatoires, les choses stimulantes, telles que le vin et les épices, ne peuvent que nuire en ajoutant à cette prédisposition. Usons, dit Priessnitz, des assaisonnements que la nature nous présente, et laissons aux étrangers les leurs. La nature a pourvu à tous nos besoins, et nos végétaux, soumis aux mêmes influences que nous, doivent par cela seul nous convenir mieux : aussi permet-il l'usage modéré du cumin, du fenouil, etc. On voit sur sa table le raifort associé au bœuf ; il accorde même la moutarde aux personnes qui ne connaissent ni les dartres ni la goutte. Bien qu'on serve chez lui des concombres confits au vinaigre et de la salade, peu de personnes y touchent, celles surtout dont les humeurs sont acrimonieuses. Si ces substances n'ont point à Graefenberg d'influence nuisible sur la santé, il faut l'attribuer aux sueurs abondantes, à la fréquence des bains, au défaut de travail, à l'absence des soucis, et à la grande quantité d'eau qu'on boit.

Les mets que l'on voit le plus communément sur la ta-

ble de Priessnitz sont : la soupe grasse, du bouilli accompagné de raifort ou de quelque sauce, du veau, du mouton, du porc, du chevreuil, des canards et des poules, à côté desquels se trouvent des pruneaux et des pommes de terre : viennent ensuite les divers gruaux, les farineux de toute espèce et quelques légumes, toujours en moindre abondance que les viandes : il est rare d'y voir du poisson et du gibier à plumes. Du beurre, du lait et du pain composent le déjeuner et le souper. Pour manger du pain blanc, il faut l'acheter. Nulle part le lait et le beurre ne sont de meilleure qualité. En hiver on ajoute au souper quelques pommes de terre ; mais bien peu de personnes y touchent : on a trouvé qu'elles troublent la digestion et le sommeil. Si l'on fait quelque excès à Graefenberg, c'est dans le manger. J'en avertis, sans vouloir inspirer aucune crainte à cet égard. La remarque s'adresse surtout aux hypocondriaques, auxquels si souvent il arrive de manger aujourd'hui trop peu et le lendemain beaucoup trop : ces malades feront bien de boire beaucoup d'eau en mangeant, la place qu'elle occupe en laissera moins aux aliments. Les viandes et poissons salés engendrent trop d'acrimonie pour entrer dans le régime de Priessnitz. Le fromage est frappé aussi d'interdiction. En général on doit, chez lui, s'imposer la loi d'une nourriture simple, mais fortifiante : c'est celle dont le corps s'accommode mieux, les mets recherchés et les friandises invitant toujours à manger trop.

L'exercice en plein air ne pouvant que contribuer au succès du traitement, on doit se faire une règle de se promener au moins deux fois par jour, et pendant une heure. Quand le temps est mauvais, on supplée à l'exercice par quelque travail que l'on s'impose, comme de scier ou de fendre du bois. Sans l'exercice, la méthode de Graefenberg serait un vrai tourment. L'exercice, par la chaleur qu'il développe, remplace celle que fait perdre la quantité *d'eau froide que l'on* boit. Il ne faut jamais chercher à

envie de dormir après le repas. Cette pratique de boire beaucoup d'eau fraîche en mangeant est spécialement utile chez les personnes sujettes aux congestions de sang vers la tête.

Faut-il dormir ou se promener après le repas ? Cette question est encore en litige. Priessnitz conseille un léger mouvement à l'ombre pendant la grande chaleur, et le bien-être de ceux qui suivent ce conseil prouve en faveur de son opinion.

Les épices venues des Indes, telles que le poivre, le girofle, la cannelle, et autres de même nature, ne peuvent que nuire à la plus forte santé, à raison de leurs propriétés stimulantes : aussi sont-elles interdites pendant le traitement. La nature en a fait présent aux Indiens, dont le ciel brûlant énerve le corps et fait naître le besoin de substances stimulantes. Dans nos climats, au contraire, où l'air est plus comprimé, par conséquent plus riche en oxygène, ce qui prédispose aux maladies inflammatoires, les choses stimulantes, telles que le vin et les épices, ne peuvent que nuire en ajoutant à cette prédisposition. Usons, dit Priessnitz, des assaisonnements que la nature nous présente, et laissons aux étrangers les leurs. La nature a pourvu à tous nos besoins, et nos végétaux, soumis aux mêmes influences que nous, doivent par cela seul nous convenir mieux : aussi permet-il l'usage modéré du cumin, du fenouil, etc. On voit sur sa table le raifort associé au bœuf ; il accorde même la moutarde aux personnes qui ne connaissent ni les dartres ni la goutte. Bien qu'on serve chez lui des concombres confits au vinaigre et de la salade, peu de personnes y touchent, celles surtout dont les humeurs sont acrimonieuses. Si ces substances n'ont point à Graefenberg d'influence nuisible sur la santé, il faut l'attribuer aux sueurs abondantes, à la fréquence des bains, au défaut de travail, à l'absence des soucis, et à la grande quantité d'eau qu'on boit.

Les mets que l'on voit le plus communément sur la ta-

ble de Priessnitz sont : la soupe grasse, du bouilli accompagné de raifort ou de quelque sauce, du veau, du mouton, du porc, du chevreuil, des canards et des poules, à côté desquels se trouvent des pruneaux et des pommes de terre : viennent ensuite les divers gruaux, les farineux de toute espèce et quelques légumes, toujours en moindre abondance que les viandes : il est rare d'y voir du poisson et du gibier à plumes. Du beurre, du lait et du pain composent le déjeuner et le souper. Pour manger du pain blanc, il faut l'acheter. Nulle part le lait et le beurre ne sont de meilleure qualité. En hiver on ajoute au souper quelques pommes de terre ; mais bien peu de personnes y touchent : on a trouvé qu'elles troublent la digestion et le sommeil. Si l'on fait quelque excès à Graefenberg, c'est dans le manger. J'en avertis, sans vouloir inspirer aucune crainte à cet égard. La remarque s'adresse surtout aux hypocondriaques, auxquels si souvent il arrive de manger aujourd'hui trop peu et le lendemain beaucoup trop : ces malades feront bien de boire beaucoup d'eau en mangeant, la place qu'elle occupe en laissera moins aux aliments. Les viandes et poissons salés engendrent trop d'acrimonie pour entrer dans le régime de Priessnitz. Le fromage est frappé aussi d'interdiction. En général on doit, chez lui, s'imposer la loi d'une nourriture simple, mais fortifiante : c'est celle dont le corps s'accommode mieux, les mets recherchés et les friandises invitant toujours à manger trop.

L'exercice en plein air ne pouvant que contribuer au succès du traitement, on doit se faire une règle de se promener au moins deux fois par jour, et pendant une heure. Quand le temps est mauvais, on supplée à l'exercice par quelque travail que l'on s'impose, comme de scier ou de fendre du bois. Sans l'exercice, la méthode de Graefenberg serait un vrai tourment. L'exercice, par la chaleur qu'il développe, remplace celle que fait perdre la quantité *d'eau froide que l'on* boit. Il ne faut jamais chercher à

réparer cette perte de chaleur en s'approchant du feu : ce serait agir en sens inverse de l'esprit du traitement. Il faut également éviter de passer brusquement du froid au chaud, surtout après le bain ou la douche. Les vêtements ne doivent pas non plus être trop chauds; car alors ils seraient aussi nuisibles que la chaleur des poêles, en gênant le mouvement et la circulation des humeurs : la laine portée sur la peau ne pourrait que nuire : huit jours de traitement suffisent pour qu'on puisse la quitter sans danger. J'ai vu des personnes qui n'avaient jamais approché l'eau froide de leurs corps, et qui portaient depuis longues années de la flanelle sur la peau, la quitter après avoir sué et pris des bains froids cinq ou six fois, aller à la douche, et en revenir vêtues avec une simple chemise de toile, et n'éprouver de là aucune espèce de malaise. La chemise de toile suffit à quiconque se lave chaque jour avec de l'eau froide : elle n'irrite ni n'affaiblit la peau : il en est de même des lits, qui ne doivent point être trop chauds : un sommier de crin et une couverture ouatée les composent. Il ne faut pas oublier d'introduire chaque jour de l'air frais dans la chambre, en ouvrant les fenêtres. Les personnes sujettes aux congestions du sang vers la tête ne sauraient dormir dans une chambre trop froide.

CHAPITRE III.

LA SUEUR.

Cette partie du traitement est fort désagréable; néanmoins on s'y habitue promptement. La position gênée qu'il faut garder, et l'irritation qui l'accompagne, semblent *insupportables*. Mais dès que la sueur a percé la

peau, on éprouve un soulagement délicieux, qu'augmente encore l'air venant de la fenêtre ouverte et l'eau froide qu'on boit.

Le principal avantage de ce procédé, dont l'invention appartient à Priessnitz, est de ne point stimuler le système sanguin à la manière des autres moyens sudorifiques. Il laisse en parfaite tranquillité les organes de la respiration, que les bains de vapeurs excitent à l'extrême : la légère irritation qu'ils peuvent recevoir est calmée par la fraîcheur de l'air, tandis que le système sanguin est rafraîchi par l'eau froide dont on boit un verre de quart en quart d'heure. Ainsi se trouve prévenue toute congestion du sang vers la poitrine et la tête.

La réunion de tant d'avantages donne à ce procédé sudorifique une telle efficacité et une telle innocuité, qu'il peut être mis en pratique journellement, et pendant l'espace de plusieurs mois, sans jamais affaiblir : privilége qui explique la possibilité de guérir, avec son secours, les maladies les plus invétérées. Il faut avoir été témoin de son application aux cas les plus divers pour concevoir le rôle important qu'il joue dans le traitement usité à Graefenberg. Division, atténuation des humeurs morbifiques, appel de ces sucs à la peau qu'il stimule assez pour les y attirer, et dont le bain froid, qui suit immédiatement après, soutient le ton, augmente l'énergie, favorise la circulation, enfin soulèvement de toutes les stases humorales; tels sont les effets qui en découlent, et qui frappent tous les observateurs. Bien compris, il détermine d'une manière positive la sphère des maladies qu'embrasse la méthode curative de Priessnitz : toutes les affections causées et entretenues par de mauvais sucs sont de son ressort.

On procède à l'excitation de la sueur de la manière suivante :

Le malade est enfermé nu dans une épaisse couverture *de laine, les jambes étendues* et les bras appliqués le long

du corps. C'est un véritable maillot, qui l'embrasse et l'enveloppe hermétiquement. Pour que la chaleur qui doit se développer ne puisse s'échapper par aucune issue, il faut soigneusement relever la couverture par dessus les pieds; on y comprend aussi la tête, à l'exception de la face, et on ne la laisse entièrement libre qu'aux personnes qui sont sujettes aux congestions du sang vers cette partie du corps. La couverture étant ainsi roulée autour du malade, on la fixe avec des bandes placées d'avance sous lui. C'est de cette position que j'ai dit qu'elle est insupportable. On conçoit ce que fait éprouver de malaise une telle concentration de chaleur autour de soi : cependant, c'est elle qui détermine la sueur sans le secours d'aucun remède interne. Le séjour dans ce maillot est plus ou moins long, suivant que le sujet a plus ou moins de facilité pour suer. Je ne dois pas oublier de dire qu'avant d'emmailloter le malade, on lui place un urinoir entre les cuisses, et que, s'il porte quelque affection locale, on applique sur la partie souffrante un linge imbibé d'eau froide, auquel est fixé un cordon qui permette de le retirer et de le replacer sans dérouler la couverture.

Ainsi empaqueté, le malade est libre de veiller ou de dormir, jusqu'à ce que la sueur éclate, ce qui arrive rarement avant une heure et souvent plus tard. Le moyen de la déterminer plus promptement est de faire tout le mouvement que permet la position gênée dans laquelle on se trouve. Ainsi on se frotte le corps en glissant ses mains le long du tronc et les jambes l'une contre l'autre. Ce petit exercice accélère l'arrivée de la transpiration, toujours plus hâtive en été qu'en hiver.

Dès que la sueur commence à sortir, on ouvre la fenêtre, et on fait boire, tous les quarts d'heure ou toutes les demi-heures, un verre d'eau froide. C'est alors que l'on voit la sueur percer le lit, et couler même sur le plancher. On en recueille quelquefois plusieurs livres dans des vases placés à cet effet sous la couchette.

Lorsque, pendant la sueur, la tête s'échauffe, malgré l'abondante boisson d'eau froide, ce symptôme indique qu'il est temps de quitter le maillot. Cependant, si l'on croit nécessaire de faire suer plus longtemps encore, on rafraîchit la tête avec des linges trempés dans l'eau froide, ce qui réussit toujours. Il est sage de ne pas porter les choses trop loin quand on se traite ailleurs qu'à Graefenberg, où l'on trouve des conseils et des secours qui manquent ailleurs. Il ne faut pas non plus s'effrayer à l'apparition d'un peu de chaleur, de quelques symptômes incommodes, qu'un verre d'eau, du repos et de la patience font disparaître. La durée de la sueur ne peut être déterminée. Elle varie suivant les individualités. Elle n'est jamais de moins d'une heure, et jamais non plus ne dure au delà de trois ou quatre. Il est des malades qui suent deux fois par jour, d'abord à quatre heures du matin, puis à la même heure après dîner.

On serait tenté de croire que des sueurs si abondantes et si fréquemment renouvelées affaiblissent et font maigrir. Le contraire est démontré à Graefenberg, où l'on voit des personnes qui perdent jusqu'à plusieurs livres de sueur, conserver leur embonpoint et leurs forces.

Quelques malades, pour tromper l'ennui, et, comme l'on dit, pour tuer le temps, ont imaginé de lire, en établissant sur leur lit un pupitre porteur d'un livre dont ils tournent les feuilles avec une plume placée dans leur bouche. L'idée n'est pas heureuse : l'attention qu'exige la lecture appelle le sang dans la tête et peut y produire des congestions.

Dès qu'on veut cesser de suer, on se fait démailloter, et, s'enveloppant de sa couverture ou d'un manteau, on se rend au bain placé à quelque distance. Pendant ce trajet, il faut soigneusement abriter de l'air froid le corps ruisselant de sueur. Arrivé au bain on se mouille d'abord la tête et la poitrine, puis on se jette dans l'eau.

La méthode curative de Priessnitz est diamétralement

en opposition avec la théorie qui défend d'exposer un corps échauffé et couvert de sueur à l'impression du froid. Cependant les deux théories sont également fondées. Les médecins ont raison de prémunir contre l'influence du froid un corps échauffé par le mouvement, ou stimulé par des sudorifiques; car une grande maladie, la mort même pourraient être le prix de cette imprudence. A Graefenberg, les organes de la circulation et de la respiration n'ont reçu aucune impulsion ni par le mouvement ni par des remèdes; ils sont dans un repos parfait. De plus, ce n'est point avec un froid sec, c'est-à-dire avec l'air froid, qu'on met la peau en contact. Autre est l'action de l'eau froide sur le corps en état de transpiration. Elle exerce sur la peau une irritation que l'on ne peut attendre de l'air auquel nous sommes constamment exposés. Cette espèce d'irritation détermine la réaction productrice de chaleur qui ne se développe point dans un milieu sec et froid. Quelle autre cause pourrait-on assigner à la vive rougeur que la peau présente, après chaque bain, chez tous les individus pourvus d'assez de force vitale pour produire une réaction si énergique. Cette rougeur, qui succède au bain, ainsi qu'à la douche, est, pour le médecin comme pour le malade, une véritable pierre de touche; elle donne au premier l'assurance que la force vitale peut lutter contre la maladie, au second l'espoir fondé de guérir. Suivant le plus ou moins d'activité que montre la peau après le bain, on conjecture quelle pourra être la durée du traitement, et quelles sont les chances de succès.

La sueur qui précède le bain n'a pas seulement pour but de faire une forte impression sur la peau et d'y attirer les matières morbifiques; elle contribue encore à engendrer une chaleur plus intense dans l'organisme, développement que le mouvement et la température élevée de l'appartement ne pourraient opérer sans préjudice. Cette chaleur accrue joue un rôle dans le bain même. C'est à

elle que le corps doit la faculté de soutenir plus longtemps l'impression de l'eau froide, impression qui accélère d'autant plus la cure, qu'elle est plus prolongée. On remarque aussi que les humeurs morbifiques se dirigent vers la peau d'autant plus sûrement que l'action du froid extérieur et la réaction de l'organisme sont plus durables. Mais ce surplus de chaleur interne ne doit point être dépassé, sous peine d'en éprouver un préjudice notable, c'est-à-dire la roideur et la congélation. Le professeur OErtel a eu la franchise d'avouer qu'il avait eu à se repentir d'avoir tenu ses malades des heures entières dans le bain.

Lorsqu'on se fait démailloter pour se rendre au bain, il n'est nécessaire de boire un verre d'eau qu'autant qu'on se sent fort échauffé. De même aussi on n'a besoin de se mouiller la tête et la poitrine avant d'entrer dans le bain, que lorsqu'on est à quelque distance de la baignoire, seul cas où l'impression de l'air aurait le temps de fermer les pores, ce dont il pourrait résulter des accidents.

Les sueurs nocturnes spontanées, sueurs affaiblissantes, comme on les nomme à Graefenberg, ne doivent être ni favorisées, ni entretenues. On les prévient en se couvrant très-légèrement, et on les supprime en se lavant le soir avec de l'eau fraîche. Ces sueurs ne peuvent point remplacer celles du maillot, et elles ont l'inconvénient de troubler le sommeil.

Il devient quelquefois nécessaire, lorsque la peau est frappée d'atonie, d'envelopper le malade d'un linge mouillé, afin de redonner du ton à cet organe avant de commencer l'emmaillottement.

CHAPITRE IV.

EMPLOI EXTÉRIEUR DE L'EAU.

L'eau s'emploie à l'extérieur de diverses manières. Les bains sont ou entiers ou partiels. Ces derniers se divisent en demi-bains, bains de siége et bains de pieds. Les plus restreints sont ceux qui n'atteignent que la partie souffrante; viennent ensuite les applications de linges mouillés, puis la douche et les lavages.

Les bains entiers se prennent dans un bassin qui a vingt à trente pieds de contour et assez de profondeur pour qu'un homme de taille ordinaire s'y plonge jusqu'au cou. L'eau y est constamment renouvelée, et s'échappe de même par une ouverture pratiquée à peu de distance des bords, en sorte que les impuretés que peuvent y apporter les baigneurs, surnageant toujours, n'y font aucun séjour. De plus, deux fois par jour, le bassin est vidé et balayé, afin d'en expulser tout ce qui a pu se précipiter. On voit que toutes les précautions ont été prises pour que les malades soient en contact avec de l'eau toujours pure. Il en est de même de l'eau destinée à être bue. On la boit au moment où elle sort de la source, pour ne rien perdre de ses qualités, dont la principale est de contenir du gaz acide carbonique, qui se fait reconnaître aux perles qu'il forme dans le verre.

La meilleure eau, tant pour le bain que pour la boisson, est une eau pure de toutes substances étrangères, abritée de la chaleur solaire, que des tuyaux bien couverts amènent au bassin et au réservoir où on la puise. Dans les *lieux qui sont* privés d'une telle source, on se sert de l'eau

la plus claire et la plus légère, contenant le moins de sélénite, dont on reconnaît la présence à la rougeur que contractent les chairs qu'on y fait cuire. L'eau de rivière a le défaut d'être trop froide, et de ne pas contenir d'air fixe. A défaut d'autre, il faut pourtant bien s'en servir, mais aux heures du jour où le soleil ne l'a point encore frappée. Les bains de rivière sont très-avantageux aux personnes saines; il faut seulement avoir l'attention d'y rester peu de temps, et de les faire suivre de beaucoup d'exercice.

Je crois avoir démontré que l'immersion du corps couvert de sueur dans l'eau froide est exempte de tout danger, pourvu que les organes de la respiration soient en repos. Mais on courrait risque d'un refroidissement, si, arrivé au bain de rivière, on se laissait trop sécher et rafraîchir avant d'entrer dans l'eau, ce qui n'arrive que trop souvent. Dans ce dernier cas, on soustrait au corps une chaleur dont il a besoin pour opérer la réaction, et on perd ainsi le fruit du bain. Donc, si l'on a un certain espace à parcourir pour arriver au bain, il est bon de se reposer un peu et de tranquilliser les poumons, après quoi l'on se déshabille promptement, et l'on se jette dans l'eau, la tête la première, après l'avoir préalablement mouillée, ainsi que la poitrine, afin de prévenir les congestions du sang vers ces régions. La précaution est de rigueur à Graefenberg, où l'on entre tout suant dans l'eau. Pendant la durée du bain, on doit y plonger quelquefois la tête.

Il est également utile de faire du mouvement dans le bain, soit en nageant, soit en se frottant avec les mains le corps entier et spécialement les parties souffrantes. La peau se trouve ainsi stimulée, et la sensation du froid adoucie. Les personnes à poitrine faible montreront beaucoup de modération dans cet exercice; elles auront soin de n'entrer dans le bain que par gradation, et de n'y point *séjourner trop longtemps*. On proportionne la durée du

bain au degré du froid de l'eau, et à celui de la chaleur vitale du baigneur. Rien de général ne peut être fixé à cet égard. A Graefenberg, où la température de l'eau est de 5 à 8 degrés, personne ne reste dans le bain plus de 6 à 8 minutes. C'est le *maximum* de la durée. Le *minimum* est de 2 à 3 minutes, appliqué au plus grand nombre des malades. Priessnitz conseille d'éviter soigneusement, non le premier sentiment de froid qu'on éprouve en entrant, mais le second, qui est une espèce de fièvre, et de sortir avant de l'avoir ressenti. On évite ainsi une réaction trop vive, provoquée par une trop grande soustraction de chaleur. Cette précaution est indispensable à l'époque de la cure marquée par les fièvres et les éruptions, époque où une réaction outre mesure, produite par un usage immodéré du bain et de la douche, condamnerait le malade à garder le lit pendant quelques jours, sans que la guérison en fût accélérée.

Les personnes qui entreprennent de se traiter par l'eau chez elles, doivent observer à la lettre les règles qui viennent d'être énoncées; car elles n'auraient personne qui pût remédier aux suites d'une transgression. La médecine elle-même leur serait plus nuisible qu'utile, ce que je sais par expérience. Il n'est qu'une seule chose dont on puisse à peu près impunément abuser, c'est l'eau en boisson. Encore, est-il bon de garder à cet égard de la mesure.

Bien qu'à Graefenberg les baignoires soient placées dans des chambres qu'on ne chauffe pas, ce ne serait point mal agir que de se baigner dans des chambres légèrement chauffées, surtout si la baignoire ne contient point assez d'eau pour couvrir la totalité du corps. La température de la salle de bain doit être de quelques degrés supérieure à celle de l'eau, car un air trop froid ne pourrait qu'être pernicieux au corps qui s'en trouverait entouré.

Au sortir du bain, on se couvre d'un drap de lit, par dessus lequel on met un manteau, et l'on se rend chez soi,

où l'on se sèche et se frotte le corps entier, puis on s'habille promptement, et l'on se rend à la promenade, pour se réchauffer. Il faut bien se garder de rechercher la chaleur des poêles et celle du lit, ce serait agir en sens contraire de l'esprit du traitement. Il n'est point nécessaire de boire de l'eau immédiatement après le bain, mais on n'oubliera pas de le faire en se promenant.

Lorsque l'irritation monte à un haut degré pendant la cure, on doit suspendre les bains, qui l'augmenteraient, et se contenter des ablutions générales et des bains de siége. On suspend aussi les sueurs, que l'on remplace en enveloppant le corps dans un drap de lit mouillé, dont l'application répétée fait cesser l'irritation fébrile, de concert avec les bains de siége.

§ Ier. LES DEMI-BAINS.

Le demi-bain n'est employé que dans le cas où le bain entier serait au-dessus des forces du malade, qui pourtant a besoin d'être baigné plus longtemps, pour mettre en mouvement les humeurs morbifiques. Il est, en effet, moins actif que le bain entier, mais tout aussi exempt de danger que lui. On l'administre aux personnes nouvellement arrivées, afin de les familiariser avec les bains entiers. Cet apprentissage dure ordinairement une semaine. On élève à 12 degrés la température des demi-bains, jamais plus.

Les demi-bains se prennent dans des baignoires d'une assez grande capacité, qui ne contiennent que six pouces d'eau. Lorsque déjà l'on veut leur faire jouer le rôle de bains entiers, le malade reçoit sur le corps un seau d'eau froide, arrosement qu'on répète plusieurs fois pendant la durée du bain, avec l'eau même que contient la baignoire.

Quand le demi-bain est employé à titre de moyen excitant, *on couvre toute la* partie supérieure du corps, et l'on

ferme hermétiquement la baignoire, de sorte que la tête seule soit à découvert. Il est des circonstances où le malade y passe une ou deux heures. On a même vu Priessnitz ordonner jusqu'à cinq heures de séjour, et répéter plusieurs jours de suite cette pratique, dans le dessein de provoquer de l'irritation et de faire naître la fièvre. L'an dernier, un médecin atteint d'une goutte atonique, fut soumis à ce traitement, qui lui rendit une santé parfaite. J'ai vu moi-même plusieurs malades rester des heures entières dans ces demi-bains ainsi fermés, et les continuer chaque jour jusqu'à la provocation d'une fièvre, qui soulevait les matières morbifiques et leur ouvrait une route vers la peau, sous forme d'abcès assez volumineux pour fournir quelques verres de pus. On comprend facilement qu'à l'apparition de ces crises les bains étaient suspendus jusqu'à l'élimination des humeurs nuisibles, dont l'organisme recevait un amendement palpable.

Je ne conseille pas aux personnes qui se traitent dans leur domicile de risquer ce procédé sans la direction d'un médecin bien familiarisé avec la méthode de Priessnitz. Les demi-bains sont à leur véritable place, pris immédiatement après la sueur, et accompagnés, comme on l'a dit plus haut, des aspersions générales avec de l'eau froide. Trempé encore de sueur, on doit se rendre lestement à la baignoire, se débarrasser de la couverture, entrer dans le bain, sans se mouiller la tête ni la poitrine, et se faire verser un second seau d'eau sur la tête, que l'on frotte vivement, ainsi que la figure. De là on passe à toutes les parties du corps, que l'on traite de la même manière. Après dix minutes de cette manœuvre, on quitte le bain, on se sèche, s'habille et se livre à l'exercice.

Priessnitz se sert du demi-bain comme d'un moyen révulsif. Entre ses mains, il devient un calmant précieux, lorsque la goutte attaque les régions supérieures du corps. *Il est surtout* efficace dans les douleurs arthritiques de la *tête, ainsi que* je l'ai éprouvé moi-même. Le malade de-

meure dans le bain jusqu'à ce que la masse du sang soit rafraîchie et les douleurs calmées. L'inflammation du cerveau et de la poitrine ne résiste pas à l'emploi de ce moyen; on y joint l'application de compresses mouillées sur la partie souffrante. J'en offrirai plus bas un exemple.

§ II. LES BAINS DE SIÉGE.

Ils se prennent dans un bassin de bois d'une largeur de deux pieds, d'une hauteur égale, porté sur trois pieds, dont l'un en avant, et les deux autres en arrière, avec un fond solide, pour supporter le poids du corps. Ce bassin est échancré sur le devant, afin de ne point blesser les jarrets; il a un petit dossier pour appuyer le dos, et deux ouvertures sur les côtés, pour la facilité du transport.

On y verse assez d'eau pour que le malade, en s'y asseyant, la sente monter jusqu'à deux travers de doigt au-dessous du nombril. Le reste du corps doit être bien couvert. Pendant toute la durée du bain, on frotte avec les mains les parties qui plongent dans l'eau, afin de stimuler la peau. Cette friction permanente, jointe à l'action du bain, aide au développement des flatuosités, ainsi qu'à donner du mouvement aux humeurs qui sont en stase dans le bas-ventre. A Graefenberg, on boit de temps à autre un verre d'eau pendant la durée du bain. Le temps qu'on doit y rester se règle sur l'indication à remplir. N'a-t-on que l'intention de fortifier les parties exposées à l'action de l'eau, comme dans la faiblesse des organes de la génération, les pollutions, l'impuissance, les flueurs blanches, le malade n'y doit rester que peu de temps, dix minutes environ, et le répéter fréquemment. Veut-on produire un effet révulsif, c'est-à-dire détourner le sang des régions où il s'accumule, comme dans les inflammations de la tête, de la poitrine et dans les fièvres, ou bien influencer vivement les parties souffrantes dans les affections chroniques du bas-ventre, par exemple, les obstruc-

tions du foie et de la rate, la diarrhée chronique, les hémorroïdes invétérées, on laisse le malade dans le bain pendant une heure entière. L'afflux du sang vers la tête devenu chronique demande qu'on y fasse un séjour de deux heures, répété chaque jour. La durée de celui qui est administré dans les maladies aiguës est subordonnée au degré de leur violence. Dans l'inflammation du cerveau, dans celle de la poitrine, et dans les fièvres nerveuses, ce moyen est alterné avec le drap mouillé dont on enveloppe le malade, ainsi que je le dirai lorsque j'exposerai le traitement de ces diverses maladies.

Les bains de siége ont une influence bien remarquable, spécialement sur le bas-ventre. Au chapitre du choléra, je citerai un cas de cette maladie où ils ont guéri miraculeusement. Ils provoquent l'expulsion des vents, ouvrent les hémorroïdes borgnes, et effacent celles qui ne font que de naître; aidés de la sueur, ils calment les ardeurs de la fièvre, en concurrence avec les draps mouillés. Je me réserve de rapporter plus loin un cas de fièvre nerveuse, accompagnée de délire, où le malade fut rétabli en deux jours par le bain de siége, alterné avec l'enveloppement dans le drap mouillé.

L'époque de la journée où l'on prend le bain de siége, à Graefenberg, est le soir, deux heures après le dîner. Il serait peut-être mieux placé avant le repas, mais la journée est presque entièrement occupée par la sueur, les bains et la douche. Le bain de siége remplace cette dernière quand le mauvais temps empêche de s'y rendre, et alors on le prend avant midi. Dans quelques cas, il succède immédiatement à la sueur lorsque le malade est fortement irrité. On le fait alors précéder d'une ablution générale, qui procure beaucoup de tranquillité. Au sortir du bain, on fait beaucoup de mouvements, afin de dissiper le sentiment de froid qu'il laisse après lui.

On fera très-bien de ne point prendre le bain de siége *avant de se coucher*, si l'on veut bien dormir, et n'être

point exposé aux pollutions que pourrait causer la réaction sur les organes génitaux. Ce conseil s'adresse surtout aux personnes qui y sont sujettes. Cependant le bain de siége est efficace contre l'insomnie si, avant de se mettre au lit, on a pris assez d'exercice pour réchauffer les parties qui ont été refroidies. Les ablutions ont également la propriété de dissiper l'insomnie.

Il n'est point indifférent que le vase dans lequel on prend le bain de siége ait plus ou moins de capacité. Il doit ne pas contenir trop d'eau, surtout lorsque l'on ne demande au bain qu'une action fortifiante, qui n'exige que dix minutes. Lorsque, au contraire, on en veut obtenir un effet révulsif, le malade devant y demeurer jusqu'à ce que l'eau soit échauffée, il serait exposé à y rester trop longtemps si la quantité d'eau était trop grande ; car la réaction est d'autant plus assurée que l'eau s'échauffe plus promptement, ce qui n'arriverait que très-tard si le vase avait trop de capacité. Il est peut-être nécessaire, pour l'intelligence du mot réaction, de dire que ce mouvement de la nature n'est que le report des sucs, repoussés par le froid, vers les mêmes parties qu'il a frappées, mouvement qui s'établit sur la fin du bain, lorsque l'eau a contracté un certain degré de chaleur.

Lorsque la sueur n'a point précédé le bain de siége, il faut ne le prendre qu'après avoir fait un peu d'exercice, et ne jamais y entrer quand on éprouve un sentiment de froid, ou qu'on est trop échauffé. L'exercice au sortir du bain doit être pris au grand air, et la tête découverte, si l'on éprouve des congestions de sang dans cette région. Chez les personnes qui y sont sujettes, on applique sur la tête des compresses imbibées d'eau fraîche, lorsqu'elles sont dans le bain, qu'elles doivent toujours prendre dans une chambre dont la température soit peu élevée.

§ III. LES BAINS DE PIEDS.

Les bains *de pieds sont* employés presque exclusive-

ment comme moyen révulsif contre les douleurs des parties supérieures du corps. Priessnitz les substitue aux bains chauds ordonnés par les médecins. Maux de tête et de dents, quelles qu'en soient les causes, surtout ceux d'un caractère déchirant, les douleurs et inflammations des yeux, l'afflux du sang vers la tête, cèdent presque toujours à l'application de ce moyen. On y joint l'application sur les parties souffrantes de compresses imbibées d'eau froide.

Le vase dans lequel on prend ces bains doit ne contenir de l'eau que jusqu'à la hauteur d'un à trois pouces, suivant l'effet plus ou moins vif que l'on veut opérer. Pour combattre les maux de dents, un pouce d'eau suffit. Je les ai vus céder en une demi-heure. L'entorse demande de l'eau jusqu'à la hauteur des chevilles. On renouvelle le liquide à mesure qu'il s'échauffe. Pendant toute la durée du bain, il est indispensable de se frotter les pieds l'un contre l'autre, pour provoquer une forte réaction. On reste dans l'eau jusqu'à ce qu'elle commence à tiédir, ce qui arrive ordinairement au bout de trois quarts d'heure ou d'une heure. Il faut avoir soin auparavant de prendre assez d'exercice pour échauffer les pieds, et lorsqu'on en sort, en faire suffisamment encore pour y rappeler la chaleur.

Les bains de pieds froids sont le plus sûr moyen de faire cesser la sensibilité des pieds au froid. Les pédiluves chauds ne peuvent qu'affaiblir la peau de cette région du corps, et augmenter sa susceptibilité au refroidissement. Quand on a l'habitude des pédiluves froids on peut impunément exposer ses jambes au froid et sortir sans double chaussure. C'est une bien mauvaise coutume que de trop se couvrir les pieds ; elle les attendrit et les affaiblit au point de ne pouvoir plus supporter une basse température. Lorsqu'ils sont extrêmement froids, ce n'est point devant le feu qu'il faut les réchauffer, mais par l'exercice, qui ne manque pas son effet. Veut-on se convaincre que la réaction provoquée par un pédiluve froid les préserve sûrement du *refroidissement*, qu'on observe l'état des pieds deux heures

après le bain, et on les trouvera brûlants. Si l'on ne peut éviter de demeurer exposé pendant longtemps à un froid vif, on fera très-bien, deux heures avant de sortir, de prendre un bain de pieds froid. Priessnitz assure que des bas de laine trempés dans l'eau froide, puis fortement exprimés, sur lequels on chausse une paire de bas bien secs, le tout recouvert d'une botte large, garantissent sûrement du froid aux pieds.

§ IV. LES BAINS DE TÊTE.

Les bains de tête sont dirigés contre les douleurs rhumatismales rebelles de cette partie du corps, les inflammations de même nature des yeux, la surdité, la perte du sens de l'odorat et de celui du goût. Ils tendent à ébranler l'humeur morbifique, que la nature évacue ordinairement sous la forme d'abcès dans les oreilles. On les emploie aussi contre l'afflux du sang vers la tête, mais seulement pendant quelques minutes, afin d'éviter une réaction trop vive. Ils doivent être suivis de l'exercice en plein air, à l'abri du soleil. Ils se prennent dans un vase peu profond, placé à l'extrémité d'un matelas sur lequel on se couche, en sorte que la tête déborde cette extrémité. D'abord on place un côté de la tête dans l'eau, puis la nuque, enfin le côté opposé ; on termine en y plongeant encore une fois la nuque.

La durée de ce bain est relative au degré de la maladie et à sa nature. Dans les inflammations chroniques des yeux, elle est de quinze minutes pour chaque partie de la tête qui doit plonger dans l'eau. On en peut dire autant de la surdité et de la perte de l'odorat et du goût, ce qui donne à la durée du bain l'espace d'une heure entière, pendant lequel temps on renouvelle l'eau jusqu'à deux fois.

Le succès est infaillible, si l'on continue le bain avec persévérance. Il s'annonce ordinairement par de violentes

douleurs de tête, et celles-ci augmentent jusqu'à la formation d'un abcès, qui finit par s'ouvrir. Voilà ce dont j'ai été plusieurs fois témoin pendant mon séjour à Graefenberg. Ce bain marche toujours de concert avec le traitement général.

§ V. LE BAIN D'YEUX.

Il se prend dans des œillères, où l'on tient l'œil ouvert plongé pendant cinq minutes. On joint toujours à ce bain partiel celui de la tête; mais on le répète plus souvent.

§ VI. LE BAIN DE JAMBES.

Les jambes et les cuisses, atteintes de dartres, d'ulcères, de plaies fistuleuses, de caries, de douleurs rhumatismales fixes, doivent être plongées dans un vase rempli d'eau, de manière à couvrir les parties souffrantes. Ces bains ayant pour but d'agir comme stimulants, leur durée est d'une heure et quelquefois davantage. Ils déterminent toujours des abcès, et lorsque ces derniers existaient déjà, ils y attirent une suppuration abondante. Ils sont applicables aux extrémités supérieures atteintes des mêmes maladies.

§ VII. LES DOUCHES.

La douche est de toutes les manières d'employer l'eau la plus puissante pour ébranler les humeurs nuisibles et les soulever du siége qu'elles occupent depuis des années entières. Aussi, l'applique-t-on à la plupart des maladies chroniques, où elle ne manque jamais de se montrer efficace. Elle remédie à la faiblesse que la peau pourrait contracter dans le procédé tendant à exciter les sueurs, la fortifie, endurcit le corps, et le rend propre à supporter *toutes les intempéries* de l'atmosphère. Elle exerce une

action toute-puissante sur les muscles, par la réaction à laquelle elle les oblige, et secondairement sur le système nerveux. Il faut éviter de s'y exposer trop longtemps, mais la répéter souvent. Il y a, comme je l'ai déjà dit, six douches dans la forêt de Graefenberg. La hauteur de la chute est, pour la première, de quinze pieds ; pour la deuxième, de dix ; pour la troisième de vingt ; et pour la quatrième, de dix-huit. Le diamètre du filet d'eau est de trois à quatre pouces. L'une de ces douches étale son filet en forme de gerbe, éparpillement qui augmente encore quand l'atmosphère est agitée par le vent. Les douches réservées aux dames, au nombre de deux, n'ont qu'une chute de douze pieds ; mais leur filet d'eau égale en diamètre celui des douches destinées aux hommes. L'ordonnance est la même pour toutes. Près de chacune se trouve une baraque garnie de bancs, où l'on dépose et reprend ses vêtements. La douche est entourée d'une enceinte en bois, qui la ferme. On descend quelques marches pour ouvrir la porte d'entrée, et l'on se place sous la chute du filet, dont tous les rayons rejaillissent sur le plancher et mouillent la totalité du corps. L'intérieur de cette petite enceinte est traversé par des barres en bois que l'on saisit, afin d'éviter de glisser et d'être renversé. Cette précaution était indispensable pour prévenir les chutes et les contusions qui en sont la suite, l'expérience ayant démontré que les régions contusionnées deviennent le lieu de prédilection où l'organisme, vivement stimulé, dépose la matière morbifique, événement qui peut priver, pendant plus ou moins longtemps, le blessé de se soumettre à l'usage de la douche. Il est digne de remarque que cette marche des sucs viciés vers la peau s'annonce d'avance par le changement qu'éprouvent les ongles, dont le tissu s'amollit et devient cassant. Afin de bien faire connaître au lecteur le procédé de la douche, je vais décrire en détail celui qui est en usage à Graefenberg.

Après *s'être déshabillé*, ce que l'on ne doit faire que

très-peu de temps avant d'entrer dans l'enceinte, pour n'être pas trop rafraîchi, ce qui affaiblirait l'effet de la douche, on s'y rend entouré d'un drap. Entré dans l'enceinte, on quitte son drap et l'on chausse ses pantoufles. Avant de se placer sous la cascade, on forme de ses deux mains, en croisant les doigts, un vide dans lequel on reçoit de l'eau, avec laquelle on s'arrose tout le corps, sans excepter la tête. Cela fait, on se place promptement sous la douche, que l'on reçoit pendant quelques secondes sur la nuque et sur le dos. Pendant ce court espace de temps, on exerce avec ses mains une forte friction sur toutes les parties, que l'on expose successivement à la chute d'eau, qui, en frappant ainsi toutes les régions du corps, fait bientôt disparaître le sentiment du froid, à la grande satisfaction des malades. On conçoit aisément que cette transition du froid au chaud s'opère d'autant plus vite que le filet d'eau a plus de hauteur. Aussi, les personnes qui d'une douche plus faible passent à une plus forte, ne songent-elles jamais à retourner à la première.

Lorsque toutes les parties du corps ont été également douchées, on passe de suite à celles qui sont le siége de la maladie, et on les expose à la chute d'eau pendant le reste du temps qu'on s'est prescrit de passer à la douche. Tout en douchant avec profusion ces parties, on n'oublie pas de recevoir de temps en temps le filet sur tout le corps, afin de réchauffer la peau qui se refroidit un peu pendant que l'on douche la localité. Lorsque la maladie a son siége dans la tête ou aux yeux, il est indispensable de recevoir le filet d'eau sur cette région, ce que l'on doit éviter dans le cas contraire, se contentant de le recevoir sur la nuque et sur le dos. Les poitrines faibles doivent l'éviter tombant perpendiculairement sur le thorax. Il en est de même de l'estomac, qui ne doit jamais y être exposé. Autre chose est le bas-ventre, où la douche n'est jamais préjudiciable. L'atonie de cette région, familière aux hypocondriaques, ne résiste point à l'application de ce moyen,

dont ces sortes de malades doivent faire un long et fréquent usage.

L'apaisement des douleurs arthritiques et rhumatismales par la douche a quelque chose de miraculeux. Je puis en offrir un exemple en propre personne. J'avais dans la hanche et l'articulation du coude une douleur qui me tourmentait pendant des mois entiers. Voudra-t-on croire que je m'en suis délivré dans l'espace de cinq minutes avec la douche? A la vérité, j'en ai éprouvé le retour à diverses reprises; mais toujours est-il vrai que ces douleurs m'ont entièrement quitté. On ne s'étonnera pas que ce que j'ai vu et ressenti m'ait mis la plume à la main. Dans les cas de cette nature, il s'agit seulement de ne pas se laisser intimider par la douleur brûlante que produit la percussion de l'eau.

La durée de la douche s'étend rarement au delà d'un quart d'heure. Lorsqu'on en commence l'usage, il faut de jour en jour ajouter quelques minutes à sa durée. On remarque facilement quand il est temps d'en sortir. Il faut prévenir l'arrivée du frisson fébrile, qui se fait sentir au bout de douze à quinze minutes, et se garder surtout d'en faire usage quand on a de la fièvre. Une trop vive réaction aurait pour suite de priver pendant un longtemps le malade du bienfait de la douche.

L'opération terminée, on se sèche en toute hâte, en se frottant vigoureusement : si l'on ressent de la soif, on boit un verre d'eau, et l'on se met en route pour rentrer chez soi, ce qui se fait avec d'autant plus de plaisir, que la marche, à laquelle la douche a rendu plus propre, dissipe le sentiment de froid qu'elle a laissé.

Le temps du jour le plus propre à la douche est une heure après le déjeuner, ou trois heures après le dîner. On ne doit point s'y rendre avant que la digestion ne soit achevée, si l'on ne veut point perdre les bons effets de la douche, et même s'exposer à des accidents.

La douche étant principalement destinée à mettre

mouvement les matières morbifiques, on doit cesser de la prendre aussitôt qu'elle a provoqué un mouvement fébrile, et ne la reprendre que lorsque le calme est rétabli. Cette suspension dure quelquefois des semaines entières, pendant lesquelles s'opère la guérison des abcès qu'elle a fait naître.

On est assez disposé à croire que la douche au milieu de la forêt n'est praticable que par le beau temps et dans la belle saison. Il n'en est rien : ni la pluie, ni le vent, ni la neige, ni la gelée n'y mettent obstacle. Quelques-uns sont allés à la douche par six degrés de froid, en se frayant un chemin à travers la neige et la glace, et se sont fait doucher pendant dix à quinze minutes. Des femmes même y sont allées par un temps de neige. Je n'ai pas vu une seule fois le refroidissement s'ensuivre. Il est mieux néanmoins de s'en abstenir au sein de l'hiver, non qu'on ne puisse très-bien soutenir le froid de la douche, que la percussion de l'eau rend supportable, mais par rapport à celui de la fièvre que la douche laisse après elle, qui souvent est si vif que l'on peut à peine se rhabiller. On peut, à la vérité, allumer des feux qui préviennent ce mouvement fébrile. Mais je ne sais si cette transition brusque du froid au chaud n'est pas plus nuisible qu'utile. La prudence conseille de rester moins longtemps à la douche, et de se réchauffer en faisant un grand exercice.

Après avoir décrit le procédé de la douche, procédé qu'on ne saurait parfaitement imiter chez soi, je vais essayer d'y suppléer par quelques conseils. On peut, dans une chambre dont le plafond est assez élevé, ou mieux en plein air, suspendre un vase d'une grande capacité, un tonneau, par exemple, rempli d'eau pure et très-fraîche, que l'on remplace à mesure qu'elle s'écoule, à l'aide d'une échelle qui permette d'arriver jusqu'à ce vase, dont la partie supérieure présente une ouverture destinée à recevoir l'eau nouvelle. A la surface inférieure sont pratiqués *des trous* qui se débouchent à volonté, et dont on doit

arier la largeur, afin d'avoir des filets d'eau d'épaisseur ifférente. Placé au-dessous dans une large baignoire qui eçoit l'eau et préserve le plancher et les meubles, le ma- ıde fait tomber sur toutes les parties du corps une eau ui, à la vérité, n'a ni la pureté ni la température basse e celle de Graefenberg; mais, malgré cette différence, n'en peut résulter que des effets avantageux.

Il faut de plus, pendant que l'eau n'arrose qu'une seule artie du corps à la fois, de minute en minute se faire erser sur la tête un seau entier d'eau froide, afin de tenir ɜ reste du corps, que la douche ne peut atteindre, à la ıême température. Pendant la durée de l'opération, on e cesse de se frictionner partout, en insistant davantage ur les parties souffrantes.

Enfin, lorsqu'il y a impossibilité de pratiquer la douche, n la remplace par des arrosements de tout le corps, sur equel on fait verser successivement plusieurs seaux d'eau roide. Ce moyen est loin, sans doute, de pouvoir sup- ıléer la douche, mais il ne laisse pas de faire beaucoup de ıien. Cependant il faut le considérer plutôt comme hygié- ıique, c'est-à-dire conservateur de la santé, que comme ıuratif proprement dit.

§ VIII. LES ABLUTIONS.

Le lavage à l'eau froide remplace les bains et la douche ɔour les personnes extrêmement faibles, et pour celles :hez lesquelles règne une irritation fébrile. On leur verse le l'eau sur la tête, d'où elle descend et humecte tout le :orps, tandis qu'avec les mains elles exercent d'abord des 'rictions générales, puis des frictions spéciales sur les ɔarties souffrantes.

Lorsque la faiblesse du malade ne lui permet pas ce 'rottement, on y supplée en lui appliquant sur tout le :orps un drap de lit trempé dans l'eau froide, qu'on laisse égoutter *un peu*, *et* avec lequel il pratique plus facilement

la friction prescrite. Ce procédé mérite la préférence sur le bain, lorsque l'on croit que l'individu ne pourrait le supporter. Il convient surtout aux enfants immédiatement après la sueur.

On ne saurait trop recommander les ablutions aux personnes qui se traitent chez elles. Elles conviennent principalement le soir avant de se coucher. Dans les maladies légères, dans la goutte naissante, dans les cas d'irritabilité, comme dans ceux d'atonie de la peau, les ablutions, accompagnées d'une abondante boisson d'eau froide, suffisent souvent pour amener le rétablissement. Si l'on trouve plus commode de les employer le matin, il faut avoir soin de les pratiquer au sortir du lit, avant que le corps ne soit rafraîchi, et prendre de suite de l'exercice au grand air. Elles devraient faire partie du régime conservateur de la santé.

Les personnes qui sont décidées à subir ce traitement dans toute sa latitude font bien de s'y préparer par les ablutions. C'est le plus sûr moyen de supporter le bain froid qui succède à la sueur, et d'abréger la durée de la cure.

§ IX. LES FOMENTATIONS.

Elles sont de deux expèces, les unes rafraîchissantes, les autres échauffantes. Ces dénominations indiquent qu'elles ont à remplir deux emplois diamétralement opposés, c'est-à-dire calmer avec les premières, stimuler avec les secondes.

Les fomentations rafraîchissantes sont employées pour remédier aux inflammations, aux congestions sanguines, aux douleurs de tête. On y joint toujours ou le bain de pieds ou de siége. A cet effet on trempe dans l'eau froide des linges pliés en plusieurs doubles, pour les placer sur les parties souffrantes, où ils doivent rester jusqu'à ce qu'ils commencent à s'échauffer. Alors on les imbibe de ouveau, et l'on continue ainsi jusqu'à la cessation du

mal. Les bains de siége, si efficaces contre les congestions sanguines à la tête, doivent toujours être accompagnés de ces fomentations, qui préviennent l'accroissement de la chaleur dans cette région. Elles sont le remède le plus efficace pour prévenir ou combattre l'inflammation qui s'empare des membres fracturés et suit toutes les blessures.

Les fomentations stimulantes jouent un rôle important dans l'hydrosudothérapie. Elles diffèrent des premières en ce que les linges trempés dans l'eau froide doivent être fortement exprimés avant d'être appliqués, et que leur application sur les parties souffrantes est tellement hermétique, que l'air et le froid n'y peuvent pénétrer. Elles doivent aussi être recouvertes d'un linge sec, qui les entoure et les serre. Leur effet est une production de chaleur qu'on ne pourrait obtenir de tout autre moyen. Cette chaleur humide a une propriété stimulante et résolutive ; elle provoque une transpiration qui extrait une grande quantité d'humeurs viciées, comme le démontre l'eau dans laquelle on lave ces linges, qui la troublent et la salissent. On les renouvelle lorsqu'ils commencent à se sécher, ce qui a lieu à peu près toutes les heures. Il est important, comme je l'ai dit, de les appliquer étroitement ; l'omission de ce précepte peut donner lieu à un refroidissement.

Tous les malades à Graefenberg font usage de la fomentation stimulante appliquée sur la région du ventre. Elle consiste en une pièce de linge un peu longue et plusieurs fois repliée sur elle-même. On roule une de ses extrémités jusqu'aux trois quarts de l'autre, que l'on trempe dans l'eau et applique sur le ventre. L'extrémité sèche se déroule, et recouvre exactement celle qui est humide. On affermit le tout avec un second linge, dont le milieu répond au ventre et les extrémités se nouent derrière le dos. La propriété de cette fomentation est d'accroître la chaleur du ventre et de favoriser la digestion, d'où résulte la formation des meilleurs sucs. Elle remédie aux *congestions* humorales des intestins, à la consti-

pation, au dévoiement, apaise les coliques et tranchées du bas-ventre.

Il n'est point de maladie chronique locale qui ne réclame l'application des fomentations. De ce nombre sont spécialement le rhumatisme et la goutte, le gonflement des os, les concrétions arthritiques, les abcès avec ou sans fistules, les inflammations chroniques. On ne traite pas autrement les lésions extérieures, les dépôts purulents qui sont le produit de la cure. Le cancer, la carie des os, les ulcères syphilitiques sont soumis à leur application, qui calme la douleur et favorise la guérison beaucoup mieux que les onguents et les emplâtres; non-seulement elles abritent les parties souffrantes du contact de l'air, mais elles provoquent l'exsudation des sucs viciés, dont les linges s'imprègnent plus facilement que les onguents et les emplâtres. Que les partisans de ces derniers remèdes viennent à Graefenberg, et ils se convaincront de l'efficacité souveraine des fomentations. C'est en vain que l'on demande à certains emplâtres la guérison d'ulcères malins qui sont entretenus par un vice dans les humeurs. La médecine le sait, et elle réussit rarement, avec ses remèdes dépuratifs du sang, à en opérer la guérison. A Graefenberg cette dépuration s'effectue sans peine. Les ulcères étaient un émonctoire ouvert pour décharger du superflu des humeurs nuisibles, sous l'influence de la cure générale des fomentations, on voit s'évacuer toutes ces humeurs par les lieux mêmes que la nature avait choisis dans cette vue. A défaut d'ulcérations préexistantes, la cure manque rarement de créer des abcès, qui servent d'issue aux sucs viciés.

Dirai-je encore ce qui se pratique à Graefenberg dans le traitement de la fièvre, dans celui des maladies de la peau, telles que dartres, variole, rougeole et scarlatine? On ne saurait se défendre d'un peu de crainte, lorsque l'on voit envelopper ces malades d'un linge mouillé, qui *leur couvre la* totalité du corps. Rien n'est plus vrai cepen-

dant que cette fomentation générale tranquillise le malade, facilite les éruptions, et provoque chez les fiévreux une sueur bienfaisante. Lorsque Priessnitz rencontre des sujets bien débiles et bien énervés, il les prépare à la cure générale par cette fomentation. Les très-jeunes enfants, quand ils sont inquiets, agités et privés de sommeil, en reçoivent un soulagement marqué, ainsi que je l'ai expérimenté dans ma propre famille.

Ce procédé, il faut en convenir, n'est rien moins qu'agréable. Le premier moment est pénible, plus même que le bain. Mais les mixtures pharmaceutiques le sont-elles moins? Ont-elles les suites heureuses que ce procédé amène d'une manière toujours sûre? Ample dédommagement d'un court moment de déplaisir!

Pour exécuter ce procédé, on étend sur un lit une couverture de laine, sur laquelle on place le drap mouillé dont on a exprimé la plus grande partie de l'eau. Le malade se couche sur le drap, dont on lui enveloppe hermétiquement toutes les parties du corps, la face exceptée. Cela fait, on recouvre ce drap de la couverture, comme pour provoquer la sueur, et l'on charge le malade d'autres couvertures. Quand il s'agit de dompter la fièvre, l'appareil doit être renouvelé de demi-heure en demi-heure. La fièvre apaisée, on laisse le malade en repos pour favoriser la sueur, qui amène la chute complète de cette fièvre. Lorsque le malade a suffisamment sué, il sort de son appareil pour être placé dans un bain froid, ou, tout au moins subir une ablution générale.

On se conduit de la même manière dans les violents accès de goutte, avec la précaution de renouveler souvent cet emmaillottement, qui procure toujours un soulagement marqué. Je ne dirai rien maintenant de son emploi dans la variole, la rougeole et la scarlatine, me réservant d'en parler aux chapitres de ces maladies. Je me contente d'assurer ici que ce procédé est exempt de tout danger.

CHAPITRE V.

USAGE DE L'EAU FROIDE EN BOISSON ET EN INJECTION.

§ I. DE L'EAU FROIDE EN BOISSON.

La méthode de Priessnitz ne prescrit point de boire autant d'eau que celle du professeur OErtel. On ne boit d'eau à Graefenberg qu'autant que l'estomac peut en supporter sans être incommodé. On ne doit pas boire moins de douze verres par jour, ni dépasser le nombre de trente. En suivant des gradations, on parvient promptement à y accoutumer les personnes les plus difficiles. Dans les commencements de la cure, le défaut de soif semble être le plus grand obstacle ; mais on ne tarde pas à sentir le besoin de boire. Il est rationnel et physique tout à la fois, car on ne perd pas une si grande quantité de sucs par la sueur, sans que la nature éprouve la nécessité de les réparer. Les grands exercices, en provoquant la transpiration, procurent aussi de la soif. La plupart des procédés de la cure sont stimulants, et développent une chaleur plus grande, qui devient une autre source de soif ; Priessnitz attribue une bonne partie de ce besoin de boire à la présence des mauvais sucs. Son opinion est fondée sur ce qu'il est manifeste que la soif tombe presque toujours après leur évacuation. Quelques personnes éprouvent du premier usage de l'eau, des nausées, le vomissement même, ou la diarrhée. Ces symptômes ne prouvent rien autre chose sinon que l'estomac renferme des levains que l'eau a mis en mouvement. Au lieu de s'arrêter, il faut *boire davantage* encore, en rapprochant les verres d'eau,

et l'on est sûr d'être bientôt délivré de ces accidents. Ce qui le prouve, c'est l'augmentation de l'appétit qui en est la suite.

Lorsque l'estomac est en souffrance, Pricssnitz prescrit de boire de l'eau fraîche, jusqu'à ce que le vomissement ou la diarrhée s'établisse, et de ne discontinuer qu'après la disparition des nausées. Ce procédé est bien préférable à la diète sévère qu'on s'impose ordinairement lorsque l'estomac est surchargé. Il le débarrasse de tous les sucs impurs que l'abstinence laisse passer dans le sang. Je sais qu'un vomitif produit aussi sûrement cet effet ; mais le vomitif est un remède qui affaiblit l'estomac, ce que ne fait pas l'eau.

L'eau froide en boisson a une utilité remarquable. Fortifier l'estomac et les intestins en les débarrassant des sucs viciés qu'ils renferment, favoriser la génération de nouveaux sucs, entrer dans le sang par l'absorption, se répandre promptement dans la totalité de l'organisme, atténuer, purifier, résoudre les humeurs âcres et épaisses, les éliminer par la transpiration et les urines, telles sont ses propriétés réelles et évidentes.

Le professeur OErtel a, dans son établissement, opéré un grand nombre de cures avec le secours seul de l'eau bue en grande quantité, en y joignant les ablutions générales. Un de mes amis, atteint depuis longues années de douleurs arthritiques à la tête, qui le conduisaient peu à peu à la cécité, fut radicalement guéri par ce professeur. Son traitement ne se composa que d'eau froide en boisson et d'ablutions. La personne ne but pas moins de trente verres d'eau par jour, dont elle continua l'usage pendant quinze mois. On trouvera sans doute cette cure un peu longue ; mais je m'empresse de dire que la maladie datait de plusieurs années, que d'horribles douleurs le tourmentaient, et qu'il était menacé de perdre la vue. Qui de nous, à la vue de ce dernier danger, eût refusé de boire de l'eau *pendant quinze mois* ? Cet homme semble avoir

changé de nature. Je n'ai point vu de plus belle santé : il la conserve à la faveur de l'eau dont il compose son unique boisson, ne manquant pas de se laver chaque matin avec de l'eau froide. Disons encore, pour ne pas décourager les amateurs du café, de la bière et du vin, que, pendant la durée de cette longue cure, il ne s'est point abstenu de ces trois choses, se contentant d'en user avec modération.

Cette cure remarquable mit fin à toutes mes hésitations. Malade moi-même, je me rendis à Graefenberg, où je retrouvai la santé, et je la conserve en suivant le même régime.

Considérée comme moyen diététique dans les indispositions légères, dans les mauvaises digestions, dans les empâtements glaireux, et généralement dans tous les cas de maladie pour lesquels la médecine conseille les eaux minérales, l'eau froide ne saurait être trop appréciée. Il suffit d'en user comme des eaux minérales, c'est-à-dire en faisant beaucoup d'exercice en plein air immédiatement après son lever et après s'être lavé à l'eau froide, pour en recueillir les mêmes effets, moins la faiblesse des organes de la digestion, que les eaux minérales laissent toujours après elles.

Placez-vous donc près d'une source d'eau pure et très-froide, buvez-en chaque quart d'heure un grand verre, faites dans l'intervalle d'un verre à l'autre beaucoup de mouvement, et vous vous rétablirez aussi sûrement qu'aux eaux minérales, en ménageant tout à la fois votre estomac et votre bourse.

Aux personnes qui se traitent chez elles je dirai qu'il faut d'autant moins ménager l'eau à l'intérieur, qu'elles ne peuvent user aussi complétement du procédé sudorifique et du bain que chez Priessnitz. Je leur renouvelle l'assurance qu'elles peuvent boire beaucoup sans le moindre danger, et qu'elles accélèrent ainsi leur cure, toujours *plus douce* qu'à Graefenberg. Si elles entreprennent le

raitement en été, une grande quantité d'eau ne peut que favoriser la transpiration, à laquelle la chaleur de la saison es dispose déjà. Mais elles ne doivent pas oublier que ranspirer beaucoup affaiblit la peau, et que, pour lui endre du ton et de l'énergie, il est indispensable de se baigner souvent à l'eau froide, ou tout au moins de faire journellement deux ablutions.

Tous les temps de la journée sont favorables à l'usage intérieur de l'eau. Priessnitz n'a établi à cet égard d'autre règle que celle de boire autant d'eau qu'on le peut sans en être incommodé. Cependant il pense que l'eau prise à jeun en faisant de l'exercice est celle qui produit les effets les plus heureux, comme on peut s'en apercevoir à l'expectoration plus abondante des glaires. C'est surtout après la sueur que l'eau froide en boisson accroît cette évacuation. On peut, après le déjeuner, recommencer à boire, mais sans se trop charger l'estomac. Pendant le dîner, on arrose ses aliments de quelques verres d'eau, puis on fait une pause pour ne reprendre la boisson que quelques heures plus tard, et l'on continue jusqu'au souper. Boire après le souper n'est point en soi nuisible; mais le sommeil court risque d'être interrompu par les fréquents besoins d'uriner que l'on éprouve lorsque l'on a beaucoup bu. Il ne faut pas oublier que l'exercice, sans être rigoureusement indispensable, stimule l'action de l'eau, accélère la guérison, comme aussi l'eau, pour exercer toutes ses vertus, doit toujours être froide et fraîchement puisée. Les vases qui la contiennent doivent être bien fermés. Il faut donner la préférence aux vases de grès sur ceux de verre, où les liquides ne conservent pas autant leur fraîcheur.

§ II. DES INJECTIONS.

Sous le nom d'injections, on entend spécialement les clystères. On les prend soi-même avec une seringue dont la canule *longue est recourbée*. Quand on n'a pas l'habitude

des lavements à l'eau froide, on les garde rarement au delà de deux minutes. Mais peu à peu les intestins s'accoutument à cette impression, et souvent il arrive qu'ils sont absorbés comme un verre d'eau introduit dans l'estomac. On répétera donc cette injection immédiatement après l'expulsion de la première.

Les lavements à l'eau froide sont dirigés contre la constipation et la diarrhée, deux maladies diamétralement opposées, mais qui proviennent l'une et l'autre d'une même cause, l'atonie des intestins. La contradiction n'est donc ici qu'apparente. Rétablir le ton de ces organes, et régulariser leurs fonctions, tel est le but de leur application. L'eau froide y contribue efficacement. Cette indication doit être secondée par les autres emplois de l'eau froide.

Il est encore d'autres injections en usage à Graefenberg. Ce sont celles qui se font dans les autres cavités du corps, comme les oreilles, les narines et les parties génitales. Des seringues spéciales sont destinées pour cela. On dirige ces applications contre les écoulements muqueux de ces cavités.

A côté des injections se place naturellement le rinçement de la bouche et de la gorge, autre cavité qui réclame souvent l'emploi de l'eau. Elle est le siége de plusieurs maladies, telles que les inflammations, la salivation, le gonflement de ses glandes et la fétidité de l'haleine.

Le moyen le plus sûr de conserver ses dents est de se laver souvent la bouche, de ne point oublier de le faire après les repas, le matin et surtout le soir, les portions d'aliments qui restent entre les dents ne pouvant que se corrompre pendant la nuit par la chaleur et l'humidité du lieu. L'aspiration de l'eau froide dans les narines remédie mieux que tout autre moyen à l'obstruction de ces cavités dans ce qu'on appelle l'enchifrènement, ou rhume du cerveau. Les scrofules des narines, affection très-commune dans l'enfance, sont victorieusement combattues par cette *pratique*.

CHAPITRE VI.

MARCHE SUIVIE A GRAEFENBERG.

ıe peut qu'être utile aux personnes qui veulent se
: chez elles de connaître le régime de Graefenberg.
s tracer le tableau d'une journée passée en ce lieu,
ıs les jours se ressemblent.
quatre heures du matin arrive un servant qui vous
quette. En été, on commence à suer au bout d'une
. Après avoir sué pendant deux heures, on entre au
Il est huit heures. Au sortir du bain on se rend à la
ınade, où l'on boit sa portion d'eau jusqu'au déjeu-
On emploie une demi-heure à ce repas, après lequel
ımencent la promenade et la boisson de l'eau. Vers
ıeures, on se dirige vers la douche, avec son drap et
ıntoufles sous le bras. Arrivé à la douche, on y
l un quart d'heure, souvent une demi-heure, son
à raison de la nombreuse société qui s'y trouve. On
: de retour à midi, heure du dîner, auquel vous ap-
le son d'une cloche. Après le dîner se forment divers
es, qui se rendent de nouveau à la promenade. Un
rant quatre heures, on fait une dernière promenade,
appellerai sudorifique, parce qu'elle consiste à des-
e une montagne que l'on remonte ensuite pour se
rer une transpiration avec laquelle on rentre de nou-
lans le maillot; ce préliminaire abrége de beaucoup
ps qu'on y passe si désagréablement à attendre que
ur éclate. On se baigne de nouveau après avoir sué;
ın prend un peu d'exercice après le bain, et on soupe
heures. Après le souper, les amateurs de la pro-

menade s'y rendent, s'ils n'aiment mieux demeurer dans la salle, pour assister à un petit concert ou à la danse. Avant de se coucher, on prend un bain de siége, on place ses compresses mouillées, et l'on se couche. On se place deux fois en été dans l'appareil sudorifique, une seule fois en hiver, mais on y reste beaucoup plus longtemps.

Quand le temps n'est pas froid, on va à la douche dans l'après-dînée, ou bien l'on prend un bain de siége ou un bain de pied, qui en tient lieu.

On ne saurait trop recommander de ne rien forcer dans le commencement de la cure. Conséquemment on se contentera, durant les premiers jours, de suer une heure le matin et autant l'après-dînée. On fera également bien de s'abstenir de la douche les huit ou dix premiers jours de la cure, et de n'y passer que peu de temps lorsqu'on l'aura commencée, comme aussi de boire modérément. L'expérience démontre que huit ou dix jours suffisent à l'apprentissage de ce qui se passe à Graefenberg. Il faut avoir subi ce traitement pour comprendre la facilité avec laquelle on se fait au genre de vie de Graefenberg, ainsi qu'aux diverses manipulations. Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous s'y soumettent et le soutiennent avec un courage mêlé de gaieté réelle, à laquelle ajoute encore le petit nombre de malades timorés, dont les craintes puériles et les caprices prêtent à rire : encore la société ne tarde-t-elle pas à être privée de cette source de distractions, le miracle de leur conversion ne tardant pas lui-même à s'opérer. L'habitude promptement prise, le soulagement également prompt qu'ils éprouvent les mettent bientôt au nombre des rieurs. Ils rient à leur tour doublement, c'est-à-dire d'eux-mêmes et des nouveaux venus qui leur rappellent ce qu'ils ont été.

Bien qu'il en coûte beaucoup pour se faire au régime de Graefenberg, néanmoins les premières phases de la cure sont les moins pénibles. On goûte sans mélange les *charmes* d'une belle nature ; le bienfait d'un air éminem-

ment pur, la prompte restauration de ses forces relevées par une nourriture fortifiante, arrosée de l'eau la plus salubre, sont autant de jouissances d'autant mieux senties qu'elles sont exemptes de toute contention d'esprit. Mais cette béatitude est bientôt troublée par l'apparition des phénomènes critiques inséparables du traitement; elle fut pour moi d'une trop courte durée, ayant commis l'imprudence de me lancer trop précipitamment dans la cure; dès le troisième jour j'en fus puni par une fièvre violente, à laquelle Priessnitz mit heureusement fin dans l'espace de neuf heures. On ne peut éviter, dans le cours de la cure, un malaise général, un sommeil inquiet, un accroissement d'irritabilité, des mouvements fébriles, enfin des éruptions, des abcès, la diarrhée, et quelquefois des vomissements. Il ne faut voir dans ces phénomènes que la réhabilitation des forces vitales, les efforts de la nature pour éliminer les humeurs viciées, et la garantie d'une guérison radicale. De toutes les éruptions critiques, les plus ordinaires sont les furoncles et les abcès. On ne les voit éclater à la surface que vers le milieu de la cure. Leur nombre est quelquefois étonnant. On en a compté jusqu'à cent cinquante chez quelques malades. Les personnes affligées de vieux rhumatismes, d'ancienne goutte, de la syphilis mercurielle, n'évitent point ces nombreuses éruptions. Dans cette dernière maladie, c'est le ventre qui en est le théâtre, tandis que les extrémités inférieures les reçoivent dans le rhumatisme et la goutte, et la tête, lorsque cette région est le siége des douleurs. J'ai été moi-même gratifié de quarante-cinq abcès, dont l'un fut un panaris qui me priva du sommeil pendant dix jours. Je ne pus supporter les douleurs qui l'accompagnaient qu'à la faveur de fréquentes immersions dans l'eau froide. Il s'ouvrit de lui-même, et je perdis une grande quantité de pus, qui, recueilli dans les linges et desséché, renfermait la matière calcaire que l'on trouve dans les articulations des *goutteux après leur mort*, et dans leur urine pendant leur vie

Tous ces exanthèmes, quels qu'ils soient, ne reçoivent d'autre traitement que des fomentations d'eau froide, renouvelées lorsqu'elles sont sèches, ou que la douleur le réclame. L'ouverture des abcès est toujours abandonnée à la nature.

Une expérience que je tentai, et qui me réussit, semble prouver que le choix du lieu où les éruptions doivent aboutir est au pouvoir du malade ou de son médecin. L'éruption qui se fit sur ma main me fatiguait extrêmement, et m'en ôtait l'usage. Je m'avisai d'appliquer les fomentations stimulantes sur mon bras, sans cesser de rafraîchir ma main souffrante; l'épreuve me réussit; les humeurs se portèrent plus haut, et je gagnai au change. Je fis cette épreuve pour diminuer mes souffrances; elle doit être tentée lorsque les humeurs menacent de se jeter sur des organes nobles.

L'apparition des éruptions et des abcès ne suspend nullement la cure, tant interne qu'externe; on apporte seulement plus de modération dans les procédés. La douche et le bain doivent être mitigés, comme moyens propres à attirer les humeurs vers la peau; le procédé sudorifique seul reste le même, en vertu de sa propriété d'entraîner par les sueurs beaucoup de sucs viciés, qui seraient forcés de passer par les abcès.

On ne peut guère éviter la fièvre qui précède ou accompagne la formation des abcès; lorsqu'elle a de la violence et fait craindre des dangers, on la combat avec la fomentation générale dont j'ai déjà parlé; les bains et les douches sont suspendus et le procédé sudorifique abrégé; le malade se borne aux ablutions, aux bains de siége et aux bains de pieds.

Il est extrêmement rare de voir éclater une fièvre nerveuse accompagnée de tous les symptômes du typhus : j'en rapporterai plus bas deux exemples, dont j'ai été témoin pendant mon séjour à Graefenberg.

La fièvre que produit la cure ne doit être traitée qu'avec

les fomentations générales, de concert avec les moyens que j'exposerai lorsque je traiterai ce chapitre : on ne doit s'en laisser détourner par aucun motif. Le drap mouillé dans lequel on s'enveloppe a des effets miraculeux et certains. Le médecin qui n'est point familiarisé avec la méthode de Priessnitz, ne peut que nuire dans ce cas.

La fièvre est ordinairement accompagnée de l'enchifrènement, de la diarrhée ou de la constipation; ce sont autant d'issues que la nature ouvre aux sucs viciés qui ne s'échappent pas tous par les abcès. On se gardera bien de troubler ces crises par aucune infraction aux règles de la cure. Ces crises durent-elles trop longtemps; on y met fin avec les bains de siége et les fomentations sur le ventre, les clystères et l'eau bue abondamment, qui en triomphent toujours. Le vomissement est un phénomène critique plus rare, qui cède à l'influence des mêmes moyens.

Une chose digne de remarque au plus haut degré, c'est la réapparition de la syphilis, avec les mêmes symptômes dont les malades avaient été atteints. J'ai vu la gonorrhée reparaître après une soi-disant guérison, opérée par le mercure quelques années auparavant. Il doit être grand, à mon sens, le nombre des personnes faussement guéries de ce vice, enrayé plutôt que détruit, et qui revêt d'autres formes où l'on ne retrouve plus son caractère primitif. Quels ravages n'exerce pas, dans les familles, le virus ainsi déguisé? N'est-ce pas à lui qu'il faut attribuer la dégradation de la santé de certaines femmes, si florissante avant leur union, l'état valétudinaire de beaucoup d'enfants, et cent autres maux à la naissance desquels le mercure lui-même n'est pas étranger?

Priessnitz n'emploie contre ces maladies d'autres remèdes que l'eau froide et le procédé sudorifique. Aucun de ses malades n'a jusqu'ici éprouvé d'autre récidive que celle à laquelle il s'est exposé par une nouvelle infection.

La syphilis faussement guérie n'est point la seule maladie que la méthode curative de Graefenberg exhume de

nom qu'elles portent, trouvent leur guérison à Graefenberg. Elles sont en général le produit des stases, des congestions, empâtements et obstructions des organes qui y sont renfermés, et de leur atonie. Résoudre et fortifier sont les indications à remplir, dont la méthode curative de Priessnitz s'acquitte à merveille, à l'aide de l'eau, de l'air, de l'exercice et du régime.

J'ai trouvé à Graefenberg un grand nombre de malades, qui, depuis plusieurs années, n'obtenaient d'évacuations alvines qu'à force d'art et auxquels Priessnitz a rendu en moins de quinze jours la liberté du ventre. Le nouveau régime de vie qu'ils adoptent y contribue sans doute. Aussi ne peut-on trop répéter aux malades de ce genre de suivre scrupuleusement ce régime, qui consiste à prendre matin et soir du lait froid, à s'abstenir de tous aliments chauds, et à renoncer à toutes les boissons spiritueuses, ainsi qu'aux épices.

Faiblesse de la digestion, débilité de l'estomac.

Ces maladies reconnaissent pour cause l'intempérance dans le boire et le manger. L'abus de la bière, en Allemagne surtout, mine la santé de beaucoup de jeunes gens pour toute leur vie. Viennent ensuite l'irrégularité dans les heures des repas, les boissons et les aliments chauds, une nourriture tout artificielle, semée d'épices, l'abus du tabac à fumer, surtout après le repas, une boisson abondante de bière en mangeant, toutes causes auxquelles il faut associer l'abus des médicaments, spécialement du mercure, enfin les maladies de peau imparfaitement guéries, comme les dartres, la gale, etc.

Le premier moyen de rétablir un estomac gâté est d'éviter l'influence des causes que je viens d'énumérer. On substitue la sobriété à l'intempérance, la simplicité et la nature à l'artifice dans les aliments; il n'en faut prendre *ni trop* ni trop peu, et les prendre à des heures fixes,

plutôt froids que chauds, réformer toutes les boissons spiritueuses, le café, le thé, déjeuner avec du lait froid, souper de même, dîner avec des viandes et des légumes, éviter les vives émotions de l'âme, les fortes contentions d'esprit, et ne point porter des vêtements qui gênent la circulation. On joint à ce genre de vie beaucoup d'exercice en plein air.

Ce régime adopté, on doit porter continuellement une fomentation stimulante, qui couvre tout le bas-ventre et la région de l'estomac, suer légèrement le matin, prendre le bain immédiatement après avoir sué, le soir se placer dans le bain de siége, et pendant toute sa durée frotter avec les mains mouillées toutes les parties du ventre.

Si l'on peut se procurer la douche, elle ne peut que faire beaucoup de bien; mais il faut éviter de la recevoir sur l'estomac. A défaut de la douche, on se fera arroser tout le corps, avec l'attention de prendre une position qui permette à l'eau de descendre des parties supérieures du dos vers le bas-ventre. A l'emploi de ces moyens on joint la boisson de l'eau froide, prenant garde d'en consommer trop à la fois, surtout aux repas, et réservant la plus grande consommation pour le matin à jeun. On seconde l'action de tous ces moyens par de l'exercice, que l'on modère toujours le soir, évitant de l'entreprendre par la grande chaleur.

J'ai vu arriver à Graefenberg un malade qui, à la suite d'un traitement mercuriel, éprouvait depuis plusieurs années des maux d'estomac, accompagnés de violentes douleurs de tête. Les uns et les autres revenaient toutes les douze heures, et le privaient de toutes ses facultés, surtout de celle de la digestion. En vain la médecine avait travaillé à sa guérison, il n'en obtenait pas même un léger soulagement. La cure complète de Graefenberg lui enleva non-seulement toutes ses douleurs, en lui rendant la faculté de digérer les aliments les plus compactes, mais encore *lui fit rendre* en suant le mercure dont il était saturé

et dont la présence entretenait sans doute sa maladie. Son traitement fut celui que je viens de décrire, et son rétablissement complet.

Engorgements glaireux.

L'habitude de se charger l'estomac, l'usage des aliments très-gras, celui des boissons spiritueuses, les refroidissements, les habitations humides, et beaucoup d'autres causes encore, donnent naissance à cet état de maladie.

Pour en guérir, il suffit de boire beaucoup d'eau, à jeun surtout, de suer, et de faire beaucoup de mouvement. C'est surtout après avoir sué le matin qu'une abondante boisson et l'exercice font le plus de bien, en dissolvant les glaires déjà divisées, et les poussant hors du corps. Il faut à ces moyens associer la fomentation échauffante sur le bas-ventre, un ou deux bains de siége par jour, et les ablutions générales.

Le fer chaud, ou acidité des sucs de l'estomac.

L'habitude de manger beaucoup, l'usage des aliments gras, de difficile digestion, et une vie trop sédentaire, sont les causes les plus ordinaires de cette maladie.

On la combat avec succès en buvant beaucoup d'eau, surtout à jeun, jusqu'à la production du vomissement ou de la diarrhée. La maladie cède promptement, si elle n'est pas ancienne. Le mal, devenu chronique, réclame le procédé sudorifique, le bain et les ablutions.

Le fer chaud, ce liquide brûlant, qui de l'estomac monte à la gorge, est souvent causé à Graefenberg par l'abondance des aliments gras dont la table est couverte. A l'époque des crises, on le voit paraître fréquemment, à la suite du soulèvement des humeurs, dont une partie se décharge dans les premières voies. J'en ai été vivement atteint à cette période du traitement. Une diarrhée que je

provoquai en me gorgeant d'eau froide, pendant deux jours, m'en délivra.

La diarrhée.

Lorsque la diarrhée est récente, on se contente de boire de l'eau fraîche, de porter une fomentation sur le ventre, et de n'user que d'aliments faciles à digérer. Le plus souvent la diarrhée est une évacuation critique, œuvre de la nature, qui se délivre ainsi des humeurs nuisibles, et qu'il ne faut pas troubler. A-t-elle au contraire de la chronicité, accompagnée d'affaiblissement, la méthode de Priessnitz est merveilleusement propre à la faire disparaître.

Les bains de siége jouissent ici d'une grande vertu. On doit les répéter jusqu'à trois ou quatre fois par jour, et y rester une demi-heure. On ajoute à ce moyen une abondante boisson d'eau froide, que l'on prend aussi en lavements. Il est essentiel de peu manger, et de ne point faire d'exercice. Il est mieux encore de garder le lit.

Pendant mon séjour à Graefenberg, j'ai vu arriver un malade, que depuis six semaines la diarrhée avait jeté dans la consomption. Priessnitz le rétablit dans l'espace de quelques jours. Au chapitre du choléra, je rapporterai l'histoire détaillée d'une diarrhée compliquée de ce fléau.

Il est des diarrhées chroniques, où l'évacuation abondante de glaires alterne avec la constipation. Elles sont entretenues par une profonde faiblesse des intestins. Ici les lavements d'eau froide sont d'un grand secours. Ces diarrhées ne cèdent qu'à un long usage de l'eau froide, qui rétablit à la fin le ton des organes du bas-ventre.

La dyssenterie.

Le refroidissement et l'abus des fruits non mûrs en sont les *principales causes.* Cette maladie se compose d'évacua-

tions souvent répétées de glaires sanguinolentes, accompagnées de violentes douleurs de ventre, d'un sentiment de brûlure à l'anus, et de ténesme, autrement dit, envies fréquentes d'aller à la garde-robe, pour ne rendre que quelques glaires.

Le traitement est le même que celui de la diarrhée.

Le choléra.

Le traitement de cette maladie est subordonné à la nature de la constitution du malade, et au degré de gravité qu'elle-même a atteint. La température de l'eau doit être moins basse chez les sujets d'une constitution débile, comme aussi le procédé sudorifique moins énergique. Lorsque le malade est privé de ses sens, le traitement commence par les clystères à l'eau froide.

Le malade attaqué de vomissements et de déjections alvines douloureuses, doit être placé dans un bain de siége à la température de douze degrés. S'il a en même temps des maux de tête, on y placera une fomentation froide. Il fera des frictions continuelles sur l'estomac et le bas-ventre, pendant que quelqu'un lui frictionnera le dos, les bras et les jambes avec les mains, qu'il doit souvent tremper dans l'eau froide. Cette manœuvre doit être continuée jusqu'à ce que la chaleur naturelle soit rétablie à la peau. On fait boire de l'eau froide en grande quantité. Cette abondante boisson met fin au vomissement, au dévoiement. Elle produit l'un et l'autre chez le malade qui n'en est pas atteint, et met également fin à ces évacuations, en la continuant. Il n'est aucun cas de maladie où il soit aussi nécessaire de boire de l'eau froide, et en aussi grande quantité. J'ai été témoin du traitement d'un choléra où le malade a bu trente verres d'eau dans l'espace d'une heure. Priessnitz a opéré sa guérison en trois jours.

Lorsque ces procédés ont fait tomber tous les symptômes, on place le malade dans son lit, où l'on continue de

le frictionner à sec jusqu'à ce que la chaleur ait reparu dans tout le corps, que l'on finit par envelopper dans la couverture, pour le faire suer fortement. Dès que la sueur paraît, le malade doit être considéré comme guéri. A la réapparition des symptômes, on renouvelle le même procédé.

Lorsque le malade a le bonheur de transpirer, on ouvre portes et fenêtres, pour faire entrer de l'air dans la chambre, et on le laisse en cet état aussi longtemps qu'il lui plaît; après quoi on le place dans le bain, où il se purge de toute la sueur qui couvre son corps. Pour peu qu'il lui reste de force, il doit s'en servir pour faire du mouvement en plein air : il aura soin de porter toujours une fomentation échauffante sur le ventre : l'usage de l'eau froide à l'intérieur ne doit point être suspendu : il est surtout indispensable pendant la durée du procédé sudorifique.

Dans le cas d'extrême faiblesse du malade, on doit lui faire garder un repos constant, qui aide au rétablissement des forces épuisées.

Mais si la constitution du malade est robuste, on ne ménagera pas à son égard la froidure de l'eau; on ne craindra pas de le faire suer largement. La même énergie doit être déployée contre la maladie lorsqu'elle est arrivée au plus haut degré de gravité.

Aux premières atteintes du mal, cette méthode curative est suivie d'un accès dont la promptitude a lieu d'étonner. Il n'en est pas de même quand la maladie a été négligée dans son principe : cependant elle offre, avec de la patience et de l'intelligence, une ressource assurée.

Je terminerai ce chapitre par les remarques suivantes, que je recommande à l'attention du lecteur.

1° L'eau, soit qu'elle ait été destinée à être bue, ou à servir de bain ou d'ablutions, doit être employée immédiatement après avoir été puisée. S'il est nécessaire d'en *élever la température*, on y mêle un peu d'eau chaude.

2° La guérison du choléra ne pouvant être obtenue que par le rétablissement de la transpiration, cette grande fonction ne peut se ranimer elle-même qu'en rendant à l'organe de la peau l'énergie qu'il a perdue, et qu'il ne retrouvera qu'à la faveur de l'irritation que l'eau froide lui fait éprouver.

3° L'eau doit être maintenue à une température égale, propre à soutenir cette irritation salutaire : aussi doit-on avoir grand soin de renouveler l'eau du bain à mesure qu'elle se réchauffe.

4° Le malade, placé dans le bain, ne doit avoir de l'eau que jusqu'au nombril. Pour obtenir cette hauteur, on soulèvera l'extrémité antérieure de la baignoire, ce qui porte l'eau à l'extrémité opposée, où le malade est assis : ses cuisses et ses jambes, étant hors de l'eau, seront frottées énergiquement, pour y rappeler la chaleur.

5° On comprend aisément qu'un bain trop froid ne pourrait être que dangereux : à défaut de réaction, la mort pourrait s'ensuivre. On proportionnera la température au degré de force qui reste au malade.

6° Les fomentations doivent être de l'espèce échauffante.

7° Les ablutions ne doivent durer que le temps nécessaire pour rafraîchir les parties échauffées, comme elles se pratiquent après le procédé sudorifique, c'est-à-dire de trois à quatre minutes.

8° Lorsque les crampes s'emparent des extrémités inférieures, on les place dans l'eau, en y exerçant des frictions jusqu'à leur disparition.

9° Les violentes douleurs du ventre, la crampe qui s'empare de l'intestin rectum, les fréquentes évacuations alvines, demandent qu'on alterne le bain de siége avec les lavements d'eau froide.

10° Le malade atteint du choléra doit manger peu, et toujours froid : le lait lui est interdit : il boira abondamment *de l'eau*.

11° La cure d'eau doit lui être continuée longtemps, tant pour évacuer les humeurs nuisibles qui pourraient être restées dans son corps, que pour restaurer ses forces.

Priessnitz a, dans son établissement, traité de suite vingt-trois malades du choléra, et les a tous guéris en peu de jours. Je ne fus point témoin de ces faits, qui m'ont été racontés, mais le cas suivant a eu lieu pendant mon séjour à Graefenberg.

L'inspecteur d'un gros bourg appartenant à la couronne, arriva à Graefenberg, malade depuis six semaines; doué d'une constitution robuste, il avait résisté tout ce temps aux symptômes du choléra, le vomissement excepté. Grand fut son étonnement de s'entendre conseiller avant tout de manger du lait avec du pain beurré; ce qu'il fit chez Priessnitz même, par confiance en lui. Après ce repas il fut conduit dans sa chambre, où il trouva un bain de siége prêt, à la température de dix degrés. Autre étonnement quand, après quelques minutes, il entendit une dizaine de détonations qui lui procurèrent un grand soulagement à ses douleurs de ventre. Au sortir du bain il se coucha, après avoir placé sur le ventre une fomentation échauffante, et dormit jusqu'au lendemain; c'était le premier sommeil qu'il goûtait depuis le commencement de sa maladie. Il fit une cure complète, et retourna à son poste plein de santé. Pour dissiper le doute que l'on pourrait élever sur la nature de cette maladie, j'ajouterai le récit que le malade fit à son arrivée à Graefenberg. Le choléra, dit-il, ravageait le bourg que j'habitais; les habitants, terrifiés, non-seulement refusaient des secours aux malades, mais encore avaient suspendu tous leurs travaux, s'attendant à mourir : croyant de mon devoir de prêcher d'exemple, je les visitais tous, et les touchais pour encourager les timorés. Cette conduite produisit l'effet que j'en attendais; mais elle me valut le choléra, dont je fus traité immédiatement par le médecin du lieu. *N'éprouvant aucun* soulagement, je me rendis à Vienne,

où l'on ne me guérit pas mieux. Graefenberg était ma dernière ressource; je m'y rendis, et j'y retrouvai la santé.

Un peu plus bas je citerai un autre exemple non moins frappant.

De la constipation.

La constipation est l'incommodité la plus généralement répandue; elle est souvent une maladie : les causes en sont multiples. Les principales sont : la vie sédentaire, la courbure en avant du corps quand on est assis, l'induration du foie, la débilité ou atonie du canal intestinal : on doit y joindre aussi l'habitude de boire trop peu.

Pour s'en guérir, il faut faire de l'exercice, boire beaucoup d'eau, porter un linge mouillé autour du bas-ventre : on y joint deux ou trois lavements d'eau froide chaque jour, que l'on prend l'un après l'autre, si cela est nécessaire. On ne doit user que d'aliments froids, manger beaucoup de fruits, et rien de lourd et de gras. Lorsque la constipation date de plusieurs années, on joint à ce régime les bains de siége et de pieds. Les douches dirigées sur le bas-ventre corrigent l'atonie de cette région.

Des hémorroïdes.

Tout le monde sait que les hémorroïdes ne sont autre chose qu'une accumulation de sang dans les vaisseaux qui arrosent le gros intestin. Elles sont fermées ou ouvertes, c'est-à-dire qu'elles laissent échapper du sang, ou sont sèches et bornées au gonflement des veines. Il en est d'une troisième espèce, qui suintent des humeurs glaireuses.

Cette affection n'est point une maladie locale. Elle est la partie visible d'un état maladif de tout l'organisme, qui s'exprime par la congestion sanguine des vaisseaux du bas-ventre.

Sa cure exige le régime le plus sévère, surtout l'abstinence des épices, des boissons spiritueuses et des aliments de difficile digestion. La cure de Graefenberg, éminemment dépurative et fortifiante, les guérit radicalement.

Lorsque la maladie n'est encore que dans la période de sa formation, elle cède facilement à un régime doux, à la boisson de beaucoup d'eau froide, auxquels on associe les fomentations sur le bas-ventre, de courts bains de siége, et un peu du procédé sudorifique. Mais si les hémorroïdes sont déjà formées et fluentes, la cure doit être plus profonde et longtemps continuée.

De fréquents bains de siége, des bains entiers et la douche, finissent par en triompher. Le procédé sudorifique est ici indispensable pour expulser les humeurs nuisibles, tout à la fois cause et effet de maladie. L'emploi de l'eau froide à l'intérieur, isolé des autres moyens curatifs, ne pourrait, en laissant séjourner les sucs viciés dans l'organisme, que transformer la maladie en une autre plus grave peut-être.

J'ai vu à Graefenberg des hémorroïdes aveugles s'ouvrir, et disparaître peu à peu, en laissant le corps dans un parfait état de santé.

J'en appelle au témoignage de tous les hémorroïdaires. Que font les remèdes de la pharmacie? Quelque peu de soulagement et jamais de guérison. Les médecins eux-mêmes sont forcés d'en convenir. Plusieurs d'entre eux, instruits de ce qui se passe à Graefenberg, recommandent et emploient eux-mêmes la cure d'eau contre cette maladie.

De l'hypocondrie et de l'hystérie,

Un désaccord du système nerveux, une sensibilité exaltée, à laquelle se joint la paresse dans les fonctions *du bas-ventre, qui donne* lieu à une inquiète attention du

malade à sa situation, et au mécontentement de soi-même, sont les principaux traits caractéristiques de cette maladie.

Elle demande, pour sa guérison, l'application complète du traitement, mais fait à Graefenberg même. Cette maladie étant autant morale que physique, sa cure exige le concours de l'air pur, d'une belle nature, les distractions de la société, une complète révolution dans la manière de vivre, toutes choses qui exercent une grande influence sur l'esprit du malade.

Quiconque a vécu avec des hypocondriaques a dû remarquer l'inégalité de leur appétit. Un jour ils mangent trop, un autre jour ils ne mangent pas du tout. Le premier conseil que leur adresse Priessnitz, est de boire beaucoup d'eau en mangeant, pour laisser moins de place aux aliments.

Les hypocondriaques quittent tous Graefenberg contents d'eux-mêmes. Il n'est de guérisons manquées que celles des personnes que leur malheureuse disposition d'esprit engage à quitter trop tôt ce lieu. Elles y deviennent assez promptement supportables, n'y rencontrant personne qui flatte leurs caprices, et y trouvant au contraire de nombreuses occasions de rire elles-mêmes de leur folie. Un peintre célèbre, que je ne nommerai pas, était hypocondriaque au plus haut degré : il n'avait pu, pendant quatorze mois, avoir une selle naturelle. Deux mois suffirent à sa parfaite guérison.

Des nausées et des vomissements.

On voit fréquemment à Graefenberg se produire les nausées et le vomissement, auxquels se joint le vertige, mais comme phénomènes critiques, effets de la cure. On n'y oppose que la boisson de beaucoup d'eau froide, jusqu'à ce que ces symptômes disparaissent. Leur récidive, *qui se répète* quelquefois, n'exige pas d'autre remède. On

y joint une abstinence sévère d'aliments de difficile digestion et un grand repos d'esprit et de corps.

Lorsque les nausées et les vomissements sont une maladie essentielle de l'estomac, la cure complète de Graefenberg est indispensable. Le procédé sudorifique et les bains de siége y sont d'une efficacité remarquable.

Des crampes d'estomac.

La crampe d'estomac est presque toujours un produit des vices du régime. Elle peut être aussi occasionnée par les maladies de peau répercutées, ou par un vice organique de l'estomac. Ce vice est ordinairement cancéreux, et ne laisse presque point d'espoir de guérison.

Il se présenta chez Priessnitz un semblable malade, dont il refusa de se charger, le regardant comme incurable. Outre de violentes douleurs d'estomac, il avait la gorge, tout l'intérieur de la bouche et plusieurs parties du corps couverts d'une éruption croûteuse et constamment sèche, qu'il humectait fréquemment, pour se soulager, avec une bouillie de gruau au lait qu'il portait sur lui dans un petit sac de cuir, et dont il composait toute sa nourriture.

Les personnes attaquées de crampes d'estomac ne doivent user que de nourriture froide, porter constamment une fomentation sur l'estomac, suer tous les jours, prendre deux ou trois bains de siége, et boire en abondance de l'eau froide, surtout dans les accès de la maladie. Elles doivent soigneusement éviter les boissons chaudes, ainsi que les affections tristes de l'âme.

Un conseiller de justice souffrait depuis quatorze ans d'une violente crampe d'estomac. Il lui fut conseillé dans le paroxysme de boire de l'eau froide jusqu'à produire le vomissement. Le paroxysme en fut augmenté, mais ne revint plus.

Des coliques, ou maux de ventre.

Elles cèdent toujours à l'usage des bains de siége, aux fomentations autour du ventre, et à l'eau froide prise en abondance, fussent-elles même de nature rhumatismale.

Inflammation du bas-ventre.

Le malade attaqué d'une inflammation de bas-ventre prendra de suite un bain de siége peu profond, et y restera plus ou moins longtemps, suivant le degré de la maladie. L'eau de ce bain doit être à la température de 12 à 15 degrés. Au sortir de ce bain, on l'enveloppe dans un drap mouillé, après lui avoir placé une fomentation froide sur le ventre. On renouvelle cet emmaillottement dans le drap mouillé très-souvent, et jusqu'à douze fois par jour. Chaque fois que le malade en sort, on lui fait des lotions froides sur tout le corps, et on l'enveloppe de nouveau. La fomentation ventrale est renouvelée autant de fois. Durant ces procédés, le malade boit de l'eau froide souvent et en petite quantité.

Si l'on a affaire à des personnes faibles, à des femmes, à des enfants, l'eau des bains et des lotions sera toujours à la température de 12 à 15 degrés.

Hémorragies.

L'hémorragie occasionnée par une lésion des parties molles, demande le secours d'un bandage méthodique, qu'un chirurgien peut seul placer. En attendant son arrivée, on arrêtera ou l'on modérera la perte du sang avec de l'eau froide et même de la glace. Celle qui provient de la faiblesse de quelques vaisseaux et de congestions sanguines dans les organes affaiblis, réclame l'application de compresses *humectées* d'eau froide, qui en est le meilleur remède.

Hémorragie nasale.

On arrête le saignement de nez en se lavant le cou et la nuque avec de l'eau froide, en appliquant une fomentation froide sur le ventre, et en prenant un bain de pieds à l'eau froide. On peut, si cela est nécessaire, prendre un bain de siége et faire des lotions sur le corps avec l'eau fraîche. On réussit souvent aussi à arrêter cette hémorragie, en plaçant des compresses trempées dans l'eau froide sur les parties génitales.

Vomissement et crachement de sang.

L'hémorrhagie de ces deux organes peut se déclarer chez les hémorroïdaires. Alors, que l'on fasse ou non la cure, on ne doit plus prendre de bains généraux, mais seulement le bain de siége, et placer des fomentations froides sur la poitrine ou l'estomac, éviter toute espèce d'irritation et observer un repos absolu de corps et d'esprit. Une abondante boisson d'eau froide est indispensable. L'hémorragie du poumon, effet de la phthisie pulmonaire, n'est point du ressort de la cure d'eau. Il est superflu de dire qu'une grande sobriété et l'abstinence de toute boisson échauffante doivent accompagner ce traitement.

Pissement de sang.

L'hémorragie de la vessie, causée par une lésion des reins, est presque toujours mortelle. Celle qui provient des hémorroïdes déplacées admet la guérison. Les fomentations stimulantes sur le bas-ventre, les bains de siége et le procédé sudorifique mitigé sont, avec la boisson de l'eau froide, les remèdes de cette maladie.

Ténesme de la vessie.

Les mêmes moyens doivent être employés contre cette maladie. Un auteur a écrit que le ténesme de la vessie peut être un effet du bain de siége. Priessnitz n'en a point encore vu d'exemple depuis vingt-cinq ans.

Hémorragie utérine.

Dans l'hémorragie de matrice, on applique sur le bas-ventre des fomentations rafraîchissantes, et si elles ne suffisent pas, on fait dans la matrice des injections d'eau froide. On joint à ces deux moyens une abondante boisson d'eau froide.

Menstruation irrégulière. Suppression des règles.

On rétablit l'ordre dans cette importante fonction par un procédé sudorifique modéré, des lotions générales avec l'eau froide, des bains de siége et de pieds à l'eau froide, beaucoup d'exercice, et la boisson d'eau froide. Les cas de cette maladie où la cure de Graefenberg a rendu de grands services, sont innombrables.

De la grossesse.

L'expérience a démontré l'utilité des lotions froides et de l'exercice en plein air dans l'état de grossesse. On doit y associer une nourriture simple et la boisson d'eau froide. Le vin, le café, les liqueurs et surtout les remèdes avec lesquels on veut apaiser les incommodités des premiers mois de la grossesse, sont plus nuisibles qu'utiles. Madame Priessnitz a coutume, dans les dernières six semaines de la grossesse, de prendre chaque jour un bain froid. Elle doit à cette pratique le bonheur

d'un accouchement prompt et facile, et de se rétablir très-vite.

Lorsqu'après l'accouchement, l'arrière-faix refuse de sortir, les fomentations froides sur le bas-ventre en assurent l'expulsion, sans avoir jamais de suites fâcheuses.

Les flueurs blanches.

Elles trouvent une guérison certaine dans la méthode curative de Graefenberg. Les bains de siége en font presque tous les frais. Cette maladie doit le plus souvent naissance aux vices de l'éducation, à trop de mollesse dans le genre de vie, à une vie trop sédentaire, que n'interrompt point l'exercice. Le traitement des flueurs blanches, pour être efficace, doit être secondé par l'usage des lotions froides et beaucoup de mouvement.

Pollutions, perte de la liqueur séminale.

Leurs causes sont : l'onanisme, l'abus des plaisirs de l'amour, l'emploi des substances aphrodisiaques propres à exciter l'appétit vénérien. L'excès des études chez les constitutions faibles peut produire cette maladie.

L'eau est le moyen de guérison le plus assuré, si toutefois il n'est pas l'unique. On lui peut associer le procédé sudorifique, si l'on soupçonne que l'excitation du système génital est causée par la présence d'une acrimonie dans le sang. Autrement les bains de siége, les bains généraux, de fréquentes lotions de tout le corps, suffisent pour en opérer la guérison. On fera bien d'y associer les douches et l'arrosement de tout le corps avec de l'eau froide, que l'on répétera deux ou trois fois par jour. La douche doit frapper surtout l'épine du dos. La même répétition doit avoir lieu pour les bains de siége, qu'il ne faut pas prendre avant de se coucher, dans la crainte qu'ils ne provoquent les érections. Il n'en est pas de

même des arrosements, qui peuvent précéder immédiatement le coucher. On se trouvera également bien de placer en se couchant une fomentation froide sur le derrière de la tête et la nuque.

Une nourriture simple, rafraîchissante, est de rigueur. Le lait, les fruits, un pain léger doivent la composer en grande partie. On évitera soigneusement toute irritation physique ou morale, de la nature de celles qui sollicitent le spasme vénérien. Tout commerce avec les femmes voluptueuses est interdit. On ne doit se permettre que des lectures sérieuses. L'on peut se nourrir légèrement dans le jour, mais il faut s'abstenir de souper, comme aussi de boire beaucoup avant de se coucher. Il est d'expérience que la digestion nocturne et la plénitude de la vessie provoquent les érections.

Je n'ai vu à Graefenberg que deux exemples de cette maladie. Le premier malade en guérit parfaitement; le second, jeune homme aussi estimable qu'aimable, fit la cure entière sans le moindre succès. Il portait le zèle jusqu'à se faire éveiller trois fois dans la nuit pour prendre des bains de siége. Tout fut inutile. Priessnitz, ainsi que plusieurs médecins qui se trouvaient à Graefenberg, lui conseillèrent comme dernière ressource, de se marier. Le conseil était fondé sur l'ignorance des plaisirs de l'amour, le jeune homme, à l'âge de vingt-six ans, n'ayant point encore connu les femmes. Il ignorait également l'onanisme. La maladie provenait de l'excès dans l'étude.

Faiblesse des nerfs.

Voici une maladie dont la guérison est rarement l'ouvrage de la médecine, et qu'à Graefenberg on guérit avec certitude et célérité, quelles qu'en soient les causes. Les lotions froides, les bains et la douche en triomphent toujours; le procédé sudorifique n'y est pas absolument

indispensable, et lorsqu'il y est appliqué, c'est avec une grande modération. Il faut associer à ces moyens l'exercice en plein air et une nourriture substantielle prise toujours froide.

Un lieutenant avait les nerfs si irritables, que le plus léger bruit, l'aboiement d'un chien, une détonation d'arme à feu le jetaient dans un tel mal de tête, qu'il en perdait connaissance. On le soulageait avec des bains de pieds chauds. Lassé de souffrir, il vint à Graefenberg, sua légèrement, prit chaque jour deux grands bains, des bains de tête et d'autres de siége, comme moyens révulsifs. Son traitement ne dura que trois semaines, après lesquelles il se remit en voyage, laissant à Graefenberg ses maux de nerfs. Il avait l'intention, disait-il, de continuer sa cure à la maison. Priessnitz, approuvant sa résolution, y joignit le conseil de se promener beaucoup dans les montagnes et de monter souvent à cheval, pour se fortifier et s'endurcir à la fatigue.

Un autre malade apporta à Graefenberg un tremblement des extrémités supérieures à la suite d'excès de boissons spiritueuses, excès qui avaient produit déjà plusieurs maladies graves. Il s'en retourna chez lui radicalement guéri, après deux mois de traitement. La transition du vin à l'eau ne fut suivie d'aucun accident.

De la somnolence.

La somnolence, sujette à de fréquents retours, est souvent le produit d'une mauvaise digestion, surtout de la surcharge de l'estomac. On y remédie avec de la modération dans le boire et le manger. A son apparition, il faut s'appliquer une fomentation froide sur le bas-ventre, prendre journellement deux lavements d'eau froide, et boire beaucoup d'eau fraîche, surtout le matin avant de sortir du lit. On se baigne, on fait des ablutions sur tout le corps, et l'on prend un bain de tête, après lequel on

sèche et frictionne vivement cette région. Il est bon de répéter ce bain de tête et la friction avant de se coucher. Après le repas, au lieu de rester chez soi, on prend un peu d'exercice, qui éloigne le sommeil.

De l'insomnie.

La sobriété à table, beaucoup d'exercice en plein air et des lotions avec l'eau froide, sont les remèdes les plus efficaces de cette espèce d'incommodité. Les lotions doivent être faites avant le coucher. Elles ont plus d'efficacité que les bains. L'insomnie des enfants cède sûrement à leur emmaillottement dans un drap mouillé.

De l'épilepsie.

Priessnitz n'entreprend point la cure de cette maladie. Il croit seulement que les bains froids et une abondante boisson d'eau fraîche peuvent y apporter quelque soulagement.

Du spasme tonique. Tétanos.

Un jeune théologien, après avoir éprouvé quelques-uns des symptômes du choléra, fut atteint à Graefenberg du tétanos. Priessnitz, à qui cette maladie était inconnue, adressa le malade à un des médecins de Freywaldau; celui-ci fit appliquer sur différentes parties du corps des sinapismes, qui ne produisirent aucune impression sur la peau. Le mal empira, les mâchoires se serrèrent tellement que le malade ne pouvait rien prendre. Son médecin, qui le regardait comme perdu, ayant appris que Priessnitz conservait de l'espoir, lui proposa, en preuve de la justesse de son jugement, de parier ses propriétés contre les siennes. *Je ne parie pas*, répondit Priessnitz, *sur la vie d'un homme*. Après ce noble refus, il se mit à

l'œuvre. Il fit placer le malade dans un bain de siége, où il resta deux heures, pendant lesquelles on le frotta avec de l'eau froide, puis dans son lit pendant deux autres heures, et on répéta cette manipulation toute la nuit, jusqu'à ce que le malade reprît sa respiration. Le lendemain il ouvrit les yeux et fut en état de se tenir debout pendant quelques minutes dans le bain où il fut porté, mais sans pouvoir reconnaître personne. On le soutint dans cette position, pour lui appliquer de fortes douches avec la pompe à feu, après quoi on le replaça dans son lit, où quelques heures plus tard il reprit tous ses sens. Il put marcher le troisième jour, et le quatrième être considéré comme guéri. On vit ce jour même arriver sa mère qui venait recueillir sa dépouille, le médecin de Freywaldau lui ayant annoncé la mort inévitable de son fils.

J'ai eu maintes fois à Graefenberg l'occasion de voir de légères crampes en différentes parties du corps enlevées avec promptitude par les frictions d'eau froide sur les membres. Une de mes connaissances, pour être restée trop longtemps dans un bain froid, et s'être fait doucher trop fortement la tête afin d'en dissiper les congestions, fut saisie d'une crampe qui se déclara à la nuque et s'étendit sur tout le corps, dont elle suspendit le mouvement. Priessnitz, promptement appelé, fit, sans montrer aucun étonnement, frotter le malade avec l'eau froide. Une demi-heure après, il était à la table commune, où il dîna de bon appétit.

Congestions sanguines.

Elles se montrent ordinairement à la tête, et débutent après le repas, les boissons chaudes et stimulantes, comme aussi à la suite des fortes émotions de l'âme.

Les personnes qui y sont sujettes doivent s'abstenir de boissons et aliments de nature échauffante, manger *modérément*, *boire* à table beaucoup d'eau, faire un lége

exercice après le repas, éviter les fortes contentions d'esprit, ainsi que toute irritation physique et morale. Tout travail de tête à la suite des repas leur est contraire. Elles associeront à ce régime l'usage de l'eau fraîche en boisson, en clystères et en bains de siége, où elles doivent passer au moins une heure, ne négligeant pas les fomentations froides sur la tête. Les fomentations froides sur les parties souffrantes doivent être énergiques et souvent répétées, pour resserrer les vaisseaux trop lâches et donner du ton aux organes affaiblis. Souvent il suffit d'un bain de pieds pour délivrer la tête, sur laquelle on applique une fomentation. La cure de cette maladie exclut le procédé sudorifique, dont l'effet serait d'augmenter l'afflux du sang vers la tête.

Des maux de tête.

Lorsque les maux de tête ne viennent point de congestions sanguines, ils sont de nature nerveuse ou rhumatismale. Ils cèdent presque toujours à un bain de pieds, aidé d'une fomentation sur la tête. On doit rester une heure dans le bain, et faire, après en être sorti, de l'exercice en plein air. Si les maux de tête sont sujets à retour, il faut recourir au procédé sudorifique et aux ablutions froides. Pour suer, il faut donner la préférence au drap mouillé, qui calme la douleur.

J'ai vu à Graefenberg et ailleurs plusieurs maux de tête violents et qui duraient toute une journée, céder à un bain de pieds de la durée d'une heure. Il ne faut pas oublier de boire beaucoup d'eau.

Tic douloureux.

Voilà une de ces maladies qui font le désespoir non-seulement du malade, mais encore du médecin. Les hommes de l'art lui donnent pour cause un désaccord dans le sys-

tème nerveux, d'où résulte l'exaltation de la sensibilité et de l'irritabilité. Il en est pourtant qui la supposent dans les humeurs, lesquelles, suivant eux, doivent renfermer une acrimonie capable d'irriter les nerfs et de produire les douleurs atroces qui caractérisent le mal. L'une et l'autre opinion me paraissent fondées. Je crois néanmoins que la première a plus de vérité, en tant qu'elle commence la maladie, à laquelle les humeurs viennent ensuite joindre leur acrimonie. Il est cependant un tic douloureux qui doit être purement nerveux. C'est celui où la cure d'eau est aussi inefficace que toute autre méthode curative, tandis que celui qui est humoral trouve sa guérison à Graefenberg. Je parle ici avec une entière connaissance de cette maladie, en ayant souffert pendant l'espace de trois ans, et l'ayant observée sur un grand nombre de malades. Huit mois de traitement pratiqué avec persévérance m'en ont délivré; tous les remèdes de la médecine avaient échoué.

Goutte et rhumatismes.

La goutte porte différents noms tirés des lieux qu'elle occupe. Ainsi on la nomme chiragre lorsqu'elle attaque les mains, podagre lorsqu'elle occupe les pieds, et gonagre quand elle a son siége dans les genoux.

On la croit causée par une acrimonie subtile, fugitive, que les uns supposent être un composé de chaux et de phosphore, d'autres de l'acide de l'urine, laquelle acrimonie voyage avec le sang dans toutes les parties du corps, et occasionne d'épouvantables douleurs partout où elle se dépose. Son siége de prédilection est le système articulaire. Les concrétions qu'on y rencontre sont vraiment de nature calcaire, comme le démontrent le sédiment de l'urine des goutteux et les linges dans lesquels les malades suent à Graefenberg, car ils y laissent des traces de chaux, ainsi que dans les abcès qui leur surviennent

comme dépôts critiques renfermant la matière arthritique.

Les médecins anciens ont appelé la goutte la fille de Bacchus et de Vénus. En effet, les personnes vouées au culte de ces deux divinités en offrent les plus nombreux exemples.

Ils obéissent en cela à leur sensualité et au conseil que leur donne la médecine de boire chaque jour un verre d'excellent vin pour soutenir leur estomac, et prévenir la transmigration de l'humeur goutteuse sur cet organe. A ces causes principales, il faut joindre l'abus des forces morales et physiques, les refroidissements, les chagrins soutenus, une mauvaise nourriture et l'intempérance dans le boire. Enfin il ne faut pas oublier le mercure, dont la médecine fait aujourd'hui un fréquent usage dans le traitement des maladies de l'enfance.

Depuis que j'ai subi la cure d'eau, je regarde tout traitement médical de la goutte comme un acte de démence. La médecine n'est d'aucun secours dans cette maladie, bien qu'elle y apporte quelque soulagement. Elle nuit essentiellement, en ce que ses remèdes, qui produisent presque toujours des évacuations par le haut et par le bas, troublent les organes de la digestion, les affaiblissent, et favorisent ainsi la formation d'une plus grande quantité de mauvais sucs.

Je déclare avec une entière connaissance de cause et une conviction profonde fondée sur des faits nombreux et notoires, que le procédé sudorifique et l'eau froide sont les seuls moyens de guérir cette maladie.

Les bains chauds, ceux de vapeurs, secondés des remèdes de la médecine, peuvent à la vérité produire la transpiration, mais ils sont affaiblissants, et bien peu de constitutions peuvent les supporter. On se rappelle le procédé de Cadet de Vaux, qui portait à quarante-huit verres la quantité d'eau chaude que les goutteux devaient boire (1). Que produisait-il? le dessèchement du corps par

(1) *Dict. de matière médicale* et de thérapeutique, par Mérat et de Lens, *Paris, 1831, tom.* III, p. 8.

une perte immense de sucs, la dégradation des constitutions les plus robustes, et des maladies plus graves que la goutte même.

La méthode curative de Priessnitz réunit tous les avantages de la cure d'eau chaude, sans en avoir les inconvénients. Elle attaque et soulève, comme la première, les sucs viciés, et les expulse de l'organisme, mais en fortifiant l'organisme, en l'endurcissant, en rétablissant les fonctions digestives, que la cure d'eau chaude ruine complétement. A la vérité, la cure de Graefenberg commande une constance à toute épreuve et une persévérance proportionnée à l'ancienneté du mal. Les goutteux que la médecine n'a point encore touchés sont ceux que Priessnitz guérit le plus promptement, quelle que soit la violence de la maladie. Je lui ai entendu dire que huit à dix semaines suffisent à leur guérison radicale. La raison en est sans doute dans le bon état des forces digestives, que les remèdes n'ont point altérées, par conséquent dans l'absence ou tout au moins dans la formation d'une quantité moindre de sucs viciés.

Quelle qu'en soit la raison, il est bien certain que le maintien des organes digestifs dans leur état normal est ce qui importe le plus à la santé comme à la maladie. Ce n'est pas avec des vomitifs et des purgatifs, ce n'est pas avec du mercure, des eaux amères et minérales dont ils sont si prodigues, que les médecins conserveront l'intégrité des organes de la digestion. Ils ferment les yeux sur les suites funestes de cette pratique débilitante. La science dont ils sont hérissés, l'attachement à leur système, peut-être un peu de charlatanisme, ne leur permettent pas d'observer sérieusement et sans préjugés, et d'essayer des innovations sorties d'une tête que ne décore point le bonnet doctoral. La vérité a beau proclamer ses miracles, exhiber ses preuves, on se bouche les oreilles pour ne point l'entendre, et l'on continue à marcher dans l'ornière tracée *par la routine.*

Si l'on veut en apprendre davantage sur ce chapitre, il faut aller à Graefenberg.

La guérison de la goutte exige l'application de la cure dans toute son étendue. Elle doit porter son action sur la totalité de l'organisme, avant qu'il soit permis de s'occuper des parties souffrantes. La première indication à remplir est de faire cesser, par le procédé sudorifique et les bains, cette irritabilité excessive de la peau, qui est la source de beaucoup de paroxysmes douloureux, en y associant l'exercice au grand air. Peu à peu les goutteux doivent quitter les vêtements de laine qu'ils ont l'habitude de porter sur la peau, ce qu'ils peuvent, dans la saison d'été, exécuter dès le cinquième jour de la cure, en hiver un peu plus tard, et toujours sans le moindre inconvénient. Lorsque le malade n'est point trop affaibli, il peut aller de suite à la douche, dont il frappera également toutes les régions du corps; mais il n'y demeurera que quelques minutes. Ce n'est que lorsqu'il est parvenu à la soutenir facilement qu'il doit y exposer les parties souffrantes, pour mettre en mouvement les humeurs qui y sont logées. L'application d'un procédé sudorifique puissant est de la plus grande importance pour les goutteux, surtout pour ceux qui ont pris beaucoup de remèdes. Lorsqu'ils sont enveloppés dans la couverture de laine, ils doivent tenir appliquées sur les parties souffrantes des fomentations de l'espèce échauffante, et les renouveler suivant le procédé que j'ai indiqué. Il est rare qu'il se passe plus de quatre à cinq semaines sous l'influence de ce traitement, sans que la crise éclate, je veux dire sans que les goutteux soient atteints d'éruptions et d'abcès.

A l'apparition de la crise, le malade doit redoubler de prudence. La douche doit être modérée, pour ne point donner lieu à l'augmentation de la crise. Le procédé sudorifique doit être également mitigé, le séjour dans le bain plus court, et il faut souvent se contenter de prendre *des bains* de siége et de pieds, pour peu qu'on soit sujet

aux congestions à la tête, ou que la goutte ait son siége dans cette région. Lorsque la crise a trop d'intensité, on se borne à se faire envelopper dans le drap mouillé et aux ablutions d'eau froide. Au sortir du drap, on évite de faire usage du bain. En mitigeant ainsi la cure, on la continue, sauf le cas où l'irritation monterait jusqu'au degré du danger, dans lequel cas on la suspendrait, à l'exception de la fomentation générale, que l'on renouvelle jour et nuit, et des bains de siége, qui suffisent pour rétablir le calme.

Je ne dois pas oublier de prévenir les goutteux qu'ils doivent, pendant toute la durée de cette cure, boire beaucoup d'eau. Ce liquide, pris en abondance, atténue les humeurs et favorise la transpiration. On y joindra tout l'exercice que l'on pourra faire. L'équitation peut remplacer la marche; la voiture peut suppléer l'une et l'autre, dans le cas d'impossibilité. Mais, dût-on rester chez soi, il ne faut pas se relâcher sur la boisson d'eau froide; je citerai plus loin l'exemple d'une goutte logée à la tête, guérie par le seul usage de l'eau, joint aux ablutions, bien que le malade fût dans l'impuissance de sortir de sa chambre.

Il est beaucoup de goutteux chez lesquels la maladie ne se borne pas à attaquer certaines localités, mais elle se manifeste dans la totalité du corps. Lorsqu'elle a son siége dans les régions supérieures, on insistera sur les bains de pieds, afin de l'attirer vers les extrémités inférieures, n'oubliant pas de fomenter les lieux où elle siége, pour l'ébranler et la mettre en mouvement. Ces bains doivent être pris tous les jours, et durer au moins trois quarts d'heure.

Il est bien plus commun de voir la goutte affecter les extrémités inférieures. Les pieds en sont le plus souvent le siége. Le bain de pieds y apporte un secours prompt et puissant. Il ne faut pas que l'eau du bain monte au-dessus des chevilles. La sœur d'un de mes amis, habitant *les environs de Tœplitz*, souffrait depuis longtemps de

douleurs dans l'articulation du pied avec la jambe. Elle prit beaucoup de remèdes, puis les bains de Tœplitz, sans le moindre succès. Sa maladie même s'accrut, au point qu'elle cessa de pouvoir marcher. Arrive un paroxysme violent dans lequel elle imagina de faire usage de l'eau froide. Le premier bain de pieds lui rendit la faculté de marcher. Encouragée par ce succès, elle le renouvela, et fut en quelques jours délivrée complétement de son mal. Je l'ai vue deux ans plus tard, et lui ai entendu dire qu'elle ne conservait pas la plus légère trace de sa maladie.

Lorsque la goutte se fixe sur la hanche et toute une extrémité inférieure, elle se nomme *sciatique*.

Les bains de siége sont efficaces. Alors on ne doit pas s'effrayer de les voir augmenter la douleur. Cette aggravation est le signe du mouvement imprimé à l'humeur arthritique. On la soulève davantage encore en appliquant la douche à la partie souffrante; l'humeur finit par descendre aux pieds, où l'attirent sûrement les bains de pieds, que l'on doit alterner avec les bains de siége.

Il est important d'appliquer vivement la douche aux parties du corps qui sont le siége de la goutte, et d'y tenir constamment appliquées des fomentations. Il ne l'est pas moins de les frotter vigoureusement dans le bain avec l'eau froide, ainsi qu'avec la main sèche lorsque l'on est placé dans la couverture pour y transpirer. Ces frictions soulèvent et déplacent l'humeur morbifique. La tête est la seule région qu'il n'est point permis de soumettre à la douche. On se contentera d'y faire des fomentations, sur les tempes, surtout où les douleurs se font le plus vivement sentir, et de prendre journellement des bains de siége et de pieds, afin de dériver les humeurs vers les extrémités inférieures. Le procédé sudorifique doit aussi, dans ce cas, avoir moins de durée.

Je dois faire connaître ici le traitement du tic douloureux, qui n'est autre chose qu'une forme de la goutte. C'est ma propre histoire que je vais raconter :

J'ai dit qu'on ne peut employer la douche sur la tête affectée de douleurs arthritiques. Le premier moyen est l'arroser tout le corps avec de l'eau froide. S'il est insuffisant, on a recours au bain de siége, dans lequel on doit rester deux heures; on boit beaucoup d'eau, et on passe du bain de siége dans un bain de pieds. Cette pratique suffit souvent pour mettre fin au paroxysme. Si cependant il n'a point cessé, on place une fomentation autour de la tête, et l'on prend de l'exercice dans un lieu dont la température soit basse. Il est rare que la douleur ne cède pas au bout de quelques heures.

La douleur vaincue, on garde le repos pendant quelques jours et l'on s'abstient du procédé sudorifique. Le mieux est de garder le lit, pour y transpirer doucement. Pendant les jours de relâche, on alterne les bains de siége et les bains de pieds, et l'on renouvelle souvent la fomentation appliquée sur les parties souffrantes de la face, n'oubliant point de boire de l'eau fraîche en abondance. Il est essentiel, après chaque bain, de prendre de l'exercice, toujours dans un air froid, la tête nue, à l'exception des parties couvertes par la fomentation, et de bien abriter le reste du corps. Pour peu que l'on se croie en état de transpirer doucement, on le tentera, avec le soin de ne point entrer dans le bain après avoir sué, et de se borner à des lotions de tout le corps.

Tel est le traitement que j'ai opposé à l'épouvantable tic nerveux qui m'avait presque réduit au désespoir; et il en a triomphé. Il faut, j'en conviens, une volonté bien ferme pour exécuter toutes ces manœuvres au milieu de l'exaltation qui accompagne la maladie. Mais de quoi n'est pas capable l'homme qui souffre, lorsqu'il a la ferme volonté de vivre? Celui qui est atteint de cette affreuse maladie ne saurait trop recourir aux ablutions et aux bain de siége. Le paroxysme en est toujours abrégé, souvent même étouffé à son début. Ce traitement a cela d'avantageux, *qu'il permet*, le lendemain, le jour même, de

s'exposer à l'air frais, sans courir le risque d'une récidive, avantage qui n'appartient à aucun autre traitement.

Dans l'intervalle des paroxysmes, les personnes affectées de douleurs arthritiques à la tête feront bien d'user des bains propres à cette région, pour mettre en mouvement l'humeur goutteuse et en dégager la tête, ce qui arrive ordinairement sous la forme d'un abcès dans l'oreille. Quelque vive que soit la douleur que cause cet abcès, elles doivent insister sur les bains de tête, et ne pas négliger la fomentation sur la partie de la face qui est le siége du mal. Son ouverture est suivie d'un grand soulagement. S'il refuse de s'ouvrir, c'est que l'humeur en a été expulsée par les sueurs.

Les bains de tête ne doivent être employés que lorsque la cure a déjà exercé une influence sur tout l'organisme, si l'on veut éviter une trop vive réaction dans les organes nobles. Quant à la douleur causée par la formation de l'abcès que déterminent les bains de tête, elle diffère essentiellement de celle qui caractérise le tic nerveux. Elle a beaucoup moins d'acuité, bien qu'elle trouble le sommeil de quelques nuits. Elle est plus lancinante que déchirante, fatigue les dents et les tempes, et se rapporte toujours à l'oreille.

Je ne terminerai pas ce chapitre de la goutte fixée à la tête sans avertir le malade que la stricte observation du régime de vie de Graefenberg est pour lui plus encore que pour tout autre un devoir rigoureux. Le travail de l'esprit ne peut être que préjudiciable au corps, si vivement secoué par le procédé sudorifique; la contention de l'âme ajouterait encore à l'état général d'irritation. J'ai déjà dit que ce procédé devait être mitigé, j'ajouterai qu'il est mieux de ne suer que de deux jours l'un. Mais comment, dira-t-on, résister à l'ennui d'un pareil désœuvrement? Je répondrai en demandant si toute autre voie de guérison *serait moins* longue et plus efficace. Il est une source où

l'on peut puiser du courage; c'est dans la sentence des écoles de médecine : *La goutte*, ont-elles dit, *est une maladie incurable.*

Tout ce que j'ai dit de la goutte et de son traitement peut s'appliquer au rhumatisme, dont la ressemblance avec la goutte est si grande, qu'on lui suppose la même origine, et que souvent on confond l'un avec l'autre ; aussi le traitement est-il le même; d'abondantes sueurs, la douche sur les parties qui sont affectées et sur lesquelles on place des fomentations, en composent le traitement (1).

Le lecteur sera sans doute bien aise de lire le récit de quelques-unes des guérisons de la goutte que j'ai vu opérer sous mes yeux à Graefenberg.

Un conseiller du gouvernement souffrait depuis six années d'une goutte qui, après avoir affecté différentes parties du corps, finit par se fixer sur les pieds, qui en furent gonflés, avec une rougeur remarquable. Des bains de pieds dans une décoction chaude de plantes, aggravèrent tellement les douleurs que le malade, réduit au désespoir, chercha du soulagement dans l'eau fraîche. Répétés plusieurs fois, ces bains froids firent en quelques jours disparaître le gonflement et la douleur. Frappé de cet heureux effet de l'eau froide, le malade se rendit à Graefenberg, où Priessnitz lui fit subir la cure : âgé de soixante-cinq ans, il avait besoin de beaucoup de ménagements ; aussi ne sua-t-il que dans le drap mouillé, et la douche lui fut épargnée. Il fit toutes les autres parties de la cure, et partit, radicalement guéri, au bout de deux mois.

Un ecclésiastique apporta la goutte à Graefenberg; elle siégeait dans les pieds et dans les mains, dont le malade ne pouvait se servir. Pendant la seconde semaine de la cure, parurent des abcès, signe de la rapidité avec laquelle elle

(1) Pour l'exposition d'une nouvelle doctrine l'on peut consulter l'important ouvrage de M. le professeur Bouillaud, Traité *clinique du rhumatisme.*

se terminerait. Mais des raisons importantes ayant obligé le malade, dans la sixième semaine, époque de la crise, à retourner chez lui, il partit avec ces abcès, et continua sa cure, qui fut terminée après six semaines. Non-seulement il fut délivré de sa goutte, mais encore d'un asthme dont il souffrait depuis longtemps.

Une petite fille, âgée de sept ans, souffrait depuis un an de la poitrine. Après un traitement médical dont la malade ne retira aucun soulagement, ses parents la conduisirent à Graefenberg. Priessnitz, ayant reconnu un rhumatisme, la soumit à sa cure, et lui fit porter une fomentation froide sur la poitrine; il en résulta la fièvre et une aggravation de la douleur.

L'enfant fut enveloppé dans le drap mouillé, que l'on changeait plusieurs fois par jour. Chaque fois qu'elle en sortait, elle était lotionnée avec de l'eau à la température de 15 degrés de chaleur. Effrayés de cet état fébrile, qui dura dix jours, les parents se rappelèrent que le médecin qui les avait envoyés à Graefenberg leur avait recommandé de cesser la cure, aussitôt qu'ils s'apercevraient d'une augmentation du mal. Ils résolurent donc de ramener leur enfant à la maison. Pour exécuter ce voyage, il fallut chercher à quelque distance un voiturier. Pendant les deux jours qu'ils employèrent à cette recherche, la crise s'acheva, et l'enfant se trouva si bien qu'à leur retour les parents la trouvèrent jouant et sautant dans une prairie. La cure, continuée quelques semaines encore, rendit la petite malade à une santé parfaite.

Un ecclésiastique appelé pour un baptême à quelques lieues de chez lui, en revint avec un refroidissement et un estomac qu'il avait surchargé d'aliments. Il fut saisi le jour même de douleurs rhumatismales qui occupaient le dos et les bras. Cet état dura un an, sans que les médecins pussent le guérir; il se détermina à venir à Graefenberg, où, après avoir bu, sué et s'être baigné pendant *trois semaines*, il éprouva sur tout le corps une éruption

qui le délivra de ses douleurs. La continuation de la cure mit fin à l'éruption, ainsi qu'à une difficulté de respirer qui était compliquée avec son rhumatisme.

Des douleurs arthritiques forcèrent, après vingt-six ans de souffrances, un major de la cavalerie à quitter le service. Ayant essayé chez lui la cure d'eau, il s'en trouva si bien, qu'il se détermina à se rendre à Graefenberg. Il fallut quinze mois pour le rétablir; mais il le fut si complétement, qu'il rentra au service actif de l'armée.

Un médecin souffrait depuis cinq années d'une goutte sciatique à la jambe gauche, qui en était toute gonflée et toute noire. Il vint à Graefenberg, où il eut, après trois mois de traitement, une si grande quantité d'abcès, qu'il cessa de pouvoir marcher. Ces abcès se fermèrent enfin, et laissèrent le malade dans un état de santé parfaite.

Après un réfroidissement éprouvé à la sortie du théâtre, une personne fut tout à coup privée des sens de l'odorat et du goût. La cure de Graefenberg les lui rendit au bout de quatre mois, au prix d'un abcès à la tête, qui s'ouvrit dans une oreille.

Quelques jours avant mon arrivée à Graefenberg venait d'être terminée la cure d'une surdité par un semblable abcès dans l'oreille. Neuf mois furent employés à la guérison de ce mal opiniâtre. Le malade guéri a, par reconnaissance, écrit un ouvrage sur la méthode curative de Graefenberg.

De l'ophthalmie, ou inflammation des yeux.

L'inflammation des yeux, presque toujours catarrhale, ou rhumatismale, n'exige pas d'autre traitement que celui du rhumatisme et de la goutte. Je n'en ai point vu d'aiguës; toutes étaient chroniques.

Au traitement du rhumatisme qui convient à cette affection, Priessnitz ajoute les bains d'yeux et la douche reçue *dans les mains jointes*, où l'eau qui descend de très-hau

rejaillît jusque dans les yeux. Les bains de tête y sont également indispensables, ainsi que les fomentations appliquées sur ces organes. L'ophthalmie chronique est de toutes les maladies qui sont du ressort de la cure de Graefenberg, la plus opiniâtre, celle qui demande le plus long traitement.

Un capitaine, atteint de cette maladie, ressentit, après plusieurs bains de tête, dans lesquels il passait trois quarts d'heure, une douleur lancinante dans la tête, accompagnée de l'enflure des oreilles. On s'attendait à un abcès dans l'un de ces organes, lorsque la douleur fit place à un dépôt purulent qui se forma dans l'épaisseur de la joue, et les yeux se trouvèrent rétablis.

Un autre ophthalmique apporta à Graefenberg une exfoliation de la cornée. A l'application totale de la cure Priessnitz joignit les bains, à la suite de chacun desquels le malade devait fixer la lumière, puis de suite replonger les yeux dans l'eau fraîche. Cet homme, qui n'y voyait pas du tout, quitta Graefenberg, pouvant lire avec le secours de conserves.

Un troisième présenta un cas de cécité bien remarquable. Après un refroidissement contracté à la chasse, il perdit la vue. Depuis neuf mois il était aveugle, lorsqu'il vint à Graefenberg. Après chaque procédé sudorifique, qu'il subissait deux fois par jour, le bain général et le bain de tête, ses yeux rendaient du pus mêlé de sang. On peut évaluer à quelques livres la quantité que ses yeux en expulsèrent dans l'espace de trois semaines. Je ne vis point la terminaison de cette cure, devant incessamment quitter Graefenberg; mais j'affirme que quand je parlai une dernière fois au malade, il pouvait déjà distinguer les couleurs, ainsi que les objets, à une certaine distance.

Douleur des yeux, faiblesse de ces organes.

L'une et l'autre affection cèdent aux bains de la partie

postérieure de la tête, secondés de l'application d'une fomentation sur les yeux, portée nuit et jour. Le traitement général trouve ici sa place. Les fomentations sont très-propres à enlever l'excès de la chaleur de ces organes.

Douleurs dans les oreilles.

Cette maladie demande le même traitement que l'inflammation des yeux, c'est-à-dire qu'il faut fomenter les oreilles, en introduisant dans le conduit des linges trempés d'eau fraîche, et entourer la tête d'une semblable fomentation. En cas d'opiniâtreté du mal, le procédé sudorifique et le bain deviennent indispensables.

Des maux de dents.

Il n'est rien de plus simple, et en même temps de plus efficace que le procédé de Priessnitz pour faire cesser les maux de dents. Deux bassins pleins d'eau, l'un dont l'eau est tempérée à 12 degrés, l'autre contenant de l'eau très-froide.

On prend dans la bouche l'eau du premier, on l'agite et la change quand elle est échauffée, tandis qu'avec les mains trempées dans l'eau froide, on frotte fortement toute la face, les mâchoires et le derrière des oreilles. Cette manœuvre doit être continuée jusqu'à l'apaisement de la douleur. Il est bon même de frictionner fortement les gencives, qui quelquefois laissent échapper du sang. Je n'ai point vu à Graefenberg de maux de dents résister à ce procédé. Dans quelques cas, il a été nécessaire de joindre à l'emploi de ces moyens le bain de pieds jusqu'à la cheville.

Simple mal de gorge.

Priessnitz fait transpirer le malade, et lui fait fomenter

le cou avec l'eau froide. Il doit aussi en tenir longtemps dans la bouche.

De l'esquinancie, inflammation de la gorge.

J'ai vu quelquefois traiter cette maladie pendant mon séjour à Graefenberg. Priessnitz la combat avec des fomentations d'eau très-froide autour du cou, des gargarismes à l'eau froide, les bains de pieds et de fortes sueurs.

Une personne qui avait été guérie d'une esquinancie avec le mercure, fut atteinte pour la seconde fois de ce mal ; le traitement ci-dessus l'en délivra, et provoqua une salivation. Lorsque la maladie est compliquée d'une vive irritation fébrile, le sujet doit être placé dans le drap mouillé.

Douleur de poitrine.

Lorsqu'elle est rhumatismale, son traitement est le même que celui de la goutte, décrit plus haut.

Inflammation de poitrine.

Cette maladie reconnaît pour cause une congestion du sang dans les poumons, bientôt suivie d'une gêne de la circulation de ce fluide dans la totalité du corps.

Dans cette espèce de maladie, l'indication directe est de rafraîchir le sang, qui est dans une sorte de bouillonnement, et de résoudre l'obstruction et la stase de ce fluide dans les parties souffrantes. Pour atteindre ce but, on n'appliquera pas l'eau froide directement sur les parties. L'impression du froid, en augmentant la constriction déjà trop grande des vaisseaux, ajouterait encore à l'inflammation. Le bain entier ne serait pas moins préjudiciable ; en repoussant les humeurs de la surface vers le centre, *il surchargerait* l'organe malade d'une quantité de sang

plus grande encore. Les bains de siége sont le moyen le plus sûr de résoudre l'inflammation, par la propriété qu'ils ont de rafraîchir la masse du sang et de déterminer une réaction vive dans les organes moins nobles et éloignés du siége de la maladie, réaction qui détourne le sang de l'organe en souffrance. On remplit cette indication de la manière suivante :

L'eau du bain de siége doit avoir douze degrés de température, et être renouvelée toutes les demi-heures; le malade y demeure jusqu'à l'invasion de la fièvre que provoque l'eau, dont le tremblement des membres et le claquement des dents sont le signe. L'action révulsive du bain de siége doit être secondée par l'application sur la poitrine de compresses trempées dans l'eau fraîche et exprimées; elles l'enveloppent bien, et on ne les recouvre point de linges secs. Il faut les renouveler de temps en temps. On aura soin de bien couvrir les autres parties du corps, pour rendre plus libre la circulation du sang. C'est dans le même but que les extrémités seront frictionnées avec l'eau froide pendant que le malade est dans le bain. On ne se servira que des mains dans cette opération, ayant soin de les humecter d'eau fraîche, lorsqu'elles commencent à se sécher. Dès que l'on aperçoit que les mains et les pieds du malade se réchauffent, on peut en conclure que la masse du sang est rafraîchie et que la circulation devient normale. Alors on le place dans son lit, où il doit être enveloppé dans le drap mouillé, dont la propriété est d'imprimer à la peau une irritation propre à favoriser davantage encore la circulation, et l'on n'oubliera point, dès que le malade est entré dans son lit, de placer une fomentation sur la poitrine, afin de fortifier cette région. Il est quelquefois nécessaire de renouveler le drap mouillé, ainsi que le bain de siége, lorsque la maladie est opiniâtre. A chaque renouvellement le malade sera lotionné avec de l'eau à la température de 15 degrés. Pendant *toute la* durée de ce traitement, il boi

deux cas de cette maladie dont j'ai été témoin pendant mon séjour à Graefenberg.

A peine arrivé depuis quelques jours à Graefenberg, je fus atteint d'une fièvre ardente. Je pris d'abord un bain de pieds, puis un bain de siége, dans lequel je demeurai l'espace d'une heure. Un de mes amis voyant ma fièvre augmenter, ma face toute rouge, eut peur, et courut chez Priessnitz, qui arriva chez moi à neuf heures du soir, et me fit placer de suite dans un drap mouillé, qui fut changé au bout d'une demi-heure. J'y restai une grande heure, pendant laquelle je dormis, ainsi que me l'avait prédit Priessnitz. J'en sortis pour être lotionné et de nouveau mis dans mes linges mouillés, où je ne tardai pas à suer abondamment et à me sentir très-soulagé. Je m'endormis, et mon sommeil dura jusqu'à trois heures; de nouveau lotionné et replacé dans le drap mouillé, je recommençai à suer jusqu'à six heures. Tout couvert de sueur, je fus mis dans un bain d'eau froide, où je ne restai que quelques instants. J'en sortis pour aller me promener, et revins à huit heures m'asseoir à la table du déjeuner, exempt de toute fièvre, de toute chaleur, et même de faiblesse.

J'ai depuis employé maintes fois ce procédé sur des enfants attaqués de la fièvre ardente, et toujours avec un grand succès. Il arrive souvent que la fièvre est opiniâtre et se prolonge. Le traitement doit alors être soutenu jusqu'à la destruction de la cause de la maladie.

Une chose bien digne de remarque, c'est que je n'éprouvai point de récidive, bien que, souffrant encore d'un mal de tête, qui me permettait à peine d'ouvrir les yeux, et d'une pesanteur aux jambes, qui semblait annoncer le retour de la fièvre, je mangeai copieusement à dîner. J'avais voulu éprouver jusqu'où allait la science de Priessnitz. C'était de ma part une assez mauvaise malice. Que l'on juge de mon étonnement et de celui de beaucoup d'autres, témoins de mon imprudence, lorsque je racontai *que*, deux mois auparavant, atteint de la même fièvre

lendemain, reprit ses sens, et fut rétabli au bout de quelque temps.

On ne voit pas pourquoi la médecine et la chirurgie n'admettraient pas une méthode curative qui a opéré ce prodige. Ne combattent-elles pas chaque jour l'inflammation du cerveau, premier facteur de la vie, avec la glace appliquée et souvent renouvelée sur la tête? N'est-ce pas imiter la guérison de Graefenberg? Ne remplissent-elles pas la même indication que Priessnitz, lorsque, avec les purgatifs, le mercure et des stimulants placés aux quatre extrémités, elles cherchent à détourner le sang de l'organe affecté? L'identité de doctrine n'est-elle pas évidente? Mais pourquoi le résultat des deux procédés est-il différent? pourquoi meurt-on, méthodiquement à la vérité, entre les mains de la médecine, et guérit-on entre celles de Priessnitz? Cette différence ne viendrait-elle pas de ce que ce dernier laisse à la nature toutes ses forces, tandis que l'art les lui ravit par l'emploi des remèdes affaiblissants? La saignée est inconnue à Graefenberg, et l'art la considère comme l'ancre de salut dans l'inflammation. De quel côté est la vérité? L'expérience a prononcé.

De l'érysipèle.

Cette maladie est le plus souvent le produit d'un effort de la nature, se délivrant seule par la peau d'une humeur nuisible. Des impressions venues du dehors peuvent aussi la faire naître.

Cette affection, qui n'est que l'effet d'une maladie intérieure, ne peut recevoir l'application immédiate de l'eau fraîche, qui ne manquerait pas de repousser sur des organes nobles l'éruption qui a transporté au dehors des sucs viciés. Aussi dans aucune méthode curative n'emploie-t-on pour le traitement que des applications sèches, qui n'empêchent point la maladie de s'étendre et n'en conjurent pas les dangers.

A Graefenberg on n'a point encore vu l'eau froide avoir des suites fâcheuses dans le traitement de cette maladie. Il est vrai qu'elle n'y est point traitée seulement à l'extérieur. Le corps entier doit participer à la cure. Le malade est soumis à l'acte de la transpiration dans un drap mouillé. Il boit beaucoup d'eau, et il lui est fait sur les parties souffrantes des fomentations échauffantes. On sait déjà que ce sont celles qui les recouvrent hermétiquement, et n'admettent point l'air entre le linge et la peau. Ce traitement, qui exclut toute ablution d'eau froide sur le corps, est toujours suivi de succès.

Scarlatine, rougeole, variole.

La fièvre, qui accompagne presque toujours ces maladies, en constitue tout le danger. Dès qu'elle se montre, le malade doit être enveloppé dans le drap mouillé, où il reste jour et nuit. On le renouvelle si la fièvre est forte, et dès que le malade a sué, on lui fait des ablutions sur tout le corps avec de l'eau à la température de 12°. Cette pratique est un moyen sûr de modérer la fièvre et la chaleur qui l'accompagne. L'on prévient ainsi, chez les adultes surtout, les suites fâcheuses, si communes dans tout autre traitement.

Je ne saurais conseiller d'arroser le corps entier avec l'eau froide. Les constitutions fortes peuvent supporter ces arrosements; mais il serait à craindre que la réaction vînt à manquer chez les sujets débiles. Son défaut amènerait une mort certaine, tandis que le malade empaqueté dans le drap mouillé la ressent incontinent et ne tarde pas à transpirer. La fièvre, ai-je dit, est l'unique danger à redouter dans cette maladie. C'est sa violence qui ferme la peau à l'explosion de la matière éruptive. Le moyen de la modérer et de faciliter l'éruption, est celui que je viens de décrire, dont l'expérience sanctionne tous les jours l'efficacité. Je ferais volontiers à tous les parents un devoir de

cette pratique, et presque un crime aux médecins de refuser opiniâtrément l'épreuve d'un traitement si propre à simplifier le cours de ces trois maladies, qui tous les jours font tant de victimes.

C'est ici le lieu de mentionner trois guérisons que j'ai, sans connaître d'autre médecine que la cure d'eau, opérées dans ma propre famille. La première est celle de la rougeole chez un sujet adulte; les deux dernières, de la scarlatine chez deux enfants en bas âge.

Ma servante, âgée de vingt ans, fut atteinte de la rougeole. Comme elle refusait toute espèce de remède, je lui proposai, pour combattre sa fièvre, qui était très-vive, de se laisser emmailloter dans un drap mouillé, ce qu'elle m'accorda. Elle ne tarda pas à transpirer, ce qui me détermina à l'y laisser sept à huit heures; elle en sortit pour être lotionnée avec de l'eau à 12° de température. Cette première transpiration fut suivie d'une abondante éruption de taches rouges, qui couvraient tout le corps. Je répétai le lendemain le même procédé, et la fièvre tomba complétement. Les parents, ayant appris ce que je faisais à leur fille, s'empressèrent de me la reprendre, dans la crainte que mon traitement ne fût nuisible. Douze jours plus tard, la malade revint prendre son service, m'assurant qu'elle n'avait à la maison pris d'autre remède que de l'eau.

Les deux enfants atteints de la scarlatine étaient les miens propres, l'un âgé de huit ans, l'autre de cinq. L'aîné fut attaqué le premier. Je le fis envelopper dans le drap mouillé, et tous les autres furent ablutionnés à l'eau froide. Celui de cinq ans tomba malade au bout de trois jours, sans doute parce qu'il avait déjà absorbé le miasme. Les autres n'en furent point atteints. Ce dernier, conservant sa gaieté et son appétit, ne fut point placé dans le drap, mais seulement lotionné matin et soir. La fièvre, chez l'un et l'autre, fut très-modérée. Tout marchait au gré *de mes désirs, lorsque* l'on inspira à ma femme des craintes

qui la déterminèrent à suspendre pendant quatre jours entiers ce traitement. On vit bientôt la fièvre redoubler, et l'enfant en proie à des douleurs qui le privaient de tout mouvement. Il s'établit sur la partie postérieure de la tête de l'aîné une douleur violente, qui fit craindre une inflammation du cerveau. Sur la prière de ma femme, revenue de sa première crainte, je repris mon traitement. Cette fois je plaçai le malade dans un bain de siége, après lequel il fut enveloppé de nouveau dans le drap mouillé, que je renouvelai toutes les demi-heures. Il ne tarda pas à s'endormir. Son sommeil, qui dura deux heures, me donna la preuve de la sagesse de mon procédé, et le courage de continuer les bains de siége et la fomentation générale. Le calme rétabli, je plaçai le malade dans son lit bien sec, où il dormit encore plusieurs heures. Deux jours plus tard tout danger avait disparu. Au dixième jour de la maladie arriva une desquamation totale de la peau. Le malade, à la faiblesse près, était parfaitement guéri. La maladie du plus jeune fut si simple que je n'eus besoin d'employer pour lui que les ablutions. Il tint compagnie à son frère pendant tout le cours de sa maladie. Trois semaines après le début de cette éruption, je les menai promener par un temps assez froid, sans qu'il en résultât de suites fâcheuses. Je dois dire que, deux jours avant d'exposer à l'air cette nouvelle peau fine et déliée, je les fis baigner matin et soir dans l'eau froide.

Gale, dartres.

Ces maladies cèdent à l'eau froide beaucoup mieux qu'à tout autre moyen. Le procédé sudorifique dans le drap mouillé en triomphe sûrement. Mais les dartres lui offrent plus de résistance que la gale. Elles demandent pour leur entière guérison un usage plus long et plus énergique de l'eau. La douche est ici indispensable, pour mettre en *mouvement l'humeur* morbifique et la porter à la peau.

Les plus grandes difficultés sont opposées par les dartres qui ont été repoussées à l'intérieur par de vicieux traitements. Cette maladie est véritablement l'émule de la goutte, sous le rapport de l'opiniâtreté. Elle reparaît enfin à la peau après un long usage de la douche, du procédé sudorifique et des bains, et se remontre sous des formes beaucoup plus graves que dans son principe. C'est ici le lieu de prévenir les dartreux que le régime de Graefenberg doit être observé dans toute sa rigueur.

Trois hommes attaqués de cette maladie se trouvaient à Graefenberg en même temps que moi. Le premier y était venu après avoir, dans le cours de plusieurs années, visité les eaux minérales les plus appropriées à la guérison de sa maladie, et toujours sans succès. Après un séjour de deux mois, pendant lesquels il suivit le traitement avec énergie, il repartit bien déterminé à le continuer doucement pendant l'hiver, et à revenir l'achever l'année suivante. Il était lors de son départ à moitié rétabli. Les deux autres passèrent à Graefenberg, l'un huit mois, l'autre six, et le quittèrent radicalement guéris. L'un d'eux, pendant tout le cours du traitement, fut tourmenté par des renvois acides, et de temps à autre par un vomissement de matières qui renfermaient des substances calcaires. L'acidité de ses renvois était telle qu'elle ulcérait sa langue. Tous deux, après quelques semaines de la cure, virent reparaître leurs dartres avec un grand caractère de malignité et une abondante suppuration. Ils ne purent également éviter la formation d'un grand nombre d'abcès. Suivant avec attention ces deux cures, je ne fus pas peu surpris de voir Priessnitz insister sur de fortes douches, qu'il faisait diriger sous le jarret de l'un des malades. Il voulait y rappeler une dartre qui y avait autrefois existé. Elle se remontra en effet, et prit une étendue qui embrassait tout le genou et un aspect hideux. Ravi, enthousiasmé même de ce phénomène, le malade imagina de faire peindre son genou sous cette forme repoussante,

et de faire placer ces mots en bas de l'image : *Tel était mon genou le* 12 *novembre* 1836. Je reçus, il y a peu de jours, de chacun d'eux une lettre qui m'apprit que leur guérison était radicale. Il ne fallut pas moins de dix-huit mois pour guérir celui dont le genou avait été si maltraité.

Scrofules, rachitisme.

Ces deux maladies sont également du ressort de l'hydrosudothérapie. Cependant, lorsque le rachitisme a traversé l'entier développement du corps, il n'en est rien à espérer de la cure d'eau, relativement à la courbure des membres. La douche est ici le principal instrument de la guérison, avec le procédé sudorifique énergiquement employé. L'enveloppement dans le drap mouillé est préférable. Le bain froid doit être pris deux fois par jour. Les articulations et les glandes gonflées ont besoin d'être fortement frictionnées, et l'on y tiendra appliquées constamment les fomentations échauffantes. Les glandes du cou et du nez exigent de fréquents gargarismes à l'eau froide, et son aspiration dans les narines. On a de tout temps conseillé aux personnes rachitiques de se baigner dans les rivières en se plaçant sous le courant de l'eau, comme aussi sous la chute d'eau d'un moulin. Ces pratiques rentrent dans l'esprit de la cure de Graefenberg.

De la coqueluche, et de plusieurs autres maladies et indispositions de l'enfance.

Je crois avoir déjà dit que l'agitation, l'extrême chaleur et les irritations fébriles des enfants trouvaient un remède sûr dans la fomentation générale pratiquée avec le drap mouillé. L'irritation spécifique de la coqueluche ne cède pas aussi vite à l'application de ce moyen, qui néanmoins y apporte beaucoup de soulagement. On aura soin que l'eau qu'ils boiront au commencement soit à la température

de 12°. Plus tard ils la boiront lorsqu'elle aura passé une demi-heure dans la chambre, dans des vases fermés.

La grippe, le catarrhe, le rhume de cerveau.

Pour se délivrer promptement de ces maladies, il suffit de suer dans le drap mouillé, de faire des ablutions avec de l'eau à douze degrés, et de favoriser la transpiration en se tenant au lit et buvant beaucoup d'eau. La grippe développe quelquefois dans la tête une chaleur excessive. On la calme sûrement avec les bains de siége et les fomentations froides sur cette région.

Depuis ma cure et l'étude que j'ai faite de l'hydrosudothérapie à Graefenberg, j'ai eu de fréquentes occasions de donner des conseils aux personnes atteintes des maladies ci-dessus dénommées. Toutes celles qui les ont suivis, évitant toute médecine, et vivant du régime prescrit, n'ont eu qu'à s'applaudir de l'efficacité de cette méthode et de la promptitude de leur guérison.

Fièvre inflammatoire. Fièvre nerveuse.

La fièvre inflammatoire, ainsi que toute espèce de fièvre aiguë, trouve un remède certain dans l'emploi de l'eau froide en fomentation générale, c'est-à-dire le drap mouillé, et dans les bains de siége en renouvelant l'un et l'autre suivant la gravité de la maladie. Quelques médecins ont contesté la possibilité de combattre heureusement avec de l'eau la fièvre nerveuse et typhoïde. Je leur répondrai en les renvoyant aux docteurs Currie, Reuss, Mylius et Weigt, dans les écrits desquels ils pourront se convaincre de cette vérité. Ils honoreront peut-être de quelque croyance le témoignage de ces médecins, qui ont opéré des guérisons par centaines. Pour toute description du traitement, je me bornerai à présenter le récit de

deux cas de cette maladie dont j'ai été témoin pendant mon séjour à Graefenberg.

A peine arrivé depuis quelques jours à Graefenberg, je fus atteint d'une fièvre ardente. Je pris d'abord un bain de pieds, puis un bain de siége, dans lequel je demeurai l'espace d'une heure. Un de mes amis voyant ma fièvre augmenter, ma face toute rouge, eut peur, et courut chez Priessnitz, qui arriva chez moi à neuf heures du soir, et me fit placer de suite dans un drap mouillé, qui fut changé au bout d'une demi-heure. J'y restai une grande heure, pendant laquelle je dormis, ainsi que me l'avait prédit Priessnitz. J'en sortis pour être lotionné et de nouveau mis dans mes linges mouillés, où je ne tardai pas à suer abondamment et à me sentir très-soulagé. Je m'endormis, et mon sommeil dura jusqu'à trois heures; de nouveau lotionné et replacé dans le drap mouillé, je recommençai à suer jusqu'à six heures. Tout couvert de sueur, je fus mis dans un bain d'eau froide, où je ne restai que quelques instants. J'en sortis pour aller me promener, et revins à huit heures m'asseoir à la table du déjeuner, exempt de toute fièvre, de toute chaleur, et même de faiblesse.

J'ai depuis employé maintes fois ce procédé sur des enfants attaqués de la fièvre ardente, et toujours avec un grand succès. Il arrive souvent que la fièvre est opiniâtre et se prolonge. Le traitement doit alors être soutenu jusqu'à la destruction de la cause de la maladie.

Une chose bien digne de remarque, c'est que je n'éprouvai point de récidive, bien que, souffrant encore d'un mal de tête, qui me permettait à peine d'ouvrir les yeux, et d'une pesanteur aux jambes, qui semblait annoncer le retour de la fièvre, je mangeai copieusement à dîner. J'avais voulu éprouver jusqu'où allait la science de Priessnitz. C'était de ma part une assez mauvaise malice. Que l'on juge de mon étonnement et de celui de beaucoup d'autres, témoins de mon imprudence, lorsque je racontai *que, deux mois* auparavant, atteint de la même fièvre

également provoquée par une cure d'eau que je faisais chez moi, je restai plus de six semaines malade, entre les mains de la médecine.

On connaît la durée d'une fièvre nerveuse typhoïde et ses suites pernicieuses. Quelle différence entre les résultats ! Tels sont les miracles de l'hydrosudothérapie. Hâtez-vous, dit Priessnitz, recourez à l'eau sans délai, et ne *donnez pas le temps à l'ennemi de passer le Rhin.*

Voici un cas dont je ne suis point le sujet, mais qui s'est passé sous mes yeux. Un négociant fut, le 8 septembre, atteint d'une fièvre nerveuse avec délire. La maladie débuta par une sensation de brûlure à l'estomac, laquelle donna bientôt lieu à des nausées. Il prit un bain de siége, qui ne lui fit aucun bien. Sentant augmenter son mal de tête et ses nausées, il but de suite quelques verres d'eau, qui produisirent le vomissement et un peu de soulagement. Néanmoins une heure plus tard (dix heures du soir) l'état du malade empira. Il perdit connaissance. Dans cet état, il se mit à courir par toute la maison une lumière à la main. De temps à autre il reprenait ses sens et s'étonnait de se trouver ailleurs que chez lui. Mais bientôt le délire le reprenait. Ainsi se passa toute la nuit. Ce ne fut qu'à neuf heures du matin, le lendemain, que Priessnitz, instruit de l'événement, accourut à son secours. Il le trouva dans son lit, les yeux hagards, la bouche ouverte; la langue sèche et comme brûlée, privé de toute présence d'esprit. Priessnitz le fit incontinent mettre dans un bain de siége, où il le fit rester une demi-heure et frictionner avec de l'eau froide. En sortant de ce bain, le malade fut enveloppé dans le drap mouillé, que l'on renouvelait toutes les dix minutes. Après une heure il rentra dans le bain de siége pendant une demi-heure encore, et de nouveau fut placé dans un drap mouillé. Il commença à suer et à se trouver mieux. Ces manipulations continuées jusqu'au soir lui rendirent sa connaissance. Il dormit toute *la nuit dans son* drap mouillé, et se trouva au réveil con-

vert de sueur, et exempt de tout sentiment de malaise. A huit heures du matin, il demanda à manger et reçut du pain et du lait. Il dîna d'un bouillon de viande avec du gruau. Le reste de la journée se passa tranquillement. Le soir, le malade se coucha derechef dans le drap mouillé, où il dormit et sua comme la nuit précédente. Le lendemain, mêmes pratiques. Ainsi se passèrent trois jours. Le quatrième, il essaya de prendre un bain dans le grand bassin; mais, y ayant été surpris de quelques élancements dans la tête, il se contenta de se baigner dans de l'eau tempérée à douze degrés.

Cette maladie, ai-je dit, avait commencé le 8 septembre; le 14, le malade assistait au dîner, où il mangea de tout ce qui se trouvait sur la table; quelques jours plus tard, il quitta Graefenberg en parfaite santé.

Un cas de la même nature avait eu lieu quelques jours avant mon arrivée à Graefenberg; il me fut rapporté par les malades qui m'avaient précédé. La terminaison en fut également heureuse.

La maladie, prise à son origine, dit Priessnitz, est de facile et prompte guérison. Plus tard, elle oppose de la résistance. Néanmoins, quel qu'en soit le terme, l'eau froide y est toujours plus ou moins efficace.

Fièvre intermittente.

Cette maladie règne chaque année dans les forteresses de Neustadt et de Cossel, sur le territoire prussien. Les malades arrivent en foule tous les ans chez Priessnitz, qui les guérit promptement, en les plaçant, pendant le paroxysme de la fièvre, dans un bain de siége ou dans un demi-bain, où il les fait frictionner énergiquement avec l'eau froide, dont ils boivent abondamment jusqu'à ce que le vomissement ou le dévoiement en résulte. Il leur met une fomentation sur le ventre, et les fait suer. Voilà tout le traitement d'une maladie qui résiste fréquemment *au quinquina* son spécifique.

Hydropisie.

Trop avancée, cette maladie n'admet point de guérison à Graefenberg. Quand elle est curable, son traitement est le procédé sudorifique et les fomentations sur les parties qui sont le siége de l'enflure.

Syphilis.

A Graefenberg, à l'aide du procédé sudorifique énergiquement appliqué, Priessnitz guérit la syphilis d'une manière sûre.

J'en ai vu plusieurs exemples, et de formes différentes, qui furent traitées et guéries plus ou moins promptement, suivant leur degré de gravité, d'ancienneté et de complication. La médecine est rarement étrangère aux dégénérations que contracte la syphilis, et ces fautes doivent, préalablement à la guérison, être expiées. Que penser même des cures que l'art opère, lorsque l'on voit à Graefenberg presque tous les malades qui l'ont été quelques années auparavant, reprendre dans le cours du traitement les mêmes symptômes dont ils avaient été atteints et aux mêmes lieux? Ce phénomène donne la mesure de la confiance que méritent les traitements mercuriels. J'entends ici parler spécialement de ces demi-médecins et des charlatans que la jeunesse timide consulte préférablement aux hommes de l'art expérimentés, et qui jouent avec le mercure, comme si c'était un remède innocent. Ce reproche s'adresse aussi aux chirurgiens militaires, qui ne ménagent pas la santé du soldat, dont la guérison importe également trop peu à leur réputation et à leur fortune. Que ceux qui seraient tentés de révoquer en doute ce que j'avance, viennent à Graefenberg; ils y verront, non de simples soldats (car ils n'ont pas les moyens de faire les frais de cette cure), mais des officiers de tous grades, qui ont à

reprocher, sans doute, une faute à laquelle ils doivent la perte de la santé, mais plus encore à se plaindre des traitements qu'on leur a fait subir. A combien d'entre eux n'avons-nous pas entendu raconter que, sans égard à la saison, au service pénible dont ils étaient chargés, au bivouac même, sous des vêtements humides, on leur administrait le mercure, pour opérer la guérison d'un ulcère chancreux, ou d'une gonorrhée? Parlerai-je des malheureuses victimes du mercure, qui n'étaient point syphilitiques? Quel n'en doit pas être le nombre, lorsque nous avons vu un lieutenant arriver ici dans un état presque désespéré, victime d'une erreur de cette nature, commise par des savants du premier ordre?

Que ceux qui connaissent les dangers de l'abus du mercure n'ont-ils le bonheur d'entrer dans un hospice d'où ce métal est banni, d'où tous les malades syphilitiques sortent bien guéris! Tel est l'hospice de Freyberg, où il est donné un démenti formel à l'opinion, trop généralement répandue, que le mercure est l'unique remède de la syphilis (1). La guérison, il est vrai, se fait un peu plus longtemps attendre, mais sa certitude et l'innocuité du traitement méritent bien qu'on apporte quelque patience à une méthode qui expulse du corps un venin, sans y en introduire un autre.

Beaucoup de personnes doutent encore de la possibilité d'obtenir par l'eau la guérison de cette maladie. Elles opposent à cette prétention des milliers d'exemples de la guérison de la syphilis par le mercure. Ne peut-on pas leur répondre que, si ces guérisons étaient radicales, on ne verrait pas la maladie reparaître si souvent après de longues années, et conclure de là que le mercure a bien la propriété d'envelopper le virus syphilitique, mais non

(1) *Voyez* sur cette importante question *Traité de la maladie vénérienne*, par A.-J.-L. Jourdan. *Traité pratique des maladies vénériennes*, par H. Desruelles.

point celle de l'expulser de l'organisme, ainsi que le fait la cure d'eau. Le mercure, comme on sait, peut séjourner et séjourne véritablement très-longtemps dans l'organisme, témoin la salivation, réellement mercurielle, que la cure d'eau provoque si souvent à Graefenberg. N'est-il pas rationnel de penser que, dans la plupart des prétendues guérisons qu'il opère, la syphilis n'est qu'enchaînée par ce métal, qui, s'échappant ensuite de l'organisme, par des causes que l'on ne peut pas toujours apprécier, laisse en liberté son prisonnier, que l'on voit se remontrer sous les formes primitives qui ont signalé son introduction?

Quelle que soit la forme de cette maladie apportée à Graefenberg, écoulement gonorrhéique, ulcères chancreux, verrues, bubons, le traitement est le même pour ces divers symptômes. Suer énergiquement, se baigner de même, doucher le corps entier, et fomenter les ulcères, voilà tout. L'écoulement gonorrhéique demande l'application constante de la fomentation froide autour du membre viril, et l'injection de l'eau froide dans l'urètre, spécialement lorsque la maladie a vieilli. On soulève et met en mouvement l'humeur morbifique à l'aide des bains de siége, d'une durée d'une à plusieurs heures. C'est ici que le régime est de rigueur, et que les aliments doivent toujours être pris froids. Dans le traitement de cette maladie, la formation de larges ulcères au bas ventre a quelque chose de caractéristique. Après leur guérison le malade qui continue le traitement, ne voit plus rien reparaître, et il peut se considérer comme radicalement guéri.

Je m'abstiendrai de citer les cures nombreuses dont j'ai été témoin. Leur description touche de trop près aux individualités, que je me dois garder de signaler.

Maladies mercurielles.

Nous avons vu jusqu'ici la méthode curative de Priessnitz triompher dans un grand nombre de maladies. En voici une, qui a fait souvent pâlir la médecine, et pour la guérison de laquelle nulle méthode ne peut être mise en parallèle avec celle de Graefenberg. Quels que soient les ravages que le mercure a exercés dans l'organisme, le malade a tout à espérer de l'hydrosudothérapie. Les médecins qui ont bien voulu se familiariser avec cette méthode, en ont fait le solennel aveu. Et de quoi se compose le traitement? Suer fortement, se doucher de même, voilà tout le secret de la cure. L'inventeur du traitement par la faim était bien près de la vérité. Ce procédé est, en effet, tout sudorifique; mais il est affaiblissant. Le malade est condamné à un jeûne sévère, dans une atmosphère embrasée, aux prises avec le mercure. Il n'en sort pas toujours guéri. Mais il en sort débile, dépouillé de ses chairs, presque méconnaissable, délivré peut-être du virus qui le rongeait, emportant avec lui les traces du remède qui l'en a délivré. Mais est-ce bien une guérison que la cure d'une maladie qu'il faut contracter pour être délivré de la première? Je m'arrête, croyant en avoir dit assez déjà dans le chapitre précédent. Il doit suffire à la justification de la méthode curative de Graefenberg, d'offrir aux victimes de la syphilis, et de son insuffisant antidote, une délivrance complète de ces deux fléaux. On a vu plus haut que le virus syphilitique tenu en arrêt par le mercure, se remontre à Graefenberg entouré des symptômes primitifs. On y voit tous les jours le mercure sortir des profondeurs de l'organisme et s'échapper par la salivation, en le délivrant des maux et infirmités créés par son action, entretenus par son séjour. La goutte et le gonflement des os que son expulsion a fait cesser, démontrent assez clairement que ces maladies lui doivent souvent la naissance.

Ulcères.

Les ulcères n'exigent d'autre traitement que la fomentation échauffante et le procédé sudorifique, qui est le principal instrument de leur guérison. Plus ils sont anciens, plus il faut répéter l'acte de la sueur. Ils se cicatrisent d'eux-mêmes lorsque la masse du sang est purgée des humeurs hétérogènes qui les entretenaient. On ne doit pas s'effrayer de les voir s'aggraver et s'étendre sous l'influence de la fomentation. Si cependant cette aggravation allait trop loin, on les couvrirait seulement d'un linge sec, avec l'attention de les baigner souvent dans l'eau tempérée, à douze degrés.

Cancer et carie.

On s'étonnera, sans doute, de m'entendre dire que le cancer et la carie trouvent dans l'hydrosudothérapie un moyen de guérison plus sûr que dans tout autre remède. Cependant rien n'est plus vrai. Le traitement est le même que celui des ulcères. Comme pour la cure de ces derniers, le malade ne doit pas suer journellement moins de quatre ou six heures. J'en citerai un seul exemple bien remarquable, dont j'ai été témoin à Graefenberg.

Le malade qui en est le sujet avait anciennement un chancre, qui fut guéri. Quelques années plus tard il se forma chez lui un abcès sur le cou-de-pied gauche. Neuf mois de traitement chirurgical ne purent empêcher la carie de s'emparer des os. Le mal devint si grave qu'il ne restait plus de ressource que dans l'amputation. Le malade s'y refusa, voulant aller à Graefenberg. On ne sait trop pourquoi les médecins l'en dissuadèrent. Il persista dans sa résolution. Depuis neuf mois il gisait à l'hôpital, devenu un squelette à force de maigrir, et ne pouvant faire un pas tant il était faible. Trois semaines après son arrivée à

Graefenberg, il se promenait sans l'appui d'une canne. Cet ulcère guéri, il en survint un autre au pied droit, qui le retint au lit pendant six semaines. Enfin la guérison s'opéra. Voudra-t-on croire que ce malade, réduit à la peau et aux os, engraissa dans le cours de cette cure, au point de ne pouvoir plus entrer dans ses habits? Cependant il avait chaque jour sué pendant huit heures. Il n'y a donc point à craindre d'épuisement dans la cure d'eau, bien que l'on perde journellement une grande quantité de sucs par le procédé sudorifique. Qu'on se rappelle ce que j'ai dit de l'immense appétit qu'éprouvent tous les malades à Graefenberg. Non-seulement on y répare ce que l'on perd, mais l'on y acquiert, ce qui est incompatible avec tout autre procédé sudorifique. Priessnitz, à l'arrivée du malade, le loua fort de s'être refusé à l'amputation, qui ne l'eût point guéri, la cause de son mal étant syphilitique. La durée de cette cure fut de neuf mois. Cela est long sans doute! mais le malade n'avait-il pas passé le même temps à l'hôpital pour finir par s'entendre proposer l'amputation du pied?

Une dame avait un cancer au sein. Le mal continuait de s'étendre, en dépit de tous les remèdes, tant internes qu'externes. On proposa à la malade l'amputation, qu'elle accepta. A la vue des instruments qu'on déploya sous ses yeux, elle tomba en défaillance, ce qui fit renvoyer l'opération au lendemain. Sur ces entrefaites quelqu'un lui parla de Graefenberg; elle se détermina à y aller. Après six semaines de la cure d'eau, le sein était si ramolli et tellement amélioré qu'elle put retourner chez elle, où Priessnitz lui conseilla de continuer la cure, qui fut couronnée d'un plein succès. Encore un larcin fait à la chirurgie, peut-être aussi à la mort!

Engorgements des articulations.

Trois cas de cette nature se sont offerts à mes yeux

pendant mon séjour à Graefenberg. Le premier malade était un jeune homme de dix-sept ans, qui fut guéri en très-peu de temps. Les deux autres, âgés l'un de vingt-cinq ans, l'autre de vingt-huit, passèrent à Graefenberg neuf mois à un an : tous trois avaient contracté leur maladie à la suite d'une chute sur le genou, seule partie affectée. Aucun d'eux ne pouvait marcher sans l'aide d'un bâton. Ils achevèrent tous leur cure chez eux.

Le traitement de cette maladie se compose exclusivement du bain de la partie malade, dont la durée va jusqu'à l'espace de deux heures, et de la douche, qui doit être répétée deux fois par jour. Pendant le bain, on retire de temps en temps la jambe de l'eau, pour la frictionner vigoureusement.

Lorsque la maladie est ancienne, il devient nécessaire de joindre à ces deux moyens le procédé sudorifique. Il est rare qu'elle se termine sans qu'il éclate sur le lieu de la maladie quelques furoncles ou abcès, après la guérison desquels seulement on recommence à doucher la partie malade, ce qui doit être répété de vingt à trente minutes. Pendant cette opération, le corps, bien couvert, doit être abrité du rejaillissement de l'eau, ou par un parapluie, ou par une cloison.

Sueur fétide des pieds.

Cette incommodité est assez commune. On s'en délivre avec les bains de pieds, sur lesquels on place la nuit une fomentation, mais non sans y joindre le procédé sudorifique, pour dépurer le sang.

Froid habituel aux pieds.

Bien des gens se plaignent d'avoir habituellement les pieds froids, ce qui est fort incommode. Mais les pieds ne peuvent manquer de chaleur sans que d'autres régions

n'en soient surchargées. C'est à la tête, à la face surtout, qu'elle se plaît à se réfugier. On y remédie en prenant des bains de pieds froids, et en les enveloppant la nuit d'une fomentation échauffante. On ne négligera pas de faire souvent de l'exercice. C'est ainsi que l'on rend à la distribution du sang de l'uniformité, et que chaque région de l'organisme reçoit son contingent.

Engelures.

Priessnitz fait porter sur les parties affectées d'engelures les fomentations échauffantes, qui les rétablissent promptement, lorsqu'elles sont récentes. Dans le cas d'ancienneté, il fait suer le malade, dans les humeurs duquel il suppose, avec justesse, qu'il se trouve des sucs viciés qui se déchargent sur les parties malades. Ce procédé est d'accord avec l'usage généralement connu de couvrir de neige un membre gelé jusqu'à ce que la chaleur s'y rétablisse.

Entorses et faiblesse des articulations.

Des bains de pieds de la durée d'une demi-heure et répétés deux fois par jour, pendant lesquels le malade frictionne la partie souffrante, rétablissent promptement l'articulation dans son état normal. L'eau du bain doit monter un peu au-dessus de l'articulation offensée.

Fracture des os.

Soit avant, soit après la réduction de la fracture, il n'est point de moyen plus convenable que l'eau froide, pour prévenir, modérer et éteindre l'inflammation.

Légères lésions.

Rien de mieux à faire que de tenir la partie blessée

dans l'eau froide, et d'y appliquer un linge mouillé et un bandage compressif, pour arrêter l'effusion du sang, ce que chacun a l'usage de faire.

OBSERVATIONS DE MALADIES GUÉRIES AU MOYEN DU TRAITEMENT HYDROSUDOTHÉRAPIQUE;

Par M. le docteur WERTHEIM (1).

§ I. ENGORGEMENT DU FOIE; DÉRANGEMENT DES FONCTIONS DIGESTIVES; SPERMATORRHÉE INVOLONTAIRE.

Le malade qui a été l'objet des observations suivantes assurait avoir eu dans son enfance la petite vérole et la rougeole; mais elles n'avaient pas laissé de traces. Plus tard, il s'adonna au vice de la masturbation. Arrivé à l'âge de puberté, il s'abandonna à des excès avec les femmes, sans cesser de se livrer à l'onanisme. Il abusait en même temps des boissons spiritueuses. Cette conduite ne tarda pas à amener des suites fâcheuses. Toutes ses forces mentales et physiques diminuèrent sensiblement; les fonctions digestives furent surtout complétement dérangées. Un appétit vorace était accompagné de constipations opiniâtres, qui furent traitées par des remèdes drastiques. Ce traitement mal choisi causa une inflammation du foie: un engorgement considérable de cet organe, l'état ictérique, une émaciation progressive, des douleurs atroces dans la région du foie et plus tard dans la rate, en furent les suites, et firent tomber le malade

(1) Extrait de la *Gazette des médecins praticiens*, publiée par le docteur A. Latour.

dans un marasme très-prononcé. Ce fut inutilement qu'il prit de grandes quantités de remèdes résolutifs, amers, toniques, et qu'il fit usage des bains chauds sulfureux de la Hongrie : son mal empira de jour en jour ; désespérant alors d'être soulagé par les méthodes thérapeutiques usitées, il s'adressa à Priessnitz, l'hydrothérapeute de Graefenberg. Le malade était dans l'état suivant : les yeux rétractés dans l'orbite, la conjonctive de couleur jaunâtre, ainsi que le reste du corps, la maigreur excessive ; symptômes qui annonçaient le dérangement des fonctions les plus essentielles. La tête était engourdie, la partie occipitale sensible au toucher ; il éprouvait des douleurs assez intenses dans la région du foie : on y découvrit une dureté considérable, et cette partie entière, ainsi que l'estomac et la rate, étaient douloureux quand on les pressait. L'*abdomen* était comme gonflé ; ce qui rendait encore plus visible l'émaciation des jambes, qui refusaient leur service. L'*estomac* rejetait en grande partie les aliments, peu de temps après leur ingestion : la constipation tourmentait encore le malade. Ayant eu depuis longtemps de fréquentes pollutions nocturnes, il avait à cette époque des écoulements de sperme et de fluide prostatique, non-seulement pendant la nuit, mais aussi le jour, sans érection, sans même s'apercevoir souvent de ces pertes épuisantes. Priessnitz, après l'avoir examiné soigneusement, lui assura que sa maladie était non-seulement causée par ses excès, mais encore qu'elle était aussi compliquée par l'abus des remèdes ; et il commença la cure de la manière suivante :

Au sortir du lit, on lavait le malade avec de l'eau tempérée 12-15° R., et on lui faisait boire beaucoup d'eau froide. Depuis nombre d'années, cette boisson était devenue totalement étrangère à son estomac : aussi agissait-elle comme vomitif ; et des masses d'une glaire noirâtre, amère, visqueuse, furent évacuées pendant plusieurs *jours*. Ces évacuations lui firent beaucoup de bien, il com-

mença à être moins hydrophobe et à avaler de plus grandes quantités d'eau. Dès ce moment, on lui fit commencer un traitement plus actif, dont je trace ici l'ensemble. Durant des mois entiers il devait transpirer le matin, enveloppé dans des couvertures épaisses, pendant trois à quatre heures. La sueur, qui ne se montrait que difficilement et en très-petite quantité au commencement, devenait plus copieuse ensuite et remarquable par une odeur assez forte, fétide et semblable à celle du soufre et du camphre (nous avons dit que le malade avait pris des bains soufrés. En outre, on lui avait fait pendant longtemps des frictions avec de l'onguent camphré). On le plongeait immédiatement après la transpiration dans une baignoire remplie d'eau froide, à la température de 6 à 8° R., où il restait jusqu'à cinq minutes. Sorti de là, il devait faire de l'exercice pendant quelque temps avant de prendre un déjeuner frugal composé de lait, de pain noir et de fruits de la saison. Un peu plus tard, il entrait dans un bain de siége où l'abdomen seul et la partie supérieure des cuisses trempaient dans l'eau. Il devait s'y frotter continuellement pendant une demi-heure tout le ventre avec ses mains. Essuyé et habillé, il s'acheminait à la douche, éloignée de plus d'une grande heure. Là, il exposait tout son corps, mais principalement la colonne vertébrale, à ce stimulant puissant, à la chute d'un rayon d'eau de l'épaisseur de quatre à cinq pouces, tombant d'une hauteur d'environ dix-huit à vingt pieds. L'appétit le plus actif l'appelait alors au dîner, composé de mets aussi simples que nourrissants, et d'où toute boisson spiritueuse était sévèrement bannie. La première digestion finie, il recommençait le traitement du matin (transpiration, puis bain froid).

Un souper léger et la répétition du bain de siége terminaient la journée. Même pendant la nuit son bas-ventre était enveloppé de compresses trempées dans l'eau froide, et que l'on changeait quatre à cinq fois en vingt-quatre

heures. Au commencement du traitement leur température ne variait pas beaucoup, mais peu à peu, dès que l'énergie vitale, diminuée, augmenta de nouveau, elles devinrent plus chaudes et presque sèches. Quatre mois s'écoulèrent de cette manière. Le malade sentait revenir ses forces, la digestion était devenue plus active, la marche de la nûtrition visiblement améliorée; les pollutions ne revenaient que rarement pendant la nuit, et déjà elles étaient accompagnées d'une sensation voluptueuse et d'érections assez fortes; les selles aussi était plus régulières. Alors apparurent, comme symptôme critique, des papules rouges, confluentes, couvrant l'espace entre le nombril et la réunion des os pubis. Pendant sept jours que dura cette éruption, le malade eut de vives démangeaisons et montra des symptômes fébriles suivis d'une desquamation, comme cela a lieu après la scarlatine; dès ce moment les autres phénomènes morbides disparurent. L'examen le plus attentif ne pouvait plus découvrir la moindre dureté dans le bas-ventre; toutes les fonctions avaient repris leur énergie, et le malade jouissait d'une santé plus parfaite que celle qu'il avait connue jusqu'alors.

§ II. Polysarcie adipeuse; congestions vers la tête; céphalalgie et diminution de vue consécutives.

N. N., prêtre catholique, Silésien, âgé de quarante-neuf ans, très-robuste, d'un tempérament colérique, avait joui toujours d'une très-bonne santé; depuis cinq ans à peu près son corps avait doublé de volume, sans qu'il s'en portât plus mal. Mais, depuis six mois, cette hypertrophie avait tellement augmenté qu'elle empêchait la liberté des mouvements qui devenaient très-difficiles. En même temps il perdit l'appétit; son sommeil fut troublé, il sentit des douleurs poignantes dans la tête; l'apparition de points noirs devant les yeux et un affaiblissement simul-

lané de la vue lui causèrent des inquiétudes très-vives. Les médecins consultés ordonnèrent une diète absolue, avec le traitement antiphlogistique et dérivatif dans toute son étendue. On le saigna plusieurs fois aux pieds; les sangsues, les vésicatoires, les purgatifs énergiques ne furent pas épargnés, sans apporter beaucoup de soulagement. Il eut enfin recours à Priessnitz, qui lui fit suivre le traitement hydrothérapeutique approprié à ce cas particulier. La crise commença à s'opérer après l'espace de trois semaines, sous une double forme. Des abcès nombreux et grands apparurent au dos, aux cuisses et aux bras. Ils étaient accompagnés d'une fièvre intense, qui cependant ne fit pas interrompre la cure. Ces abcès s'ouvrirent spontanément sous l'influence de l'eau froide, et évacuèrent des quantités considérables de pus et de sang. Quatre semaines plus tard, un écoulement sanguin hémorrhoïdal s'opéra; ce qui termina la maladie et son traitement. La vue était parfaitement rétablie, les maux de tête ne se faisaient plus sentir; le corps ayant perdu tout son volume anormal, avait visiblement gagné en force et en agilité. Toutes les fonctions étaient devenues régulières, et le malade quitta, parfaitement guéri, ces lieux salutaires.

§ III. Gonorrhée, chancres, syphilis avec des symptomes secondaires.

S., propriétaire, Prussien, âgé de trente-deux ans, n'a eu des maladies de l'enfance qu'une blépharite scrofuleuse chronique, dont il fut délivré vers l'âge de puberté. Il y a huit ans qu'il contracta une blennorrhagie urétrale, qui le tourmenta pendant dix mois. Six ans plus tard, un commerce impur lui occasionna deux chancres au gland et un au corps caverneux, à la surface inférieure du membre. Quelque temps après, des pustules se montrèrent sur la *figure et au front*. Elles disparurent bientôt, mais en

laissant des taches rougeâtres, qui défiguraient le malade. Dès que le temps changeait, des maux de gorge se faisaient sentir, accompagnés de symptômes inflammatoires, assez prononcés pour démontrer le caractère syphilitique. Le voile du palais entier était d'un rouge cuivre, les tissus se montraient relâchés, ramollis. La voix était légèrement altérée et quelquefois nasale. Ces douleurs se répétèrent souvent, toujours accompagnées d'une nouvelle éruption pustuleuse, de manière que la figure était entièrement couverte de taches rouges. Le malade, sur le point de se marier, était au désespoir, et subit successivement différents traitements antivénériens. Après avoir essayé des pilules avec du sublimé corrosif (méthode de Dzondi), on lui fit de nombreuses frictions mercurielles. Comme tous ces essais ne suffirent pas à le guérir, il fit usage, pendant vingt et un jours, de la décoction de Zittmann, qui ne le soulageait guère. Il résolut alors d'augmenter le nombre considérable des malades de Graefenberg, où il commença tout de suite un énergique traitement hydriatique. Après quatre semaines, il sentit une douleur cuisante dans le canal urétral, et bientôt un écoulement gonorrhéique se montra tout à fait semblable à celui dont nous avons fait mention. Deux des chancres cicatrisés depuis si longtemps s'ouvrirent de nouveau, fournissant un pus tenu et verdâtre. Leurs bords étaient calleux, leur fond lardacé, de manière qu'on pouvait facilement y connaître le caractère des ulcères syphilitiques. De nombreux abcès couvraient les bras, qui en s'ent'rouvrant, laissèrent écouler de grandes quantités de sang et de pus. Il ne fut fait rien autre pour porter ces divers furoncles à la cicatrisation que des fomentations continuelles avec de l'eau froide, qui atteignirent parfaitement le but qu'on se proposait. A mesure que les abcès se fermaient, les pustules à la figure disparaissaient, et les taches rouges devenaient pâles de plus en plus. On pouvait déclarer la guérison parfaite avec tant d'assurance, que le *temps, si* variable sur les hauteurs de Graefenberg, ne

ramenait plus ni mal de gorge ni les autres symptômes maladifs, et que l'individu rétabli se sentait pénétré d'une sensation de santé et de bien-être, qui depuis longtemps lui était inconnue.

CHAPITRE VIII.

APPLICATION DE L'HYDROSUDOTHÉRAPIE AUX MALADIES DES ANIMAUX.

C'est par un sentiment profond de justice et de reconnaissance que l'immortel Buffon a placé dans l'ordre de la création le cheval, ce bel et utile animal, immédiatement après le chef-d'œuvre du Créateur. Aussi l'homme a-t-il fait de l'organisation du cheval une étude sérieuse et profonde, ainsi que de ses mœurs, de ses besoins et de ses maladies. La physiologie et la pathologie de ce quadrupède forment aujourd'hui une science non moins cultivée que la science de la santé et des maladies de l'espèce humaine. L'hydrosudothérapie démontre néanmoins les imperfections de cette utile science, à laquelle la méthode curative de Graefenberg peut donner d'utiles leçons. Les préceptes de Priessnitz seront mieux reçus de l'artiste vétérinaire (1) que du médecin. Les succès de cette méthode, dans son application à l'animal souffrant, sont effectivement plus

(1) Les personnes qui désireront des notions étendues sur les maladies des animaux domestiques, consulteront avec avantage le *Dictionnaire de médecine, de chirurgie et d'hygiène vétérinaire, par M. Hurtrel-d'Arboval.*

assurés. Pour le comprendre, il suffit de comparer le régime de vie de l'un avec la manière de vivre de l'autre. Cette comparaison explique également la rareté des maladies de l'animal et la multiplicité de celles auxquelles l'espèce humaine est sujette. D'un côté tout est artifice, et de l'autre tout est nature. Ne poussons pas plus loin le parallèle, pour ne pas nous trouver trop coupables et justement punis.

La cure du cheval malade est à Graefenberg la même que celle de l'homme. Les moyens curatifs des maladies de l'humanité, avons-nous dit, sont au nombre de quatre : l'eau, l'air, le mouvement et le régime. Le quadrupède est exempt de ce dernier, qui ne peut être imposé qu'à l'individu qui s'est placé en dehors de la nature, unique cuisinier du cheval.

Emploi extérieur de l'eau froide.

Les grands bains, ceux de pieds, la douche et les fomentations, composent toute la médecine externe du cheval. On doit y joindre la friction de tout le corps, pendant des heures entières, à l'aide de bouchons de paille, que l'on retrempe souvent dans l'eau froide. Cette manipulation est d'une grande efficacité pour résoudre les stases humorales, ranimer les membres demi-paralysés, et remédier aux luxations. La douche s'applique à l'aide d'une pompe à incendie. Les grands bains ont la propriété de donner du ton à la peau et au tissu fibrillaire. Les fomentations sont pour le cheval ce qu'elles sont pour l'homme ; elles sont, avons-nous dit souvent, de deux sortes, les unes échauffantes, les autres rafraîchissantes.

Usage interne de l'eau froide.

Il n'y a que deux manières d'appliquer l'eau à l'intérieur, en boisson et en injections dans les cavités. Les lavements jouent le principal rôle.

Procédé sudorifique.

On fait suer le cheval comme on fait suer l'homme, et le plus souvent ce procédé suffit pour le guérir, la plupart de ses maladies provenant de la transpiration supprimée après des exercices trop violents. Avant de faire suer l'animal, il faut préalablement le bouchonner fortement.

On ne doit pas manquer, après l'avoir fait suer, de lui faire prendre un bain de tout le corps, ce qui fortifie le tissu cutané. Si l'on n'était point dans le voisinage d'une rivière, on y suppléerait en l'arrosant de plusieurs seaux d'eau, après l'avoir fait sortir de l'écurie. Cette opération finie, l'animal doit être mis en mouvement.

Pour faire suer un cheval, on doit, avant tout, le bouchonner vigoureusement, en mouillant à différentes reprises le bouchon de paille, puis on l'enveloppe dans une couverture de laine, qui lui couvre tout le corps, la tête exceptée. Si ce procédé restait sans effet, on le bouchonnerait de nouveau ; puis, après l'avoir couvert d'un drap mouillé; on le replacerait dans la couverture de laine, et ce double moyen serait suivi de l'effet désiré. Aussitôt que la sueur se montre, on présente de l'eau à l'animal, en ne lui permettant de boire qu'une petite quantité chaque fois. Après avoir suffisamment sué, le cheval sera découvert, arrosé sur-le-champ avec de l'eau froide, puis bouchonné et sellé, pour être mis en mouvement, mais avec modération.

Cette pratique sera répétée jusqu'au rétablissement complet de l'animal.

On a traité à Graefenberg les maladies suivantes :

Inflammations externes, déchirements des chairs.

Les inflammations extérieures reconnaissent deux causes; la *première est la* compression de la selle, qui blesse les

chairs; la seconde provient des coups que le cheval peut avoir reçus.

Dès que l'on s'aperçoit que le cheval a été comprimé par la selle, on la lui ôte, et après l'avoir bouchonné à sec, on s'empresse de placer sur le lieu de la compression une fomentation échauffante, c'est-à-dire qu'on recouvre la compresse mouillée avec une compresse sèche, et on sangle l'animal assez fortement. A-t-on remarqué que la fomentation s'échauffe, on la renouvelle aussitôt, mais non sans avoir auparavant frictionné l'enflure avec un bouchon de paille trempé dans l'eau froide. On traitera de même les parties environnantes, et l'on replacera la fomentation échauffante. Ce procédé, propre à résoudre l'engorgement, sera répété autant de fois qu'on remarquera que la compresse s'échauffe.

Enfin, lorsque la chaleur a disparu, la fomentation rafraîchissante prend la place de la première, c'est-à-dire qu'on cesse de la recouvrir; et, sans la laisser sécher entièrement, on la renouvelle, en ayant soin de frictionner énergiquement les parties malades, devenues beaucoup moins sensibles. C'est ainsi que l'on rend aux chairs contuses leur élasticité, aux humeurs épaissies et formant stase leur circulation, et à la transpiration son cours naturel.

L'inflammation qui provient d'un coup est ou récente ou ancienne. Dans le premier cas, on emploie les fomentations rafraîchissantes et les frictions avec le bouchon de paille mouillé. L'inflammation tombée, on remplace les fomentations rafraîchissantes par celles qui sont échauffantes, en alternant toujours avec la friction, pour prévenir l'induration des parties malades. La vieille inflammation, au contraire, demande les fomentations échauffantes et d'énergiques frictions, alternées et fréquemment répétées.

Inflammations externes avec plaies.

Après avoir nettoyé la plaie, on la recouvre de fomentations échauffantes, que l'on doit renouveler souvent, si l'inflammation est vive et la chaleur grande. Pour rafraîchir la masse du sang, on fera entrer l'animal dans l'eau, sans y laisser plonger la plaie. Dans le cas de fièvre, on recouvre tout le corps du cheval d'un linge mouillé et de la couverture de laine, pour déterminer la transpiration.

Faiblesse paralytique des membres; entorses.

A Graefenberg, on traite avec un succès constant ces maladies à l'aide de frictions exercées par des hommes qui se relayent lorsqu'ils sont fatigués. Ces frictions, qui abaissent la chaleur, doivent être suivies de l'application des fomentations échauffantes. J'ai vu disparaître en vingt-quatre heures la faiblesse du jarret d'un cheval par ces frictions continuées pendant le même espace de temps. On y avait intercalé la douche, qui, dans ce cas, est d'un merveilleux effet.

Vertige.

La saignée, dans cette maladie, ne procure qu'un soulagement momentané; mais elle ne saurait opérer la guérison, attendu qu'elle laisse subsister la cause. Cette cause n'est autre chose qu'un défaut de transpiration, suite du manque d'énergie de la peau. L'humeur transpirable, mêlée avec le sang, altère la composition de ce fluide en l'épaississant, et produit des stases, dont le cerveau devient souvent le siége. Il faut bien que cela soit ainsi, puisque la seule friction de la peau avec un bouchon de paille mouillé suffit pour faire cesser les légers accès de cette maladie. Dans le cas d'une extrême gravité, on fait suer fortement l'animal, ayant soin de faire succéder à l'acte de la sueur les arrosements avec l'eau

fraîche et les frictions générales. Pendant ce traitement, la tête de l'animal doit être, toutes les heures, mouillée d'eau fraîche et sa nourriture légère : peu de grains et beaucoup d'herbe fraîche formeront son régime. La douche est également ici d'un grand secours.

Fourbure du cheval.

Le cheval forcé au travail, à la course, est sujet à contracter cette maladie. On la guérit avec les frictions, la sueur et la douche. Avant l'acte de la transpiration, l'animal doit être énergiquement frictionné et arrosé généralement avec l'eau froide dès qu'il a cessé de transpirer. On lui fait faire de suite de légers mouvements ; et l'on a soin de lui faire porter constamment des fomentations échauffantes, comme aussi de lui frictionner souvent les quatre jambes.

La gourme.

J'ai vu, à Graefenberg, cette maladie céder facilement au procédé sudorifique et à l'exercice.

Il est bien plus sûr d'attirer à la peau, par l'acte de la transpiration, l'humeur qui engorge les glandes, que de la laisser se jeter sur les poumons, d'où elle s'échappe ensuite par les naseaux. Cette voie d'évacuation n'est choisie par la nature que parce que la peau, qui est obtruée, lui refuse un passage. Désobstruez les portes du système cutané, et vous verrez cesser aussitôt l'écoulement par les naseaux de l'animal.

La fièvre.

On procède à la cure de la fièvre par la friction générale, énergiquement exercée, et l'acte de la transpiration.

La fièvre inflammatoire exige la saignée, attendu la

difficulté de rafraîchir le sang à l'aide des bains partiels. Cependant on parvient à se rendre maître de la fièvre en pratiquant une forte friction sur tout le corps de l'animal, après laquelle on le fait entrer dans un bain profond, où on le laisse jusqu'à ce qu'il commence à trembler de froid. Au sortir de l'eau, l'animal doit être de nouveau frictionné et enveloppé dans un drap mouillé, par-dessus lequel on place la couverture de laine, dans l'intention de déterminer la transpiration, qui fait tomber la fièvre.

Défaut d'appétit.

Si les frictions souvent répétées ne ramènent pas l'appétit, il faut faire suer l'animal.

Trismus. Serrement des mâchoires.

Les frictions, les douches et la sueur sont les remèdes de cette maladie. Dans les intervalles de leur application, on fera des fomentations froides sur les parties malades. Il est important que l'animal fasse de l'exercice aussitôt qu'il est en état de se mouvoir.

L'irritation de la peau fait tomber celle qui s'est emparée des mâchoires.

RÉFLEXIONS DU DOCTEUR BIGEL.

Dirai-je au lecteur tout ce que m'a fait éprouver d'étonnement d'abord, puis de mécontentement de moi-même, enfin de satisfaction pour l'humanité souffrante, l'ouvrage que je viens de traduire, lorsqu'il m'est tombé entre les *mains ?*

Qu'on n'oublie pas que je suis médecin, et que l'amour-propre ne peut que souffrir de recevoir des leçons d'un si bas lieu, bien que Priessnitz habite le sommet d'une montagne.

Je pourrais bien, à l'aide de quelques investigations à travers les siècles écoulés, sauver l'honneur de la science, et démontrer que l'hydrosudothérapie n'est point une nouveauté en médecine. Oui, il n'est aucune ère de la science médicale qui n'ait vu l'hydrosudothérapie en honneur, entendu exalter l'eau froide comme moyen diététique, et assisté à la cure des maladies par l'emploi de cette eau. Mais, en donnant à l'hydrosudothérapie une origine doctorale, comment justifier la médecine de l'oubli dans lequel elle l'a laissée tomber? Je n'en rechercherai point les motifs, dans la crainte de les trouver peu honorables. Je me contenterai de dire que sa trop grande simplicité fut et est encore aujourd'hui tout son tort.

Comment, en effet, descendre des hauteurs jusqu'auxquelles s'est élevée la science, pour noyer tant et de si belles connaissances dans l'élément dont l'auteur de la nature a couvert la moitié du globe? Le moyen de fermer cet immense arsenal de médicaments puisés dans les trois règnes de la nature, empruntés aux quatre parties du monde, et de répudier le fruit de tant de veilles, l'héritage de tant de siècles, dont la médecine a composé son édifice et décoré le temple d'Esculape, pour soumettre l'humanité souffrante à l'empire d'un remède unique, et la condamner, sous peine de maladie, à l'usage de l'eau pour toute boisson!

Le sacrifice est grand, j'en conviens. Il demande un profond amour de la vérité, un dévouement sans bornes au bonheur de l'humanité. Aussi l'hydrosudothérapie éprouve-t-elle de violentes contradictions. Elle a soulevé les passions les plus intraitables, l'ambition de la gloire et celle de la fortune.

L'érudit craint d'être dépouillé de la science, le prati-

cien de sa clientèle : le pharmacien tremble pour son comptoir. Et cependant Priessnitz est plein de respect pour toutes ces propriétés. Simple comme la nature, il confesse ne connaître de la médecine que le nom. Les leçons d'Hippocrate, les commentaires de Galien lui sont inconnus. Il ne fait point entendre de protestations contre les systèmes ingénieux qui se disputent le droit de vie et de mort sur l'humanité. Il les ignore également. Il ne connaît d'autres remèdes que l'eau, l'air, le mouvement et le régime. Ainsi il n'a point élevé un autel contre les autels auxquels l'humanité sacrifie journellement. Sa théorie n'est écrite nulle part. Elle est tout entière dans ses yeux, tant ceux de l'esprit que ceux du corps. La connaissance du pouls, l'inspection de la langue, bases du diagnostic et du pronostic, sources de nombreuses déceptions, ne lui sont pas nécessaires. Il n'interroge les règnes de la nature que pour discerner l'aliment du médicament, et exclure tout ce qui porte le caractère de ce dernier. Les aliments et les boissons semblent occuper exclusivement son attention. Il les regarde comme les matériaux du corps humain se décomposant et se recomposant sans cesse. Salubres et pris en quantité relative aux besoins, ils sont les tuteurs naturels de la santé. L'insalubrité et l'immodération sont les facteurs de la maladie. L'air, cet aliment des poumons, lui apparaît comme une seconde nourriture, jouant dans la poitrine le même rôle que les aliments dans l'estomac. Il a, comme les aliments, sa salubrité et son insalubrité, également source d'harmonie et de désordre. La respiration n'étant point une fonction soumise à la volonté, l'homme ressent à tous les instants sa vitale influence. Il se nourrit et respire, mais s'il n'y joint le mouvement, pour lequel la nature lui a donné la puissance motrice, sa digestion languit, la circulation du sang se ralentit, son esprit et son corps tombent dans la torpeur, et sa vie n'est qu'une végétation. Le citadin et l'homme des champs se dessinent parfaitement, le pre-

mier dans la plante qui croît en serre chaude, le second dans celle que l'air libre et le soleil vivifient. Un naturaliste a avancé qu'à la santé de la plante l'agitation de l'air est indispensable. Ainsi les vents sont l'exercice des végétaux. De même que la plante, le corps humain a besoin d'être arrosé, dans ses racines comme à sa surface. Plus heureux que la plante, il n'attend pas qu'une pluie bienfaisante vienne étancher sa soif, humecter et laver son enveloppe. L'élément liquide est à ses ordres, la nature l'a prodigué autour de lui et sous ses pieds. Le peu d'usage qu'il en fait, en lui et sur lui, a lieu d'étonner. Mais voyez-le faire servir cet élément à tous ses intérêts d'ambition et de fortune! Admirez-le, le réduisant à l'état de vapeur, et lui demandant les miracles dont nous sommes témoins! Il n'en est pas moins prodigue envers son parterre et son potager. Il sait que l'eau nourrit ses légumes et conserve à ses fleurs la fraîcheur, l'éclat et le parfum. Enfin il n'est aucun usage qu'il ne fasse de ce puissant élément, le considérant, avec toute l'antiquité, comme le plus grand des dissolvants. Par quelle aberration a-t-il été conduit à s'oublier lui-même dans ces emplois multiples? Quel mauvais génie lui a fermé les yeux sur les propriétés hygiéniques et médicatrices de l'eau? Disons-le franchement, avec Priessnitz: L'horreur pour tout ce qui est simple, le goût pour tout ce qui est composé. Ces deux passions ont pris naissance moitié dans l'orgueil, moitié dans la sensualité.

L'eau dut être, avant l'invention des arts, l'unique boisson de l'homme. La grossière ignorance, attachée à son berceau, ne la lui fit servir qu'à étancher la soif, à épurer sa peau. L'antiquité retentit encore du bruit de ces institutions prophylactiques auxquelles l'humanité était journellement conviée. Leur publicité, que ne grevait aucun impôt, y attirait la foule. Ne pourrait-on pas avec justesse attribuer à la pratique générale des bains cette *force* gigantesque qui rendit les Romains propres à la

conquête du monde? On ne peut se défendre d'étonnement à la vue de leurs armures, qu'aucun guerrier aujourd'hui ne serait en état de porter. Toutefois n'en rapportons point exclusivement l'honneur au fréquent usage extérieur qu'ils faisaient de l'eau. Le mouvement en quelque sorte perpétuel qu'exigeait la conquête, en revendique une bonne partie. La sobriété, compagne obligée de la pauvreté, a quelque droit aussi au partage. Mais l'opulence, fruit des dépouilles des vaincus, ne tarda pas à altérer le caractère primitif de cette belle nature. Les sens ne se contentèrent plus des jouissances simples. L'art culinaire, perfectionné, ou plutôt inventé, vint doubler l'appétit, en le stimulant avec des assaisonnements que la nature n'a point destinés à l'alimentation. De là le trouble de l'organe digestif, étonné de ces impressions étrangères, surchargé par l'excès de la génération des sucs superflus; de là la désharmonie des fonctions et l'apparition de maladies que la sobriété n'eût point connues, que l'intempérance enfanta. L'affaiblissement de la force motrice, suite inévitable de cette perturbation, amena l'excitation de la sensibilité et de l'irritabilité. Dès lors, inaptitude et répugnance au mouvement, si propre à maintenir l'équilibre dans l'économie animale. Les bains froids, de leur nature fortifiants, cessèrent de convenir à l'exagération du système sensible, qui s'enrichit des pertes du système musculaire. Les bains chauds remplacèrent les bains froids; la faiblesse et les maladies prirent la place de la force et de cette santé brillante que l'on ne retrouve plus que dans les contrées où la tempérance est en honneur. Voilà ce que tout le monde sait, ce dont l'histoire dépose, ce qu'on a laissé et ce que vraisemblablement on laissera encore confiné dans l'histoire, sans vouloir y voir les causes de notre dégénération, y reconnaître les éléments de nos maladies, y découvrir les rudiments de la médecine elle-même!

Il *n'est pas à dire* que cette législation de la nature ait

manqué de prédicateurs. Sans parler des conseils offerts par les philosophes moralistes, quel siècle n'a pas entendu des voix médicales s'élever pour signaler la fausse route où la société s'était engagée, et tonner contre les vices du régime de vie qu'elle a adopté? Mais la sensualité s'est bouché les oreilles, pour ne point entendre parler de réforme. Elle a transigé avec la douleur, et, la compensant par les jouissances, elle s'est dit : *Je passerai ma vie entre les médicaments et les ragoûts.* Ainsi parle de la vie le Sybarite. Il consent qu'elle soit courte, pourvu qu'elle soit bonne.

Voici venir un nouvel apôtre de la tempérance, grand partisan de l'eau, non à la manière de Sénèque qui vantait l'excellence de l'eau en buvant du falerne, un prédicateur enthousiaste de l'exercice en air libre et pur! Sera-t-il plus heureux que ses prédécesseurs?

Jusqu'à Priessnitz on s'est contenté de prêcher les préceptes de la tempérance avec promesse de trouver dans leur observance le secret d'une santé inaltérable.

Mais les exemples de santé s'alliant avec les écarts de régime n'étant pas rares, le doute dut naître dans les esprits peu disposés à se laisser convaincre.

Les préceptes qui heurtent les usages consacrés par le temps font rarement fortune. Ils échouent toujours contre les séductions du plaisir. D'ailleurs n'est-il pas une infinité de causes génératrices des maladies, qui sont indépendantes de la volonté? et la nature n'a-t-elle orné la terre de tant de productions délicieuses que pour flatter le sens de la vue et de l'odorat, et les défendre à celui du goût? C'est ainsi que l'on croit se justifier en arguant de la munificence du Créateur.

Priessnitz répond : Mais ne peut-on borner ses appétits aux besoins que nous a faits le climat sous lequel nous sommes nés? S'il est vrai que l'auteur de la nature ait partout placé le remède à côté du mal, pourrait-on, sans *blasphémer*, lui refuser d'avoir également par toute la terre

mis l'alimentation en harmonie avec les besoins? Qu'ont à faire sur nos tables ces fruits dont la nature a destiné les sucs à rafraîchir un sang brûlé par le soleil, lorsque nous ne connaissons les extrêmes ni du chaud ni du froid? et ces substances aromatiques dont elle a couvert le sol des contrées ou les ressorts de la vie ont sans cesse besoin d'être remontés, s'accommodent-elles bien aux constitutions éminement vitales des climats tempérés? Que l'homme, en se faisant cosmopolite, se façonne aux usages des pays où il n'est point né, non-seulement il fait un acte de raison, mais encore il obéit à l'instinct, ici plus puissant que la raison. Mais que l'habitant des zones tempérées vive à la manière de l'Africain, il y a ici contradiction, opposition aux lois de la nature, hostilité contre elle (1). C'est pourtant dans cet état perpétuel de guerre entre l'alimentation et l'organisme humain que s'est placée la société. Où trouver aujourd'hui, même au sein de la pauvreté, une table où l'assaisonnement ne défigure pas l'aliment? On le croit sans influence pernicieuse sur nos humeurs. Ne stimule-t-il pas l'appétit, en relevant la saveur de l'aliment? Eh! c'est là précisément le piége où on se laisse prendre! Manger avec satisfaction est sans doute une douce chose, mais manger au delà du besoin, peut-il être innocent? Ne voit-on pas que cette surcharge demande à l'estomac un effort double pour l'assimilation? Les disciples de la gastronomie le savent si bien, qu'ils appellent au secours de cet organe les vins spiritueux et l'orome du moka, déjà devenus insuffisants, et que l'on ne manque pas de corroborer d'un verre de liqueur, trivialement nommé *pousse-café*. Et l'on veut que ces infractions, répétées tous les jours, ne soient pas des sources de maladies!

(1) Voyez *Traité des maladies des Européens dans les pays chauds, par le docteur* Thévenot, 1840, in-8°.—*De l'influence des climats sur l'homme*, par le docteur Fodéré.

J'en appelle aux amis de la bonne chère ! Qu'ils dis si la plénitude de l'estomac, la fermentation vineuse aromatique de la pâte alimentaire leur laissent après le pas la même activité d'esprit et de corps. Qu'ils indique une autre source à cette soif incommode qu'ils noient da des torrents d'eau sucrée ? Qu'ils disent encore si, avan de connaître cette piquante manière de dîner, ils connais saient les vomitifs et les purgatifs chargés de désobstruer leur ventre ; s'ils avaient besoin des potions amères aux quelles leur estomac languissant redemande de l'appétit. Grâce à l'art du médecin, tout rentre dans l'ordre, mais c'est pour faire place à de nouvelles perturbations ramenées par de nouveaux écarts. Et l'on se plaint de l'impuissance de la médecine. Le moyen de se sécher lorsque l'on reste sous la gouttière !

Aussi longtemps que les organes de la digestion pèchent seuls à la suite de ces écarts, la médecine est encore en possession d'y remédier, bien que ses remèdes laissent après eux des traces d'affaiblissement, résultat inévitable de l'irritation provoquée. Mais elle ne tarde pas à être inhabile, lorsque les sucs viciés, après avoir engorgé les viscères du bas-ventre, font irruption dans la masse du sang.

Jusqu'ici les vices du régime n'ont été punis que par des maladies aiguës, dont la nature, aidée de l'art, a su triompher. Mais bientôt la scène change. La faiblesse, la langueur, l'impotence ont remplacé la fièvre et tous les symptômes violents qui l'accompagnent. La nature, sans cesse occupée de son salut, a sauvé les organes nobles aux dépens de ceux qui sont moins essentiels à la vie. On voit paraître des douleurs de tous genres, spécialement la migraine, l'oppression de poitrine, les palpitations de cœur, la crampe d'estomac, la diarrhée, la constipation, les hémorroïdes, les fleurs blanches, le rhumatisme, la goutte, et nombre d'autres affections chroniques, qui, en respectant la vie, la rendent misérable.

Redisons-le encore, c'est en vain que l'on voudrait attribuer toutes ces dégénérations de l'organisme à des causes étrangères aux vices de régime. Elles peuvent, sans doute, être le résultat d'une maladie aiguë mal jugée (car la nature n'est pas infaillible), devoir leur génération aux erreurs de la médecine, moins infaillible encore que la nature. Mais les causes qui les ont produites sont accidentelles, tandis que les vices de régime sont perma-

[redacted] on cesse donc de s'aveugler sur les sources de ces maladies et une incommodités, de ces affections anormales qui rongent et défigurent aujourd'hui l'espèce humaine. L'homme est, dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral, l'artisan de ses maux. Fatal usage qu'il fait de sa raison ! lorsque l'instinct ne lui a pas été refusé plus qu'aux espèces secondaires, chez lesquelles les maladies sont d'autant plus rares que leur régime de vie demeure invariable. Détournés de l'ordre de la nature, introduits dans la domesticité, associés en quelque sorte à nos jouissances, nous les voyons perdre la beauté de leurs formes, la fleur de leur santé, en échange de quelques gentillesses, parodie de notre civilisation.

Si cette assertion, que je crois avoir démontrée jusqu'à l'évidence, laissait encore subsister le doute dans quelques esprits, il reste, pour le dissiper, le témoignage de ce trop petit nombre de disciples de la tempérance, qui ont pénétré les vues de la nature et sont fidèles à ses préceptes. Plus convaincant encore est le témoignage de ceux auxquels une maladie grave fit expier leurs excès, et que l'expérience a ramenés à la modération.

Si l'on objecte qu'il n'est point démontré que tout autre régime n'eût point altéré la santé des premiers, qu'au moins on ne refuse point croyance à ces derniers, lorsqu'ils affirment qu'ils ne furent délivrés de leurs souffrances, contre lesquelles la médecine se montra impuissante, *que par la réforme* d'un genre de vie en hostilité perma-

nente avec les lois de la nature. L'établissement de G fenberg en offre un grand nombre d'exemples.

Grevés de douleurs et d'un commencement d'infirmi quelques malades, auxquels la médecine avait retiré i secours devenus inefficaces, sont venus demander au fo dateur de l'hydrosudothérapie le miracle de leur rétabli sement. On a vu dans le cours de cet ouvrage à quell conditions sont soumises les personnes dont il se charg d'opérer la guérison. Souvent il leur a suffi du régime qu y est imposé, pour rentrer dans la possession d'une santé qui leur paraissait à jamais perdue. La grande et héroïque cure ne leur fut point administrée, l'expérience de Priessnitz ne la trouvant commandée que par la vétusté d'une maladie qui a poussé de profondes racines dans l'organisme. Une nourriture saine, de fréquents exercices à l'air libre, et l'eau bue en abondance firent les frais de leur guérison.

Il est un adage dont jusqu'ici on ne s'est point avisé de contester la vérité : c'est que, *Qui peut le plus, peut le moins.* Les affections les plus graves, les plus rebelles à la médecine, ayant été guéries à Graefenberg, ainsi que nous l'avons vu dans les descriptions qui en ont été faites, celles d'une moindre gravité y trouvent une guérison prompte et assurée.

On ne contestera pas davantage à l'eau fraîche la vertu d'humecter, d'atténuer, de délayer, de dissoudre ce qui est sec, visqueux, épaissi et endurci. C'est l'attribut de la fluidité. On conçoit également que ce liquide, mis en contact avec la totalité de l'organisme, doit le rafraîchir et le fortifier. C'est l'attribut du froid. Ces vérités admises, la guérison des maladies reçoit une application facile. Aidée par la propriété dissolvante et fortifiante de l'eau froide, son premier besoin, la nature ne rencontre plus d'obstacle à l'expulsion des humeurs viciées. Tous les couloirs sont ouverts. Divisées, atténuées, délayées, elles *portent* selon les lois imprescriptibles de l'organisme,

qui destine ces organes à leur élimination. La peau, ce grand organe excréteur, comme le témoignent les éruptions, les exanthèmes de tout genre, dont elle se couvre dans la terminaison des maladies tant chroniques qu'aiguës, joue le premier rôle au milieu des organes ses collaborateurs (1). Constamment stimulée et fortifiée tout à la fois par la transition du chaud au froid et du froid au chaud, baignée journellement par d'abondantes sueurs, elle attire à elle la plus grande partie des matières morbifiques, en épure le sang, délivre les organes qui en étaient le siége, sans exposer au moindre affaiblissement l'organisme, que soutient une nourriture saine et abondante, que corroborent les bains froids, les douches et l'exercice fréquent à l'air libre. Telle est la série des procédés curatifs qui frappent les yeux de tout observateur non prévenu. Quant aux mouvements internes de ce travail médicateur, ils sont pour nous un mystère impénétrable. On connaît les erreurs dans lesquelles la médecine est tombée de tout temps pour avoir voulu soulever le voile qui couvre les opérations de la nature, dont elle doit se borner à imiter les œuvres.

Priessnitz place en première ligne des instruments que l'hydrosudothérapie met en œuvre, une nourriture saine et l'exercice. La première est destinée à réparer la perte des sucs entraînés par la sueur et les évacuations de toute espèce. L'exercice rétablit l'équilibre entre tous les systèmes de l'organisme, favorise l'élaboration des sucs nouveaux et leur distribution, qu'il met en harmonie avec les besoins de chaque organe.

On s'est beaucoup récrié contre une méthode curative si peu proportionnée aux forces des malades, et si contradictoire avec ce qui jusqu'ici a été cru, professé et pratiqué.

(1) Voyez *Traité des maladies de la peau*, par P. Rayer, Bruxelles, *1837, 1 vol. in*-8o, et le bel atlas qui l'accompagne, où *sont figurées toutes les* altérations de la peau.

Je suis forcé d'en convenir, les procédés de l'hydrosudothérapie n'ont rien d'aimable, et la guérison semble mise à un bien haut prix. Non, Graefenberg n'est point un lieu de plaisir. On n'y voit pas le temple de Momus à côté de celui d'Esculape. Mais qu'importe à celui que la douleur rend impropre à l'impression du plaisir ! Pour lui, que ses erreurs ou celles de la médecine ont condamné à d'insupportables souffrances, le plaisir est tout entier dans l'absence de la douleur. Il demande du soulagement, il implore une guérison tant de fois promise, tant de fois tentée et jamais réalisée. Il a prodigué des trésors pour l'obtenir. Ici on ne lui demande qu'un peu de courage et de la persévérance. Le premier se puise dans l'amour de la vie, et l'on persiste facilement dans une résolution qui chaque jour reçoit sa récompense. Oui, c'est de la force d'âme qu'il faut apporter à Graefenberg, la force de renoncer aux habitudes de la mollesse, qui voudrait transiger avec la sévérité d'un régime qui commande des privations.

Cependant il ne faut point apporter à Graefenberg un corps usé, des forces vitales à demi éteintes, des organes altérés dans leur structure. Non; de tels malades ne soutiendraient pas le traitement. L'hydrosudothérapie est une question adressée à la nature, qui, faute de voix, n'y répondrait pas.

Qu'on cesse donc de se faire l'écho de ces déclamations suggérées par la mollesse, quand elles ne sont point inspirées par la mauvaise volonté et peut-être par la mauvaise foi. Que les adversaires de l'hydrosudothérapie se donnent la peine d'aller à Graefenberg; ils y verront des femmes délicates, des enfants, supporter sans faiblir le traitement qui de loin leur fait ou paraît leur faire tant de peur.

L'objection dirigée contre la contradiction de ce mode de curation avec les idées reçues, consacrées par le consentement des siècles, n'est pas plus insoluble. Les siècles

n'avaient-ils pas établi nombre d'erreurs, qui ont été détrônées par la découverte de la vérité? Galilée n'a-t-il pas donné un démenti aux astronomes ses prédécesseurs? La médecine n'a-t-elle pas été forcée d'admettre la circulation du sang, à laquelle, avant Harvey, elle ne voulait pas croire, en dépit des battements du cœur et des artères? L'aveu d'une erreur de plus ne l'humiliera pas.

Substituer l'eau froide à l'eau chaude est, sans doute, une forte antithèse. Supprimer les médicaments, comme étant eux-mêmes des maladies, semble un paradoxe, plus que cela, un déni d'humanité. Vouloir que l'eau, le régime et le mouvement suffisent à la guérison des maladies est une impraticable simplification de l'art de guérir. Tel est le langage du plus grand nombre des médecins, la plainte gémissante des amateurs de remèdes, un objet de doute pour ceux même qui les redoutent.

On peut répondre aux premiers par les écrits de quelques médecins célèbres et consciencieux, qui ont rendu hommage à ces vérités nouvelles; dire aux seconds que l'eau est pour le goût bien préférable à la rhubarbe et au séné; aux derniers, que le doute ne peut résister à l'évidence des faits. Je comblerai la mesure des preuves en répétant ce qui est affirmé dans cet ouvrage, qu'en 1836 Graefenberg a vu arriver quatorze médecins qui, après avoir épuisé toutes les ressources de leur science et celle de leurs collègues, pour se guérir, sont venus demander à Priessnitz leur guérison qu'il opéra. Se peut-il un témoignage plus flatteur pour le fondateur de l'hydrosudothérapie, et un aveu plus convaincant de l'excellence de sa méthode curative?

Je n'insisterai pas davantage sur des faits dont la notoriété publique porte un défi à l'esprit d'incrédulité et à celui de malveillance. J'en ai dit assez pour inspirer la confiance et rendre l'espoir aux infortunées victimes du régime en usage et des drogues médicinales demeurées *impuissantes*,

Le lecteur jaloux d'approfondir le mode d'action de cet agent unique dans la cure des maladies, trouvera dans le résumé qui suit un petit cours de médecine à l'usage des partisans de l'hydrosudothérapie.

Les maladies sont un trouble de l'harmonie des organes qui fonctionnent pour le maintien de la vie et de la santé.

A les juger sur les noms qu'on leur donne, et d'après les formes sous lesquelles elles nous apparaissent, elles sont nombreuses.

En les ramenant à leurs causes productrices, on peut en réduire considérablement le nombre.

La multiplicité des formes n'implique point celle des causes. Elle est le résultat de la diversité des organes, dont chacun a des fonctions différentes à remplir.

L'air, l'eau, les lieux, le repos, le mouvement, la veille, le sommeil, les aliments, les boissons, les passions sont les éléments de la vie physique et morale (1). Leur juste pondération est conservatrice de la santé. Leur inégale répartition est la source des maladies.

L'homme n'est pas toujours le maître de la pureté de l'air et de l'eau, de la salubrité des lieux qu'il habite. Mais il l'est toujours du mouvement et du repos, de la veille et du sommeil, de ses aliments et de ses boissons. La raison peut imposer un frein à ses passions.

La religion a placé la gourmandise au nombre des sept péchés capitaux. La médecine l'accuse avec raison de la production d'un grand nombre de maladies. Celles même qui lui sont étrangères en reçoivent de la gravité, par la complication qu'elles contractent avec ses produits.

Je laisse après moi, a dit en mourant un médecin célèbre, deux grands médecins : la diète et l'eau. Qui de nous

(1) *Voyez* C. Hufeland, *La Macrobiotique, ou l'art de prolonger la vie de l'homme*, suivie de conseils sur l'éducation physique des enfants, trad. de l'allemand par A.-J.-L. Jourdan, 1838, in-8°.

n'a pas remédié à une indisposition légère, fait avorter une maladie grave qui commençait, en se mettant à la diète et en buvant de l'eau?

Que les maladies soient aiguës ou chroniques, le médecin commence par nettoyer les premières voies avec des vomitifs et des purgatifs; puis il introduit dans les secondes les remèdes propres à favoriser le travail de la nature, dont il sait qu'il n'est que le ministre.

Que fait Priessnitz? Les mêmes choses avec de l'eau.

L'eau est le plus grand dissolvant de la nature.

Les premières voies sont-elles engorgées, l'eau délaye, atténue, divise et étend ce qu'elles renferment d'impur, que l'estomac et les intestins finissent par rejeter. Il l'administre froide, parce que cette température est tonique, fortifiante, et que la nature a besoin d'énergie pour en opérer l'expulsion.

La maladie siége-t-elle dans le sang, ses produits sont-ils déposés dans les divers organes de l'économie animale; qui mieux que l'eau peut rendre la fluidité à ce qui est épaissi, émousser ce qui est acrimonieux, ranimer ce qui languit, éteindre ce qui brûle, et rouvrir tous les couloirs par lesquels doivent s'échapper les humeurs nuisibles?

Un procédé sudorifique, inconnu jusqu'à Priessnitz, provoque la transpiration, sans fatiguer l'organisme. On l'entretient avec une abondante boisson d'eau froide, qui étanche la soif, humecte et rafraîchit le sang, remplace les sucs perdus et soutient le ton de toutes les fibres.

Le bain froid dans lequel est plongé le corps couvert de sueur, mais exempt de toute agitation des deux systèmes de la respiration et de la circulation, rend à la peau le ton et l'énergie que la transpiration lui a fait perdre. L'exercice qui y succède restitue au corps la chaleur perdue. Il n'est pas un seul exemple de refroidissement causé par cette subite transition du chaud au froid, phénomène qui s'explique par le calme général de l'organisme.

La douche a pour objet d'ébranler les sucs viciés, identifiés avec les organes, et de les appeler à la peau stimulée par la percussion.

Les bains locaux sont dirigés vers le même but. Ceux de siége et de pieds ont l'admirable propriété de détourner les humeurs qui menacent la tête et la poitrine.

Les fomentations se recouvrent ou non d'un linge sec, les premières sont échauffantes, les secondes rafraîchissantes. On tient les premières constamment appliquées sur les parties engorgées, avec complication de faiblesse. Les dernières rafraîchissent puissamment les parties enflammées.

La fin de tous ces procédés réunis est le transport des humeurs morbifiques à la peau sous la forme d'éruptions, de furoncles et d'abcès.

Ces éruptions, nommées crises, sont un signe certain de la guérison.

Après l'expulsion des sucs viciés, leur remplacement par des sucs balsamiques; après la restauration du système digestif, la résolution des obstructions, la libération de tous les organes, et le rétablissement de l'harmonie des fonctions vitales et animales, il ne peut rester, et ne reste en effet, que la santé, que remportent les malades en quittant Graefenberg. Trésor qu'ils conservent en demeurant fidèles au régime auquel ils doivent son acquisition.

On ne manquera pas de voir dans cette apologie de la méthode curative de Graefenberg une profession de foi médicale, et l'on ne se trompera pas. Mais on se tromperait fort en y cherchant une dénégation des principes qui furent jusqu'ici, et sont encore, la règle de ma pratique.

Le médecin a-t-il une autre mission que celle d'apaiser la douleur, de calmer l'irritation, d'éteindre la chaleur brûlante, compagne de l'inflammation et de la fièvre, d'humecter, d'atténuer, de délayer ce qui est sec, épaissi, endurci, d'envelopper et d'émousser les acrimonies, de

résoudre les engorgements, de dissiper les congestions, de tenir ouverts tous les couloirs excréteurs, d'y faire converger tous les mouvements, d'y appeler les humeurs nuisibles, d'en opérer l'évacuation, enfin de soutenir les forces du malade, de les tenir en rapport avec les besoins de la nature, seul facteur de ce grand travail, dans l'accomplissement duquel le médecin, son serviteur, ne doit que l'aider et jamais la contrarier? C'est bien là, je pense, le ministère de la médecine, dont je viens de décrire les intentions et les actes.

Que si l'on objecte qu'un remède unique ne peut suffire à remplir des indications si diverses, je répondrai que ce remède unique se multiplie sous la main de celui qui sait en faire l'application, que les formes nombreuses sous lesquelles il est employé, répondent aux nombreuses indications que l'art doit remplir. Je répondrai que les bains de pieds, ceux de siége, que les bains généraux et partiels, que la douche et les injections, bien que l'eau froide en soit l'unique composition, sont autant de remèdes spéciaux, ayant chacun des propriétés distinctes, répondant aux divers besoins de la nature.

Je répondrai encore qu'il est inexact de dire que cette méthode curative n'a qu'un remède unique, tandis que le médecin qui l'exerce fait intervenir la puissance éminemment médicatrice du procédé sudorifique, lorsqu'il appelle en concurrence le pouvoir non moins influent du mouvement de l'air libre, une nourriture saine, dont l'abondance est réclamée par cet appétit dévorant que donne le fréquent exercice, enfin lorsqu'il commande le silence des passions et circonscrit la sphère du plaisir dans la jouissance des distractions d'une société réunie dans un même esprit, dans un même besoin.

En vérité, ce genre de médecine en vaut bien un autre. Il a au moins l'avantage de ne point révolter l'organe du goût, et, comme on peut se l'administrer à soi-même, d'être *à la portée* de toutes les classes.

Je terminerai ces réflexions par le récit du traitement hydrosudothérapique auquel j'ai demandé du soulagement à des infirmités trop anciennes pour que j'ose espérer une guérison, à laquelle mon grand âge ne me permet pas de prétendre.

Après avoir été depuis l'âge de vingt-cinq ans affligé d'une affection hémorroïdale dont les symptômes principaux étaient une constipation, un dévoiement, de violents maux de reins, une digestion pénible, une lassitude continuelle des extrémités inférieures et quelquefois de tout le corps, un mauvais sommeil, un rhume de cerveau habituel, et de temps à autre des éruptions de furoncles dans différentes régions du corps, je me sentis tout d'un coup délivré à l'apparition d'une douleur rhumatismale nommée *sciatique*, qui dura quinze mois. Le traitement dirigé contre cette nouvelle maladie n'aboutit qu'à ramener tous les symptômes qui l'avaient précédée. Force me fut de les garder, les trouvant plus supportables que la sciatique, qui me privait de sommeil et me faisait boiter.

J'arrivai avec ce triste cortége jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans, époque où je ressentis une amélioration progressive dans mon espèce de santé. Insensiblement toutes mes douleurs disparurent. Savourant avec délices ce bonheur que ma jeunesse seule avait goûté, je me parus à moi-même un nouvel homme. Séduisante illusion, qu'une affreuse réalité a trop promptement dissipée ! C'était encore un échange de douleur, la métamorphose d'une maladie en une autre plus grave. Une pierre se formait dans ma vessie.

On sait tous les tourments attachés à la présence d'un corps étranger dans cet organe. Un habile opérateur m'en délivra. Mais il ne put, avec le corps étranger, m'enlever les causes qui présidèrent à sa formation. Le vice arthritique, auquel je devais mes douleurs antécédentes, siégeait sur les voies urinaires. La médecine pouvait seule *l'en éloigner*. J'eus recours à l'eau minérale d'Adelheïs,

en Bavière, qui opéra cette révulsion. L'humeur arthritique, abandonnant la vessie, se retrancha de nouveau sur les articulations, où elle me rendit toutes les douleurs dont ce changement de siége m'avait temporairement délivré. A ce renouvellement des douleurs il faut ajouter le tourment d'une irritation permanente, qu'après son extraction la pierre avait laissée dans la vessie, irritation qui s'exprimait par le sentiment d'une chaleur brûlante dans la région du bas-ventre, et de fréquentes envies d'uriner. Tel était l'état de souffrances alternatives dans lequel j'avais passé une grande partie de ma vie, où je paraissais condamné à en parcourir le reste, lorsque la renommée vint m'apprendre que l'eau froide m'offrait un soulagement assuré, sinon une guérison radicale.

L'épreuve n'offrait aucun danger. Je la fis, en me conformant scrupuleusement aux règles prescrites dans cet ouvrage, dont la première est de familiariser le corps avec l'impression de l'eau froide et l'estomac avec l'abondante boisson de l'eau, sur une échelle bien graduée. Je mis aussi mon régime et l'exercice en harmonie avec ce traitement. Aujourd'hui je bois quinze verres d'eau dans l'espace de vingt-quatre heures, dont huit avant le déjeuner, trois pendant le dîner, et les quatre derniers dans la soirée. Je prends un bain de siége de la durée d'une demi-heure, après le huitième verre du matin, et le soir je ne me couche qu'après avoir fait sur tout le corps une ablution d'eau froide. La région du bas-ventre, siége des hémorroïdes dont je suis affecté depuis cinquante ans, et de cette chaleur incommode dont j'ai parlé, demandant une application immédiate de l'eau froide, je m'administre, après avoir été à la garde-robe, un lavement d'eau froide que je garde sans la moindre peine ; il est absorbé comme un verre d'eau dans l'estomac.

Voudra-t-on le croire ? aujourd'hui j'ai réduit mes douleurs à un silence presque absolu. Mon appétit est des plus *vifs*, *ma digestion* prompte et facile, les évacuations al

vines réglées, le ventre et la vessie délivrés de cette chaleur brûlante, le sommeil long et tranquille, comme ne le connaissent point les vieillards, les forces remontées, pouvant fournir à de longues promenades sans tomber dans cette sueur débilitante que je ne pouvais éviter au moindre exercice. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'âme participe à ce bien-être du corps.

Voilà pourtant l'effet bien remarquable de ce régime si redouté, tant décrié, que je ne suis que depuis quelques mois. J'ai dit de ce régime ; car on ne peut lui donner le nom de cure que lorsqu'on lui associe le procédé sudorifique et la douche, principaux instruments des crises.

Priessnitz les regarde comme indispensables à la guérison radicale des maladies dans lesquelles les humeurs jouent le principal rôle. Il est ici d'accord avec les médecins de tous les temps, qui ne croient à une véritable guérison qu'après l'évacuation de l'humeur morbifique. Il diffère d'eux en ce que la peau lui paraît plus propre que toute autre voie à son expulsion. A cet égard il préfère être d'accord avec la nature, à laquelle ce procédé semble être plus familier. Sont exceptées les affections nerveuses, que l'on peut considérer comme le produit d'une réparation inégale de la vie dans les divers systèmes de l'organisme. Le redressement du régime suffit toujours à leur guérison. Mais, pour les uns et les autres, hors du régime point de salut. L'eau est tout à la fois le médecin du corps et de l'âme. Nous croyons, avec la religion, que l'eau du baptême purifie l'âme du péché originel ; croyons aussi, avec l'expérience, qu'elle est pour nos péchés sensuels le rédempteur du corps humain.

RELATION D'UN VOYAGE A GRAEFENBERG, ET RÉFLEXIONS SUR CET ÉTABLISSEMENT;

Par J. Cross (1).

En approchant de la ville de Freywaldau, quelle fut ma joie et ma surprise, lorsque, jetant les yeux par hasard à gauche, j'aperçus et je reconnus, par la lithographie que j'en possède, le petit hameau de Graefenberg avec ses maisons éparses, bâties sur la pente de la montagne dont il tire son nom. Arrivé à l'endroit où l'on quitte la grande route de Freywaldau pour enfiler le mauvais chemin qui mène à Graefenberg, je fus très-étonné de voir que personne n'eût encore eu la bonne idée de faire planter un simple pieu en terre, portant l'inscription : « Chemin de Graefenberg, » pour avertir le pauvre voyageur malade et harassé de fatigue, que c'est ici qu'il touche au terme de son voyage et de ses souffrances, et pour l'empêcher de passer outre et d'entrer à Freywaldau, ce qui l'obligerait à revenir sur ses pas.

Dès ce moment une foule d'idées vinrent assiéger mon esprit; il me fut impossible de rester plus longtemps en voiture; je descendis, et je m'acheminai d'un pas accéléré vers la montagne fameuse dont l'écho raisonne aujourd'hui jusque dans les pays les plus reculés de la terre cultivée, m'abandonnant aux rêveries de mon imagination, qui me présentait l'eau du petit ruisseau murmurant à

(1) Extrait de son ouvrage : *L'Eau fraîche, comme excellent diététique et admirable curatif, ou des vertus médicales de l'eau fraîche et de son usage, tant pour conserver la santé que pour la rétablir*, Bruxelles. Hauman et Ce. 1840, in-18.

côté de moi comme écoulée des bains de Graefenberg, et par conséquent impure, infecte et imprégnée de venins syphilitique, scrofuleux et goutteux. Les maisons que je voyais au-dessus de moi me paraissaient être autant d'habitations de princes et de princesses enchantées, dont les corps, ayant pris toutes sortes de formes hideuses, étaient devenus perclus, paralytiques, lépreux, etc.

Au milieu d'eux je me figurais le grand et bénin magicien Priessnitz occupé à les toucher de sa baguette merveilleuse, et à leur rendre l'allure, la vue, l'usage et la pureté de leurs membres. Et quelle est cette baguette mystérieuse et bienfaisante? C'est l'eau froide, toute commune, toute simple, toute pure; et c'est précisément parce que ce n'est que de l'eau, que le monde est assez prévenu, assez aveuglé, pour ne pas ajouter foi aux prodiges qu'elle peut opérer.

Enfin, je me vis face à face avec ce phénomène médical. Je le trouvai moins joli et moins spirituel, ou pour mieux dire, moins fin et rusé qu'il n'est dans le portrait que j'en ai; par contre, celui-ci n'a pas l'expression de bonhomie, de calme et de réflexion répandue sur toute la physionomie de Priessnitz.

Il me présenta à sa femme; c'est une jolie blonde, fort simple, mais de beaucoup d'esprit; elle connaît l'économie à fond, et conduit seule tout le ménage, qui n'est que trop considérable. Tous deux n'ont ni les manières ni les vêtements des paysans; ce sont, à proprement parler, des bourgeois de Freywaldau.

J'avais pris la précaution, indispensable pour quiconque veut se rendre à Graefenberg, de me faire annoncer préalablement chez Priessnitz, afin de m'assurer d'une chambre. Malgré cela, je ne trouvai plus de place dans aucune des quatre habitations qui lui appartiennent, et je fus logé dans une des maisons de paysans les plus proches, bâties çà et là sur le plan incliné de Graefenberg, les unes *au-dessous* des autres. Ah! quel mauvais logement! Nos

domestiques ne s'en accommoderaient pas, même à la longue, et l'habitant délicat d'une ville y trouverait de quoi se dégoûter de toute la cure, si les souffrances dont il veut débarrasser à tout prix ne l'engageaient à se résigner et à faire de nécessité vertu. Mon hôte me conduisit, par un mauvais escalier très-étroit et presque perpendiculaire, placé à l'entrée aussi basse que sale de la maison, dans une toute petite chambrette cloisonnée et si basse que moi, qui n'ai guère plus de cinq pieds de haut, je fus obligé de me baisser pour ne pas donner de la tête contre les poutres de traverse qui soutiennent le plafond planchéié.

Pour tout mobilier, je ne vis qu'un bois de lit rempli de paille recouverte d'un lit de plumes assez mince, d'un seul drap, d'un lit de dessus fort grand et fort lourd pour servir de couverture, et de deux oreillers; puis une armoire à deux tiroirs, une petite table et deux chaises, le tout grossièrement travaillé en bois de sapin; enfin un tire-botte, un pot de chambre, une bouteille, deux verres, et une énorme terrine pour lavoir.

Celui qui ne saurait se passer de matelas, en trouve à louer à Freywaldau, situé à un quart de lieue de Graefenberg. Je remarque en passant que, comme les matelas sont tous les jours mouillés, par suite des fortes sudations, surtout dans le milieu, où se concentre l'eau, et qu'il est souvent impossible de les faire sécher, l'épouse de Priessnitz a eu la bonne idée de faire diviser les siens en trois pièces ou coussins, ce qui fait qu'on peut les changer, ainsi que les manier et les sécher plus facilement.

Du reste, je recommande à tous ceux qui sont dans le cas de visiter Graefenberg, ou tout autre établissement analogue, de ne pas oublier de prendre avec eux, non-seulement toutes les pièces nécessaires pour le lit, surtout une couverture, des oreillers et des draps, mais encore des serviettes et du linge pour compresses, ainsi que *quelques vêtements* chauds, surtout un bon manteau, pui

miroir, parapluie, ciseaux, couteau, papier, plumes et encrier, sans oublier une montre, et autres petites bagatelles dont on pourrait avoir besoin.

J'eus à peine arrangé mes petites affaires, que la cloche du haut de la grande maison de Priessnitz m'annonça l'heure du dîner. En entrant dans la salle à manger, qui a quatre-vingt-dix pieds de longueur, je fus très-surpris de voir tant de monde rassemblé : cent soixante-huit personnes, assises pêle-mêle et sans distinction d'âge ni de rang, à trois tables placées en file; Priessnitz préside au haut de la première table à gauche, et ne manque jamais ni au déjeuner, ni au dîner, ni au souper; c'est là qu'il donne ses audiences publiques ; aussi est-il continuellement mis en réquisition par les convives; dont chacun a quelque chose à lui rapporter ou à lui demander, et tout cela se fait à haute voix, sans gêne, sans retenue. Il est étonnant de voir régner une gaieté si bruyante au milieu de tant de malades.

On servit une soupe avec des fritures, du bouilli avec une sauce aigre, et, à ma fort grande surprise, avec d'énormes concombres confits au sel, qui sont ici à l'ordre du jour, puis des pois verts, avec des beignets de viande hachée. Au lieu de légumes, qui, à l'exception des choux et de la choucroute, sont assez rares ici, on sert alternativement du veau, du mouton, du porc, ainsi que des poulets et des canards rôtis, avec de la salade ou de la compote, ou bien toutes sortes de farineux assez grossiers.

Du beurre frais sert tous les jours de dessert.

Durant les seize jours que j'ai passés à Graefenberg, j'ai été satisfait de la cuisine; tout était bon, tendre et savoureux. Je trouve très-injustes les plaintes que l'on entend porter en général à cet égard. Quand de temps à autre la viande, surtout de bétail frais tué, est un peu coriace, ou que tel ou tel mets a moins bien réussi, c'est à grand tort qu'on l'impute à Priessnitz ou à son épouse ; il faut *être juste*, il n'y a pas de ménage où l'on puisse s'en ga-

rantir. La seule chose dont j'ai trouvé à me plaindre, c'est le pain bis qu'on mange. On le sert trop frais cuit, de sorte qu'il est toujours mou et humide. Du reste, on trouve toute la journée des personnes assises dans le corridor, qui vendent non-seulement du pain blanc, du pain au lait et une espèce de pain d'épice sans épices qui doit exciter la soif, mais encore des fruits, tels que la saison les donne, et dont l'usage n'est pas interdit.

Tout le monde boit beaucoup d'eau fraîche à table; vingt à trente verres, trois à quatre pots, par jour, forment la portion ordinaire. Priessnitz en recommande l'usage copieux à tous ses patients, tant pour réparer la déperdition de liquide causée par les fortes transpirations journalières, que pour servir de remède, en délayant, dissolvant et favorisant l'évacuation des substances morbifiques. Aussi voit-on les domestiques sans cesse occupés à aller remplir les bouteilles de l'eau excellente et très-froide d'une fontaine qui jaillit à deux pas de la salle à manger, et que matin et soir on voit entourée de convives qui se divertissent à boire à qui mieux mieux. C'est bien dommage que précisément cet endroit qui, dans tous les bains, présente un aspect si agréable et si riant, soit traité ici avec une négligence et une nonchalance inconcevables; loin d'y être à couvert, on est en proie à un courant d'air continuel; tout y est malpropre, sale, et même dégoûtant et peu décent, à cause du voisinage des commodités, très-peu soignées elles-mêmes.

Tout le traitement, dans cette cure, ne tendant qu'à activer l'économie et à donner à la puissance médicatrice naturelle l'énergie nécessaire pour se débarrasser du mal, et pour éliminer la matière morbifique, Priessnitz, bien éloigné d'affaiblir l'organisme en lui enlevant la nourriture, et de prescrire à ses malades une diète rigoureuse (à l'exception des épices exotiques et de toutes les liqueurs spiritueuses, qui sont interdites), a pour principe de ne *point les gêner du tout*, et de leur permettre de manger

autant qu'ils en ont envie. Il leur fait servir même des aliments solides, grossiers et peu faciles à digérer, dans l'intention de leur inspirer du courage et de la confiance, sentiments qui ne peuvent manquer de naître dans leur âme, dès qu'ils s'aperçoivent qu'au milieu de leurs souffrances ils mangent avec bien plus d'appétit, et des portions bien plus grandes, qu'ils ne faisaient chez eux en temps de santé, et que leur estomac digère même des choses qu'ils ne se seraient pas permis de manger lorsqu'ils se portaient bien, à moins de s'exposer à toutes sortes d'inconvénients et de malaises.

Il faut convenir que c'est un point très-important, et qui donne à la cure hydriatrique un avantage bien saillant sur toutes les autres médications usitées de nos jours, savoir que, loin d'assujettir le malade à des privations souvent bien dures par rapport au manger et au boire, elle excite et accroît le besoin de manger, et force même le malade, non sans le surprendre et lui causer de la joie, à manger plus qu'il ne faisait dans l'état de santé. Cela ne peut pas étonner, quand on réfléchit que tous les moyens d'action que cette cure met en usage chaque jour, tels que faire suer, baigner, doucher, boire, prendre l'air, grimper les montagnes, etc., sont bien propres à exciter l'appétit, et que tout le genre de vie qu'on mène ici, cause à l'économie, pour m'exprimer ainsi, des dépenses considérables et continuelles qui ne peuvent être réparées que par une recette proportionnelle.

Aussi je puis assurer que ce que je vis au dîner auquel j'assistai à Graefenberg surpassa toutes mes attentes; car je vis manger tout le monde, sans distinction, avec un tel appétit, et manger en telle quantité, que, si je n'eusse eu la conviction de me trouver au milieu de malades attaqués des maux les plus divers et la plupart jugés incurables par les gens de l'art les plus instruits et les plus célèbres, j'aurais cru ne voir que des manouvriers affa*més*, *robustes* et pleins de santé.

Malgré cela, je n'hésite pas à dire que cette manière de manger goulûment de la plupart des patients de Priessnitz est dégénérée en manie, en excès, en vice, et qu'elle ne peut pas être indifférente par rapport à la médication.

Je reviendrai plus tard sur cet article.

En sortant de table, je consultai Priessnitz sur ma propre personne; je lui racontai en gros tous les maux dont j'avais eu à souffrir pendant tant d'années, et dont j'étais parvenu à me délivrer, uniquement en prenant tous les jours une lotion, de temps en temps quelques bains partiels, ou en appliquant des compresses sur telle ou telle partie, et que de toutes mes indispositions il ne me restait qu'un rhume de cerveau chronique, dont je ne pouvais me défaire et qui m'incommodait beaucoup.

Je l'assurai, toutefois, que c'était, non cette petite indisposition, mais bien l'envie de faire sa connaissance, de voir de mes yeux son bel établissement, et de m'initier moi-même dans toutes les parties de sa méthode curative admirable, qui m'avait fait entreprendre le voyage de Graefenberg. Il fut d'avis que sa cure, principalement la sudation et le bain subséquent, ne manquerait pas d'avoir des effets fort salutaires par rapport à ma santé, et il me conseilla de prendre dès le soir même un bain préparatoire, et de m'adresser à ce sujet à mon hôte. Il faut savoir que chaque paysan, propriétaire d'une maison à Graefenberg, fait valoir toutes les pièces de sa maison dont il peut se passer, pour les louer aux patients de Priessnitz qui n'ont pas de place chez lui. Chacun a pour cette fin près de sa maison une fontaine d'eau vive, dont l'eau, moyennant des tuyaux, est conduite dans une pièce attenante à l'habitation et renfermant tout l'appareil de la cure. Outre cela, l'usage l'ayant rendu familier avec le maniement du traitement, il fait le garçon baigneur auprès des hommes, de même que son épouse fait la servante des bains auprès des femmes. Le prix fixe du loyer pour *une chambrette* est un florin de convention, ou 2 francs

40 centimes à peu près, par semaine, autant pour le lit, et 40 kriches ou 1 franc 40 centimes pour le service, également par semaine (1). Pour revenir à mon bain préparatoire, mon hôte me fit déshabiller tout nu, me couvrit d'un drap de lit, et de mon manteau par-dessus, mit des pantoufles tissues de paille à mes pieds, et puis me mena dans la petite chambre à bain, où il me fit entrer dans une baignoire remplie, à une hauteur de quelques pouces, d'eau dégourdie d'à peu près 18° R., me lava et me frotta de la tête jusqu'aux pieds à diverses reprises, et me ramena enfin dans le même costume à ma chambre, où, après m'être essuyé en frottant, je repris mes vêtements pour faire un tour de promenade.

C'est un grand inconvénient pour les malades logés dans ces maisons de paysan, que les chambres à bain ne se trouvent pas dans la maison même, et que par conséquent, déshabillé comme on est, il faille, pour y parvenir, faire un trajet plus ou moins long, pendant lequel on est exposé à l'intempérie de l'air, et marcher même dans la boue, vu que les avenues ne sont pas même élevées, ni pavées.

Priessnitz fait prendre ces ablutions ou bains préparatoires à tous les nouveaux venus pendant un temps plus ou moins long, selon l'état de la maladie, et le degré de sensibilité du patient, avant de lui permettre de se plonger dans l'eau froide; il est même des cas où, durant toute la cure, le malade doit s'en tenir à ces bains.

A sept heures du soir, la cloche m'appela au souper, qui, de même que le déjeuner, ne consiste qu'en lait froid et en beurre frais, avec du pain bis. Du reste, cette couple d'heures qu'on passe le soir dans la salle à manger, avant

(1) Toutes les dépenses nécessaires pour table, loyer, etc., se montent à 2 francs 50 centimes par jour, ou 75 francs par mois, sans compter l'honoraire pour Priessnitz, qui est arbitraire. On assure cependant que l'affluence excessive des étrangers a fait *depuis* hausser le prix du loyer de plus du double.

d'aller se coucher, sont ordinairement les plus agréables. Il est permis de fumer; on jase, on joue, mais jamais aux cartes; on fait de la musique, on chante, et de temps en temps on se divertit à danser. D'ailleurs, c'est aussi le temps de l'arrivée, désirée souvent bien ardemment, du messager de la poste, qui apporte les lettres qu'on reçoit et prend celles qu'on a écrites.

Fatigué de voyage, comme j'étais, je quittai d'assez bonne heure la salle, pour aller me coucher; il pleuvait bien fort, et je fus fort étonné, en sortant dans la rue, de voir qu'il y faisait noir comme dans un four. Après avoir fait quelques pas inutiles dans la boue, il fallut m'en retourner, pour me faire éclairer par un domestique muni d'une lanterne, jusqu'à mon logement. Voilà bien encore un inconvénient qu'on trouve à Graefenberg et auquel il serait si facile de remédier, si Priessnitz et les autres propriétaires voulaient faire paver les avenues de leurs maisons, rendre les chemins plus praticables, en les couvrant de sable, et enfin les faire éclairer de nuit, afin que les malades ne fussent pas exposés à s'enfoncer dans la boue, ou bien, en descendant la montagne, à faire une glissade et à se blesser en tombant (1).

Malgré la dureté de mon lit, je dormis profondément et tout d'un somme jusque vers les quatre heures du matin, que mon hôte vint m'éveiller pour procéder à la première sudation. Il me fit lever, ôta le drap de lit et la couverture piquée que Priessnitz m'avait prêtée, n'étant pas habitué à me servir des lits de plume de dessus, aussi lourds que chauds, dont on fait usage dans ce pays; à leur place il déploya la grande couverture de laine que j'avais achetée la veille (la grande coûte 8 florins ou 20 fr., la petite 6 florins ou 15 francs), sur laquelle je m'étendis

(1) Depuis cette époque, et surtout depuis que le gouvernement y envoie tous les ans des inspecteurs de police, ainsi que du militaire, je ne doute pas qu'il ne se soit fait divers changements et améliorations à cet égard.

tout nu. Après m'avoir mis l'urinal entre les jambes, il commença l'opération accoutumée de l'emmaillottement, dans laquelle l'usage donne une si grande adresse à ces gens-là, et m'entortilla si bien et si fermement dans la couverture que je pouvais à peine me remuer ; il me passa de la même manière le grand lit de plumes de dessus et puis encore la couverture piquée autour du corps, et ayant étendu mon manteau par-dessus tout cela, il finit par m'enfoncer la tête dans l'oreiller de manière à ne laisser libres que les yeux, le nez et la bouche. Cet enveloppement de la tête cependant n'a lieu que lorsque le malade ou Priessnitz l'exige. Puis il me quitta en me souhaitant un prompt succès, venant toutefois de temps en temps s'enquérir si la sueur se manifestait.

Cette manière d'être couché, sans pouvoir faire de mouvement, dans la couverture de laine dont les longs poils causent une démangeaison désagréable sur la peau, fut pour moi ce qu'il y eut de plus incommode et de plus gênant dans toute l'opération, mais seulement les premières fois ; dans la suite, je me rendormais peu après avoir été emmaillotté, quoiqu'on prétende que cela n'est pas bon. Étant d'un tempérament plus sec qu'humide, il me fallut rester deux bonnes heures dans cette attitude, jusqu'à ce que la sueur produite par la concentration de la transpiration et de la chaleur cutanée, se manifestât ; chez d'autres personnes, cette éruption se fait bien plus promptement ; d'ailleurs, elle se règle sur la disposition momentanée du patient, le temps et l'air. Mon hôte ayant été averti que j'étais en sueur, ouvrit la fenêtre, et vint me donner de temps en temps de l'eau fraîche à boire. L'un et l'autre se fait dans l'intention de récréer les poumons, en leur faisant respirer l'air frais, de ranimer les forces du corps et de le préserver de trop d'échauffement et de l'affaiblissement qui s'ensuit ; outre cela, l'eau fraîche bue lorsque la sueur coule, active la fonction transpiratoire, tandis qu'on l'arrête, quand elle est bue avant l'éruption de la sueur. Un autre expédient de provoquer cette der-

nière, pour les personnes qui suent difficilement, est le mouvement forcé du corps, le frottement des mains et des pieds, autant que faire se peut dans l'état d'emmaillottement; seulement il faut se garder de boire immédiatement après un mouvement pareil. Après avoir sué pendant deux heures, et par conséquent avoir passé quatre heures dans cette situation peu agréable, j'en fus délivré par Priessnitz, qui entra et jugea que c'en était assez. C'est toujours à lui qu'il faut s'en tenir par rapport à la durée de la séance et surtout il ne faut jamais la prolonger jusqu'à ce qu'on éprouve un sentiment d'affaiblissement; du reste, la durée varie d'une demi-heure jusqu'à quatre heures, en comptant du moment de l'éruption. Mon hôte ferma donc la fenêtre, me débarrassa la tête et me démaillotta promptement jusqu'à la couverture, qu'il ne desserra qu'autant qu'il fallait pour enlever l'urinal et faire entrer les pieds dans les pantoufles de paille. En même temps Priessnitz me fit asseoir et sortir les mains, qu'il arrosa plusieurs fois d'eau fraîche, en me présentant le lavoir, et me faisant laver aussi le visage. Alors je quittai le lit, et, enveloppé de ma couverture dégouttante de sueur, qu'on me jeta par-dessus la tête, je me rendis d'un pas précipité, tout gaiement et sans éprouver le moindre sentiment d'affaiblissement ou d'incommodité, au bas de l'escalier et hors de la maison, à la chambre de bain : Priessnitz me précédait et l'hôte me suivait, portant le drap de lit et mon manteau. Après m'avoir derechef fait laver les mains et le visage et m'avoir enlevé la couverture, Priessnitz me fit entrer d'abord dans le bain préparatoire d'eau tempérée, comme je l'avais fait la veille, pour bien me laver et me frotter; ensuite je me plongeai un instant dans la cuve voisine remplie d'eau toute fraîche qui afflue sans cesse d'un côté et découle de l'autre, pour revenir aussitôt dans le premier bain, d'où, après un bon frottement, il me fallut de nouveau rentrer dans le froid, m'y asseoir et plonger plusieurs fois, toujours en frottant

les membres, et enfin retourner une dernière fois dans l'eau dégourdie, que je quittai bientôt, affublé comme la veille, pour regagner ma chambre, m'essuyer en frottant, m'habiller et prendre de l'exercice. Bien loin de ressentir le moindre frisson, j'éprouvais au contraire le sentiment d'une chaleur bienfaisante et d'une vigueur tout à fait particulière de corps et d'esprit.

La même sudation, quoique moins longue, et le même bain eurent lieu le soir, mais, dès le lendemain, mettant de côté le bain préparatoire, je me précipitai, tout en sortant du lit, dans le bain froid, prenant toutefois la précaution, *qu'il ne faut jamais négliger*, de laver mains, visage et poitrine, avant d'y entrer. Il est vrai que le premier moment surprend, mais comme il est d'autant plus désagréable, qu'on est plus craintif et plus lent à y entrer, je recommande de s'y précipiter tout entier, en retenant l'haleine et en s'y plongeant de manière à faire passer l'eau par dessus la tête, puis de s'y asseoir, de bien frotter le plus longtemps possible les parties malades, et d'y rester depuis trente secondes jusqu'à cinq minutes, jamais davantage, à moins que ce ne soit par ordre exprès de Priessnitz. C'est une faute bien grave que commettent plusieurs patients, de prolonger le séjour dans le bain froid jusqu'à trente minutes, peut-être même dans l'inaction et sans avoir recours à la friction, comme au seul moyen de résister au sentiment du frissonnement.

Il est bien à propos de faire de nouveau mention ici du préjugé qui, quoiqu'il soit généralement répandu, n'en est pas moins mal fondé et démenti par l'expérience journalière, de croire que ce passage subit du chaud au froid, que cette ablution froide du produit de la plus grande chaleur, comme elle se pratique à Graefenberg et dans tous les autres établissements analogues, soit nuisible à la santé et puisse même causer une attaque d'apoplexie. Ce préjugé provient uniquement des expériences bien tristes qu'on a si souvent été et qu'on est encore dans le

cas de faire, que les personnes qui, après *s'être échauffées et mises en sueur à force de parler, de chanter, de travailler, de courir, de danser*, ont dû, doivent et devront toujours payer l'inconsidération avec laquelle elles se permettent d'avaler quelque boisson froide, par la perte de leur santé et même de leur vie. De cette expérience fort juste on a cru tirer la conclusion tout aussi juste, ce qui est faux, qu'il est nuisible et dangereux de boire froid, quand on est en sueur : et l'on s'est imaginé que c'était la même chose, de se laver avec de l'eau froide dans l'état de sueur.

Par rapport à la première proposition, qu'il est nuisible de boire froid quand on sue, il faut bien faire attention qu'il y a deux espèces de sueur, essentiellement différentes l'une de l'autre. La première, qu'on pourrait nommer *sueur active*, est produite par le *mouvement actif et volontaire* du corps, par les efforts que fait tel ou tel organe, par quelque exercice violent de plusieurs ou de tous les membres, propre à échauffer peu à peu le sang, à le faire circuler plus rapidement dans les veines, et à augmenter ainsi la transpiration cutanée. Sans doute qu'il est fort dangereux de boire ou de baigner à froid dans cet état de sueur, où tout l'organisme est échauffé, irrité et agité. Sous ce rapport, la conclusion susdite est juste. Mais il en est tout autrement de l'autre espèce de sueur, que j'appelle, par opposition à la première, *sueur passive*, à laquelle le corps n'a aucune part, et qui a ou peut avoir lieu dans l'état de *repos*, dans l'état *passif* du corps ou de ses membres, sans avoir été précédée d'aucun échauffement, d'aucune agitation de la part de l'organisme. Cette sueur passive ne peut être produite que par quelque influence extérieure, par la chaleur de l'atmosphère, par quelque couverture chaude et par toute opération, pour ainsi dire involontaire, qui tend à concentrer et à accroître la chaleur naturelle. Quand on sue en été dans le fort de la chaleur, sans même se remuer, quand

on sue dans un endroit où il fait bien chaud, ou bien quand on sue, étant tranquillement couché dans son lit, voilà une sueur passive, durant laquelle il est non-seulement permis, mais même salutaire de boire froid. On sait que, dans les pays méridionaux, qu'à Naples, par exemple, on trouve, au cœur de l'été, dans toutes les rues, des personnes qui présentent de l'eau à la glace aux passants pour se désaltérer et se rafraîchir, et que ceux-ci, quand même la sueur leur découle du front, en boivent en pleine sûreté, et sans en ressentir le moindre inconvénient. Nous venons d'entendre, comme une vérité constatée par le fait, qu'à Graefenberg et dans tous les établissements semblables il est ordonné de faire boire de l'eau fraîche à ceux qui sont en sueur, dans l'intention, qui ne manque pas de se réaliser, de les faire suer davantage, de favoriser et d'accroître l'écoulement de la sueur.

Pour ce qui concerne l'autre conclusion, qu'il est également nuisible de se laver ou de se baigner à froid dans l'état de sueur, elle n'est juste, non plus, qu'autant qu'il est question d'une sueur active. Entrez, même au plus fort de l'été, dans un bain de rivière, après vous être échauffé précédemment jusqu'à la sueur par quelque mouvement violent du corps : cela peut vous donner la mort. Entrez-y dans l'état d'une sueur passive, où votre sang est calme, où vous n'éprouvez ni échauffement interne ni agitation quelconque, cela ne vous fera aucun tort. Sans parler de moi-même qui prends, hiver et été, tous les jours régulièrement ma lotion froide, tout en sortant du lit, et sans me soucier que je sue, comme cela arrive bien souvent, surtout en été, ou que je ne sue pas, et qui, Dieu merci, me porte à merveille, j'en appelle au témoignage de tant de milliers de malades qui ont déjà visité ou qui visitent Graefenberg et tant d'autres établissements semblables. Si dans ce grand nombre de personnes vous en trouvez une seule qui prétende avoir

éprouvé des effets nuisibles, pour être entrée dans le bain froid immédiatement après la séance sudorifique, alors, mon cher lecteur, je vous donne gain de cause. Je suppose toutefois que cette même personne puisse assurer, en toute vérité, qu'avant de se plonger dans l'eau froide, elle n'a pas oublié de prendre la précaution de se laver préalablement les mains, le visage et la poitrine, de bien se frotter tous les membres, et enfin de ne rester que tout au plus cinq minutes dans l'eau.

D'ailleurs pourquoi tant de médecins recommanderaient-ils comme si salutaire l'usage des bains à la russe, si cette ablution froide de la sueur qu'on y voit également pratiquer était nuisible?

Du reste, cette méthode d'excitation de la sueur, inséparable du bain froid subséquent, que Priessnitz et ses partisans pratiquent avec des succès si brillants, a des avantages éminents sur toutes les autres manières de provoquer la sueur connues de nos jours. Il est hors de doute que la sueur produite par les sudorifiques de la pharmacie agit trop violemment sur l'organisme, amollit la peau, affaiblit singulièrement et amaigrit le corps, principalement parce qu'elle n'est pas suivie d'une ablution froide. Dans les bains d'étuve, les vapeurs ardentes qu'on respire, et qui agissent sur la peau, échauffent les poumons et irritent les nerfs; aussi est-il à craindre que leur usage long et fréquent ne porte préjudice à la santé, en affectant les poumons et les nerfs. La méthode de Priessnitz, au contraire, ne sait rien de tout cela; elle est aussi douce et innocente qu'efficace et salutaire. Il n'y a là ni médecine, ni mouvement quelconque du corps, ni vapeur brûlante qui agisse, et qui provoque la sueur; ce n'est qu'un emmaillottement très-innocent, moyennant lequel la chaleur naturelle du corps, ne pouvant se communiquer au dehors, est concentrée et augmentée, et provoque la sueur en réagissant sur le corps; le sang et les poumons restent entièrement en repos, et, loin de s'échauffer, ils

sont sans cesse rafraîchis et récréés par l'air frais qu'on fait respirer au patient, et par l'eau froide qu'on lui fait boire.

C'est en même temps la seule manière possible de provoquer la sueur la *plus abondante,* comme on peut le voir tous les jours à Graefenberg, où certaines personnes suent de manière que l'eau qui sort de leur corps perce non-seulement tout l'appareil de l'enveloppement, mais encore le matelas et la paillasse, de sorte qu'on est obligé de mettre un vase au-dessous de leurs lits, pour recueillir l'eau qui en découle. Enfin, c'est la seule méthode de sudation qu'on puisse exercer tous les jours pendant des mois, que dis-je, pendant des années entières, non-seulement impunément et sans affaiblir le corps, mais encore avec un avantage bien signalé par rapport à la santé, surtout dans certains maux chroniques et invétérés.

A l'exception de fort peu de cas, par exemple, dans l'état de grande faiblesse de la part du malade, où Priessnitz ne fait pas suer du tout, cette sudation et le bain froid subséquent combinés, forment la partie essentielle de la cure hydriatrique; elle souffre toutefois des modifications par rapport à l'époque de son commencement, ainsi qu'à la durée de la séance, qui se règle sur la nature de la maladie et sur l'individualité du malade.

Priessnitz, instruit par une longue expérience, qui lui a prouvé que les bains d'eau froide seuls, et sans être précédés de sudation, rendaient la peau sèche et rude, et y causaient facilement des ampoules, fait grand cas de cette excitation de la sueur; il la regarde comme le meilleur moyen de rendre l'organisme susceptible de l'action salutaire de l'eau froide, de le rendre souple et pour ainsi dire malléable; aussi compare-t-il l'effet de cette sudation à celui du marteau forgeant le fer, disant que ce n'est que dans l'état de la plus grande chaleur, c'est-à-dire dans l'état de rougeur, que le fer s'amollit, qu'il cède aux coups du marteau, et qu'il prend les formes qu'on veut lui donner.

D'ailleurs, il sait combien ces sueurs réunies au bain froid subséquent sont propres à activer et à favoriser les fonctions importantes de l'organe cutané, dont l'état vicieux est la source de tant de maladies.

Aussi prête-t-il une attention toute particulière à ces sueurs ; c'est ordinairement durant leur écoulement qu'il visite ses malades ; bien souvent la qualité et l'odeur de la sueur l'éclairent sur la vraie nature de la maladie, et lui dictent le traitement qu'il doit suivre durant la cure par rapport aux différentes applications de l'eau froide, à la douche, aux bains de siége, aux compresses, etc.

Comme je m'étais proposé d'apprendre à connaître et d'éprouver sur mon corps toutes les parties qui constituent la cure hydriatrique, je me rendis, dès les premiers jours, aux douches dont Priessnitz m'avait permis l'usage modéré, en tant que je n'en ressentirais pas d'irritation. Il y a à Graefenberg dix douches; les deux premières, établies près des maisons les plus basses du hameau, sont de peu d'importance ; on n'en fait usage que lorsque le temps ne permet pas de fréquenter les huit autres, qui toutes se trouvent dans une forêt au haut de la montagne, et à un quart de lieue de marche de Graefenberg. Deux d'entre elles, plus hautes que les autres, sont consacrées exclusivement au beau sexe ; l'eau qui en jaillit a la température la plus basse, et tombe en une colonne d'un pouce et demi de diamètre, sur une hauteur de onze à treize pieds. L'eau qui en découle, recueillie et conduite dans des augets, forme les six autres douches pour les hommes, placées l'une au-dessous de l'autre; la hauteur de la chute de l'eau varie de onze à dix-neuf pieds, ainsi que la température, qui est de six à 10° R., selon la saison et le temps du jour.

Il ne faut jamais faire usage de la douche en sortant de table; le temps le plus favorable pour se faire doucher est la matinée. De même quand, en y arrivant, on s'est échauffé par la marche, il faut attendre, pour se déshabiller, qu'on

se soit remis. Du reste, il ne faut pas non plus songer à se faire doucher quand on a froid.

Avant de s'exposer à l'action de la douche, il faut se laver les mains, le visage et la poitrine, puis recevoir la colonne sur les deux mains, que l'on étend par-dessus la tête, en entrelaçant les doigts, afin de faire arroser d'abord tout le corps. Ce n'est qu'après qu'on expose à la colonne successivement la nuque, le dos, le ventre, les cuisses, etc., mais jamais ni tête, ni poitrine, ni estomac, ayant soin de bien se mouvoir et se frotter, et surtout de faire agir l'eau le plus longtemps possible sur la partie malade. La durée de la douche est de deux minutes pour le début, et augmente peu à peu jusqu'à quinze minutes.

En la quittant, il faut s'essuyer et s'habiller promptement, et faire une petite marche forcée, afin de faire passer le sentiment de froid, qui est d'autant plus fort et plus désagréable qu'on s'est fait doucher plus longtemps.

Il y a des personnes qui outrent la chose, et qui restent exposées pendant trente à quarante minutes et même davantage à l'action de l'eau froide; elles en font de même en suant et en buvant, soit par une bravade fort déplacée, soit dans l'opinion erronée de pouvoir forcer la cure et accélérer la guérison, tandis qu'au contraire cela ne sert qu'à la retarder, sinon à l'empêcher. En conséquence de cela, il est essentiel pour tous ceux qui viennent se faire traiter à Graefenberg de prendre chez Priessnitz même des renseignements exacts sur les points suivants :

1° S'ils doivent suer une ou deux fois par jour, et combien de temps ils doivent rester en sueur; puis combien, et à quels intervalles de temps il doivent boire durant la séance; enfin combien de jours ils doivent faire usage des bains préparatoires, avant de se plonger dans l'eau froide, et combien de minutes ils peuvent rester dans cette dernière;

2° En cas qu'il leur ordonne la douche, quel est le maximum du temps qu'ils peuvent se faire doucher,

quelle douche ils doivent choisir, et quelles parties du corps ils doivent principalement exposer à l'action de l'eau ;

3° Enfin quelle est la quantité d'eau qu'ils auront à boire par jour, tant à jeun, qu'à table et le soir.

Il faut prendre la même précaution par rapport aux autres modes d'application de l'eau froide qui seront ordonnés, et bien se garder d'ajouter foi, ou de s'en tenir aux assertions et aux assurances des autres patients. Enfin il est un autre abus qu'il faut éviter avec soin, c'est de faire usage de deux modes d'application immédiatement l'un après l'autre, par exemple, de prendre un bain de siége tout en quittant le bain ou la douche, au lieu de prendre de l'exercice et d'attendre le retour de la chaleur naturelle du corps, dans l'état de laquelle il faut toujours se trouver pour procéder à un autre acte de refroidissement.

Pour ce qui concerne l'effet de la cure hydriatique, tant par rapport à l'époque de sa manifestation qu'à la manière dont il se montre, et aux changements qui s'opèrent dans l'organisme, il dépend de la nature de la maladie et de l'individualité du patient.

Les premières impressions que produit le séjour de Graefenberg sont ordinairement favorables et bienfaisantes, vu que l'eau, l'air et le mouvement augmentent l'appétit, causent un bon sommeil, activent la fonction cutanée et digestive, et réagissent même d'une manière salutaire sur l'esprit. Mais après un usage plus ou moins long de la cure, il survient divers accidents, souvent très-douloureux, tant à la surface que dans l'intérieur du corps. Ces symptômes sont communément, mais improprement nommés *crises* (efforts de la nature pour expulser la matière morbifique hors du corps), par les malades, qui les attendent avec impatience, quelque douloureux qu'ils soient, parce qu'ils les regardent comme des marques certaines que la cure prend, et qu'elle sera couronnée d'un heureux succès.

On peut s'expliquer toute l'opération de la mani suivante, qui, bien que problématique, paraît avoir plus de vraisemblance. Tandis que l'eau fraîche qui sert boisson exerce sa vertu délayante, dissolvante et évacu tive, celle des bains agit comme irritant sur la surface d corps, en provoquant la réaction de l'organisme, c'est-à dire en lui faisant porter le calorique dont il est pourvu vers les parties frappées par l'eau froide, afin de réparer la perte qu'elles viennent d'essuyer. Or, comme dans cette cure la surface du corps vient à être irritée ou frappée par l'eau froide quatre à cinq fois par jour, en comptant les bains entiers, les partiels et la douche, et que par là le calorique est sans cesse dirigé vers la circonférence, il se forme dans l'organisme une espèce de mouvement centrifuge prédominant de la part du calorique qui peu à peu entraîne le sang et toutes les humeurs après lui, et leur fait prendre la même tendance. Cette affluence des liquides du corps vers la circonférence est telle que même toute stagnation, tout dépôt formé sur telle ou telle partie par la matière morbifique ne peut y résister à la longue, et, quittant la place qu'il avait occupée, participe à la marche générale. Cependant comment l'économie parviendra-t-elle à évacuer et à rejeter hors du corps tant de substances corrompues et nuisibles qui peu à peu arrivent et s'amassent sous la peau, laquelle leur ferme le passage? Ce sont les sudations journalières inventées par Priessnitz qui présentent un excellent moyen de seconder l'organisme dans ses efforts pour expulser ces matières.

Pour nous convaincre combien ces sudations sont salutaires, rappelons-nous les exemples de tant de malades, dont la mort paraissait inévitable de l'avis même des médecins, et qui ne devaient leur salut qu'à une forte sueur que l'organisme ou la puissance médicatrice naturelle, faisant un dernier effort, sut produire, ouvrant par là un libre passage à la matière maligne et léthifère.

Aussi voit-on fréquemment à Graefenberg les produits

des sudations imprégnés de toute sorte de matière calcaire, sulfureuse et même métallique, et répandant bien souvent une odeur fétide, aigre ou de moisi.

Cependant, soit que ces sudations ne suffisent pas à excréter tant de matières corrompues, soit que les précipités qui se trouvent sous la peau soient de nature à ne pouvoir pas être éliminés moyennant la sueur, on voit ordinairement, au bout d'un certain temps, la peau des malades s'enflammer à divers endroits, naître des tumeurs plus ou moins grandes, et se former des exanthèmes et des ulcères qui, en crevant, évacuent quantité de ces substances mortes. Ces abcès durent plus ou moins longtemps, sont plus ou moins douloureux, et disparaissent à tel endroit, pour reparaître à tel autre.

Outre cela, au milieu de ces travaux et de l'état d'irritation continuelle dans laquelle se trouve l'organisme durant la cure, il n'est pas rare de voir survenir d'autres accidents plus importants, très-douloureux, et ordinairement accompagnés de fièvre, qui, aux yeux du spectateur, paraissent fort critiques et dangereux. C'est principalement dans le traitement de ces syptômes, qui forment les véritables crises, et qui sont d'autant plus violents, que le mal du patient est plus grave et plus invétéré, qu'il faut voir Priessnitz et admirer son tact, sa pénétration, sa présence d'esprit et sa main de maître ! Avec un calme et une assurance sans pareille il sait en peu de temps maîtriser l'orage et éloigner le danger, moyennant la même eau froide, dont l'usage l'avait fait naître, en diversifiant seulement le mode d'application selon l'affection et l'individualité du malade qu'il a à traiter (1). Tantôt il fait passer l'accès de la fièvre

(1) Si Priessnitz avait fait des cours de médecine, il est très-probable, malgré son esprit pénétrant et observateur, qu'il n'eût ni découvert tant d'effets divers, ni inventé des modes d'application si multipliés de l'eau froide ; car, familarisé, comme tel, avec les préceptes de son école et les vertus des remèdes, il n'aurait guère pu, dans de pareilles occasions, résister à la tentation de tirer de son trésor médicamenteux quelque drogue propre à

dans une cuve froide ou dans un bain de siége ; tantôt il applique des compresses, ou bien il emmaillotte le patient dans un drap mouillé ; tantôt il a recours à des frictions avec le plat des mains trempées dans l'eau ; tantôt il administre des clystères froids ; tantôt il donne beaucoup ou peu à boire : en un mot, à le voir dans ces occasions, on est frappé et saisi d'admiration, mais en même temps de douleur en pensant que, jusqu'à présent, lui seul est parfaitement maître de cet art, et que celui-ci mourra avec lui, s'il ne se trouve pas des médecins qui, assez éclairés pour être exempts de préventions, et animés de zèle pour le bien-être de l'humanité, viennent puiser la connaissance de cette excellente méthode curative sur les lieux mêmes, et tâchent, à force d'étude et d'expérience, d'acquérir l'assurance et l'adresse nécessaires dans le traitement de ces crises, qui forment la partie la plus subtile de toute la cure.

éloigner des symptômes inattendus, si critiques et si dangereux, puisque ces mêmes symptômes, au propre aveu de Priessnitz, l'ont décontenancé et fort embarrassé au commencement. Mais dénué absolument de tout savoir médical, réduit à son eau froide, et à la grande confiance dans ses vertus curatives, forcé même par ordre exprès du gouvernement à ne faire usage que de l'eau dans son traitement des maladies, il dut d'autant plus s'étudier à approfondir la connaissance de cette eau et des effets divers qu'elle peut produire selon les divers modes de l'appliquer, pour venir à bout de guérir par elle des maux qu'il avait, pour ainsi dire, également fait naître par elle. Ce n'est qu'ainsi, ce n'est que par les recherches les plus assidues, et à force d'expériences continuelles, qu'il parvint à créer un système complet de guérison, et à gagner dans la pratique une adresse et une assurance sans seconde.

Il y a dans cette méthode curative deux points essentiels qui la distinguent de toutes les autres manières de guérir qui ont jamais été pratiquées en médecine, savoir :

1° *L'usage du bain froid précédé immédiatement d'une forte excitation de la sueur;*

2° *La manière de guérir indirecte ou révulsive avec l'eau froide, moyennant les bains de siége et les compresses,* mise particulièrement en usage dans les inflammations tant internes *qu'externes.*

Cependant ces crises, pendant lesquelles toutefois il est bien rare de voir le malade forcé à être alité, étant passées, toute la matière morbifique étant expulsée, et tous les organes ayant repris leurs fonctions naturelles et régulières, le patient a cessé d'être malade, il est guéri, non-seulement guéri de telle ou telle maladie, contre laquelle il a pris la cure, ce qu'il faut remarquer avec une attention particulière, mais parfaitement, complétement guéri : son corps est pur et sain. Jusqu'à présent, en médecine, on ne guérit que la maladie présente, celle dont le malade se plaint et dont il éprouve les symptômes; cependant le malade peut avoir d'autres maux latents dans le corps, qui ne sont pas encore assez mûrs pour éclater; il peut avoir souffert immédiatement auparavant d'autres douleurs, d'autres indispositions, d'autres déboires qui, à l'attaque de la maladie présente, ont cessé, c'est-à-dire se sont retirés en attendant; il peut, en un mot, avoir toutes sortes de troubles et de vices dans l'un ou l'autre organe, dont cependant il est impossible au médecin de tenir compte, parce qu'il ne les voit pas, parce que le malade ne s'en plaint pas. De là il arrive que celui-ci est déclaré guéri, sans pour cela se bien porter, sans jouir d'une bonne, d'une parfaite santé. Il n'en est pas ainsi de la cure hydriatrique; elle ne porte pas exclusivement sur telle ou telle partie du corps, elle embrasse tout l'organisme; l'action de l'eau est générale, elle s'étend sur tous les organes à la fois; elle réveille tous les maux qui étaient latents, qui n'étaient qu'endormis; elle attaque et guérit tout ce qu'il y a d'endommagé et de vicieux dans l'économie vitale, si toutefois le mal est guérissable; et fût-il même incurable, la cure fortifiera et purifiera tout le reste de l'organisme de manière à retarder pour longtemps les progrès rapides du mal. Voilà pourquoi aussi il est si difficile de déterminer d'avance la durée de cette cure; le temps de la guérison dépend de *l'état général* dans lequel se trouve l'organisme, et à

l'état particulier de chaque organe. Cependant la guérison peut être ou accélérée ou retardée, selon que le malade a soin de soutenir et de seconder l'action de l'eau par certaines influences accessoires, auxquelles il a recours, telles que l'air pur qu'il respire, l'exercice du corps et la nourriture qu'il prend.

J'ai dit plus haut que je reviendrais sur l'article de la nourriture que Priessnitz donne à ses patients : c'est ici le lieu d'en parler.

J'avoue franchement que, sous ce rapport, je ne saurais partager le sentiment de cet homme d'ailleurs si respectable, et j'ai bien lieu de craindre que les aliments, souvent peu choisis et peu conformes à l'état de la maladie et de la constitution physique de bien des malades, souvent durs et difficiles à digérer, souvent trop gras ou trop aigres, dont on fait usage à Graefenberg, ne portent grand préjudice au succès de la cure ; surtout en considérant la quantité excessive et immodérée d'une nourriture pareille, dont les malades ont coutume de se remplir tous les jours. Je me bornerai à cet égard à faire quelques questions, telles qu'elles se présentent à mon esprit, et par rapport à la solution desquelles je me remets au jugement du lecteur.

Je demande si l'usage, même modéré, à bien plus forte raison immodéré, d'un pain noir toujours frais cuit et humide, de viande de cochon et d'autre viande grasse, de farineux lourds et grossiers, de salade de concombres, etc., peut en général convenir à des malades attaqués des maux les plus divers ?

Je demande si le genre de vie qu'on mène ici, malgré tous les accessoires favorables de l'air et de l'exercice, peut être capable d'éloigner tous les effets nuisibles qui, pour la santé, peuvent résulter d'une nourriture pareille?

Je demande si le malade n'introduit pas tous les jours, à diverses reprises, toutes sortes d'aliments dans son estomac que celui-ci ne saurait digérer, tant à cause de

la quantité, que de leur qualité, et qui ne peuvent être rejetés hors du corps que moyennant les sudations et l'usage journalier, tant extérieur qu'intérieur, de l'eau froide?

Je demande si les petits accidents qu'on voit naître si souvent à Graefenberg, si les renvois et le cardiogme qui sont à l'ordre du jour, peuvent avoir une autre cause efficiente et motrice que cette quantité de nourriture plus ou moins indigeste qu'on prend?

Je demande si ce n'est pas mettre des entraves au succès de la cure et au rétablissement de la santé, que d'occuper la cure et la force curative de l'eau à réparer les fautes de diète que le malade commet tous les jours, et d'affaiblir et d'éparpiller ainsi les efforts de la nature, au lieu de faire agir les forces combinées de l'organisme contre l'ennemi principal?

Je demande s'il n'est pas très-vraisemblable, et si par conséquent il ne serait pas prudent d'en faire l'expérience, qu'un choix d'aliments plus sensé et plus analogue à l'organisation troublée des malades, principalement de ceux dont tout le mal gît dans les intestins ou dans l'abdomen, ajouté à un usage plus modéré de ces aliments qu'il faudrait ordonner et recommander aux malades, feraient produire à cette cure admirable des résultats bien plus brillants que cela n'a été le cas jusqu'aujourd'hui?

Je demande, enfin, s'il ne paraît pas plus probable que l'observation d'un certain régime par rapport à la quantité et à la qualité des aliments accélérerait et l'influence salutaire de l'eau, et la manifestation des crises, peut-être des crises plus douces, et l'entier rétablissement de la santé; et que par là un grand nombre de malades qui, aujourd'hui, se voient forcés par les circonstances de quitter Graefenberg avant d'être entièrement délivrés de leurs maux, quoiqu'ils emportent l'espoir fondé d'achever la guérison, en continuant la cure chez eux, parviendraient à recouvrer la santé dans l'établissement même?

Du reste, Priessnitz ne reçoit pas indistinctement tous les malades dans son établissement. Voilà pourquoi il est essentiel, en s'annonçant chez lui, de lui mander l'espèce de maladie dont on est attaqué ; sans quoi on s'expose à être renvoyé, en arrivant. Cela m'engage à dire un mot des maladies qui sont les plus propres à être traitées d'après la méthode hydriatrique.

En général, cette cure produit les effets salutaires les plus signalés sur toutes les personnes qui ont amolli leur corps et ruiné leur santé en suite d'une nourriture trop recherchée, de l'usage copieux de boissons spiritueuses, d'une vie trop sédentaire, d'une manière trop chaude de se vêtir ou de se couvrir, et qui, par là, souffrent continuellement de *rhumatismes*. Tous les malades de cette espèce, que le mal soit aigu ou chronique, peuvent être assurés d'être guéris plus ou moins promptement.

Cette cure opère les guérisons les plus éclatantes par l'usage continuel de drogues pharmaceutiques, principalement de remèdes mercuriaux dans les maux syphilitiques, de même que dans les longues convalescences après des saignées réitérées, où le malade a tant de peine à se remettre et à gagner des forces.

Dans tous ces cas, le genre de vie qu'on mène à Graefenberg, la sudation et le bain froid, l'eau qu'on boit, et l'air qu'on respire, tout cela fait des prodiges. On y a vu des malades syphilitiques amaigris jusqu'à la peau et aux os, et atteints d'une fièvre et d'une toux hectiques, entièrement rétablis dans l'espace de quelques mois, ayant même repris de l'embonpoint.

Toutes les espèces de goutte, podagre, chiragre, gonagre, sciatique, etc., principalement lorsque la matière goutteuse s'est portée sur certaines parties et articulations, et y a produit des ankyloses et des contractions, même la cataracte, sont traitées de cette manière à Graefenberg avec le succès le plus brillant. On y raconte qu'un officier *prussien* qui avait été entièrement perclus et sourd en

suite de la goutte, fut complétement guéri dans l'espace de neuf mois.

Aucun autre traitement ne parvient à guérir plus sûrement et plus parfaitement toutes les maladies de l'abdomen et de l'appareil digestif, ainsi que tant de maladies fondées sur des raisons gastriques, telles que dyssenterie, choléra, fièvre pituiteuse, intermittente et nerveuse. Il est également très-salutaire dans les hémorroïdes, dans l'hypocondrie et l'hystérie.

Cette cure est d'une efficacité signalée dans toutes les espèces d'ulcères ou d'abcès, syphilitiques et gonorrhoïques, même dans la carie. Outre M. le baron de Falkenstein qui raconte la manière dont il a été guéri de la carie à Graefenberg dans l'intéressante brochure qu'il a publiée (1), un sergent attaqué de carie à la jambe, que les médecins avaient condamné à l'amputation, fut également guéri par Priessnitz.

Ce traitement a une grande puissance dans toutes les maladies inflammatoires, tant externes qu'internes. Par rapport aux inflammations internes, M. Fleury fait remarquer avec justesse que « si, en chirurgie, dans les inflammations, on retire de si grands avantages de l'application de l'eau froide, l'on peut se demander si un remède qui a pour effet de suspendre, pour ainsi dire, la circulation dans un point déterminé, n'est pas préférable, en pathologie interne, à des moyens qui, comme les saignées générales et locales, n'agissent qu'en faisant subir à la masse générale du sang une déperdition insensible pour l'organe affecté, si elle est peu considérable, préjudiciable pour l'économie tout entière, si elle est abondante. Dans l'état actuel de nos idées, il nous paraît sans doute fort extraordinaire d'entourer un pneumonique d'un drap imbibé d'eau froide; mais ce

(1) *Description de ma maladie et de ma guérison à Graefenberg*, Berlin, 1838.

« motif est-il suffisant pour proscrire, sans plus ample « informé, une pratique dont l'expérience aurait constaté « la rapide et heureuse efficacité ? »

Enfin, dans les maladies exanthématiques aiguës, il n'y a pas de moyen plus puissant pour favoriser l'éruption que de boire beaucoup d'eau fraîche, ainsi que, pendant la grande chaleur sèche de la peau, l'application d'affusions froides ou l'enveloppement dans des draps mouillés.

Même dans les maladies regardées comme incurables, cette cure, dûment modifiée, exercera toujours une influence très-salutaire, sinon sur l'organe affecté, du moins sur les autres organes intacts, en les fortifiant de manière à pouvoir opposer une plus longue résistance aux progrès de la maladie.

Pour en finir, je ne dirai plus qu'un mot à ceux qui s'imaginent que la cure hydriatique soit capable de rajeunir, et de donner de nouvelles forces vitales. Ni l'eau, ni remède quelconque ne peut cela ; elle ne peut pas même *guérir*, puisqu'il a déjà été observé que ce n'est que l'organisme lui-même, et la puissance médicatrice naturelle qui peut expulser la matière morbifique hors du corps. L'eau, ainsi que tous les autres remèdes, ne peut qu'activer cette force, que seconder ses efforts, que lever les obstacles qui en arrêtent la manifestation. Là, où il n'y a plus de fonds, les remèdes ne peuvent plus agir. Par conséquent tous ceux qui ont dissipé leurs forces, les vieillards dans l'état de décrépitude, et les malades dont les maux invétérés ont déjà causé trop de ravages dans l'économie, dont l'un ou l'autre organe se trouve déjà dans un état de destruction, attendront en vain des succès brillants de cette cure.

Je recommande même à ceux qui ont recouvré la santé à Graefenberg d'être bien sur leurs gardes, et de ne pas recommencer aussitôt leur genre de vie intempérant et déraisonnable. Cela ne se fait jamais impunément, et les exemples ne sont pas rares, que des déréglements renou-

velés aussitôt après la cure la plus heureuse ont amené une mort subite. Revenu à la maison, il faut donc être prudent et sage, observer un certain régime, continuer chez soi la cure, du moins en partie, en faisant usage de l'eau fraîche comme boisson et comme lotion.

Quant à moi, qui ai quitté Graefenberg après un séjour de seize jours, temps bien court, mais qui restera profondément gravé dans ma mémoire, je suis entièrement délivré de mon rhume de cerveau ; mais je n'en continue pas moins avec persévérance l'usage extérieur et intérieur de l'eau fraîche, et, quoique loin d'être trop scrupuleux et encore moins esclave d'un régime minutieux, je tâche d'user de modération dans toutes les jouissances de la vie ; en cas d'indisposition ou de malaise quelconque, je m'impose un jeûne rigide et ne fais que boire de l'eau fraîche ; ce genre de vie me fait éprouver la satisfaction de conserver ma santé intacte et bonne, de me sentir vigoureux, gai et gaillard, et tout aussi rajeuni que quiconque peut se glorifier de l'être à l'âge de cinquante-trois ans.

LETTRES

SUR L'HYDROTHÉRAPIE, OU LE TRAITEMENT PAR L'EAU FROIDE.

A Monsieur le rédacteur de la *Gazette médicale de Paris* (1).

Depuis longtemps bon nombre de nos lecteurs désiraient avoir des renseignements précis sur une nouvelle méthode thérapeutique qui fait un grand bruit en Allemagne. Nous en avons parlé d'abord comme d'une de ces choses qui méritent plus l'observation du moraliste que l'attention du médecin. L'hydrothérapie ou l'hydropathie, ou enfin l'hydriatrie, s'annonçait avec le fracas et le cortége de vogue et d'enthousiasme qui accompagnent rarement ce qui est raisonnable et vrai. Au dire de beaucoup de gens honnêtes et sensés, il en serait autrement cette fois. Nous avons reçu de tant de côtés différents l'histoire des merveilles opérées par le paysan de Graefenberg, que nous nous permettons de faire part à nos lecteurs de quelques-unes de ces communications. Ils nous savent assez prudents pour ne pas avoir accepté du premier touriste venu les détails qu'ils vont lire. Ces détails nous sont fournis par deux médecins distingués, dont l'un, aussi savant que modeste, nous est personnellement connu, et l'autre, un des plus habiles écrivains médicaux de l'Allemagne, jouit dans sa patrie d'une estime méritée.

(1) Extrait de la *Gazette médicale de Paris*, rédigée par le docteur J. Guérin, n° du 15 janvier 1840.

Voici donc des extraits de deux lettres qui nous ont été communiquées par MM. les docteurs Engel, de Vienne, et Behrend, de Berlin, sur l'hydrothérapie.

1° LETTRE DE M. LE DOCTEUR ENGEL, DE VIENNE.

En visitant votre capitale, véritable centre de la civilisation, il est impossible qu'un étranger animé du désir de s'instruire, ne fasse pas des efforts pour profiter de la perfection qu'y ont atteinte les sciences et les arts. Quelle que soit la partie à laquelle il consacre ses études, il est certain de pouvoir ajouter largement à ses lumières et à ses connaissances. Dans son admiration, il sera cependant saisi d'un juste étonnement en voyant totalement inconnue dans ce pays du progrès une branche de la médecine qui obtient en Allemagne les plus éclatants succès. Excité par un orgueil national légitime, et par le devoir qu'il a à remplir comme médecin, il sent le besoin de faire connaître une nouvelle méthode médicale, vraiment utile à l'humanité, et dont de nombreuses expériences ne permettent plus de contester l'efficacité. Ces motifs, monsieur, sont ceux qui m'ont porté à vous présenter ces quelques pages, et à vous prier, si vous le jugez convenable, de vouloir bien les insérer dans votre journal si justement estimé. Sans doute les limites étroites dans lesquelles je suis obligé de me renfermer ne me permettront pas de traiter à fond un sujet si important, et de faire connaître tout à fait l'*hydrothérapie*, ou le *traitement par l'eau froide*. Je ne veux, pour le moment, qu'en esquisser les traits principaux, dire quelques mots de son origine, de ses progrès, et le signaler à l'attention des médecins français. Si, comme j'ose l'espérer, ces quelques lignes sont favorablement accueillies, je me propose ensuite d'en parler plus longuement, et de publier un petit ouvrage, dont le but sera de développer la théorie et la pratique d'un *traitement dont* je prouverai l'étonnante efficacité par

l'énumération des faits caractéristiques choisis au milieu d'un grand nombre, que j'ai eu occasion d'observer moi-même.

De tous les temps l'emploi de l'eau était connu et appliqué dans de nombreuses circonstances. Je crois cependant que notre siècle est destiné à voir l'application s'en répandre encore, et à nous montrer de quelle manière eurent lieu les commencements de la science médicale, aujourd'hui si compliquée. En effet, ce n'est point par de profondes recherches; ce n'est point par des savants mettant à profit l'héritage de leurs devanciers, qu'a été trouvée une méthode curative aussi simple que puissante; c'est à un simple habitant de la campagne, guidé par l'observation de la nature, que l'humanité en est redevable. Priessnitz, dont le nom est aujourd'hui célèbre en Allemagne, habite Graefenberg, hameau jusqu'à ces derniers temps aussi inconnu qu'isolé, sur une montagne de la chaîne des Sudètes, aux frontières de la monarchie autrichienne. Éloigné, dans sa demeure reculée, de tous les secours de la médecine, il essaya de traiter seul les maux dont lui-même et ses parents furent affligés. Encouragé par le succès, il tenta de guérir des personnes attaquées d'une maladie rebelle à tous les efforts de l'art, la *goutte,* endémique dans ces contrées. Il réussit encore. Alors les observations augmentèrent; son jugement, son coup d'œil acquirent plus d'assurance. Le bruit de ses cures se répandit; sa renommée, augmentant de proche en proche, lui amena bientôt des malades, non-seulement de tous les côtés de l'Autriche, mais aussi des pays les plus éloignés. Presque tous retournèrent guéris, ou soulagés d'une manière inespérée. Mais un triomphe plus grand attendait ce médecin formé par la nature. Après avoir été en butte à la colomnie, à l'envie, au mépris de l'orgueil scientifique, il voit ses efforts appréciés aujourd'hui. On lui rend justice; on le suit dans sa marche, en analysant des succès incontestés désormais, et en basant une

théorie sur l'observation de sa pratique. Enfin, plusieurs établissements considérables ont été créés sur le modèle de celui qu'il a fondé, et l'hydrothérapie est en honneur dans toute l'Allemagne.

Comme je l'ai déjà dit, c'est sur une montagne élevée que Priessnitz a fait ses premiers essais, et c'est là que sont venus le chercher des centaines de malades. C'est au milieu d'une sombre forêt qu'il les a reçus, et qu'il a entrepris de les guérir sans autre auxiliaire qu'un air pur, l'eau jaillissant des rochers, et un talent merveilleux, qui sait modifier et adapter à chaque individu, d'une manière variée jusqu'à l'infini, un traitement en apparence si simple, si uniforme.

Mais en vain on lui demanderait la théorie, les principes de son traitement. Quelles que soient l'activité et l'énergie de ses idées, il ne saurait les exprimer; ce n'est qu'en l'observant de près qu'on les peut abstraire de ses actions, qu'on peut les voir suivre les lois de la physique et de la physiologie, sciences dont les noms mêmes lui sont inconnus.

Dans son site sauvage, on voit éparses quelques chaumières de paysans, dont la maison de Priessnitz ne se distingue en rien. Parmi elles s'élèvent deux bâtiments plus grands, construits en grande partie en bois, et destinés à loger ceux qui ont recours à lui. Ils y sont fort à l'étroit et manquent de beaucoup de conforts; mais, loin d'en être rebutés, tous sont soutenus par l'espoir de recouvrer leur santé. Beaucoup y passent même l'hiver, extrêmement rigoureux dans ces montagnes, où, au mois d'août, je n'ai trouvé, avant le lever du soleil, que six degrés de chaleur. Mais Priessnitz pense que plus la température de l'eau est basse, plus elle est efficace; et d'ailleurs, la cure, une fois commencée, ne peut être interrompue sans préjudice pour le malade.

J'entrerai à présent dans quelques détails sur la manière *dont le temps* est employé par un malade à Grae-

fenberg, et ce sera en même temps donner une idée générale du traitement. Je dis une idée, parce que Priessnitz sait le varier jusqu'à l'infini, suivant les sujets auxquels il est appliqué. Il faut en avoir été témoin, pour juger ces nuances et ces variations. Ce qui le distingue de tout autre, c'est l'absence de tout agent pharmaceutique; ce sont les transpirations particulières et les crises caractéristiques, qui viennent résoudre tous les maux soumis à l'action de l'eau froide.

Le malade est réveillé à quatre ou cinq heures le matin; on l'enveloppe presque hermétiquement dans une couverture de laine épaisse et grossière; on ne laisse libre que la tête, et tout autre contact avec l'air extérieur est soigneusement empêché. Bientôt la chaleur s'accumule autour du malade, en quantité différente, suivant ses dispositions ou les circonstances atmosphériques. On le laisse transpirer assez abondamment pour mouiller ses couvertures, pendant que sa tête est couverte de fomentations froides, et qu'il boit autant d'eau froide qu'il désire (1). Dès que le médecin, qui l'observe, juge la perte des humeurs assez grande, il le fait plonger dans un bain froid, préparé d'avance près du lit. La première impression est désagréable sans doute, mais une fois vaincue, une sensation de bien-être ne tarde pas à succéder, et la surface de l'eau se couvre de matières visqueuses et gluantes, produit de la transpiration. Les pores dilatés par la chaleur absorbent fortement le liquide, et, d'après toutes les observations, c'est le moment où s'opère l'échange salutaire qui purifie l'organisme. Cette variation subite de température n'a jamais produit aucun accident fâcheux. Toute irritation préalable à l'aide d'un stimulant quelconque a été soigneusement évitée; les poumons ne sont pas échauffés, en aspirant un air chaud et brûlant, comme, par exem-

(1) On ouvre les portes et les fenêtres pour favoriser la transpiration par le courant d'air qu'on établit de cette manière.

ple, dans les bains russes; la peau seule est légèrement stimulée.

Sorti du bain, le malade, essuyé et habillé, fait, s'il le peut, une promenade, pendant laquelle il boit de l'eau avec abondance. Il doit cependant éviter l'excès qui s'annonce par une pesanteur désagréable à l'estomac. L'habitude a produit des prodiges en ce genre. On voit des personnes, presque hydrophobes au commencement, avaler ensuite vingt à trente verres d'eau par jour. Vient après le déjeuner. On n'y sert que des aliments froids, du lait froid et des fruits : Priessnitz regarde la chaleur comme débilitante pour l'estomac, et il a fait des expériences sur les animaux pour le prouver. Après le repas, chacun fait une promenade assez longue, ensuite se rend à la douche, en laissant écouler un intervalle suffisant pour éviter les accidents. Les malades dont la peau est habituellement froide, sèche et âpre, la rendent plus apte à la transpiration par des lotions froides. Ceux qui souffrent de maux locaux les soulagent par des fomentations plus ou moins fréquentes. Ceux qui sont atteints de maux chroniques plus opiniâtres se soumettent à l'influence de l'eau froide, employée en pluie, en poussière, ou, comme nous en avons fait mention, en douche. Il est très-intéressant d'observer l'efficacité de cette dernière manière d'appliquer l'eau froide. Un goutteux, par exemple, qui soumet ses pieds, ses mains, ses articulations souffrantes, gonflées, à l'action d'une chute d'eau assez considérable, éprouve les phénomènes suivants : une vive rougeur les couvre, bientôt une démangeaison intolérable s'y fait sentir, mais aussi la résolution des tumeurs ne tarde pas à commencer, soit par la résorption ou le plus souvent par une suppuration topique.

Tous les malades en général doivent se donner le plus de mouvement possible, et boire une aussi grande quantité d'eau qu'ils peuvent supporter sans se fatiguer. Le dîner a lieu à une heure après midi. Je crois qu'il serait

difficile de voir un appétit plus merveilleux que celui que déploient les pensionnaires de Priessnitz réunis tous à la même table. Des individus affligés de maux chroniques, dont en outre la digestion a été dérangée par une foule de remèdes, ne tardent pas à y trouver le rétablissement de leurs fonctions, le retour de leur force vitale. La nourriture est simple et abondante : je ne lui reprocherai que les mets quelquefois trop grossiers pour des estomacs délicats. Chacun en use à discrétion, et suivant ses besoins.

Si la faiblesse des maladies ou les crises déjà commencées ne s'y opposent pas, on recommence quelques heures après le dîner le traitement du matin. La douche est cependant défendue comme trop irritante. Après un léger souper, chacun se couche, pour recommencer le lendemain. L'emploi de la journée est un garant du repos de la nuit.

Les sensations que le traitement hydrothérapeutique fait naître chez les malades, diffèrent essentiellement de celles que leur donnent les autres méthodes.

Au commencement, le retour des forces et le réveil des facultés torpides se font agréablement sentir. Mais l'excitation ne se borne pas à l'organe affecté ; elle devient générale, et produit une salutaire révolution de toutes les activités vitales. De véritables symptômes fébriles se développent ; les douleurs déjà existantes deviennent plus intenses ; des maux anciens, et en apparence guéris depuis longtemps, reparaissent de nouveau, ce qui arrive principalement dans les maladies qui ont pour cause une dyscrasie quelconque (les maladies vénériennes, scrofuleuses, arthritiques, etc.), et ces effets ne sont que les avant-coureurs de crises plus caractéristiques.

Presque tous les malades, après un traitement de quelque temps, sentent une démangeaison, une douleur cuisante à la peau, qui se couvre quelquefois de petites taches ou papules rougeâtres, de formes diverses. Les maladies qui

ont causées par l'irrégularité des fonctions nerveuses se ornent ordinairement à cette sorte de phénomènes cri-iques. S'agit-il, au contraire, de la guérison des maladies lites matérielles, les phénomènes qui se manifestent suf-isent à convaincre l'esprit le plus incrédule de l'efficacité le ce traitement. La sueur, plus abondante de jour en jour, enferme des matières morbides, dont la nature varie elon les diverses maladies. Les différentes nuances de la iscosité et de l'odeur le prouvent incontestablement. Des bcès nombreux, qui crèvent plus tôt ou plus tard, sous a seule influence de l'eau froide, purifient l'organisme les humeurs corrompues. Pendant que les malades sont insi couverts d'abcès, ou qu'une sécrétion abondante 'effectue par les différentes voies de la transpiration, de 'urine, des déjections alvines, ils se sentent revivre au hysique comme au moral; l'appétit se fait sentir, la nu-rition augmente, les souffrances diminuent, la santé ne arde pas à revenir.

Je terminerai cette notice en énumérant les maladies ui ont surtout été guéries ou soulagées par le traitement à l'eau froide. Ceux qu'elles affligent se rencontrent aussi n très-grand nombre dans les établissements hydrothéra-eutiques. On peut espérer avec assurance qu'à mesure ue cette méthode sera plus connue, plus exercée dans es circonstances différentes, sous des climats différents, on influence salutaire gagnera en étendue. Mes observa-ions m'ont démontré que ce traitement est efficace, prin-ipalement contre les maladies chroniques accompagnées l'atonie; contre la foule des maladies nerveuses, des dif-érents spasmes, des douleurs dont la médecine ne par-ient pas à trouver toujours la cause, contre les fonctions roublées, sans qu'on puisse découvrir un dérangement natériel dans les organes correspondants; les différentes spèces d'engorgement du bas-ventre et tous les maux ymptomatiques qui en dérivent, comme les indigestions, 'amaigrissement, l'hypocondrie, les hémorroïdes, l'ic-

tère ; les maladies nommées dyscrasiques, comme la goutte, le rhumatisme, les scrofules ; les maladies cutanées ; les maladies secrètes, et les maladies affectant le sexe féminin : l'hystérie, la chlorose. L'hydrothérapie a remporté des succès nombreux et parfaits contre toutes ces maladies, si souvent le désespoir de la médecine.

J'ai eu encore occasion d'admirer le résultat de l'application de l'eau froide contre les maladies aiguës accompagnées de symptômes fébriles, comme la fièvre nerveuse, typhoïde, putride, contre celles accompagnées de l'apparition d'un exanthène, comme la scarlatine. Mais un de ses triomphes les plus signalés est celui qu'elle a remporté contre les désordres si graves de l'organisme produits par l'abus de médicaments héroïques, tels que les engorgements produits par le quinquina, les consomptions dues à l'usage de l'iode, de l'arsenic, les suites du mercure, du tartre émétique, et d'autres altérations profondes des tissus qu'on pourrait appeler cacochymie médicale.

2° EXTRAIT DE LA LETTRE DE M. LE DOCTEUR BEHREND, DE BERLIN.

Vous connaissez déjà sans doute, monsieur, par la voix publique et par la presse, la méthode entièrement nouvelle d'appliquer l'eau froide à la plupart des maladies internes et externes, méthode découverte par un simple paysan, nommé Priessnitz, homme doué d'une intelligence supérieure et d'un esprit observateur, éminent, qui l'exerce depuis plus de huit ans, avec l'autorisation expresse du gouvernement autrichien, à Graefenberg (village de la Silésie autrichienne). Le nombre des guérisons obtenues par ce paysan est si grand, ces guérisons elles-mêmes sont si étonnantes, que la multitude des malades qui accoururent chez lui, non-seulement de l'Allemagne, mais aussi d'autres pays, et des médecins, qui aiment mieux s'instruire que de s'opposer aveuglément à une

nouveauté si éclatante, devient de jour en jour plus grande. Le nombre de malades de tous les rangs de la société étant cette année de plus de quinze cents (cinquante médecins non compris), le village de Graefenberg s'est déjà changé en une petite ville, et comme un examen scrupuleux ordonné par le gouvernement prussien a confirmé le résultat heureux et brillant de cette nouvelle méthode d'appliquer l'eau froide, méthode qui est nommée *hydriatrique* (ὑδὼρ, eau, et ἰατὸω, guérir), elle a fixé l'attention de tous les gouvernements de l'Allemagne. Les succès admirables que le paysan Priessnitz a obtenus et qu'il obtient tous les jours, ne dépendant pas de la qualité ou de la composition de l'eau, qui est une eau pure de fontaine, mais seulement de la manière nouvelle de l'administrer, on a déjà formé des établissements hydriatriques dans plusieurs endroits; il y en a à Breslau, à Brunswick, à Dresde, à Gotha, près de Munich, à Cassel, etc., etc., et deux à Berlin, et un de mes amis est sur le point d'en établir un dans quelque ville ou quelque village de la Belgique.

Après avoir vu tant de succès étonnants obtenus par cette méthode hydriatrique, après avoir examiné sans prévention les personnes revenues de Graefenberg, et qui y ont été guéries, dont plusieurs appartiennent à ma clientèle, j'ai été avec deux de mes confrères à Graefenberg, pour y voir les choses de nos propres yeux, et nous y sommes restés six semaines pour observer la méthode du paysan Priessnitz et pour le voir agir.

Praticien depuis quinze ans, et rédacteur en chef d'un ancien journal médical critique pendant six ans, je m'étais d'abord un peu méfié de cette nouveauté; je la comparais à beaucoup d'autres, dont les auteurs et les partisans ont eu la prétention de réformer l'art médical, et qui se sont entièrement évanouies; mais, monsieur, ce que j'ai vu de mes propres yeux à Graefenberg et dans quelques autres établissements hydriatriques m'a frappé et vous frapperait aussi d'étonnement.

J'ai vu des pneumonies et des pleurésies décidées, guéries dans trois ou quatre jours par l'eau froide seule, sans aucune saignée; j'ai vu une fièvre intermittente prolongée, guérie par l'eau froide seule, sans quinine ou quinquina, ni aucun autre remède; j'ai vu des rougeoles, des scarlatines, des varioles, des fièvres continues et nerveuses, des maladies croupales et trachéitiques, rhumatismales, scrofuleuses, arthritiques, dartreuses, syphilitiques et mercurielles de toute espèce; des affections nerveuses, hystériques, névralgiques, hypocondriaques, des engorgements et physconies abdominales, des désordres menstruels et hémorroïdaux, des indurations et hypertrophies internes et externes, des tumeurs blanches, etc.; et toutes ces maladies guéries par l'eau froide, sans l'intervention d'aucun remède, et dans un temps relativement plus court et moins défavorable à la constitution que cela ne se fait par nos autres moyens. L'eau froide est administrée dans toutes ces maladies à l'intérieur et à l'extérieur, mais le mode d'application est varié et individualisé selon la forme de la maladie et selon le cas; et l'eau froide sert tantôt comme révulsif, tantôt comme dépressif, et dans tous ces cas l'efficacité de l'eau est si manifeste et si déterminée, que le moindre doute est impossible. Si vous aviez vu, monsieur, ce que j'ai vu moi-même, vous n'en douteriez pas non plus.

OBSERVATIONS DE M. LE PROFESSEUR PELLETAN.

Le Mémoire que nous allons reproduire a été publié en décembre 1826, dans la *Revue médicale*. Peut-être, à cette époque, les idées du monde médical n'étaient pas

encore mûres pour les considérations qu'il contient; quoi qu'il en soit, il a été peu remarqué, et est aujourd'hui à peine connu.

La nature de l'ouvrage qui précède ne nous a point éloigné d'y joindre et d'en rapprocher notre ancien travail; quelles que soient en effet les notions humorales un peu surannées par lesquelles M. Munde, qui n'est pas médecin, explique l'action du froid sur les maladies, il n'y a pas moins, dans l'histoire du traitement de Priessnitz, une masse de faits très-importants par leur nature et par leur nombre.

Nous avons été frappé de la coïncidence d'une théorie publiée il y a quatorze ans, avec des résultats empiriques obtenus sans théorie ou même interprétés d'une manière toute différente.

Nous soumettons au jugement de nos confrères éclairés les considérations suivantes :

Nous avons démontré, dans le Mémoire publié en 1826, que *l'activité organique était proportionnelle à la valeur des courants de calorique qui traversent les organes.*

Que la rapidité des courants pouvait être accrue par la soustraction externe du calorique aussi bien que par un excès de production, pourvu que dans le premier cas la source intérieure fût suffisante,

Il y a en médecine un grand nombre de faits qui prouvent que le rétablissement de l'action organique, affaiblie ou entravée, est un des plus puissants moyens d'amener la guérison des maladies.

La médecine a souvent employé les bains ou affusions d'eau froide pour relever l'action générale de l'organisme; mais ces moyens n'ont été appliqués que d'une manière transitoire et très-temporaire.

M. Edwards a prouvé que l'hiver rendait l'économie plus apte à produire de la chaleur; l'application journalière du froid artificiel doit produire le même effet.

Un grand nombre de faits obtenus sans théorie pré-

conçue, et dont la réalité ne peut être révoquée en doute, annoncent une action curative remarquable par l'action de l'eau froide.

Il est donc permis de croire qu'en effet la méthode curative par l'eau froide est un puissant moyen médical applicable à un grand nombre de maladies et qui mérite d'être propagé.

Nous n'ajouterons qu'un mot sur l'emploi des transpirations abondantes. Elles occupent déjà un rang distingué dans notre thérapeutique, mais il faut convenir qu'il nous manquait un moyen certain de les produire à volonté et surtout sans courir le risque d'enflammer un organe essentiel.

La méthode de Priessnitz paraît curative et rationnelle.

Il ne nous reste plus qu'à reproduire notre Mémoire, avec quelques notes.

MÉMOIRE SUR LES PHÉNOMÈNES DE CHALEUR QUI SE PRODUISENT DANS LES ÊTRES VIVANTS ;

Par le professeur PELLETAN.

C'est une opinion généralement reçue et confirmée par toutes les observations, qu'il se passe des phénomènes de chaleur plus ou moins prononcés dans tous les êtres organisés qui sont actuellement vivants, et cette coïncidence est assez générale pour que les physiologistes aient été portés à croire que le calorique était le principal excitant des organes, et la cause qui détermine et modifie l'exécution de leurs fonctions.

S'il en est ainsi, l'étude des phénomènes de chaleur dans le système organique intéresse au plus haut degré le physiologiste et le médecin observateur.

On peut remarquer, en effet, qu'une foule de recherches ont été dirigées vers le but de reconnaître les températures propres des êtres vivants, et d'en assigner les causes ;

d'importants résultats sont déjà le fruit de ces savantes recherches; mais le physiologiste, étudiant avec soin les phénomènes de la vie, ne trouve que des rapports bien rares et bien insuffisants entre ces phénomènes et les températures observées. Une foule d'êtres, dont la vie est très-active, jouissent de températures très-basses; la plupart, au lieu d'avoir en réalité une température fixe, n'ont en effet que celle des milieux dans lesquels ils habitent, et peuvent en changer avec si peu d'inconvénients, qu'ils mériteraient le nom d'êtres organisés à température variable (1).

Les animaux à sang rouge et chaud dont les organes intérieurs sont en général à une température plus élevée, plus fixe et plus indispensable à l'entretien de leur existence, n'en présentent pas moins la discordance la plus marquée entre les variations de leur température et l'état de leurs fonctions; l'une restant la même, les autres peuvent s'élever au plus haut degré d'énergie; et, tout en considérant le calorique comme le principal excitant des organes, il faut convenir que l'élévation de la température produit souvent l'affaiblissement des fonctions, et même la mort, tandis qu'un refroidissement convenable rétablit ou excite les phénomènes vitaux.

En médecine même, et en thérapeutique, on voit avec surprise l'action par laquelle on refroidit les organes vivants, produire des effets opposés de sédation ou de stimulation; on peut, il est vrai, échapper à ce contraste en supposant que les organes réagissent après l'influence toujours sédative du froid. Mais ne trouve-t-on pas dans cette explication des traces de ce vague hypothétique qui

(1) MM. Breschet et Becquerel, munis d'instruments bien plus sensibles, ont, depuis ce travail, déterminé avec un grand soin les petites différences de température que peuvent présenter les divers organes des animaux, et cela sans aucun résultat important pour la physiologie, comme il était facile de le prévoir, puisque la température n'est qu'un résultat accidentel et variable, *tandis que la vitesse* des courants est le principe essentiel.

marque malheureusement tous les points de la physiologie qui n'ont point encore été suffisamment éclairés par les autres sciences naturelles ?

S'il est vrai que l'état particulier que l'on nomme *température* ait si peu de rapport avec les phénomènes de la vie, il devient important de remarquer que cet état ne doit être considéré que comme un résultat fonctionnel qui dépend de la proportion accidentelle qui peut s'établir dans chaque individu vivant, entre les acquisitions et les pertes de calorique dont il est susceptible, tandis que l'existence simultanée de ces acquisitions et de ces pertes produit nécessairement à travers les organes, des courants de calorique plus ou moins rapides. D'où l'on peut conclure que le passage du calorique à travers les organes est ici le phénomène primitif, et la température une circonstance secondaire.

On pourrait déjà conclure de ces raisonnements isolés, qu'il est important d'étudier les courants de calorique qui se produisent dans les organes des êtres vivants, et de faire entrer cette considération dans toutes les explications physiologiques et médicales ; mais nous avons pour objet dans ce Mémoire de développer cette proposition en prouvant successivement : 1° qu'un corps quelconque peut être le siége de courants de chaleur plus ou moins rapides très-indépendamment de la température à laquelle il se trouve ; 2° que nos organes sont particulièrement sensibles au passage du calorique à travers leur tissu ; 3° que tous les êtres organisés sont dans les conditions nécessaires pour devenir le siége de courants de calorique ; 4° que l'importance des phénomènes de la vie et l'énergie de l'action des organes paraissent être en proportion de la vitesse des courants de calorique, plutôt qu'en proportion de la température ; 5° que l'adoption de ces principes peut servir à rendre compte, d'une manière satisfaisante, d'un grand nombre de phénomènes de chaleur vitale, qui sans eux ne peuvent être considérés que comme des anomalies.

§ 1er. UN CORPS QUELCONQUE PEUT ÊTRE LE SIÉGE DE COURANTS DE CALORIQUE PLUS OU MOINS RAPIDES, ET CELA INDÉPENDAMMENT DE LA TEMPÉRATURE A LAQUELLE IL SE TROUVE.

En effet, si l'on suppose une barre de fer chauffée par une extrémité et refroidie par l'autre, un thermomètre placé dans son milieu s'arrêtera à un certain degré qui dépendra de la différence entre les températures des deux extrémités et de la propriété conductrice du corps; mais on conçoit que, pour une température fixe du milieu de la barre de fer, il y aura un nombre infini de cas différents, pourvu que le refroidissement produit à l'extrémité de la barre soit toujours dans une proportion donnée avec l'élévation de la température de l'autre extrémité; on conçoit aussi que le courant pourra devenir plus rapide et la température moyenne s'abaisser, si le refroidissement est accru, et qu'au contraire le courant pourra devenir plus lent, et la température moyenne s'élever, si le refroidissement devient moins énergique: d'où il résulte que la vitesse des courants de calorique dans la barre de fer n'est nullement indiquée par la température de sa partie moyenne, n'est point proportionnelle à cette température, et peut même se trouver en raison inverse.

Il est vrai que les physiciens n'ont point encore recherché quel changement l'existence d'un courant de calorique plus ou moins rapide peut apporter dans les propriétés d'un corps brut; néanmoins on peut déjà remarquer: 1° qu'il se produit un courant galvanique dans beaucoup de cas où un corps conducteur est le siége d'un courant de calorique; 2° que plusieurs substances métalliques, et quelques corps fusibles, comme le phosphore, contractent des propriétés toutes particulières lorsqu'on les refroidit subitement; 3° enfin, que beaucoup de matières organiques subissent, pendant l'ébullition d'un liquide qui les contient, des altérations fort différentes, suivant que cette ébullition est lente ou rapide.

On peut rapprocher les observations que nous venons de faire, de ce qui est arrivé dans l'étude des phénomènes électriques. On a connu de très-bonne heure les phénomènes de l'électricité avec tension, et ce qu'on nomme température n'exprime que la tension actuelle du calorique dans un corps; on a découvert beaucoup plus tard les propriétés que contractent des fils métalliques quand ils sont le siége de courants électriques; peut-être sera-t-on conduit à d'heureuses découvertes en étudiant les propriétés des corps qui sont actuellement le siége d'un courant de calorique plus ou moins considérable. Quoi qu'il en soit, l'existence de tels courants est indubitable, et il nous est permis de faire entrer cette considération dans l'étude des phénomènes de la chaleur vitale.

§ II. NOS ORGANES SONT PARTICULIÈREMENT SENSIBLES AU PASSAGE DU CALORIQUE A TRAVERS LEUR TISSU.

On peut même ajouter que ce passage est la seule cause admissible des sensations de chaleur ou de froid que nos organes nous transmettent : en effet, l'impression que produit sur la main un liquide au milieu duquel nous la plongeons, n'est nullement proportionnelle à la température réelle de ce liquide : elle dépend uniquement de la différence qui se trouve entre cette température et celle de la main qui en fait l'épreuve : le même liquide à la même température nous paraîtra tantôt chaud, tantôt froid, suivant que la main aura été précédemment refroidie ou échauffée, en sorte que la sensation de chaleur est produite sur la peau par un courant de calorique qui entre, et la sensation de froid par un courant de calorique qui sort : tellement que si le liquide se trouve exactement à la même température que la surface extérieure de la peau, il n'y aura aucune sensation de chaleur ni de froid.

En raisonnant sur les phénomènes qui ne sont pas accessibles à nos sens, d'après ce qu'on observe dans des

cas d'une investigation plus facile, nous devons conclure que les organes intérieurs, qui ne transmettent pas ordinairement des sensations, doivent être puissamment affectés par le passage du calorique à travers leur tissu.

§ III. TOUS LES ÊTRES ORGANISÉS SONT DANS DES CONDITIONS NÉCESSAIRES POUR ÊTRE HABITUELLEMENT LE SIÉGE DE COURANTS DE CALORIQUE.

Cette proposition exige pour son développement que nous établissions d'abord quelles sont les conditions nécessaires à l'existence d'un courant de chaleur à travers un corps. Il est évident qu'elles se réduisent à trois : 1° une source de calorique ; 2° un moyen de déperdition de calorique ; 3° un moyen de conduction ou une propriété conductrice dans le corps en question.

Quant à la source de calorique, nous ferons remarquer qu'elle peut être de deux natures différentes ; qu'il peut y avoir une production locale de calorique par suite de phénomènes spéciaux, comme dans les animaux qui respirent, ou que le corps peut être en communication constante avec un réservoir commun qui lui fournisse continuellement du calorique, comme cela arrive pour les végétaux qui tiennent la masse du globe.

Quant aux moyens de déperdition, ils peuvent être de deux espèces : par contact avec des corps plus froids, ou par changement d'état des liquides qui se transforment en vapeur.

Quant à la propriété conductrice, elle est rare et très-imparfaite dans les corps solides, puisque les seuls métaux en jouissent à un certain degré, et elle est presque nulle dans les liquides et dans les gaz ; mais le calorique peut être transporté avec une grande rapidité d'un lieu dans un autre, en vertu de la mobilité et par le déplacement des molécules liquides, en sorte que ce moyen de conduction *est infiniment* plus puissant et plus rapide que la pro

priété conductrice des corps solides. Après avoir posé ces principes, nous examinerons successivement les grandes divisions des êtres organisés, pour rechercher si, en effet, tous présentent sans exception les conditions nécessaires à l'existence des courants.

Les végétaux ont habituellement leurs racines plongées dans la profondeur d'un sol ou dans le sein d'un liquide qui peuvent également leur fournir des quantités illimitées de calorique; une circulation non interrompue quoique plus ou moins active, transporte incessamment des fluides, à la température du globe, dans l'intérieur du végétal; le contact d'un air plus froid dans certaines circonstances, et bien plus encore l'évaporation considérable qui se fait dans les régions supérieures, sont les moyens de refroidissement qui peuvent déterminer des courants intérieurs; mais si les fluides ascendants arrivent échauffés dans l'intérieur du végétal, les fluides descendants ont été refroidis, en sorte qu'il n'y a pas de lamelle organique dans tout le tissu d'un être semblable qui ne puisse et ne doive se trouver située entre des fluides de températures différentes, et par conséquent devenir le siége d'un courant de calorique. On peut remarquer encore que dans les végétaux dicotylédons qui s'accroissent par couches, c'est au point de contact des tissus à circulation ascendante avec les tissus à circulation descendante, que presque tout le travail de la végétation s'opère.

Les animaux qui vivent dans l'eau doivent être distingués en cétacés et en poissons. Ces derniers ont paru à presque tous les observateurs partager exactement la température du milieu dans lequel ils vivent, ce qui semble exclure toute idée de courants de calorique à travers leurs organes. Cependant nous ferons remarquer qu'il est extrêmement difficile de déterminer exactement le fait d'une légère différence de température entre un poisson et le milieu dans lequel il plonge; que M. Davy a trouvé la température de quelques poissons de plusieurs degrés au-dessus

de celle de la mer ; que les poissons ont la faculté de résister jusqu'à un certain point au refroidissement du liquide qui les entoure, et qu'enfin ils sont munis d'organes respiratoires, et sont le siége de fonctions actives qui doivent développer du calorique.

Ces considérations nous autorisent à admettre que les poissons produisent une certaine quantité de calorique, qui leur est successivement enlevé par le contact continuel du milieu qu'ils habitent ; ce qui suffit pour établir l'existence des courants sans permettre une élévation de température notable ; et nous sommes d'autant plus porté à adopter cette opinion, que ces sortes d'animaux périssent immédiatement lorsqu'on élève tout à coup de quelques degrés la température du milieu qu'ils habitent, ce qui doit en effet mettre fin à tout courant de calorique de l'intérieur à l'extérieur, tandis qu'ils peuvent supporter des températures extérieures très-élevées, pourvu qu'on les produise avec beaucoup de lenteur, c'est-à-dire dans la proportion où leur corps lui-même peut s'échauffer pour continuer à éprouver quelque perte de calorique par le contact du fluide qui les environne.

Les cétacés, munis d'organes respiratoires d'un ordre plus relevé, ont une température supérieure : mais leur corps est enveloppé de masses graisseuses qui s'opposent sans doute à une trop rapide déperdition du calorique par le contact extérieur.

Les animaux qui vivent dans l'air, et dont les poumons sont vésiculaires, présentent constamment une légère supériorité de température comparativement à celle du milieu qu'ils habitent ; ils ont par conséquent en eux une source de production de chaleur ; la déperdition s'opère incessamment soit par des contacts extérieurs, soit par la transpiration ; et leur circulation active transporte rapidement le calorique produit par les organes internes, dans tous les points de l'économie, et particulièrement vers ceux qui *sont le siége* des déperditions.

Il est essentiel de remarquer que déjà ces animaux, qui sont susceptibles de perdre du calorique autrement que par le simple contact, c'est-à-dire par la vaporisation des liquides au sein du fluide élastique qui les environne, deviennent capables de supporter, sans périr, des élévations subites de température extérieure qui tueraient immédiatement un poisson. On sent, en effet, que dans un milieu liquide il n'y a qu'une seule cause de déperdition de calorique, savoir, le contact de ce liquide; tandis que dans un milieu aériforme, cette cause de déperdition est facilement suppléée par les effets beaucoup plus puissants de l'évaporation.

Les animaux à sang rouge et chaud possèdent au plus haut degré toutes les conditions nécessaires à l'existence de courants de calorique à travers leurs organes; leur respiration étendue et complète agit sur la totalité de la masse de leur sang; leur circulation est énergique et rapide; l'une et l'autre fonction peuvent être excitées ou ralenties de manière à augmenter ou diminuer au besoin la production de calorique. Ils sont sans cesse en position de perdre du calorique par voie de contact aussi bien que par évaporation, puisque leur température habituelle est supérieure à celle du fluide élastique qui les entoure; enfin une transpiration toujours considérable, et qui peut s'accroître par les influences extérieures, les rend capables de supporter, sans périr, de très-hautes températures extérieures.

La perfection des circonstances propres à fournir des courants de chaleur qui se rencontre dans les animaux à sang chaud, nous permet de développer toute notre pensée sur l'existence et les effets de ces courants.

Il faut considérer ici que, d'abord, et en général, la masse du corps d'un tel animal est échauffée par l'intérieur et refroidie par l'extérieur, et qu'en outre la surface interne du poumon est aussi le siége d'une déperdition de calorique, en sorte qu'il faut nécessairement admettre

que la masse des organes est incessamment traversée par des quantités de calorique qui dépendent simultanément de la rapidité de la production, de l'activité et de la transmission et de la valeur relative des pertes dans un temps donné, en sorte, par exemple, que la rapidité des courants sera diminuée :

1° Si la production est ralentie, c'est-à-dire si les fonctions respiratoires sont moins énergiques ;

2° Si la transmission devient plus lente, ce qui dépendra de l'état actuel de la circulation ;

3° Enfin, si les déperditions extérieures sont empêchées ou diminuées par l'élévation de la température du milieu, par la présence d'une grande quantité de vapeur déjà formée, ou enfin par l'immersion du corps dans un liquide aussi chaud que lui.

Indépendamment de ces effets généraux, on doit observer que les phénomènes importants de la vie se passent dans l'intimité du tissu des organes, et comportent nécessairement un état actif de toutes les lamelles solides qui forment les parois des vaisseaux ou des cellules qui renferment des liquides ; il faut donc, pour donner quelque importance à l'idée des courants de calorique, rechercher s'ils peuvent et doivent, en effet, exister dans l'intérieur du tissu des organes. Or il est démontré que le sang artériel jouit, en sortant des poumons d'une température supérieure à celle du reste du corps (1), et il est même probable qu'il est capable de dégager de nouvelles quantités de calorique, lorsqu'il vient à changer d'état dans les systèmes capillaires.

Ce sang artériel est rapidement transmis dans toutes les parties du corps par des vaisseaux d'abord très-gros et

(1) Nous obéissons, en disant cela, à une idée généralement admise ; mais depuis nous avons démontré, 1° que la chaleur se développait exclusivement dans le poumon ; 2° qu'elle était due à l'hématose. Voyez notre *Traité de physique médicale*, 3e édit., *1836, t. II, p. 202.*

toujours situés profondément, de manière à éviter les déperditions de chaleur prématurées.

D'une autre part, le sang veineux, revenant de toutes les parties du corps vers le cœur, ne saurait posséder et ne possède en effet que la température propre à ces différentes parties, c'est-à-dire inférieure à celle du sang artériel. Ce sang veineux revient avec lenteur en parcourant des vaisseaux dilatables dont un grand nombre se trouve situé superficiellement et directement exposé aux causes de refroidissement.

De ces considérations on doit conclure que toute l'organisation est habituellement traversée par des fluides, dont l'un est plus chaud que l'autre, en sorte que toutes les parties du corps, considérées à part, peuvent et doivent être le siége de courants de calorique qui les traversent pour se porter du sang artériel au sang veineux. Il est encore évident que le cœur et le poumon doivent être les organes dans lesquels ces courants seront plus considérables, puisqu'ils sont sans cesse pénétrés d'une grande masse de ces deux fluides à températures inégales.

Ne trouverait-on pas dans de semblables considérations l'explication de l'idée de Bichat, qui a vu que les organes mouraient lorsqu'ils étaient pénétrés par du sang noir, et n'y trouverait-on pas aussi l'explication des phénomènes de l'asphyxie, en admettant que les organes meurent lorsqu'ils sont pénétrés de fluides à une même température, qui conséquemment ne peuvent plus produire de courants partiels de chaleur.

§ IV. Les phénomènes de la vie et l'énergie de l'action des organes paraissent être en proportion de la vitesse des courants de calorique, plutot qu'en proportion de la température.

Une multitude de faits et de circonstances remarquables *qui* se rencontrent à chaque instant dans les êtres vivants, se

présentera naturellement à l'esprit de tout observateur qui supposera l'existence des courants de calorique, et viendra aussi confirmer cette proposition : mais il n'est pas inutile de signaler ici les principaux.

Les végétaux sont dans un état qui a été comparé au sommeil, et dans lequel la vie paraît latente aussi longtemps qu'ils sont privés des grands moyens d'évaporation qui dépendent de la chaleur de l'air et de la présence des feuilles ; mais aussitôt qu'ils sont munis d'organes transpiratoires, leur vie devient éminemment active ; non-seulement ils s'accroissent, mais ils produisent des organes nouveaux et remplacent rapidement ceux qui ont été retranchés ; on ne saurait attribuer ce surcroît d'action à la seule élévation de température ; car l'extrémité d'une des branches d'une vigne donne des fleurs et des fruits quand on l'introduit dans une serre chaude, quoique tout le reste du corps y demeure exposé au froid de nos hivers ; et l'on sait, d'ailleurs, que l'intérieur d'un végétal est souvent beaucoup plus froid que l'atmosphère, et que ses feuilles recourbées peuvent renfermer des glaçons dans les saisons les plus chaudes de l'année ; en général, l'activité de la végétation peut être considérée comme proportionnelle à l'évaporation dont les végétaux sont le siége, et conséquemment au courant de calorique qui les traverse.

Dans les animaux à sang froid en général, on ne saurait attribuer l'énergie très-prononcée des actions vitales à la température, puisque celle-ci peut varier dans de très-grandes latitudes, sans modifier l'énergie de la vie, tandis que toutes les causes qui sont propres à faire cesser les courants produisent une mort plus ou moins prompte.

Quant aux animaux à sang chaud, et à l'homme par exemple, dont la physiologie nous intéresse plus spécialement, il est évident que l'énergie vitale n'est jamais en *proportion*, et se trouve souvent en raison inverse de la

température, tandis que toutes les causes propres à rendre plus rapide le passage du calorique à travers les organes, accroissent simultanément l'intensité de leur action.

Aucun animal à sang chaud ne peut supporter longtemps l'immersion dans un liquide à la température de son corps, quoiqu'il conserve encore l'usage de la transpiration pulmonaire comme moyen de déperdition de chaleur.

Une atmosphère chaude et humide produit chez tous ces animaux un sentiment de débilité générale, et ces deux circonstances sont propres à élever la température de l'animal, mais en diminuant les deux moyens de déperdition de chaleur, et par conséquent la vitesse des courants de calorique.

Au contraire, l'influence d'une atmosphère sèche détermine un sentiment d'activité et produit une excitation générale, tant que la cause interne de production de chaleur peut suffire aux déperditions et entretenir les courants.

Un individu actuellement affecté d'un violent accès de fièvre, présente une température qui diffère très-peu de celle d'un homme sain ; néanmoins, tous ses organes, sans exception, sont dans un état d'extrême excitation ; mais il est facile de s'assurer que les moyens de production de chaleur sont accrus, que les moyens de transmission sont devenus plus rapides, et que les déperditions sont proportionnellement augmentées, en sorte que, quoiqu'à la même température, les organes sont effectivement le siége de courants de calorique beaucoup plus rapides que de coutume.

On peut en dire autant d'un organe en particulier affecté d'inflammation, et dans lequel tous les phénomènes vitaux se trouvent considérablement accrus, quoique sa température ne s'élève pas sensiblement : l'abord accidentel d'une plus grande quantité de sang artériel dans cet organe accroît pour lui la source du calorique ; une transpiration plus abondante l'enlève au fur et à mesure ;

nais l'organe n'en reste pas moins traversé par des courants plus rapides, ce qui rend compte et de son excitation et de la sensation d'ardeur brûlante qu'il transmet au cerveau, tandis que l'observation de la température ne justifie aucun de ces phénomènes.

§ V. L'ADOPTION DES PRINCIPES PRÉCÉDEMMENT EXPOSÉS PEUT SERVIR A RENDRE COMPTE D'UNE MANIÈRE SATISFAISANTE D'UN GRAND NOMBRE DE PHÉNOMÈNES VITAUX, QUI, SANS EUX, NE PEUVENT ÊTRE EXPLIQUÉS, OU DOIVENT PASSER POUR DES ANOMALIES.

Il nous suffira de citer un certain nombre de ces circonstances remarquables, qui jusqu'ici ont échappé à toutes les explications, pour donner une idée de la fécondité du principe de l'influence des courants.

L'immersion momentanée dans un bain froid, les lotions de même espèce doivent être mises au nombre des stimulants les plus énergiques de nos fonctions; mais ils sont inapplicables aux individus déjà trop faibles pour offrir des chances de ce qu'on appelle *réaction*.

Sans nier l'influence que les sensations vives produites sur la peau peuvent avoir sur l'exécution générale des fonctions, il nous paraît évident que le refroidissement superficiel et momentané de la peau est éminemment propre à rendre plus rapides les courants de calorique de l'intérieur à l'extérieur, en supposant toutefois la production interne suffisante pour y répondre; ce qui, dans notre théorie, rend un compte satisfaisant de ce phénomène, et en général de l'action tonique des bains froids.

Cependant l'application continue de la glace sur une partie du corps qui correspond à un organe enflammé situé peu profondément, est un des plus puissants sédatifs dont la médecine fasse usage, et cette contradiction apparente sera facilement expliquée, si l'on considère qu'un refroidissement superficiel est aussi propre à accélérer les courants,

qu'un refroidissement profond est propre à les faire cesser, puisqu'en général les quantités de calorique transmises par un corps, sont en raison de sa température; et, par exemple, un refroidissement superficiel et momentané de la peau du crâne sera cause que les membranes du cerveau seront traversées dans un temps donné par une plus grande quantité de calorique, tandis que, dans un refroidissement plus profond, et auquel les membranes viendront à participer elles-mêmes, celles-ci ne seront plus traversées que par de très-petites quantités de calorique (1).

C'est une observation générale, que les inflammations de la muqueuse pulmonaire sont plus fréquentes qu'aucune autre, et qu'elles sont produites également, soit par la respiration d'un air froid, soit par la respiration d'un air chaud et sec : quant à la fréquence, il est évident que la peau et la muqueuse pulmonaire, qui sont le siége exclusif des déperditions de chaleur, doivent être souvent affectées de courants très-rapides, et que ces effets seront beaucoup plus marqués dans la muqueuse pulmonaire, eu égard à la grande quantité de sang artériel sous-jacent; et quant à la diversité des causes, on conçoit qu'un refroidissement direct n'accélérera pas plus les courants qui traversent la membrane que la présence d'un air chaud et sec, qui rendra l'évaporation plus abondante.

L'application d'un cataplasme ou d'une fomentation sur une phlegmasie est éminemment propre à conserver et accroître la température locale; cependant elle diminue évidemment le sentiment de chaleur, et la douleur du point malade. L'exposition à l'air froid rend au contraire la douleur aiguë; comment concevoir ces phénomènes, si l'on n'admet que le cataplasme, formant une sorte de bain local, supprime la transpiration et les pertes par trans-

(1) D'ailleurs l'abaissement de la température ralentit la circulation qui peut seule apprêter de nouveau calorique et entretenir les courants.

mission, conséquemment les deux causes qui peuvent rendre dans l'organe enflammé les courants de calorique plus rapides? Ne peut-on pas expliquer de la même manière les heureux effets de l'application d'un tissu imperméable à la vapeur, sur les membres affectés de douleurs musculaires?

C'est ici le lieu de faire remarquer qu'un grand nombre d'affections qui sont vulgairement attribuées à la suppression de la transpiration, dépendent au contraire des causes qui l'ont rendue momentanément très-active, par exemple, l'exposition à un courant d'air. Les phlegmasies qui résultent de ces incidents ne s'entendent-elles pas parfaitement dans le système supposé?

Après qu'un individu s'est frotté pendant quelque temps les mains avec de la neige, et pendant que cette neige est encore en contact avec la peau, il y a production d'un sentiment de chaleur extrêmement vif et coloration de la peau en rouge, tandis que le thermomètre accuse une température très-basse; le passage du calorique qui se porte du centre des organes vers le point refroidi nous paraît seul propre à expliquer un semblable effet.

Lorsqu'une partie du corps a été presque complétement privée de circulation par un refroidissement profond, l'application d'une température élevée à l'extérieur est le plus sûr moyen d'en déterminer la mort complète : rendre la circulation générale aussi active que possible, et frotter les membres gelés avec de la neige, tels sont les moyens que l'expérience enseigne aux habitants du Nord; et leur effet salutaire ne peut être expliqué, qu'en admettant que la vie se rétablit dans l'organe quand on y produit des courants de calorique, et non quand on le réchauffe.

Enfin cette multitude d'aberrations prétendues de chaleur animale, ces sensations de chaud ou de froid que le thermomètre ne justifie point, et qui ont été jusqu'à présent considérées comme des phénomènes vitaux indépendants des lois ordinaires de la physique, nous paraissent

rentrer naturellement dans les lois communes, aussitot qu'on admet que nos organes sont sensibles au passage du calorique indépendamment de leur température, et que la vitesse des courants est soumise aux trois influences que nous avons indiquées.

Nous ne nous dissimulons point que, quels que soient le nombre et l'exactitude des faits sur lesquels nous avons pu fonder l'idée théorique qui fait l'objet de ce Mémoire, elle reste dans la classe des hypothèses qui ne sont pas susceptibles d'une démonstration directe ; mais nous croyons que ces sortes de considérations ne sont pas sans utilité dans les sciences, lorsqu'elles ont pour objet de rattacher un plus grand nombre de phénomènes à un même principe déjà adopté, et de diminuer ainsi le nombre des suppositions que nous sommes obligés de faire pour entendre et coordonner les phénomènes naturels ; nous avons au reste été encouragé à publier ces idées par l'opinion de nos confrères les plus distingués, et nous espérons qu'étant soumises à l'examen d'un grand nombre de médecins éclairés, elles deviendront susceptibles de fournir d'heureuses applications à la médecine. Nous avons nous-même tenté une de ces applications, dont nous rendrons compte dans un autre Mémoire.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

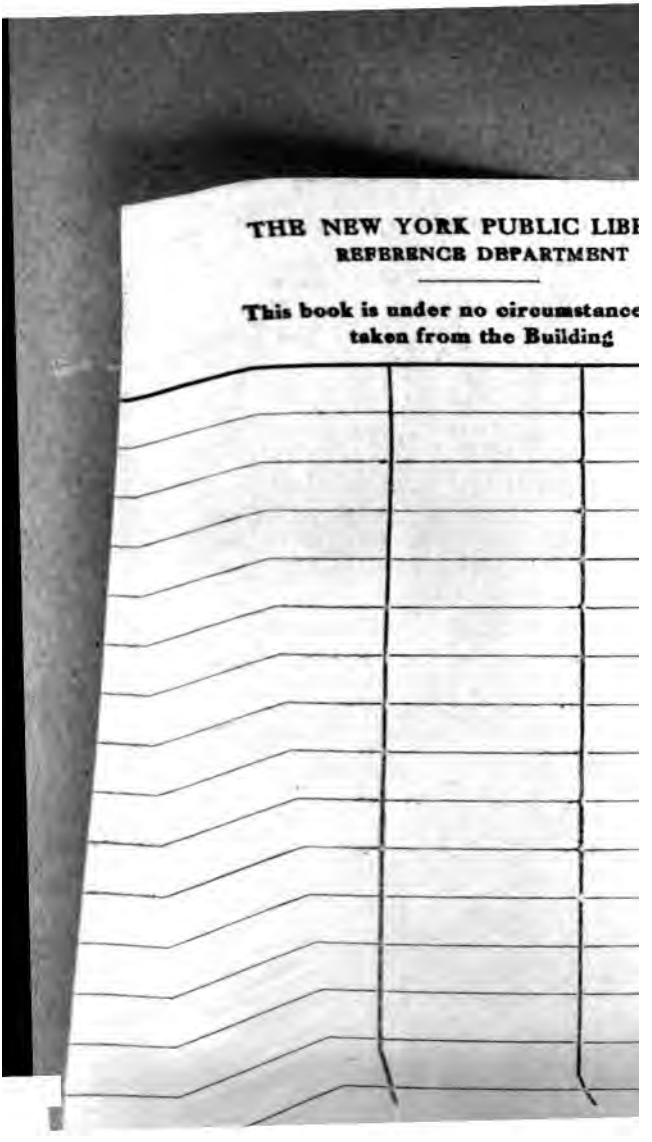
AVANT-PROPOS.	1
INTRODUCTION.	9
Priessnitz et Graefenberg.	21
Règlement intérieur de l'établissement de Graefenberg.	31
CHAP. Ier. TRAITEMENT HYDROSUDOTHÉRAPIQUE.	33
CHAP. II. DU RÉGIME HYDROSUDOTHÉRAPIQUE.	41
CHAP. III. LA SUEUR.	44
CHAP. IV EMPLOI EXTÉRIEUR DE L'EAU.	50
§ Ier. Les demi-bains.	53
§ 2. Les bains de siége.	55
§ 3. Les bains de pieds.	57
§ 4. Les bains de tête.	59
§ 5. Le bain d'yeux.	60
§ 6. Le bain de jambes.	*ib.*
§ 7. Les douches.	*id.*
§ 8. Les ablutions.	65
§ 9. Les fomentations.	66
CHAP. V. USAGE DE L'EAU FROIDE EN BOISSON ET EN INJECTION.	70
§ 1er. De l'eau froide en boisson.	*ib.*
§ 2. Des injections.	73
CHAP. VI. MARCHE SUIVIE A GRAEFENBERG.	75
CHAP. VII. TRAITEMENT DE MALADIES SPÉCIALES.	81
Maladies du bas-ventre.	*ib.*
Faiblesse de la digestion, débilité de l'estomac.	82
Engorgement glaireux.	84
Le fer chaud, ou acidité des sucs de l'estomac.	*ib.*
La diarrhée.	85
La dyssenterie.	*ib.*
Le choléra.	86

De la constipation. 90
Des hémorroïdes. *ib.*
De l'hypocondrie et de l'hystérie. 91
Des nausées et des vomissements. 92
Des crampes d'estomac. 93
Des coliques ou maux de ventre. 94
Inflammation du bas-ventre. *ib.*
Hémorragies. *ib.*
Hémorragie nasale. 95
Vomissement et crachement de sang. *ib.*
Pissement de sang. *ib.*
Tenesme de la vessie. 96
Hémorrhagie utérine. *ib.*
Menstruation irrégulière, suppression des règles. *ib.*
De la grossesse. *ib.*
Des fleurs blanches. 97
Pollution, perte de la liqueur séminale. *ib.*
Faiblesse des nerfs. 98
De la sommolence. 99
De l'insomnie. 100
De l'épilepsie. *ib.*
Du spasme tonique, tétanos. *ib.*
Congestions sanguines. 101
Des maux de tête. 102
Tic douloureux. *ib.*
Goutte et rhumatismes. 103
De l'ophthalmie, ou inflammation des yeux. 113
Douleur des yeux, faiblesse de ces organes. 114
Douleurs dans les oreilles. 115
Des maux de dents. *ib.*
Simple mal de gorge. *ib.*
De l'esquinancie, inflammation de la gorge. 216
Douleur de poitrine. *ib.*
Inflammation de poitrine. *ib.*
Points de côté. 118
Inflammation du cerveau. *ib.*
De l'érysipèle. 119
Scarlatine, rougeole, variole. 120
Gale, dartres. 122
Scrofules, rachitisme. 124

la coqueluche et de plusieurs autres maladies et indispositions de l'enfance. 124
la grippe, le catarrhe, le rhume de cerveau. 125
Fièvre inflammatoire, fièvre nerveuse. *ib.*
Fièvre intermittente. 128
Hydropisie. 129
Syphilis. *ib.*
Maladies mercurielles. 132
Ulcères. 133
Cancer et carie. *ib.*
Engorgement des articulations. 134
Sueur fétide des pieds. 135
Froid habituel aux pieds. *ib.*
Engelures. 136
Des entorses et faiblesse des articulations. *ib.*
Fractures des os. *ib.*
Légères lésions. *ib.*
OBSERVATIONS DE MALADIES GUÉRIES AU MOYEN DU TRAITEMENT HYDROSUDOTHÉRAPIQUE, par le docteur Wertheim. 137
§ 1er. Engorgement du foie ; dérangement des fonctions digestives ; spermatorrhée involontaire. *ib.*
§ 2. Polysarcie adipeuse ; congestions vers la tête ; céphalalgie et diminution de vue consécutives. 140
§ 3. Gonorrhée, chancres, syphilis avec des symptômes secondaires. 141
CHAP. VIII. APPLICATION DE L'HYDROSUDOTHÉRAPIE AUX MALADIES DES ANIMAUX. 148
Emploi extérieur de l'eau froide. 144
Usage interne de l'eau froide. *ib.*
Procédé sudorifique. 145
Inflammations externes, déchirements des chairs. *ib.*
Inflammations externes avec plaies. 147
Faiblesse paralytique des membres ; entorses. *ib.*
Vertige. *ib.*
Fourbure du cheval. 148
La gourme. *ib.*
La fièvre. *ib.*
Défaut d'appétit. 149
Trismus, *serrement* des mâchoires. *ib.*
RÉFLEXION DU DOCTEUR BIGEL. *ib.*

RELATION D'UN VOYAGE A GRAEFENBERG, et réflexions sur cet établissement, par J. Gross. 169
LETTRES SUR L'HYDROTHÉRAPIE, OU LE TRAITEMENT PAR L'EAU FROIDE. 196
1° Lettre de M. le docteur Engel, de Vienne. *ib.*
2° Extrait de la lettre de M. le docteur Behrend, de Berlin. 206
Observations de M. le professeur Pelletan. 208
Mémoire sur les phénomènes de la chaleur dans les êtres vivants, par M. Pelletan. 210

FIN DE LA TABLE.

THE NEW YORK PUBLIC LIBR
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstance
taken from the Building